

**DER BRIEFWECHSEL
ZWISCHEN
CHRISTIAN WOLFF
UND
ERNST CHRISTOPH VON MANTEUFFEL
1738 BIS 1748**

TRANSKRIPTIONEN
AUS DEM HANDSCHRIFTENBESTAND
DER UNIVERSITÄTSBIBLIOTHEK LEIPZIG
(SIGNATUREN MS 0345, MS 0346, MS 0347)

Open Access-Publikation des DFG-Projekts

*Historisch-kritische Edition des Briefwechsels
zwischen Christian Wolff und Ernst Christoph Graf von Manteuffel*

Projektleiter:

Prof. Dr. Jürgen Stolzenberg, Martin-Luther-Universität Halle-
Wittenberg; Prof. Dr. Dr. Detlef Döring, Sächsische Akademie der
Wissenschaften zu Leipzig

In Kooperation mit der Universitätsbibliothek Leipzig

**DER BRIEFWECHSEL
ZWISCHEN
CHRISTIAN WOLFF
UND
ERNST CHRISTOPH VON MANTEUFFEL
1738 BIS 1748**

TRANSKRIPTIONEN

ZWEITER TEIL

BRIEFE NR. 151 BIS 314
(5. JANUAR 1744 BIS 24. MÄRZ 1747)

Herausgegeben
von
Katharina Middell und Hanns-Peter Neumann

Stand Februar 2013

NR. 151

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 5. JANUAR 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 94r–95r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz sehr gnädiges Glückwünschung Schreiben 5
habe zurecht erhalten, und bin Hochderoselben vor das hochgeneigte Anden-
cken meiner Wenigkeit bey dem Einbruch des neuen Jahres unendlich verbun-
den. Euer HochReichsgräfl. Excellenz werden die Beobachtung meiner unter-
thänigsten Devotion aus meinem den ersten Tag dieses Jahres erhaltenen
Schreiben ersehen haben, und wil ich also nicht von neuem wiederhohlet ha- 10
ben, was meine Schuldigkeit von mir erfordert.

Herr Bose hat in seinem Schreiben allerdings nicht die gehörige Überlegung
gebraucht, und zeiget er zur Gnüge, daß er in die Moral nicht die Einsicht hat,
ohne welche die erforderete Behutsamkeit sich zu insinuiren nicht bestehen kan,
zumahl bey denen, welche diesen Mangel nicht durch die Erfahrung ersetzen 15
können, als die meistentheils denen Gelehrten fehlet, die ihre gantze Zeit in
ihrer Studier=Stube zubringen.

Wenn ich Experimente beschreibe, so erzehle ich umständlich, wie ich es
gemacht, und was vor ein Erfolg dabey gewesen: auf was vor eine Art ich etwas
untersuchet, und das jenige, so etwan vermuthet werden könnte, nicht erfolgen 20
wollen. Hingegen sage ich nicht, es gehe nicht an, oder dieses oder jenes sey
nicht: weil noch ein anderer Weg seyn kan, dadurch man dazu gelanget. Auf
diese Weise habe meine Experimente beschrieben, und mich nicht daran gekeh-
ret, wenn sich andere, die gerne alles tadeln, was sie noch nicht gnung überle-
get, oder überlegen können, darüber aufgehalten. Daher hätten weder die jeni- 25
gen, welche die Electricität zuerst untersuchet, noch auch Herr Bose so
schlechter Dinges sagen sollen, daß das Feuer nicht könne electricisch gemacht
werden, weil es ihnen nicht angegangen. Ich habe die Sache selbst noch nicht

untersuchet, weil ich die Betrachtungen der Natur und Kunst eine Zeitlang
 30 gantz bey Seite gesetzt, da bekandter maßen meinen Kopff mit anderen Idéen
 erfüllet. Es wird mir also höchst angenehm seyn, wenn Euer HochReichsgräfl.
 Excellenz mir dazu Gelegenheit verschaffen wollen. Marburg und Halle sind
 ohne dem ein Ort, wo man nicht haben kan, was zu dergleichen Absichten
 nöthig ist. Ich verharre mit aller ersinnlichen Submission lebenslang

35 Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 5 Jan.

1744.

gantz unterthänigster und
 gehorsamster Diener

40 ChWolff.

NR. 152

MANTEUFFEL AN WOLFF
 LEIPZIG, 16. FEBRUAR 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 96r–97v.

TEXT

À Mr. Wolff,
 à L. ce 16. fevr. 44.

Mr.

Jl m'est impossible de rester plus long-tems, sans vous demander de vos
 nouvelles, et sans vous donner des miennes. Je souhaite d'en recevoir toujours
 5 de bonnes de vótre part; et, quant à celles, que je puis vous donner de la mien-
 ne, elles sont telles, que j'ai raison d'en rémercier la Providence.

La vie que je méne est toujours celle, que j'ai ménée, depuis tout le tems que
 je suis établis ici. Je passe regulièrement les matinées à étudier ou à vaquer à
 mes corréspondences; quelques fois à assister aux leçons de mes amis entre les
 10 Professeurs, lorsque je sai, qu'il s'y agit de quelque sujet intéressant. Je dine

ordinairement avec un ou deux de nos savans, et je passe les après-dinées, soit à converser avec eux, soit à soigner mes affaires domestiques, et je ne me couche jamais, sans entendre quelque lecture utile. Celle, qui m'occupe principalement, depuis quelque tems, c'est vótre Droit de la nature. Aiant dans ma maison un Gentilhomme, qui a passé 4. ans à cette Academie, et qui a beaucoup d'acquit et de genie, mais qui étoit imbu d'une Philosophie differente de la vótre, je l'ai obligé de lire, une heure par jour, en ma présence, dans vótre dit ouvrage. Et comme il seroit trop difficile de s'en faire une juste idée, sans en connoitre les premiers principes, nous avons commencé à lire ensemble vótre Philosophie-pratique-universelle; et nous en sommes l'un et l'autre extrêmement charmés.

Vous regardant toujours comme un ami, qui prend quelque part à ce qui me regarde, et que j'honore et chéris sincerement, j'ai cru vous devoir rendre ce petit compte de mon train de vie.

Aiant d'ailleurs reçu, ces jours passez, une lettre de Berl., concernant les expériences de l'Electricité, j'en joins ici, pour la rareté du fait, un extrait, avec celui de la réponse, que j'ai cru y devoir faire, et je vous prie de me dire, si vous croiez possible, que les étincelles électriques puissent allumer de l'Esprit de vin. Ce qu'il y a de sùr, c'est que je l'ai vu essayer, depuis long-tems, plus d'une manière, sans qu'on y ait pu réussir, et qu'on croit communément ici, que ces mêmes étincelles, quelque lumineuses qu'elles paroissent, n'ont pas la vertu d'allumer, ou d'exciter de flammes.

Je me souviens, à cette occasion, de la description, que je vous fis, il y a quelque tems, d'une machine, inventée par un Tourneur d'ici, et beaucoup plus commode, que celle, dont se servoit feu Hausen. Je me souviens aussi, que je vous ai promis d'en faire faire une pour vous, au cas que vous fussiez curieux d'en avoir une, et j'ai l'honneur de vous avertir, qu'elle est toute faite, et que moyennant quelques petits raffinemens, elle est faite de façon, qu'elle peut être transportée, sans beaucoup de peines, d'un endroit à un autre. Elle est actuellement dans un de mes appartemens, où elle a déjà servi deux ou trois fois, avec tout le succès possible, à faire toutes sortes d'expériences.

Je souhaiterois fort Mr., que vous voulussiez une fois me faire l'honneur de venir ici; ne fut-ce que pour deux fois 24. heures; pour voir cette machine et pour l'emporter avec vous. Vous y seriez le très bien venu, non-seulement chez vótre serviteur et ami; où vous me feriez apparemment le plaisir de loger; mais chez tous ceux que vous souhaiteriez de voir. Car, pour le remarquer en passant; vous vous trompez extrêmement, en croiant | : comme vous me semblez faire :| que vous n'êtes pas aimé et honoré ici. P'ose vous répondre, que vous y avez 3. fois plus d'amis et d'admirateurs, que vous n'en avez à Halle même. Je n'en alleguerai pas d'autres preuves, que le discours, que Mr. Mencke recita,

dans la foire de St. Michel; comme j'ai eu l'honneur de vous le mander dès lors; en presence de nos princes Royaux, et en celle de toute l'Université, et du Magistrat de Leipsic. Croiez vous qu'il eut osé vous louer, et votre Philosophie, aussi énergiquement qu'il le fit, s'il n'avoit été sûr, que cela seroit pris générale-
 55 ment en très bonne part. Je puis cependant vous citer encore un exemple beaucoup plus recent. Mr. May, Professeur de la Morale, faisant, jeudi passé, la fonction du Doyen de la faculté Philosophique; à l'occasion de la création d'une vingtaine de Maitres-ès-arts; fit, de dessus la Cathédre de l'Auditoire Philosophique, un fort beau discours, pour exhorter les Candidats à la recherche de la
 60 vérité, et vous rendit, à cette occasion, en présence d'un millier d'Auditeurs, tant de justice, que je defie les plus zelés d'entre vos partisans, de vous en rendre davantage. Bref, je serois charmé de vous embrasser ici, et de vous prouver, à la face du public, que je me fais un honneur d'être sincérement. p

NR. 153

MANTEUFFEL AN WOLFF
 LEIPZIG, 21. FEBRUAR 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 98r–99v.

TEXT

À Mr. Wolff,
 à L. ce 21. fevr. 44

Mr.

Bienque je ne doute pas, que mon secretaire, Spenner, ne vous ai fait part, dès hier au soir, du régrét sensible que j'ai, d'avoir manqué l'honneur et le plaisir de
 5 vous embrasser ici, je ne puis m'empêcher de vous le témoigner encore moi-même.

Je ne vis jamais une complication d'incidens imprévus et contradictoires, pareille à celle de ceux, qui m'ont frustré d'une satisfaction, que j'ai si souvent; et depuis si long-tems; souhaité de me procurer, et qui m'en ont frustré, qui
 10 plus est, au moment même, où je me croiois sur le point d'en jouir.

D'un côté, il a fallu que Mr. d'Uchteriz, demeurant également près d'ici et de Halle, se soit avisé; je ne sai par quel heureux instinct; de nous inviter, vous et moi, au baptême de ses jumeaux, et de nous assurer l'un et l'autre |: comme, selon toutes les regles de la probabilité, il le pouvoit en bonne conscience :| que nous ne manquerions pas, chacun de son côté, de nous y trouver. JI a fallu, qui plus est, que cette invitation vous parvint dans un tems, où vous veniez de recevoir ma lettre du 16. d. c., et où l'état de vôtre santé, et vos occupations ne vous empechoient pas de vous absenter pour quelques jours. Enfin il a fallu, que Mr. Mascau vous proposat, de me venir surprendre ici hier à midi, et que vôtre amitié pour moi vous fit prendre la résolution d'y topper.

D'un autre côté, il a fallu que je reçusse la lettre de nôtre compère un quart d'heure après avoir reçu avis, que Mr. le Marechal, C. de Seckendorff |: avec lequel j'étois indispensablement obligé de conferer sur des interêts publics :| arriveroit la veille, ou le jour même du baptême, et qu'il ne s'arrêteroit qu'autant de tems qu'il lui en faudroit, pour me parler à fond. JI a fallu, que cet avis m'empechat de me trouver au rendez-vous. JI a fallu, que vôtre hôte eut l'inconsidération, de vous faire coucher dans une chambre inchauffable, et il a fallu, que cette inadvertance vous causat une incommodité, qui rompit la résolution, que vous étiez d'ailleurs sur le point d'exécuter.

En attendant, je comptai si sûrement sur vôtre arrivée, que j'envoiai, dès hier-matin, le dit sieur Spenner à vôtre rencontre, pour vous conduire tout droit chez Mad. la lieut. Colonelle de Mihlendorff, vôtre amie, où nous aurions diné sans bruit, en compagnie du D.^r Joecher, qui est un de vos spectateurs les plus zélez, et qui se seroit fait une véritable fête, de se trouver si inopinément dans vôtre societé.

Je vous aurois ensuite introduit dans ma maison, et dans l'appartement, que je vous avois fait préparer, et nous aurions passé la soirée, à faire des expériences électriques, moyennant ma nouvelle machine tout dressée pour cet effet dans une chambre voisine de la vôtre. Bref, j'ose me flatter, que les arrangements, que j'avois faits, auroient été tels, que vous n'auriez pas regretté le peu de jours, qu'il vous auroit plu de passer ici.

Mais enfin, je ne suis pas né sous une étoile assez heureuse, pour parvenir à la jouissance d'un sujet de joie prémédité. L'expérience m'ayant appris, que je manque presque toujours les occasions de me réjouir, lorsque je crois me les avoir expressément préparées, je m'en tiendrai désormais à celles que ma bonne fortune m'enverra, sans que je me sois donné beaucoup de mouvemens pour me les procurer, et me contenterai, en attendant, du plaisir que je me fais d'avoir part à l'honneur de vôtre amitié, et d'être avec une estime distinguée et sincère,

Mons.^r, p 50

NR. 154

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 22. FEBRUAR 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 100r–101v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Als Euer HochReichsgräfl. Excellenz sehr gnädiges Schreiben vom 16 h. erhielt, bekam eben die Nachricht aus Lütsherna daß Hochdieselben den 19^{ten} h. daselbst seyn würden. Daher ich mich auch gleich resolvirte dahin zugehen, um nach diesem, wenn Euer HochReichsgräfl. Excellenz so befehlen würden, vollends mit nach Leipzig zureisen: wie ich dann deswegen auch meine Collegia
10 und die Druckerey bis künfftigen Montag aufgegeben. Ich war aber sehr bestürzt, als ich bey meiner Ankunfft daselbst vernahm, daß Euer HochReichsgräfl. Excellenz mit dem Herrn FeldMarschall von Seckendorf verreisen würden. Ob nun wohl der H. HoffRath Mascow mich versichern wollte, daß Hochdieselben noch diesen Tag wieder zurücke kommen würden; so wollte doch erst von ihm
15 Nachricht aus Leipzig erhalten, weil bey dieser vor mich unbevqemen Witterung nicht vergebens vollends hinübergehen wollte. Allein weil es uns in Lütsherna an einer warmen Stube fehlte, dergleichen ich gewohnt bin, und mich also in der Kälte bis um 12 Uhr des Nachts aushalten muste, so bekam des Nachts, als ich mich kaum niedergeleget hatte, große Schmerzen an beyden
20 Knien und die Füße welche ich nicht erwärmen konnte, kriegten einen starcken Krampff, der mich von den Zehen an bis an die Knie auf das empfindlichste angrif, daß ich bis gegen 7 Uhr in den empfindlichsten Schmerzen zubrachte, und keinen Schlaff in die Augen bekam. Als ich also die Nachricht erhielt, daß Euer HochReichsgräfl. Excellenz wieder ankommen wäre, und ich die Ehre haben sollte Hochdenen selben persönlich meinen unterthänigsten Respect zubezeigen, war ich voller Mattigkeit und der Schmerz regete sich noch immer, ob er zwar nicht mehr so empfindlich war, daß ich nicht recht auftreten konnte. Daher wünschte nur bald zu Hause zu seyn, damit ich mich beßer abwarten

könnte, und, wenn ich eine völlige attaque von podagra bekäme, doch nicht
 abwesend krank liegen dörfte. Unterwegens war ich nicht wenig bekümmert, 30
 weil sich dann und wann der Schmerz bis über die Knie heraufzog, auch unter-
 weilen in die lincke Brust zog. Iedoch war frohe, daß ich außer Gefahr nach
 Hause kam, wo ich mir bald durch Unterhaltung der natürlichen Wärme zu
 helfen suchte, um die Füße vor sich in einen gelinden Schweiß zu bringen. Ob
 nun zwar vermeine, daß vor einer würcklichen attaque vom Podagra befreyet 35
 bleiben wil; so spüre ich doch noch viel Mattigkeit bey mir und ist mir der
 Kopff noch etwas schwach, daß ich mit meditiren inne halten muß, ob gleich
 auf alle Tage bis Ostern ein gewißes pensum ausgerechnet, um mit dem vierden
 Theile des Juris Naturae zustande zu kommen, soviel sich darein wil brin-
 gen laßen, weil er stärker anwächst als ich vermeinet, und alles nicht faßen 40
 wird, was darein zubringen gedencke.

Was das Excerptum aus dem Brieffe von Berlin betrifft, so finde gar vieles
 dabey zuerinnern, und wollte wünschen, daß die Experimente erst selbst hätte
 sehen können und die Machine hätte dieselben zu machen. Ich habe zwar von
 mehr als 20 Jahren eine Kugel, die beqvem einzuspannen um sie zubewegen. 45
 Allein da ich sie weiter nicht gebraucht als Licht durch das Reiben hervorzu-
 bringen; so habe ich eben keine beqveme Machine zur Bewegung. Und da Euer
 HochReichsgräfl. Excellenz diejenige, welche in Leipzig funden worden, viel
 beqvemer zu den Experimenten finden, hätte eine von derselben Art lieber
 haben mögen. Da aber die Zeit vor der Meße wegen meiner Arbeit nur zu kurtz 50
 fället mich abzumüßigen; auch die Witterung mir nicht favorisiret; so sehe
 nicht, wie hinüber kommen kan, da es mir vor dieses mahl so fatal ergangen,
 und muß es wohl biß auf die PffingstWoche, wo Gott wil, anstehen laßen. Un-
 terdeßen wil ich meine Gedancken wegen des Berliner=Briefes zu Anfange
 kommender Woche überschreiben, weil verhoffe, daß es sich in ein paar Tagen 55
 mit meinem Kopffe geben sol, wenn ich mich in Ruhe gehalten und meiner
 abgewartet. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 22 Febr.

1744.

gantz unterthänigster und
 gehorsamster Diener
 ChWolff.

P. S. Eben als daß Schreiben von Euer HochReichsgräfl. Excellenz erhielt, war
 begriffen an Hochdieselben zu schreiben. Ich legte es aber gleich bey Seite, weil
 vermeinte das Glück und die Ehre zuhaben, beßer mündlich zu sagen, was ich
 schreiben wollte. Und ich habe auch diesen angefangenen Brief mit beylegen 65

wollen umzuzeigen, daß ich mir immer Hoffnung gemacht dazu zugelingen,
70 worum mich die Gelegenheit gebracht, die mir am beqvemsten dazu schiene.

NR. 155

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, OHNE DATUM [FEBRUAR 1744]

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 123r–124r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz meine unterthänige Aufwartung persönlich
zumachen habe bishieher immer gehoffet: allein ich sehe wohl, daß die Witte-
rung hierzu nicht geneigt seyn wil. Insonderheit habe großes Verlangen nach
der Machine gehabt, womit die Experimente von der Electricität sich so glück-
lich machen laßen. Unterdeßen habe doch nicht länger stillschweigen wollen,
10 sondern schriftlich meine Devotion zubezeigen nicht unterlaßen sollen.

Es haben mir vor einigen Wochen einige Studiosi aus der Schweitz, welche
die Sächsischen Universitäten besehen wollen, gesagt, daß Sie H. Prof. Gott-
sched gefragt, ob sie keinen Mathematicum in der Schweitz wüsten, weil sie in
Leipzig einen suchten, und sich nach dem H. Könige in Bern erkundiget. Wenn
15 man in Leipzig nicht eckelhaffter ist als in Padua, wo man Protestanten von
beyderseits Religion zu Professoribus annimmt; könnten sie H. Königen bald
bekommen, desgleichen unter den Lutheranern jetzt nicht zu finden. Und es ist
gewis schade, daß er bey der Mathematick nicht bleiben sol, weil er kein Brodt
dabey haben kan. Ich hätte ihn lieber in Berlin als H. Eulern geschehen, denn er
20 kan in Mathesi mit ihm ein gleiches praestiren, und ist dabey in der Philosophie
erfahren, und kein Verächter davon, wie dieser.

In Berlin ist ja nun die Academie der Wißenschafften zu stande kommen:
jedoch weiß ich noch nichts von deren Einrichtung, als daß man mir geschrie-
ben, es sey auch der Metaphysick und Moral darinnen eine Stelle eingeräumt

worden. Die Zeit wird lehren, ob solche Mitglieder vorhanden, die hierinnen 25
etwas ausnehmendes und nützlich praestiren können. Mir kommet es noch
sehr zweifelhaft vor.

Jch wollte, daß auch jemand wäre, der sich unserer Universität annähme, die
wohl Hülffe brauchte, und vielleicht mehreren Nutzen schaffen würde, als von 30
einer Academie der Wißenschafften nach dem jetzigen Fuß vor ein Land zuer-
warten stehet.

In Paris ist das Experiment von denen gebrechlichen Gläsern noch unbe-
kandt gewesen. Es hat aber der Duc de St. Aignan aus Rom, als er daselbst
Abgesandter gewesen, einen guten Vorrath davon mit gebracht, damit man
Experimente angestellet. Und man hat nach diesem auf der Glaßhütte bey Paris 35
andere nachmachen laßen, indem es bloß darauf ankommt, daß sie gleich in der
Lufft abgekühlt werden, und nicht noch einmahl in den Ofen kommen, wie die
andern Gläser, wie ich mich erinnere schon zu anderer Zeit überschrieben zu
haben, daß dieses die wahre Ursache ihrer Zerbrechlichkeit sey. Mr. de Reau-
mur schreibet mir, daß ihre Academisten, die unter der Zona torrida 40

NR. 156

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 23. FEBRUAR 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 102r–103v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Grafte,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz werden aus meinem gestrigen Schreiben, 5
welches ich schon Freytags nach Mittage geschrieben, und aus der Antwort auf
H. Speners mit mehrerem ersehen haben, was mir die hohe Ehre und die
Freude geraubet, meine Devotion persönlich zubezeigen. Wer weiß, was pod-
agrische Schmerzen an den Knien sind und insonderheit, was vor eine Pein der
Krampff, der durch die Waden von dem Knöchel heraufziehet, zumahlen wenn 10

er anhält und in einem fortdauret, der wird gar leicht sagen können, wie ich die Nacht zugebracht. Und ich habe von langerfahrenen Podagrigen gehört, daß dieser Krampff der rechte Anfang von der Attaque des Podagra sey. Daher ich nicht anders vermuthen können, als es dörrfte mir dieselbe nun auch nahe sey.

15 Ich weiß aber auch aus meiner eigenen Erfahrung, wie einer, der noch nicht daßelbe gepfleget hat, durch Unterhaltung der natürlichen Wärme es entweder dahin bringen kan, daß er gänzlich davon verschonet bleibet, oder doch wenigstens es dahin bringet, daß er nur ruckweise wandernde, aber zugleich leidliche Schmerzen empffindet, wie es jetzt bey mir noch sich äußert, und wohl noch

20 eine Woche fortdauren könnte. Ich vermeinte also hohe Ursache zu haben nach Hause zu eilen, zumahl da in meinem Wagen, da ich die Fenster zugemacht, daß mich keine Lufft angehen könnte, und so verwahret, als wenn ich im Bette läge, nicht zubesorgen vermeinte, daß das Podagra in den Leib schlagen könnte. Wenn ich nun aber gleich das äuserste gewagt und nach Leipzig

25 vollends gereiset wäre, und mich daselbst in allem so wie hier gehalten hätte, so wäre doch wegen der großen Mattigkeit und Schwäche des Kopffes zu nichts nutze gewesen, indem ich gleich selbst vergaß, was ich sagen wollte. Es hat mich erst gestern nach Mittag eine solche Mattigkeit überfallen, daß weder stehen, noch sitzen konnte, und habe wunderliche Bewegungen im Kopffe

30 verspüret, daß mich eines SchlagFlußes befürchtete, da der Auswurf aus den Füßen, so sich frühe von neuem in etwas zeigte, wieder völlig verschwunden. Diese Nacht habe biß um 2 Uhr, die Stunde, da den Zufall in Litschöna bekam, zwar geschlaffen, aber wie die vorhergehende Nächte, sehr unruhig und mit vielen fürchterlichen Träumen. Jedoch hoffe, wenn die unordentlichen Bewegungen des Geblüttes sich nach und nach wieder gelegt haben, es weiter keine

35 Gefahr haben sol. Nur der Zufall, von dem an H. Spenern gedacht, bekümmert mich am meisten: doch habe auch hierbey Hoffnung, weil er nicht zunimmet.

Die Erkältung der Füße rühret eigentlich daher, weil die Stube=Thüren, wo wir speiseten, immer offen stunden, und ich eben so saß; daß die kalte Lufft

40 von der Treppe gegen meine Füße zu strich, und ich bis um 12 Uhr aushalten musste, weil kein anderer Ort war, wo ich hingehen konnte, und das Bette in dem offenen Alcoven stund, wo ich schlaffen sollte. Zudem gingen wir erst nach 5 Uhr an die Taffel, und das Eßen war kalt worden, wie es nicht wohl anders seyn konnte, ich aber war frühe ausgefahren, und also noch nüchtern.

45 Und da ich keinen Wein tranck, welcher mir auch bey denen anderen Umständen die würckliche attaque von Podagra würde befördert haben, so konnte das kalte Waßer mir nicht viel Wärme geben. Euer HochReichsgräfl. Excellenz werden also ersehen, daß ich bey der gantzen Sache keine Schuld habe, und die dabey gebrauchte Vorsorge vor meine Gesundheit hocheleuchtet selbst nicht

50 misbilligen. Es wird sich aber wohl eine angenehmere Zeit finden, da die Ehre

und das Glück genießen kan, welches mir vor dieses mahl wieder alles mein Vermuthen ein Unstern geraubet, wenn auch gleich diejenige, deren ich im Vorigen Erwehung gethan Euer HochReichsgräfl. Excellenz nicht beqvem scheinen sollte. Unterdeßen hoffe in wenigen Tagen auf das Berlinische Schreiben ausführlich zu antworten, welches heue noch nicht thun kan, indem ich viele verwirrete Idéen aus einander setzen muß, dazu mein Kopff, der mir auch schwer ist, jetzt nicht geschickt. Ich empfehle mich zu Euer HochReichsgräfl. Excellenz ferneren Gnade, als die ich höher als alles achte, und verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz 60

Halle. d. 23 Febr.

1744.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener

ChWolff. 65

NR. 157

WOLFF AN MANTEUFFEL

HALLE, 1. MÄRZ 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 104r–105v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Daß Euer HochReichsgräfl. Excellenz wegen meiner Gesundheit besorget sind, erkenne als eine Probe Dero Gnade, die Hochdieselben vor mich haben. Ich kan wohl eben nicht sagen, daß die irregulären Bewegungen in meinem Körper völlig aufgehöret; jedoch bin ich frohe, daß nunmehr nichts gefährliches besorge. Das schlimmste, was ich besorge ist, daß diesen Sommer einen Zufall an den Füßen bekomme, dergleichen ich einmahl in Marburg gehabt, der mir denselben gantz verderben dörrfte, weil durch diejenige motus, welche die

Natur gesucht, sich nirgends ein Ausbruch gefunden: es wäre dann, daß da ich seit gestern Mittag ruckweise einige tormina in Gedärmen verspüre, die vom Geblütte herzurühren scheinen, die Natur hier einen Ausgang findete. Mein
 15 Kopf wird mir nun auch wieder beßer, ob ich gleich gestern noch einige Schwäche verspüret.

Nachdem aus der übersandten Dissertation des H. Herrn Hoffr. Ellers ersehen, daß er das Experiment selbst beschrieben; so ist nun nicht nöthig, daß man sich Mühe giebt durch Rathen aufzulösen, was le feu agitée seyn solle, und
 20 was für eine Entzündung des Spiritus vini ausgegeben wird. Weil aber auch Euer HochReichsgräfl. Excell. Antwort auf dasjenige werden erhalten haben, was Hochdieselben wegen des zuerst überschriebenen erinnert, so wäre auch hier vergebens viele Muthmaßungen zu machen. Ich bin der Meinung gewesen, durch das Systeme de philosophie fort odieux à nos Theologiens verstehe er
 25 meines: allein ich sehe nicht, wie er einige theses, die ich behauptete, aus dem electricischen Spiritu vini inferiren wil: hingegen, daß das Feuer das einige Element seyn solle, ist mir zu wieder, und wird zugleich die Bedeutung des Wortes geändert.

Ich kan auch nicht glauben, daß der Spiritus Frobenii würcklich entzündet
 30 worden, indem ich mir durch eine halbe Flamme auch nichts als Funcken vorstellen kan, die bald wieder verschwunden, unterdeßen hätte der Experimentator nicht sagen sollen, die halbe Flamme sey aufgelodert. Wenn Experimente nicht mit ihren wahren Umständen beschrieben werden, kan man sie weder recht verstehen, noch gebrauchen. Die Funcken, so aus electricischen Cörpern
 35 gehen, müßen nicht mit den Funcken verglichen werden, womit man Zünder und Pulver anzündet, und wenn sie auch würcklich gewisse spiritus anzünden sollten, so kan man sie doch nicht in dem Verstande, wie jene Funcken Feuer nennen.

Ich habe die Experimente niemahlen nachgemacht, und kan nicht sagen,
 40 was der Erfahrung gemäß, oder zu wieder ist. Ich mag auch nicht eher nach deren Ursachen forschen, oder etwas daraus schließen, biß das erstere geschehen, weil man sonst gar leicht was irriges in facto annehmen kan, und so dann alle die übrige Mühe vergebens ist. Daher werde Gelegenheit dazu suchen, so bald mir es möglich ist. Ich dependire weniger von mir selbst, als jemand, und
 45 auswärtige Umstände sind mir allemahl günstiger als die gegenwärtige an dem Orte, wo ich gelebet, gewesen. Ich habe nicht die Zeit gehabt nachzuschlagen, ob H. Eller auch dasjenige, was Mr. Du Fay angegeben, recht angeführet. Daher die loca in der Histoire de l'Academie Royale des Sciences wohl müßen nachgeschlagen werden, welche aus Doppelmeyers Tractat leicht zu finden. Die
 50 Materie verdienet allerdings genauer untersucht zu werden, und das gewisse von dem ungewißem zu unterscheiden ist eine höchst nöthige Sache, woferne man

die facta nutzen soll. Und verlanget mich die Schrifft zu sehen, welche Euer HochReichsgräfl. Excellenz aus eigener Erfahrung aufsetzen laßen.

Daß H. Formey meine Metaphysick ins Frantzösische übersetzt, habe mit vielem Vergnügen vernommen. Und approbire, daß er die im andern Theile 55 enthaltene Anmerckungen gleich an jedem Orte darunter setzen wil. Allein H. Vicke schickt sich wohl nicht zum Verleger. Denn weil er die Bücher bloß vor baares Geld verkaufft und sonderlich keine ausländische dagegen nimmet, ist er nicht geschickt ein frantzösisches Buch zu distrahiren. In Holland haben die Waesberge meine Schrifften angefangen, aus dem Deutschen ins Holländische 60 zu übersetzen, und finden, wie mir der Factor selbst gesagt, dabey ihr Conto, wie denn auch Kaufleute in Amsterdam darüber Collegia sich lesen laßen. Meines Erachtens schickten sich die Bousquets in Lausanne, oder die Verleger der lateinischen Mathematick in Geneve am besten dazu, deren Nahme mir jetzt nicht beyfället. Verharre mit aller ersinnlichen Submission 65

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 1 Mart.

1744.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener 70
ChWolff.

NR. 158

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 3. MÄRZ 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 106r–107r.

TEXT

A Mr. Wolff,
à L. ce 3. Mars. 44.

Mr.

Vous me mandez du 1. d. c. la nouvelle la plus agréable, que j'eusse pu recevoir, en m'apprenant, que vous êtes rétablis, ou peu s'en faut, des incommoditez, que
5 vous vous étiez attirées par vótre malheureux Comperage chez Mr. d'Uchteriz. Je vous souhaite de tout mon coeur une continuation de santé permanente jusques à l'age de Nestor.

Le système si odieux aux Théologiens; comme vous le verrez par la copie d'une nouvelle lettre que j'ai reçue, et qui vous paroitra sans doute encore plus
10 extraordinaire, que la premiere; n'est pas le vótre, mais, à ce que je comprends, c'est celui de Spinosà, quoique l'un me semble presque aussi éloigné des opinions en question, que l'autre.

Jl en est de l'experience de l'*Esprit de Frobenius* tout comme vous l'avez deviné. Les étincelles-electriques y excitent une sorte de lueur; appelée, dans la
15 dissertation d'Eller une *demie flamme* |: eine halbe Flamme :|; mais comme elle ne dure, qu'autant que les étincelles, et qu'elle n'allume rien de combustible, je ne sai si on peut l'appeller une flamme ou du feu.

Quoiqu'il en soit, je joins pareillement ici la réponse, que j'ai cru devoir faire à la lettre susdite, et je la soumets à vótre censure, d'autant plus que n'ayant
20 jamais étudié ces sortes de matières, je n'ai garde de me piquer d'en avoir raisonné par tout également juste.

Je n'en doute pas que M^r. Eller n'ait accusé juste, en citant M.^r du Fay et Doppelmanier. Mais les observations de ces deux Auteurs n'étant pas toujours justes, je ne sai, si leur Autorité peut être reçue par tout sans appel. Jls disent
25 p. e. que le feu ne sauroit être rendu électrique, et j'ai vu expérimenter ici le

contraire de deux manières différentes. Mais comme vous dites, que vous n'avez jamais fait de pareilles expériences, je differerai de vous en entretenir, jusqu'à ce que j'aurai pu vous mettre en possession de la Machine, que je vous garde. Peutêtre pourrez vous venir faire un tour ici, pendant la semaine-sainte, ou pendant les fêtes de Pâques, et emporter cette machine avec vous, après en avoir vu l'usage. 30

M^r Formey sera charmé de l'approbation, que vous donnez à son dessein de traduire vótre Métaphysique. Je l'en informerai dès demain, et je serai d'ailleurs constamment,

M.^r p 35

NR. 159

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 8. MÄRZ 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 108r–111v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Grafte,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz dancke unterthänigst vor die Communication der aus Berlin erhaltenen Nachrichten wegen des besonderen Experiments von dem Feuer der electricirten Körper, wodurch der Spiritus Frobenii würcklich angezündet worden. Herr Eller muß daßelbe nicht so glücklich haben zustande bringen können, wie H. D. Ludolff, daß er nur von einer halben Flamme geredet, die aus Funcken bestanden und nicht länger gedauret, als die Funcken aus der eisernen Stange hineingeschlagen. 5 10

Die Ursache aber, welche der Autor von dieser Nachricht angiebet, daß das Pulver sich nicht hat wollen anzünden laßen, ist meines Erachtens nicht gegründet. Der Schwefel im Pulver ist wohl das principium in flammabile, aber nicht dasjenige, wodurch die Entzündung entsteht: denn dieses ist die Kohle, welche wie der Zunder das Feuer fängt, wodurch der Schwefel in die Flamme 15

gebracht wird. Daher habe auch neulich gesagt, daß die Funcken, wodurch das Pulver entzündet wird, von gantz anderer Art sind und seyn müssen, als die aus dem electricirten Körper gehen. Nemlich Hooke hat in seiner Micrographia
 20 längst gezeigt, daß diese Funcken glüende Theilgen Stahl sind. Wenn nun ein solches ein Stäublein Kohle berührt, wird dieses auch glüend, und schmelzet durch seine Hitze das anliegende Theilgen von Schwefel, welches alsdann in die Flamme gehet, maßen bekandt, daß ein glüender Körper durch Berührung den andern gleichfals glüend macht und der Schwefel sich entzündet, wenn er
 25 schmelzet. Daher läßet das Knall=Pulver sich nicht durch Funcken anzünden, wie das andere, weil keine Kohle in deßen Composition kommet, sondern es muß durch die Hitze der Schwefel geschmelzt werden, ehe es sich entzünden kan. Also hätte ich es mit Zunder und Pulver nicht versucht, ob der electricische Funcke es anzünden würde, weil ich vorher gesehen, daß es nicht geschehen
 30 würde. Ein electricischer Funcke ist ein Theilgen von einer reinen Flamme, und wenn dieses groß gnung kan es solche Körper anzünden, die sich durch eine Flamme schnelle anzünden laßen, nemlich ehe die Flamme, die daran schlägt, sich zertheilet. Die Würckungen der Natur erfordern Kräfte von gewißer Größe und eine gewisse Zeit, die, wenn sie uns gleich untheilbar vorkommet, sich doch noch in viele millionen Theile theilen läßet. Es fehlen in der Physick
 35 noch Elementa Euclidea, ohne welche man sich im Schließen sehr übereilet. Wenn mir Gott das Leben so lange fristete, biß ich zu der Physick kommen könnte; gedächte ich ob zwar nicht alle, doch viele davon zugeben, damit man gewißer in Untersuchung der Natur fortgehen könnte.

40 Die deutschen Anmerckungen über den frantzösischen Brief scheinen mir auch etwas allzu eilfertig zu seyn. Gilbertus in Engelland, der die phaenomena des Magnetens mit vielem Fleiße untersucht hatte, wollte die *Vim attractivam* fast allgemein machen, wie in unseren Tagen Newton gethan. Kepler suchte aus deren *vi attractiva*, welche er den Planeten beylegte und der Sonne, ihre Bewegungen um die Sonne zuerklären, worinnen ihm Newton gefolget. Guericke
 45 wollte zeigen, daß die Materie insgesammt eine anziehende Krafft hätte, ob sie sich gleich nicht überall von sich selbst äußerte, und verfiel daher auf die Experimente von der Electricität um dadurch zubehaupten, daß der Sonne und den Planeten dergleichen Kräfte nicht ohne allen Grund beygelegt würden. Und nachdem man die *attractiones Newtonianas pro qualitibus occultis* ausschrie, weil seine Anhänger die *vim attractivam pro vi primitiva a Deo in prima creatione materiae impressa* ausgaben, so legten sich die Engelländer auf die Experimente von der Electricität, die Guericke angewiesen hatte, um dadurch zu zeigen, daß eine dergleichen anziehende Krafft in den Körpern verborgen läge,
 50 welche sie durch die Experimente suchten sichtbahr zu machen. Daß man aber auf diese Experimente keine Achtung gehabt, war der Cartesianismus Schuld,

welcher alle attractionem aus der Natur eliminirte. Ob wir nun zwar diese anziehende Krafft in einer gläsernen Kugel, oder Röhre nicht anders können sichtbar machen, als durch Reiben, und dieses Reiben eine schnelle Bewegung der Kugel erfordert; so folget deswegen nicht, daß, wenn die Sonne eine electriche Krafft hat, sie auch nicht eher würcksam werden kan, als durch Reiben; denn sie braucht nicht durch Reiben erhitzt zu werden, um dieselbe zu äußern, gleichwie der Magnet seine anziehene Krafft äußert, ohne daß er gerieben und durch das Reiben erhitzt wird. Gleichwie ich nicht läugnen kan, daß die Weite des Monds oder der Sonne von der Erde nicht kan ausgemeßen werden, weil es nicht so angehet, wie wir mit der Elle das Tuch, oder einem andern Maße den Acker aus meßen; so kan man auch deswegen nicht leugnen, daß, wenn die Sonne eine electriche Krafft hat, oder eine magnetische, sich dieselbe nicht eher äußern kan, als biß sie gerieben wird. Überdieses kan man auch nicht sagen, daß die Bewegung um die \langle Achse \rangle in der Sonne sehr langsam ist, ob dieses gleich in gegenwärtigem Falle gar nicht zu regardiren. Denn der Diameter der Sonne ist wenigstens 100 mahl so groß, als unserer Erde, und der Motus vertiginis nach denen meisten observationibus 25 $\frac{1}{2}$ Tag. Man nehme also ein Punct im \AE quatore an und rechne aus, wieviel es sich in einem minuto secundo bewege; so zweiffle ich nicht, es werde die Geschwindigkeit die jenige weit über treffen, mit welcher eine Kugel durch die Machine und die reibende Hand an der Glaß=Röhre bewegt wird. Eben dieses gielt bey dem fluxu et refluxu maris. Und ist es keine Muthmaßung von dem Newton, daß der Mond einen motum vertiginis motui lationis aequalem in Ansehung der Zeit hat; sondern Casini, der alte, hat es aus denen phaenomenis der so genannten motus librationis erwiesen.

Was den frantzösischen Brief aus Berlin betrifft, so scheinete es wohl, daß der Autor das jenige, so er gelesen und gehöret, nicht gnung eingesehen, und deswegen dunckel und verwirret seine Sachen vorträget. Das jenige, was er aus dem Experimente von dem electriche Feuer folgern wil, reimet sich im geringsten nicht mit dem Spinosismo, wie nur aus demjenigen abzunehmen, was ich in dem andern Theile der Theologiae naturalis von dem Spinosismo beygebracht. Auf mein Systema hätte es sich einigermaßen durch einen Misverstand appliciren laßen. Daher ich auch in dem vorhergehenden Schreiben darauf gefallen, daß er mein Systema [...] verstehe, dem er seine Folgerungen zu favorisiren vermeinet. Daß die Materie der Wärme und des Feuers einerley sey, halte ich selbst davor, wie auch daß dieses eine besondere flüßige Materie sey, die in der Natur vorhanden, gleich der Lufft, und die sich durch die Körper frey durch bewegt, und aus einem in den andern. Und halte ich eben diese Materie vor den ignem elementarem Aristotelis, wie ich in dem andern Theile meiner Versuche ausgeführet. Unterdeßen gleichwie die Lufft sowohl in den poris der

Körper enthalten, als auch in ihre mixtionem mitgethet; so leugne auch nicht, daß das elementarische Feuer sowohl ohne activität in den poris der Körper befindlich, als in ihrer Mixtion vorhanden. Und da durch das Reiben die Auflö-
 100 sungs des mixti nicht geschiehet, scheint die Meinung derer nicht so ungegründet zu seyn, wie der Autor vermeinet, daß das electriche Feuer nicht mit zu der massa oder materia cohaerente der Körper gehöret, sondern unter die jenige flüßigen Materien zurechnen sey, die sich durch die poros der Körper eben so frey, wie das Waßer durch ein naßes Läßplein bewaget, wenn es in Waßer ge-
 105 hangen wird, und syphones capillares vorstellet. Weil das electriche Feuer Materien, die sich schnelle durch eine Flamme inflammiren laßen, brennend macht; so muß es allerdings eine reelles Feuer seyn. Aber freylich wird per saltum daraus geschlossen, daß alle Körper dadurch electriche gemacht werden, wenn das in ihnen verborgene Feuer in activität gebracht wird. Unterdeßen ist
 110 der Schluß doch nicht gantz ungereimet, und in einem Brieffe, wo man nicht alles sagen kan, was zur Sache gehöret, kan man ihn wohl entschuldigen. Denn da die Erfahrung zeigt, daß, ehe die Körper durch reiben erwärmet werden, sich keine Electricität äußert, die Materie aber der Wärme und des Feuers einerley ist und bloß densitate differiret, so wird freylich ein jeder Körper darinnen
 115 das elementarische Feuer anzutreffen, dadurch electriche gemacht, wie das in ihm verborgene Feuer in activität gebracht wird. Daß aber das elementarische Feuer die einige Materie seyn sol, daraus alle Körper bestehen, und daß deswegen die vis inertiae eine chimaere ist, folget im geringsten nicht. Die Vis inertia ist so réelle wie die Materie und Vis motrix: denn es sind alles phaenomana, die
 120 in ihrem fonte nemlich denen Substantiis Simplicibus gegründet sind, und davon man nicht eher einen deutlichen Begriff haben kan, als biß man verstehet, wie sie in ihnen gegründet sind, wie ich in meiner Cosmologie gewiesen. Und kan man mit dem Autore der deutschen Anmerkungen die substantias simplices nicht die prima stamina materiae nennen, woferne man nicht der gewöhnlichen Bedeutung dieses Wortes Gewalt thun wil; gleichwie auch die Substantiae
 125 Simples nicht in dem Verstande die elementa rerum materialium genannt werden, wie die Physici die jenigen Materien nennen, durch deren Vermischung die Materie der corporum visibilium entstehet. Nach dem principio indiscernibilium muß ein jedes FeuerFüncklein, es mag so kleine seyn als es wil, auch
 130 selbst von dem igne elementari, von dem andern sowohl, als die eine Substantia Simplex von der andern unterschieden seyn, und daher sehe nicht, wie ich dadurch wiederlegen wil, daß nicht nur eine Materie seyn kan, durch deren modification alle Körper entstehen, und daß diese Materie nicht das Feuer seyn könne. Was der Alchymiste Schmalkalden behauptet ist nichts anders, als was
 135 alle Cartesianer behaupten, nemlich daß die Materie nichts wesentliches als die extension hat, und durch deren verschiedene modification aller Unterscheid der

formarum entstehet, wie auch Boyle in seinem Tractatu de origine formarum
 und aus ihm Sturm in seiner Physick gethan: in welcher Meinung wahres und
 falsches enthalten, so von einander unterschieden werden muß. Und da Spinoza
 die extensionem uniformem und ingenitam als ein attributum Dei ansiehet, und
 als ein Cartesianer durch deren modification aller Körper Unterscheid herleitet,
 der Materia aber oder dem extenso durchgehends eine activität beyleget; so
 scheint es, daß der Autor des frantzösischen Brieffes seine illationes dem Sy-
 stemati Spinosae conform zu seyn erachtet, und das electriche Feuer, welches
 ein extensum activum ist, vor die materiam primam hält, wie sie Aristoteles und
 mit ihm die Scholastici genannt. Die Alchymisten erfordern als elementa misci-
 bilium Sal, Sulphur et Mercurium, und gleichwie Aristoteles aquam, ignem,
 äerem et terram elementarem von dem gemeinen Waßer, Feuer, Lufft und Erde
 unterscheidet, so unterscheiden auch sie ihr Saltz, ihren Schwefel und ihr Mer-
 curium, oder ihre flüchtige Materie von dem gemeinen Saltz, Schwefel und
 Mercurio. Gleichwie aber das elementarische Waßer in dem gemeinen zu fin-
 den; eben so ist nach ihrer Meinung das Sulphur philosophicum in allen denen
 Arten anzutreffen, die wir aus den übrigen Materien herausbringen, und darin-
 nen stehet eben ihr Geheimnis, wie sie Sulphur philosophicum von denen an-
 deren oleis separiren. Daher kan nach ihrer hypothesi allerdings aus einer jeden
 Materie Sal, Sulphur et Mercurius philosophicus ausgezogen werden, durch
 deren Vermischung ihre panacaea bestehet. Die principia der wahren Alchymi-
 sten sind auch nicht so ungereimet, wie man sie ansiehet, wenn man sie nicht
 recht versteht. Und wird das bey Jhnen keinen Einwurf abgeben, daß man aus
 bloßer Lufft, oder Waßer ihre panacaeam nicht ziehen könnte. Unsere Lufft ist
 keine elementarische Lufft, und von ihr erhält Thau und Regen, wodurch alle
 Gewächse ernähret werden, und die hinwiederum Thiere und mit diesen uns
 ernähren. Wir haben keine Materie an unserem Leibe, die nicht aus der Lufft
 kommen wäre. Und wenn wir nur aus der Lufft zuziehen wüsten, was darinnen
 ist, würden wir gnung herausbringen können. Mir ist bekandt, daß man aus der
 Lufft das wahre nitrum der alten gezogen, welches fast Wunder thut bey denen
 vegetabilibus, und hitzige Kranckheiten fast in einer Stunde vertreiben, ohne
 daß üble Folgen davon zu besorgen gewesen, ingleichen daß man aus dem
 gemeinen Wasser einen Spiritum und ein Oele gebracht. Allein weil man alles
 gleich verwirfft und vor ungereimt hält, was mit seinen idéen nicht überein
 kommet, so dencket man nicht an die nützlichsten Experimente, und die wahren
 Alchymisten, welche von den gemeinen Sophisten zu unterscheiden sind,
 halten ihre Sachen geheim, und machen sie nicht zum gemeinen Nutzen be-
 kandt, aus Furcht sie möchten den lapidem philosophorum verrathen, den die
 Apothecker=Chymici durch ihre principia vergebens suchen, wenn er auch
 gleich zufinden ist. Z. E. diese brauchen in ihren Solutionibus lauter menstrua

corrosiva. Die Natur weiß von keinem menstruo, dadurch sie alles auflöset, als das Waßer. Und ich zweiffele nicht, daß dieses dasjenige menstruum sey, wodurch die wahren Alchymisten auch die Metalle Natur mäßig, nemlich per putrefactionem, wollen aufgelöset wissen: wie ich denn selbst gesehen, daß Eisen
180 durch bloßes Wasser aufgelöset und daraus ein Oleum und Sal gebracht worden. Wenn nur ein Tropffen von diesem Oele in spiritu vini aufgelöset ward, und man nach diesem ein Tröpflein hiervon auf die Zunge nahm, durchdrang es gleichsam das gantze Systema nervosum im Leibe. Die Natur hat gar viele
185 verborgene Schätze, und es gehet nicht so leicht an, daß man etwas vor unmöglich ausgeben kan, ob es einem gleich noch so paradox vorkommet.

Des Herrn Hallers Ode von der Ewigkeit ist mir nicht bekandt, und also kan ich dazu nichts sagen.

Weil ich vorher gesehen, daß dieser Brief etwas weitläufftig werden würde,
190 ich auch ein paar Tage wegen indisposition meines Kopffes nichts thun können und doch noch soviel biß zur Meße in meinem vierdten Tomo Juris Naturae zu thun finde, daß noch nicht sehe, wie ich fertig werden wil; so habe die Antwort bis heute verspaaret, da ich von anderen Verrichtungen frey bin, und werden
Euer HochReichsgräfl. Excellenz nicht ungnädig nehmen, daß nicht gleich mit
195 der ersten Post geantwortet. Unterdeßen wird es mir allzeit erfreulich seyn, wenn Hochdieselben mir ferner mittheilen wollen, was Sie curioses entweder selbst observiren, oder von andern benachrichtiget worden. Sobald nur sehe, wie von der Last, die ich erst gemeldet, befreyet werde; so werde Gelegenheit suchen persönlich meinen unterthänigsten Respect zu bezeigen: als wornach ich
200 mich längst gesehnet. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 8 Mart.

1744.

205

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
ChWolff.

NR. 160

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 15. APRIL 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 112r–113v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Daß vor dieses mahl mich langsam mit meiner Antwort einstelle, werden Euer 5
HochReichsgräfl. Excellenz nicht ungnädig aufnehmen. Die Ursache ist haupt-
sächlich diese, weil die vor der Thüre stehende Meße mich nöthigte den Vierden
Theil des Juris Naturae, der etwas weitläuffig worden ist, zu Ende zu brin-
gen, davon H. Vicke ein Exemplar überreichen wird, wiewohl ich noch nicht
weiß, ob er gleich die ersten Tage in der Meße complete exemplaria haben wird, 10
indem das Register, so über 3 ½ Bogen ist, noch abgedruckt werden muß. Ich
habe also die Antwort aufschieben wollen, biß ich ohne Übereilung meine
Gedancken von dem besonderen Phaenomeno ausführlich schreiben könnte.
Ich wil die Observation selbst nicht in Zweifel ziehen, indem sie durch glaub-
würdige Zeugen befestiget ist: unterdeßen glaube ich doch, daß auch die Imagi- 15
nation mit Theil daran nimmet, und nicht der bloßen Kunst der Natur diese
Würckung zuzuschreiben ist. Von beydem muß ich mich nun deutlicher erklä-
ren. Ich nehme also an, daß die Taffel von dem Glase des Wagens mit subtilen
Dünsten überzogen ist, wovon die Ursache aus den angeführten Umständen
vor sich erhellet. Durch die von außen anstreichende kalte Lufft müßen diese 20
Dünste gefrieren, und sich nach und nach immer mehrere anhängen, welches
wiederum als eine bekandte Sache angenommen werden muß. Nun ist die
Frage, wie die Dünste an der Taffel so gefrieren können, daß auf derselben ein

von weitem gelegenes Objectum darauf vorgestellet werden kan. Man setze AB
 25 sey das objectum, ab die Taffel. Man setzet ferner A0, C0, B0 seyn Strahlen des
 Lichtes, welche sich in dem Puncte 0 durchschneiden. Wenn diese Strahlen
 sichtbare Spuren auf der Taffel hinterließen, so würde der Punct A in a, C in c,
 B in b und folgend, wenn man dergleichen Strahlen von allen übrigen Puncten
 des Objecti sich vorstellte, in ab das gantze objectum AB abgemahlet. Sol nun
 30 die Natur durch die Kälte, wodurch die nach und nach sich an die Taffel hän-
 gende Dünste gefrieren, eben dieses verrichten; so muß die scharf streichende
 Luft nach eben solchen in einem Puncte 0 sich durchschneidenden Strichen
 A0, C0 und B0 streichen, welche ich radii frigorificos nennen wil. Auf andere
 Weise sehe nicht, wie es möglich ist, daß die an die Taffel streichende Luft in a
 35 den Punct A, in c aber C und endlich in b den Punct B abbilden kan. Allein
 woher es kommet, daß radii frigorifici produciret werden können, die sich in
 einem Puncte 0 durchschneiden, läset sich nicht wohl bestimmen. Es ist frey-
 lich nicht nöthig, daß alle radii frigorifici sich in einem Puncte durchschneiden,
 jedoch müssen sie sich in Puncten durchschneiden, die von 0 nicht gar zu weit
 40 entfernt sind, und je näher sie demselben kommen, je accurater muß auch die
 Abbildung auf der Taffel ab geschehen. Gleichwie es aber schwerlich zu ver-
 muthen ist, daß die Natur eine so accurate Ordnung in denen radiis frigorificis
 hält; so glaube auch nicht, daß die Abbildung der Gegend so gar accurat gewe-
 sen, wie sie denen Herren Observatoribus vorkommen, sondern allerdings der
 45 Einbildungs=Krafft auch dabey etwas eingeräumet werden muß. Ich nehme an,
 daß, wenn ich mir durch dieselbe eine lebhaftere idee von einer abwesenden
 Sache mache, sich dieselbe mit der idea visibilis, so nur wenige Aehnlichkeit
 hat, in eines confundiren läset, und daher alles, was in ihr enthalten, zugleich in
 dem visibili erscheint. Dieses geschiehet nicht vor die lange Weile, sondern ich
 50 habe es aus vielfältiger Erfahrung gelernet. So besinne ich mich, daß ich an
 einer beschmutzten Spanischen Wand, die vor dem Bette stund, darinnen ich
 lag, ordentlich einen tief geschorenen Priester im Meßgewande abgemahlet
 gesehen, und indem ich die idee zur Deutlichkeit zu bringen gesucht, alles her
 erzehlen können, was dazu gehöret, unerachtet andere nichts als einen irregulä-
 55 ren Flecken gesehen, ja ich selbst zu anderer Zeit das Bild nicht wieder finden
 können, unter weilen gar nicht, unter weilen aber nach mühsamer Anstrengung
 der Imagination. Es ist auch dieses denen principis psychologicis von der Ein-
 bildungs=Krafft gemäß, wie einer daraus leicht beweisen kan, wenn er auch
 bloß dasjenige inne hat, was ich in der deutschen Metaphysick von der Seele
 60 aus der Erfahrung beygebracht. Ich besinne mich auch hier, wie ich mehr als
 einmahl auf dem Postwagen in den gebrochenen Wolcken durch die Vereini-
 gung der Würckungen der Sinnen und der Einbildungs=Krafft allerhand wun-
 derbare Gesichter gehabt. Und also vermuthe, daß auch bey gegenwärtigem

phaenomeno die Einbildungs=Krafft ersetzt, was die Natur an dem gefrorenen Gemählde fehlen laßen, da der Herr Observator die Intention gehabt die Gegend in dem gefrorenen subtilen Eise abgeschrieben zu finden, und sie vorher durch fleißige Betrachtung in die Imagination gefaßet. Hierbey fällt mir ein, daß, da ich neulich nach Litscherna fuhr und die Fenster im Wagen gleichfals aufgezogen hatte diese aber mit einem subtilen Eis sich überzogen, ich nach dem Aufgange der Sonne, als sie noch niedrig stund, dieselbe mit einem Hoffe gesehen, dergleichen man öffters um den Mond wahrnimmet, der eine bräunlicher Farbe hat, wie man mit diluirtem Umbra zu mahlen pflaget. Woraus also abzunehmen, daß bloß dünne gefrorne Wolcken dieses phaenomenon produciren können, und daß nicht nöthig ist, daß Hagel=Körner von besonderer Figur in der Lufft sind. Ich habe auch damahls wahrgenommen, wie die Sonne aufgieng, da die Lufft um den Horizont dicke und dunstig war, ein segmentum von einem niedrig gedrückten Oval so schöne roth, als kein Rubin seyn kan, sich zeigte; bald aber die Sonne sich mit ihrem gewöhnlichen Glantze in einer Oval Figur, wie bekandt, praesentirte, und als dieses Rubin=Rothe Segmentum, welches anfangs sehr sich verlängerte, nichts anderes als ein Theil von dem Disco Solis war. Verharre mit aller ersinnlichen Subjection

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 15 April.

1744.

gantz unterthänigster
und gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 161

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 18. APRIL 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 114r–114v.

TEXT

À Mr. Wolff. p
à L. ce 18. Avr. 44.

Mons.^r

Je suis extrêmement charmé du contenu de vótre lettre du 15. d. c., et je le suis également, et du present que vous me faites dérêchef du nouveau tome de vótre
5 Droit de la Nature, et du sentiment si judicieux, que vous avez eu la bonté de me communiquer, à l'occasion de l'observation physique, qu'on croit avoir faite en Danemarc.

Si je ne craignois de vous paroître trop vain, je vous dirais, que je l'ai prévu en gros que vous y répondriez comme vous avez fait, et qu'il y a une quinzaine
10 de jours que j'en écrivis provisionnellement, dans ce sens-là, à l'ami Danois, de qui je tiens l'observation en question. Quoiqu'il en soit, je prens la liberté de joindre ici un extrait de la lettre, que je lui écrivis dès le 5. d. c.

J'en reçus une, hier, de M.^r Formey de Berl., qui m'annonce qu'il avance heureusement dans la traduction de vótre Metaphysique Allemande, et qu'il en
15 étoit déjà; le 10. d. c.; à la page 160. du premier tome, et à la 166.^{me} du second, c. a. d. de vos éclaircissemens. Mais il paroît toujours embarrassé de ce qu'il ne sait pas encore, où trouver un Libraire, qui veuille se charger de faire imprimer cet ouvrage.

Bienque vótre lettre ne fasse pas mention de l'esperance, que vous m'avez
20 donnée, de me venir voir ici à Pentecóte, je me flate, que vous n'aurez pas changé de résolution, et je m'en flate d'autant plus agréablement, que rien ne me fait tant de plaisir, que les occasions, où je puis vous confirmer de bouche, que je défie tous vos admirateurs, d'être avec plus d'estime et de cordialité que moi,

25

Mons.^r p

NR. 162

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 21. APRIL 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 116r–116v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Daß Euer HochReichsgräfl. Excellenz mit mir einerley Gedancken wegen des
bewusten phaenomeni von dem an einer Kutsche gefrorenen Glase gehabt, habe
mit vielem Vergnügen ersehen. Aus Dantzig habe vernommen, daß man da-
selbst gleichfals die Experimente von der Electricität mit vielem Fleiße nachge-
macht und zu verschiedenen mahlen glücklich gewesen, den Spiritum vini mit
den Funcken aus einer eisernen Stange anzuzünden. Weil ich meinem Sohne,
der nach Leipzig reiset um daselbst die Meße zu besuchen, diesen Brief mitge-
ben wollen; so habe nicht Zeit gehabt das hieher gehörige zu excerpiren: wel-
ches aber mit nächstem geschehen sol. Ich habe mir gantz gewis vorgesetzt
künfftige Pffingsten nach Leipzig zu kommen, hoffe auch daß mich nichts daran
verhindern wird, indem mich sehr verlanget mit Euer HochReichsgräfl. Excel-
lenz mündlich von einem und dem andern zu sprechen. Bey gegenwärtiger
Meße wil mit weitläufftigem Schreiben nicht beschwerlich fallen, Verharre mit
aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 21 April
1744.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
ChWolff.

NR. 163

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 28. APRIL 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 117r–118r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz statte zuförderst meinen unterthänigsten
Danck ab vor die viele Gnade, die Hochdieselben meinem Sohne erwiesen, und
würde ich es schon mit gestriger Post gethan haben, indem er erst Sonntags
frühe nach Hause kommen, wenn wir nicht unsere Andacht gehabt hätten. H.
D. Richter, der ihn mit sich herüber genommen, hat des Abends ein Gewitter,
10 welches bey einem sehr starcken Regen biß Mitternacht angehalten, nicht fah-
ren wollen, und daher sind sie bis zu anbrechendem Tage in Groß=Kugel über
Nacht geblieben.

- Was die Jenaische Bedencken über das gefrorne Fenster an der Kutsche
betrifft; so ist es nach den Hn Autoris Art ziemlich decisiv, unterdeßen doch
15 noch vieles dabey zu erinnern. 1.) Die Observation gantz in Zweifel zu ziehen,
weil man sie noch nicht erklären kan, düncket mich etwas zugeschwinde ver-
fahren zu seyn. Die Experimente von der Electricität sind noch viel seltsamer,
und wer hat bisher sie auf eine überzeugende Art erklärt? Wir wissen ja noch
nicht zuverlässig zuerkennen wie die Schwere und Elasticität produciret wird. 2.)
20 Das Licht hat bey dem gefrieren des Fensters nichts zuthun, und vom Spiegel
kan man kein argument wieder das gegenwärtige phaenomenon nehmen, wel-
cher das Licht von denen vor ihm stehenden objectis reflectiret. Wenn es opti-
sche Gründe haben sollte, so müste man durch das dünne gefrorne Eis die
Gegend verkleinert haben sehen können, und wäre es also ein effectus refrac-
25 tionis, dergleichen die Erscheinungen von Gölldenland und Jägersburg und des
See=Treffens in der Lufft müßen gewesen seyn, wenn anders die observationes
ihre Richtigkeit haben, die man auf dem Werth und Unwerth der Observa-
torum muß beruhen laßen. 3.) Fehlet es hier an Umständen, daraus man schlie-

Ben könnte, ob die Gegend würcklich in dem Eise des gefrorenen Fensters ab-
 schattiret worden; oder ob sie bloß aus einer fallacia optica vermöge der refrac- 30
 tion sich auf dem Glase klein praesentiret; unterdeßen vermuthe doch mehr das
 erstere, und reimen sich also die Gesichter in der Lufft nicht hieher als welche
 von der refraction herkommen müßen, woferne sie nicht verworffen werden.
 4.) Supponiret die streichende Lufft, welcher dieser effect lediglich zuzuschrei- 35
 ben, wenn an der Richtigkeit der observation nicht gezweifelt wird, keinen
 Wind; sondern vielmehr Windstille Lufft, und weiß ich nicht, ob man als gewis
 annehmen kan, daß der Wagen auf dem Schiffe nicht habe stille stehen können,
 da das Schiff an einem Orte gestanden. 5.) Der Einwurf, als wenn solcher ge-
 stalt alle Tage im Winter an denen gefrorenen Stuben=Fenstern die gegenüber- 40
 stehende Häuser sich abbilden müsten; reimet sich gar nicht hieher, maßen sie
 viel zu nahe sind, und nicht so liegen, daß die zu Abschattung derselben erforder-
 liche Lufft=Striche, die ich neulich radios frigorificos genannt, stat finden
 könnten, wie aus dem rudi schemate leicht abzunehmen, welches ich neulich
 beygefüget. 6.) Ob ich zwar auch der Imagination zu perfectionirung der Aehn- 45
 lichkeit etwas eingeräümet, so kan man dieses phaenomenon doch nicht pro
 effectu puro imaginationis halten, weil viele zugleich es gesehen, denn wenn der
 effectus purus imaginationis ist, siehet einer nicht, was der andere siehet. Mir
 fällt hierbey ein, daß ich im durchblättern der Histoire de l'Academie des
 Sciences eines mahl eine Observation von einem gefrorenen Fenster wahrge- 50
 nommen, kan mich aber nicht besinnen, in welchem Jahr sie gestanden, und ob
 darauf gleichfals die Gegend sich abgebildet.

Wenn ich die Ehre habe, Euer HochReichsgräfl. Excellenz meine unterthä-
 nigste Aufwartung zu machen; so werde mündlich ein mehreres zu deßen Er-
 läuterung, was ich geschrieben, beyfügen können. Verharre inzwischen, wie 55
 lebenslang, mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 28 April.

1744.

unterthänigster und gehorsam=
 ster Diener 60
 ChWolff.

NR. 164

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 7. MAI 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 119r–120r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Ich hatte mir vorgenommen bey Euer HochReichsgräfl. Excellenz unterthänigst anzufragen, zu welcher Zeit ich gelegen käme: es sind aber Hochdieselben mir zuvorkommen. Mein Vorsatz war, den Sonnabend vor dem Feste gleich frühe von hier weg zu fahren, damit ich gegen den Mittag in Leipzig wäre, und ein paar Tage nach den drey Feyer=Tagen noch daselbst zu verbleiben um
- 10 mich etwan in einem Buch=Laden umzusehen und mit dem Cotta wegen einiger Instrumente Abrede zu nehmen, indem die Feyer=Tags=Woche in der Druckerey und in den Collegiis gantz aussetzen wollte, weil gerne im Anfange die Lectiones nicht unterbrechen möchte. Wenn es also Euer HochReichsgräfl. Excellenz gleichviel seyn sollte, ob ich zwey Tage vor dem Feste, oder zwey
- 15 Tage nach demselben in Leipzig wäre, so fielen das <fürdere> mir wohl bequemer, und wollte ich bey meiner Resolution verbleiben, und die Einrichtung darnach machen. Ich könnte auch den Donnerstag nach dem Feste gleich in aller Frühe wieder wegreisen, wenn nur einen Tag nach demselben noch in Leipzig wäre. Sollte aber dieses Euer HochReichsgräfl. Excellenz nicht bequem
- 20 fallen, so müste ich FreyTage hier abreisen und Mittwochs frühe wieder zurücke gehen, damit ich Donnerstags wiederum an meine ordentliche Arbeit gehen könnte. Es dependiret also von Dero hohem Befehle, wobey es bleiben sol. Und da Euer HochReichsgräfl. Excellenz gnädigst befehlen, daß ich mei-

nen Sohn mitbringen sol; so wil solches thun. Verharre mit aller ersinnlichen
Submission

25

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 7 Maji.
1744.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
ChWolff.

30

NR. 165

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 10. MAI 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 121r–121v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz gnädiges Schreiben habe gestern Abend er-
halten, und diesen Morgen sogleich antworten sollen. Da es Hochdenenselben
nicht gleichgültig ist, ob ich ein paar Tage nach dem Feste in Leipzig verbleibe,
oder ein paar Tage eher hinüber komme; so habe gleich noch gestern die An-
stalt gemacht, daß, wo Gott wil, künfftigen Donnerstag frühe hier abreisen wil,
damit gegen Mittag in Leipzig seyn kan, und weil es Euer HochReichsgräfl.
Excellenz so haben wollen, meinen Sohn mitbringen. Eher kan ich nicht wohl
abkommen, weil der H. HoffRath Löper seiner Tochter Hochzeit macht, und
besondere Ursachen sind, warum ich nicht gerne wegbleiben mag, ob ich gleich
bey dergleichen Festins nichts nutze bin. Ich mache mir eine große Freude, daß

5

10

15 Euer HochReichsgräfl. Excellenz meine Devotion zu bezeigen persönlich die
Gelegenheit haben sol, der ich mit aller ersinnlichen Submission verharre
Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 10 Maji.
1744.

20 unterthänigster und gehor=
samster Diener
ChWolff.

NR. 166

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 21. MAI 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, MS 0346, BL. 125r–126r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz statte meinen unterthänigsten Danck hiermit
schriftlich ab vor die viele Gütte und sonderbahre Gnade, welche ich die Zeit
meines Auffenthalts in Leipzig in Dero hohem Hause genoßen. Es hatte den
Tag vor meiner Abreise der Herre von Ichteritz durch seinen Iäger sich erkun-
digen laßen, wie ich mich befindete. Daher ihm versprechen ließ, daß ich Mitt-
10 wochs nach dem Feste, wenn von Leipzig zurücke käme, ich absteigen und
mich selbst mündlich seines Wohlseyns erkundigen wollte. Da ich dann auch
mein Wort gehalten, aber wieder meinen Willen mich einige Stunden bey ihm
aufhalten müßen, indem er meine Pferde ausspannen und in den Stall ziehen
lasen, daß solcher gestalt erst gegen sechs Uhren in Halle Gott sey Danck!
15 glücklich ankommen. Jch spürete zwar einige Unverdaulichkeit im Magen, weil
ich von dem bewusten liqueur etwas auf das gebackene gekostet. Allein es hat
die Natur diese Nacht es in einen kleinen Durchfall resolviret, daß nun ferner
keine Incommodität verspüre, ich auch diesen Brief ohne Brille schreiben kan,

weil die Augen gantz munter worden sind, wie mir dann auch der Kopff wohl
 aufgeräumt ist. Ich wünsche von Herten, daß Euer HochReichsgräfl. Excel- 20
 lenz gleichfals von der besorgten Beschwerlichkeit nichts weiter vermercken
 und Dero vorhabende Reise glücklich antreten und nach Wunsch zurücke legen
 mögen!

Als ich nach Hause kommen, habe ich unter andern Brieffen, die wehrender
 meiner Abwesenheit eingelauffen, auch ein Pacquet von einer mir unbekandten 25
 Person aus Caßel angetroffen, darinnen ein Tractat befindlich unter dem Titul:
 Oeuvres melées de M. Hey, contenant les harangues, lettres et dissertations sur
 diverses matieres so zu Caßel gedruckt und des Hn von Münchhausens in Han-
 nover Excellenz dediciret worden. Die Table des matieres zeigt zum Theil
 curiöse Materien an, als z. E. unter den Lettres sur l'histoire du Droit Romain, 30
 sur la philosophie, monita de historiae et oeconomiae studio, sur la langue et
 histoire Russienne, sur l'eloquence naturelle, unter den Dissertations de la mala-
 die sur la Mer, de qualités nécessaires d'un bon Medecin, sur la methode d'in-
 venter des machines, sur l'usage du monde, und aus denen harangues erhellet,
 daß der Autor bey dem Corps des Cadets de St. Petersbourg muß emploiret 35
 gewesen seyn, er auch noch A. 1741 sich daselbst muß aufgehalten haben. Wie
 weit aber seine Einsicht gehet, kan noch nicht sagen, weil noch nichts davon
 lesen können. Sonst schreibt man mir aus Berlin, daß der König den H. GHR
 Jordan zu sich nach Potsdam habe beruffen laßen, und man davor hält, er
 werde mit Sr. K. M. nach Pymont gehen. Ich verharre mit aller ersinnlichen 40
 Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 21 Maji.

1744.

gantz unterthänigster und 45
 gehorsamster Diener
 ChWolff.

NR. 167

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 8. JUNI 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 127r–128v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Die electricirende Machine, welche Euer HochReichsgräfl. Excellenz mir
höchstgütigst verehret, ist schon vor 14 Tagen ankommen, und würde ich
sogleich deren richtigen Empffang berichtet, auch zugleich meinen schuldigsten
Danck unterthänigst abgestattet haben, wenn nicht vermeinet hätte, es würde
sich eine Gelegenheit finden, da was mehreres schreiben könnte, welches me-
10 ritierte, daß der Brief Euer HochReichsgräfl. Excellenz in Dero Abwesenheit
nachgeschickt würde. Da aber dergleichen vergebens erwartet, so habe meine
Dancksagung nicht länger aufschieben sollen, welche ich also hiermit in bester
Form wil abgestattet haben. Ich wollte freylich gerne, da nun Gelegenheit habe,
die Experimente selbst anzustellen, darauf bedacht seyn, ob man nicht die Ur-
15 sachen davon entdecken und daraus zum Nutzen der Erkänntnis der Natur
einige fruchtbahre Sätze herleiten könnte: allein da es mir nicht nur an der Zeit
fehlet, sondern auch meine jetzigen Begriffe, damit der Kopff erfüllet ist, und
die ich zu Fortsetzung meines Juris Naturae brauche, sich nicht wohl durch
eine andere Art derselben unterbrechen laßen, so kan noch zur Zeit meinem
20 Verlangen nicht ein Genügen thun. Jedoch hoffe, es sol sich noch Zeit und
Gelegenheit dazu finden, wenn mir Gott Leben und Gesundheit erhält. Ich
habe eben deswegen vor mehr als 20 Jahren die electricischen Experimente nicht
geachtet, weil man sie zur Zeit nicht nutzen können, und der Misbrauch der
Engelländer die vim attractivam universalem materiae dadurch zu behaupten
25 mir einen Eckel davor erwecket, wie ich dann auch glaube, daß keine andere
Ursache ist, warum darauf fast durch ein gantzes Seculum keine attention ge-
habt, ob gleich Guericke längst dieselbe nach seiner Art gemacht, und sie hoch
angepriesen, und die causam physicam motuum coelestium daher leiten wollen.

Herr Haude hat mir aus Pymont geschrieben, daß der Herr Probst Roloff gerne gesehen hätte, wenn an H. D. Langens Stelle Herr Cantz aus Tübingen kommen könnte. Allein da die Facultät zwar einen guten Theologum höchst nöthig hätte, so ist sie doch mit sovielen supernumerariis überschwemmet, die gerne von der vacanten Besoldung participiren wollen, ob man gleich dieselben entbehren könnte, daß an tüchtige Besetzung derselben so wenig als bey andern Facultäten aus gleichmäßiger Ursache zugedencken.

Wie haben jetzt große Beschwerlichkeiten mit dem Gelde, indem die Batzen und viele andere ausländische Mützen bey hoher Straffe nicht darf ausgegeben und genommen werden, die Ducaten auf 17 ½ gl. die Louis d'or auf 4 thl. 22 gl. wenn sie wichtig sind gesetzt worden. Wenn man etwas kaufft wil niemand herausgeben, und wenn er herausgiebet, wil er noch auf einen Ducaten 1 gl. P'agio haben und ihn also nur vor 16 ½ gl. annehmen. Unwichtige Louis d'or, welches die meisten sind, wil niemand haben, und bey den Ducaten wil man auch noch lieber einen Ausschlag haben. Und weil befohlen worden, man solle sich mit dem Golde nicht überhäuffen, weil es noch immer weiter herunter kommen sol; so wil es eben niemand gerne haben, der es nicht gedencket gleich wieder auszugeben. Wer also nicht auf credit leben kan, bey dem ist die Noth noch größer. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 8 Jun.

1744.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
ChWolff.

NR. 168

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 14. JUNI 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 129r–130v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz haben mich in meinem Vorhergehenden
nicht völlig verstanden. Meine Meinung ist nicht diese gewesen, als wenn die
electrisirende Machine nicht gebrauchen wollte um Experimente damit zu ma-
chen; sondern nur daß ich der Theorie von diesen besonderen phaenomenis
nachzudencken noch zur Zeit nicht diejenige Gelegenheit habe, welche ich
10 wünschte. Denn woferne man die wahren Ursachen entdecken wil, läßet sich
solches nicht so leichte thun, wie man vermeinen möchte. Daher auch die Elec-
tricität so lange unbrauchbahr in der Physick geblieben, und von den Newto-
nianis nur zum Nachtheil derselben angewandt wird. Mir ist daher sehr erfreu-
lich zu vernehmen gewesen, daß Herr Prof. Winckler auch andere inflammabi-
15 lia liquida angezündet, doch kan noch nicht ersehen, was eigentlich vor Hand-
griffe dazu nöthig sind. Herr Prof. Bose hat in die Zeitungen setzen laßen, daß
er schon vor 2 Monathen vorher, ehe Herr Prof. Winckler das Experiment
gemacht, mit den Funcken aus dem Finger angezündet, und Schwefel, Pulver,
Zunder, Pech anzünden können. Und an mich hat er geschrieben, als wenn es
20 H. Prof. Winckler von ihm hätte aus Brieffen, die er nach Leipzig geschrieben:
wovon mir doch das Gegentheil bekandt ist. Jch weiß nicht, wie der Mann auf
die Gedancken kommen kan, daß er ein Recht zum Besitz dieser Experimente
haben wil, und jedermann ihm alle Entdeckungen, davon er nichts bekandt
gemacht, zueignen und ihn vor seinen Lehrmeister erkennen sol, da dieses gar
25 nicht überein kommet mit der idée, die ich mir ehe deßen aus seinen Brieffen
gemacht. Ich zeuge von dem, was ich gesehen, und mir aus Euer HochReichs-
gräfl. Excellenz Brieffen bekandt worden. Ist es wahr, daß er alles vorher ge-
habt; so ist die Schuld seine, daß er ein Geheimniß daraus gemacht, und muß es

sich zuschreiben, daß ihm andere zuvorkommen. Das seltsame principium des Herrn Newtons, secundus inventor nullum habet jus, wird bey unpartheyischen wohl nicht gelten. Wenn auch gleich einer zuerst etwas entdeckt hat und schweiget stille; so kan er sich nicht das Recht der Erfindung zu eignen, wenn ein anderer vor sich eben darauf kommet und es vorher bekandt macht. Ja wenn zwey sind, die zugleich auf einerley Erfindung kommen, warum sol der eine nicht soviel Recht haben als der andere? Und muß man nicht eher den ersten verdächtig halten, der erst sich eine von dem andern bekandt gemachte Erfindung zueignen wil, wovon er vorher nichts gemeldet, oder in Hoffnung sie zu erhalten vorgegeben, als wenn er sie schon besäße? Es scheint aber, daß der Herr Prof. Winckler auch seine Neider in Leipzig haben muß, welches aus dem Briefe des Hn Bosens, obzwar ohne Meldung seines Nahmens, in die Leipziger=Zeitungen inseriren laßen, als wenn die in meiner Gegenwart gemachte Experimente schon zwey Monathe vorher in Wittenberg wären gemacht worden, und man daselbst schon viel weiter kommen wäre. Mich dünckt dieser Neid, der auf Verkleinerung anderer gehet, ist niemanden unanständiger als Gelehrten. Wenn ich auch gleich vor mich auf etwas kommen bin, ein anderer aber hat es zuerst publiciret; so eigne ich ihm willig die Erfindung zu, indem er das jus possessionis vor sich hat. Und es läuft doch endlich auf eine Eitelkeit hinaus, wenn man darüber zancken, oder Streit anfangen wil. Man sol andere vielmehr durch ihr verdientes Lob aufmuntern, als Jhnen daßelbe streitig machen wollen. Herr Prof. Klausung sol als etwas besonderes hieher geschrieben haben, daß ich bey dem Hn Superintendenten und H. D. Tellern in der Predigt gewesen, und beyden mit ununterbrochener attention zugehöret: welches ich um soviel leichter geglaubet, da es mir von solchen erzehlet worden, die nicht gewust, ob und wo ich in der Kirche gewesen. Herr Langens Besoldung ist nun vertheilet, und wird man also nicht daran gedencken, wie man einen auswärtigen Theologum hieher ziehe. Es gehet nun geschwinde zu, nachdem der König mit Universitäts=Sachen nichts mehr wil zuthun haben, und meinet man Jordan könne nun das meiste thun, weil man ihm die beste Einsicht zutrauet. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 14 Jun.
1744.

gantz unterthänigster
und gehorsamster Diener
ChWolff.

P. S.
Die Meliße sol besorget werden.

NR. 169

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 21. JUNI 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 131r–132r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz dancke verbundenst, was Hochdieselben mir
von der inflammation der sich entzündenden liquorum durch die electricen
Funcken berichten wollen. Man hat mir auch aus Dantzig geschrieben, daß der
Spiritus vini sich leichter entzünden laßen, wenn er vorher erwärmet würde,
und bin dahero auch gleich auf die Gedancken gerathen, ob nicht etwan der H.
10 Prof. Winckler sich gleichfals dieses Mittels bedienet: allein weil ich dieses vor
keinen Handgriff gehalten, so stund bey mir an, ob es nicht auf eine andere Art
bewerckstelliget worden. Iedoch hat man mir aus Dantzig geschrieben, daß
unterweilen der Spiritus vini auch ohne Erwärmung sich entzündet: allein es
habe nicht allzeit gelingen wollen: wodurch man zweiffelhafft worden, ob nicht
15 etwan ein verborgener Handgriff etwas dazu beytragen müße. Hier hat ein
Candidatus Medicinae in den Intelligenz=Zetteln viel Rühmens gemacht, wie
durch die Electrification des Leibes viele desperate Kranckheiten zu curiren
wären, und wil behaupten, man könnte sie anstat des Aderlaßens einführen,
und wäre sie diesem vorzuziehen. Er gründet sich bloß darauf, daß die Funcken
20 die schweflichten Theile des Geblüttes wären und von demselben abgesondert
würden, und die Circulation des Geblüttes im gantzen Leibe durch die Electrifi-
cation auf einmahl geändert würde, indem er gefunden, daß bey einem, der sich
electrification laßen der Puls geschwinder gegangen, als vorher. Allein es scheint
mir dieses garzusehr per saltum geschlossen zu seyn, dergleichen Schlüße zwar
25 bey den Medicis angetroffen werden, bey einem wahren Weltweisen aber sich
nicht rechtfertigen laßen.

Der Herr Probst Süßemilch ist auch zum Curatore Academiarum erkläret
worden, und votiret also mit von den academischen Sachen. Unterdeßen rich-

ten sich die meisten, die zu diesem Collegio gehören, nach dem Sentiment
deßen, den ich neulich genannt, aus leicht zuerachtenden Ursachen. Und da
sich jedermann an ihn addressiret, man auch nicht gewohnet ist information,
viel weniger Gegen=Remonstraciones anzunehmen; so läßet sich freylich nicht
viel thun. In Sachen mit dem Regiment sind wir an den hiesigen Commendan-
ten den Herrn von Schwerin gewiesen.

Warum der Stengel, wenn ein Kraut in der Blüte ist, keine Krafft haben sol,
kan ich nicht begreifen, weil der Saame, darinnen sich alle Krafft concentrirt,
durch den Stengel darein kommet, und aus den Blättern hinein tritt, so daß bey
den Schoßen der Pflantzen diese dadurch entkräfttet werden. Jedoch weil die
Beschaffenheit des Stengels, ob er hohl oder markicht ist, mir nicht erinnerlich
ist, und wie der Safft durch den Stengel in den blühenden Theil der Pflantzen
tritt daher nicht eigentlich sagen kan; so wil auch nicht gewis decidiren. So bald
blühende Meliße haben kan, wil sie überschicken. Verharre mit aller Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 21 Jun.

1744.

gantz unterthänigster
und gehorsamster Diener
ChWolff.

NR. 170

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 28. JUNI 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 133r–134r. Auf der Rückseite des Briefes, Bl. 134v oben, Notiz von Mantueffel: „rep. le meme soir, par l'ord. du 29.“ Dieser Brief ist nicht erhalten.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz werden hierbey den Intelligenz-Zettel, darinnen des Krantzensteins Gedancken von dem Nutzen der Electrisirung der Menschen in der Medecin befindlich, empffangen. Die Gedancken sind allzu frühzeitig. Man nimmet aus Übereilung vieles als gewis an, was noch längst nicht erwiesen worden, und schließet daraus, was bey weitem daraus nicht folgt. Ich kenne den Menschen nicht, als daß ich weiß, daß er Herr Langens
- 10 NothHelffer ist, und der Brief von der Electricität, darauf er sich beruffet, ist mir nicht bekandt. Er hat eine Dissertation von dem Aufsteigen der Dünste an die Academie nach Bordeaux geschickt, und zugleich mit dem Hn Professore Hamberger den Preis, der dieses Jahr doppelt ausgetheilet worden, erhalten, ob
- 15 sie zwar gantz wiedrige Meinungen haben, indem Kratzenstein den Hamberger refutiret, und meines Erachtens auch Grund dazu hat, indem ich diese Meinung verworffen, da Hamberger noch ein Iüngling war, in meiner Physick. Dieses hat ihn verwegen gemacht, daß er seinen Kräfte[n] mehr zutrauet, als er sollte. Wenn er es recht anfienge, und nicht schon zu haben vermeinte, was ihm noch
- 20 fehlete, könnte er schon mit der Zeit was praestiren. Unterdeßen wundert mich von H. Prof. Hambergern, da, als beyde gleich in die Zeitungen setzen laßen, daß sie den Preis erhalten, Hamberger dem Kratzenstein es nicht zugestehen wollen, und seinen Brief, den er erhalten, durch Notariren und Zeugen vidimiren und drucken laßen, und nicht erwarten können, biß er das praemium, welches in einer goldenen Medaille 300 livres an Werth bestehet, erhalten gehabt,
- 25 oder sich der Umstände wegen genauer erkundiget. In Franckreich sind die gelehrten bey der Academie zu Bordeaux in schlechtem Ansehen, und ist ihre

approbation von so schlechtem Gewichte, daß ein gelehrter, der sich düncken läßet etwas zu seyn, den Ruhm nicht haben mag, er habe von ihr das praemium erhalten. Daher nur die kleinen Geister etwas einzuschicken pflegen. 30

Herr Bose hat mir sein Scriptum selbst zugeschickt. Die beyden ersten Commentationes sind nichts neues, sondern eben diejenigen, die schon vorhin gedruckt gewesen. Die dritte ist allein dazu kommen. Ich wollte wünschen, daß die Gelehrten beßer beobachteten, was ich längst von Beurtheilung der Erfinder in der Metaphysick angewiesen; so würden sie die Eitelkeit fahren laßen, die sie nach der Moral schlecht characterisiret, und sich am aller wenigsten über eine Sache zancken und derselben halber einen andern beneiden, die ihnen den Ruhm nicht gewehret, den sie praetendiren. Allein so lange man nur halbgelehrt seyn wil und dem Particularismo ergeben ist, insonderheit auch die Verbeßerung des Willens mit der Verbeßerung des Verstandes nicht vereinbahret, wird die Eitelkeit unter den Gelehrten wohl immer fort herrschen. 35 40

Der Marquis Algarotti ist ja nun in Dreßden ankommen, und also haben wir ihn verlohren. Doch wird der Schaden wohl zu verwinden seyn. Man könnte vielleicht noch einige zugeben, die gleichfals brilliren wollen.

Die Meliße mit Wurtzeln wil niemand verkauffen, weil ihnen solcher Gestalt die Stöcke ausgehen, davon sie mehreren Nutzen zu erwarten haben. Jch wil zwar zusehen, ob es möglich ist einige mit Wurtzeln zu erhalten; doch kan eben nicht absehen, warum das destillirte Waßer ohne die Wurtzeln nicht eben die Krafft haben sol, wenn das Kraut zu seiner Blüte kommen, da eben die Krafft, welche in den Wurtzeln war, sich in der Pflantze zu derselben Zeit befindet, und darinnen vermehret worden. Bey dieser Gelegenheit erinnere, daß das Epitaphium von dem Dechant zu Kirchberg in der Dohm=Kirche zu Breßlau befindlich. Ob es aber gewis ist, daß er durch das communicirte Recept sich zweymahl verjünget, davor kan nicht gut seyn, weil sich dieses auf eine bloße tradition gründet, welche durch die Autorität des Paracelsi unterstützt wird, in so weit er den angegebenen Kräutern dergleichen verjüngende Krafft zueignet. Des Paracelsi Tractat de vita longa habe nicht, auch niemahlen denselben selbst gelesen. Daher nicht weiß, worauf er sich gründet. Verharre mit aller ersinnlichen Submission 45 50 55

Euer HochReichsgräfl. Excellenz 60

Halle. d. 28 Jun.
1744.

gantz gehorsamster und unter=
thänigster Diener
ChWolff. 65

NR. 171

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 29. JUNI 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 135r–136r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz werden nicht übel deuten, daß gestern in der
Eile den Intelligenz=Zettel, den überschicken sollen, beyzulegen vergeßen. Er
kommt also jetzt hierbey, und hoffe ich Euer HRgräfl. Excellenz werden es so
finden, wie ich geschrieben. Das Experiment von der Veränderung im Leibe
durch die Electrification ist einfältig. Wenn man geßen hat, gehet der Puls viel
10 geschwinder, als vor dem Eßen, und in anderen Fällen mehr: was sol aber diese
Veränderung zu sagen haben? Das theorema mechanicum, daß die vires vivae
sich wie die quadrata celeritatum verhalten, wird ohne allen Verstand ange-
bracht. Den Beweiß, daß eine große Menge schwefelichter und saltziger Theile
durch die Electrisirung aus unserem Körper gebracht werden, möchte ich gerne
15 sehen. Der gute Mensch dörrffte nur des Boyle Tractat de admiranda subtilitate
effluviorum lesen; so würde er anders urtheilen, wenn ihm auch eingeräumt
würde, daß so lange der Körper electrisch ist beständig dergleichen Theile her-
aus giengen: welches doch aber dadurch nicht kan erwiesen werden, daß fun-
cken heraus kommen, wenn er berühret wird. Es ist ja auch noch nicht ausge-
20 macht, daß diese Funcken aus dem Blute in den Adern kommen, und wenn es
wäre, welches doch nicht die geringste Wahrscheinlichkeit hat, so würde da-
durch kein mercklicher abgang des Blutes im menschlichen Leibe verursacht
werden, wie durch das aderlaßen geschieht. Ein mehreres mag ich nicht hinzu
setzen: denn es ist leicht zu sehen, wie alles, was gesagt wird, so ungereimet ist,
25 daß sich nicht leicht was ungereimteres dencken läßet. Der Herr Director der
Intelligenz-Zettel hätte dergleichen ungereimtes Geschwätze nicht sollen hin-
einsetzen laßen. Denn unerachtet er kein großes judicium hat, so hätte er doch

ohne daßelbe leicht sehen können, daß der gantze Grund nichts tauget. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz 30

Halle. d. 29 Jun.
1744.

gantz unterthänigster
und gehorsamster Diener
ChWolff. 35

NR. 172

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 6. JULI 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 137r–138v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz drey Schreiben, die ich gleich hinter einander 5
erhalten, da sie ohne dem einerley Materie betreffen. Es war eine bloße Muth-
maßung von mir, daß das bewuste Recept sich auf die Autorität des Paracelsi
gründen möchte, wozu mir Zorn anlaß gegeben, weil er bey der Tugend der
Meliße in Verjüngung der Menschen den Paracelsum de vita longa citiret.
Nachdem aber Euer HochReichsgräfl. Excellenz mir diesen Tractat communi- 10
ciret, wovor gar sehr verbunden bin; so dörffte ich mich wohl in meiner Mei-
nung betrogen haben, da denn darinnen weiter nichts finde, als daß er lib. 3 c. 5
als nach seiner duncklen Art lehren wil, wie man die quintam essentiam Melis-
sae, welche er Elixir vitae nennet, extrahiren sol. Von des Paracelsi Autorität
unterstehe ich mich nicht zu urtheilen. Er hat auf eine so grobe Art, als immer 15
mehr Lutherus seine Widersacher und den Pabst, die Medicos durchgezogen
und herunter gemacht, daß keiner ihm gut seyn kan, der ein Medicus heißen
wil, dabey aber nach Art der Alchymisten seine Sachen meistens so dunckel

geschrieben, daß ihn die Herren Medici schwerlich verstehen. Daher ist es kein
 20 Wunder, wenn sie ihn aus Verachtung einen Charletan nennen. Unterdeßen ist
 in Marburg einer mit Nahmem *Ebert*, der vor sich Mittel zu leben hat, und die
 Medecin niemahlen studiret; aber des Paracelsi Schrifften fleißig gelesen, und in
 alchymistischen Proceßen sich geübet, welcher nach Paracelsi methodo curiret
 mit besonderen alchymistischen Artzeneyen, deren an der Zahl sehr wenig sind
 25 und öffters Wunder=Curen thut. Meine Frau hat ihn auch gebraucht, nachdem
 sie sich lange Zeit von andern Medicis qvülen laßen. Seine doses sind sehr klein
 und operiren auf eine erstaunende Art, daß man sich verwundern muß, wie so
 wenige Materie auf ein mahl eine so große alteration im Menschen verursachen
 kan. Man meinet öffters, der Patiente müße nach eingenommener Artzeney
 30 gleich seinen Geist aufgeben, wie ich dann selbst über den Anblick meiner
 Frauen erschrocken: allein es siehet anfangs nicht so schlimm aus, als es nach
 diesem gut aussiehet. Ich laße also dahin gestellet seyn, ob nicht Paracelsus von
 wahrer Curirung der Kranckheiten mehr verstanden, als unsere Apothec-
 ker=Medici, und er sie also mit Recht vor die gröbsten ignoranten ausschreyet.
 35 Wenn ich also gleich das bewuste Recept bey dem Paracelso gefunden hätte; so
 würde bey mir angestanden haben, ob sein credit dadurch nicht vielmehr ver-
 mehret, als vermindert werden sollte, und ich dörffte gar leicht glauben, wenn
 man die quintam essentiam Melissae nach dem Paracelso finden könnte, daß
 man mit einem Thee=Löffel ausrichten würde, als mit vielen Bouteillen destil-
 40 lirten Waßers.

Meliße mit Wurtzeln zu bekommen ist nicht möglich, weil hier die Meliße
 rare ist und viele Hände darnach vorhanden sind. Daher die jenigen, welche sie
 haben, nur darauf bedacht sind, wie sie dieselbe den Sommer über etliche mahl
 abschneiden können. Deswegen war nicht möglich, daß man mir diejenige
 45 Meliße, die *neulich überschickt worden*, solange wollte stehen laßen, bis sie in die
 Blüte gienge. Da sie wieder nachgewachsen, kommet man alle Tage, ich sollte
 sie abhohlen laßen, weil andere wären, die sie sonst haben wollten, ob man mir
 gleich versprochen hatte, sie bis zur Blüte stehen zu laßen. Und ich weiß nicht,
 ob der Nachwachs zu einer rechten Blüte kommet. Sie siehet mir auch jetzt viel
 50 magerer aus als neulich, die ich von dem ersten Schoße überschickt. Wo es
 möglich ist sie mit Blüte zu erhalten, wil ich sie mit Blüte überschicken: wo aber
 nicht, müßen wir sie nehmen, wie sie ist, weil doch die Krafft schon in der
 Pflantze steckt, die so weit geschosset ist. Man kan ja lieber in der Dosi etwas
 zugeben, die ich neulich recht überschrieben, wenn man vermeinet, daß das
 55 Waßer nicht starck gnung seyn sollte.

Was die Berlinische Prediger=Sache betrifft, so hat man hier davon nichts
 gehöret. Verwichenen Winter hat man eben dergleichen von dem Hn Probst
 Roloff gesagt; doch hat das Gerüchte sich falsch befunden, und jetzt kan ich es

nicht damit zusammen reimen, daß der H. Probst die Königl. Princeßin in der lutherischen Religion unterrichtet, und sie erst vor sehr kurzem das Abendmahl aus seinen Händen empffangen. Hier trug man sich mit der Zeitung, der König wollte ihn nach Halle in D. Langens Stelle schicken und eine pension von 1200 thl. geben, damit er von Berlin wegkäme: allein auch dieses hat sich ungegründet gefunden. 60

Wenn der Herr Professor Winckler eine gegründete Theorie von der Electricität geben kan, so hat er was großes praestiret, und verdienet mehr Ruhm als alle die jenigen, welche die wunderbahresten Experimente zuerst entdeckt. Jedoch wollen wir zufrieden seyn, wenn er nur auf die rechte Spur kommet. Über der Ursache der Schweere und Elasticität haben sich schon sehr viele den Kopff zerbrochen: allein man hat doch noch nicht damit zustande kommen können. 70

Die Madame de Chatelet füget ihrem Brieffe, den ich vor einigen Tagen erhalten, folgendes P. S. bey: Je suis tres flattée de ce, que vous me faites l'honneur de me mander de Votre savant Professeur de Leipsic et de Md. sa femme. Je n'ay point reçu le livre, que vous me dites, qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer. Je n'aurois pas manqué de l'en remercier. Je vous supplie d'avoir la bonté de le lui faire savoir. Car je serois bien fachée, qu'elle me crut insensible aux marques de son estime. Si vous pouvez trouver une occasion de me faire tenir son ouvrage, j'en feroi l'ornement de ma bibliotheque, et un des motifs de mon amour propre. Verharre mit aller ersinnlichen Submission 80

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 6 Jul.
1744.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener 85
Wolff.

P. S. Wie bald muß ich Paracelsi Büchlein wieder schicken? Bisher kan ich wenig darinnen verstehen, und gehet mir wie in seinen übrigen Schrifften, die ich längst besitze, aber wenig genutzt. 90

NR. 173

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 13. JULI 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 139r–140v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz statte unterthänigst meinen verbundendsten
Danck ab sowohl vor das Tractätl. des Paracelsi de vita longa; als das curiöse
Englische Schloß, welches mir längst gantz vergeßen, deßen innere Structur
aber mir gar nicht bekandt war. Bisher kan ich wenig in des Paracelsi Tractät-
lein verstehen; sondern ich finde ihn hierinnen ebenso dunckel, wie in seinen
10 deutschen Schrifften, die in 5 Theilen zusammen nach seinem Tode heraus-
kommen, darinnen nichts leichter zu verstehen ist, als wenn er die Medicos
nach seiner groben Art durchziehet, als von denen insgesamt er nichts hält.
Es gehet aber auch nicht an, daß man ihn recht verstehen kan, woferne man
nicht die principia der wahren so genannten Philosophorum (nicht der gemei-
15 nen Sophisten, die entweder Betrüger, oder Ignoranten sind) inne hat, und ihre
kunstgriffe die Körper aufzulösen verstehet, welche einerley mit eben den jeni-
gen sind, welche die Natur gebrauchet, die so zu reden aus einem jeden alles
hervorbringen kan und keine specifica dazu braucht, sondern vielmehr die
specifica aus dem allgemeinen macht, wie solches allein die Aufmercksamkeit
20 auf den Wachsthum der Pflantzen lehret. Das sal also, Sulphur und den Mercu-
rium universalem halte ich vor nichts erdichtetes, und bin auch gewis, daß das
menstruum universale der Natur, welches nicht corrosiv ist, wie die menstrua
unserer Chymisten und der Sophisten, nichts anders als das Waßer ist, und die
putrefactio das einige Mittel, wodurch der Natur gemäß eine radicalis solutio,
25 auch selbst der Metalle, erhalten werden muß. Wenn aber nach diesem das in
einer jeden Sache befindliche Sal Specificum, Sulphur ingleichen der Mercurius,
oder das flüchtige, separiret worden, so muß ein jedes von dem, was es specifi-
ciret, gereiniget werden, damit man die universalia elementa Spagyrica erhält,

welche nach diesem in der Composition hin wiederum dasjenige annehmen können, wodurch sie specificiret werden. Allein dieses ist eben die Kunst, wie auf eine naturmäßige Art die putrefactio durch das menstruum naturae recht zubefördern, wie man nach derselben die elementa spagyrica separiren und ferner purificiren sol, auch wie man die elementa universalia zu einer neuen Composition gebrauchen und sie hin wiederum nach eigenem Gefallen specificiren kan. Daß die wahren Philosophi, dergleichen vor alters Trismegistus gewesen, dieselbe obgleich nicht vollkommen, jedoch zum Theil verstanden, ziehe meines Ortes nicht in Zweiffel, und ich glaube auch, daß sie dem Paracelso nicht gantz unbekandt gewesen, folgendes er nicht ohne Grund die andern Medicos verachtet, die auf erdichtete hypothesen ihre gantze Kunst gebauet, dergleichen zu seiner Zeit die Galenici waren, die alles auf die Scholastische Philosophie gründeten. Unterdeßen kan doch nicht leugnen, daß Paracelsus selbst nach dem Zustande seiner Zeiten selbst gethan, was er an andern tadelt, indem er allzuviel dem Einfluße der Gestirne auch der Magie, ja auch mehr als er sollte Gottes außerordentlicher Würckung (worinnen ihm doch auch noch heute zu Tage viele, wo nicht die meisten, von unseren Theologis recht geben werden) zuschreibet: welches mit der heutigen Einsicht in die Beschaffenheit des Weltgebäudes sich nicht zusammen reimet. Dem sey nun wie ihm wolle, so finde doch auch, daß er lib. 3 c. 2. in unserer Absicht unter den Kräutern der Valerianae oder dem Baldrian eine besondere Krafft zueignet, gleichwie er c. 5 die quintam essentiam melissae elixir vitae nennen. Jch habe zwar die Meliße schon bestellet gehabt, daß sie bis zum Blühen sollte stehen bleiben: allein da sie schon ein mahl abgeschnitten worden, und die nachgeschosene sehr mager aussiehet, ich auch zweiffele, ob sie zu einer rechten Blüte kommen wird, überdieses, wie ich neulich gemeldet, man mit den Wurtzeln sie nicht verkauffen wil, weil man sie nicht allein noch dieses Jahr, sondern auch künfftige zu gebrauchen gedencket, und doch sehr rar damit thut, weil viele Hände darnach sind, so ist mir lieb zuvernehmen gewesen, daß sie in Leipzig zuhaben gewesen, wie man sie verlanget. Daß ich aber noch etwas von dem Paracelso gedencke, so wundert mich das einige, daß er selbst nur 47 Jahr alt worden, da er doch den terminum vitae longae lib. 5. c. 2 auf 1000, oder 900, oder wenigstens 600 Jahr setzet. Unterdeßen ist gewis daß er zu seiner Zeit in Curirung der Kranckheiten alle Medicos übertroffen, und praestiret, was andere nicht praestiren können. Und da er von dem Basilio Valentino privatissime in der Chymie, oder Alchymie unterrichtet worden, ist nicht zu zweiffeln, daß er von ihm viel geheimes gelernet. Ich habe nur seine Wercke, die zu Franckfurth am Mayn 1703 herauskommen, die großen aber, welche A. 1658 in 3 vol. in fol. gedruckt worden, niemahlen zu erlangen getrachtet, weil er viel zu dunckel schreibet, als daß ich die Zeit hätte mich zu bemühen, ob ich seine Rätzel auflösen könnte. Seve-

70 rinus Danus sol seine Lehre in ein Systema gebracht haben; allein ich habe
 dieses nicht gesehen, und kan daher nicht sagen, ob man daraus ihn beßer ver-
 stehen kan. Wenn ich ein langes Leben erreichen könnte bey guten Kräfften
 des Leibes und des Gemüthes (denn länger verlange ich nicht zu leben, als ich
 der Welt etwas nutze bin); so wollte mich, wenn erstlich mit der philosophia
 practica zustande bin, auch mehr auf die innere Erkänntnis der Natur legen.
 75 Allein so bleibet wohl hier des Hippocratis erster aphorismus wahr: Ars longa,
 vita brevis. Nachdem ich diesen Brief geschrieben, aber mit der Post ihn weg zu
 schicken verhindert ward, habe ich das Paramirum Paracelsi de quinque entibus
 omnium morborum, in gleichen das andere Paramirum de generatione mor-
 borum in etwas gelesen, und gefunden, daß, wenn man erst seiner eigenen
 80 Sprache kundig ist, und den Zustand der Wißenschafften, wie er zu seiner Zeit
 gewesen, inne hat, man ihn wohl kan verstehen lernen, man auch ihn unter die
 jenigen zurechnen hat, die man mit Nutzen lesen kan und von denen man et-
 was lernen kan, er auch unter die jenigen gehöret, die frey philosophiret und
 sich nicht nach denen zu seiner Zeit herrschenden Lehren mit einer Slavery
 85 gerichtet. Und wenn ich Zeit dazu hätte, getraute ich mir gar wohl, ihn quoad
 virtus intellectuales et morales zu characterisiren nach der Wahrheit, da die
 jenigen, so ihn verachten, bloß darauf sich gründen, daß sie vor nichts halten,
 was sie nicht verstehen, und seine derbe censuren als ungegründet ansehen,
 folgends ihn vor einen Mann halten, der alle andern verachtet, und große Ge-
 90 heimniße vorgiebet, davon er keines besitzt. Verharre mit aller ersinnlichen
 Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 13 Jul.

1744.

95

gantz unterthänigster und ge=
 horsamster Diener
 ChWolff.

NR. 174

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 19. JULI 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 141r–142v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Die von Euer HochReichsgräfl. Excellenz mir überschickten Bogen von dem 5
Tractat des Hn Prof. Wincklers habe durchgelesen, und daraus ersehen, daß er
mit rühmlichem Fleiße die Experimente von der Electricität angestellet, auch
daraus die Ursache der phaenomenorum, oder vielmehr dieser seltenen Eigen-
schafft der Körper herzuleiten suchet. Ich halte viel davon, wenn man vorher
dasjenige durchlieset, was die ersten Erfinder und Gelehrten von erstem Range, 10
die ihre Erfindungen genuetzt und erweitert, von einer Sache geschrieben. Und
daher hätte wünschen wollen, daß der Herr Professor Winckler wenigstens des
Du Fay Memoires sur l'electricité in der Histoire de l'Academie Royale des
Sciences vorher gelesen hätte, ehe er seinen Tractat geschrieben. Denn da die
erste von denselben in der Histoire von 1733 eine Histoire d'electricité ist, 15
darinnen der gantze progressus beschrieben und einem jeden zugeeignet wird,
was ihm gehöret; würde er der Mühe seyn überhoben worden, selbst alles nach-
zulesen, insonderheit wenn er die Englische Sprache nicht verstehen sollte, und
so würde er eines und das andere in seinen historischen Theile nicht gesetzt
haben. Z. E. Gilbertus hat nichts von Guericke lernen können, denn er ist 20
längst todt gewesen, ehe Guericke gebohren worden. Auch ist bekandt, daß
Kepler seine Physicam coelestem auf die philosophiam magneticam des Gil-
berti gegründet, und eben dadurch in Engelland gleich beyfall gefunden, so daß
ihn Horoccus mit großen elogüs gegen den Landsberg vertheidiget, und da-
durch auch Newton bewogen worden Keplers Schrifften vor allen andern zuer- 25
wehlen, als er die Wißenschafften studirte. Hingegen kan man weder dem Gil-
berto, noch dem Boyle den geringsten beytrag von demjenigen zuschreiben,
was zu denen Experimenten Anlaß gegeben, die jetzund so viele bewegungen

bey uns machen; sondern Guericke hat den Weg dazu gezeigt und, wenn man
30 auf allgemeine Regeln die phaenomena zu reduciren sucht, wie Du Fay in sei-
nen übrigen Memoires zuthun sich bemühet, wird sichs finden, wie viel ihm
Hauksbée, Gray und Du Fay zu dancken haben. So ist auch so wohl aus den
Transactionibus Anglicanis, als aus dem A. 1709 edirten Tractat des Hauksbée
bekandt, daß derselbe so wohl die Kugel, als die Röhre zum Electrisiren ge-
35 braucht, eben so wie sie H. Hausen aus dem Gravesande nachgemacht, oder
vielleicht zuerst bey dem H. Prof. Bosen gesehen, unerachtet nach diesem Gray
und Du Fay es ihren Absichten und Umständen gemäßer zu seyn erachtet, sich
der Röhre zu bedienen. Daß ich aber die Kugel bloß zu dem Lichte gebraucht
und daher auch die Machine ändern laßen, wie sie hierzu mir in dem Collegio
40 experimentalis beqvemer war, ist bloß deswegen geschehen, weil ich zu dersel-
ben Zeit die experimenta electrica, die erst nach diesem so weit gebracht wor-
den, daß man phaenomena hervorgebracht, die viele in Verwunderung setzen,
nicht geachtet, als welche die Engelländer bloß getrieben um die attractionem
universalem Newtonianam zu behaupten. Über dieses ist falsch, daß H. Prof.
45 Hausen die experimenta in Engelland A. 1716 gesehen, die er in seinem collegio
A. 1742 und 1743 nachgemacht, indem zu derselben Zeit weiter nichts bekandt
war, als was Hauksbée in seinem Tractate davon geschrieben, und, wo ich nicht
irre, derselbe damahlen schon todt war; wenigstens ist gewis, daß er niemahlen
anderen Zuschauern seine Experimente gemacht, ohne was vorher bey der
50 Königl. Societät, ehe er noch seinen Tractat drucken laßen, geschehen. Gray
aber hat seine erste Experimente A. 1720 in den Transactionibus Anglicanis N.
366 publiciret, und Du Fay vor 1733 nichts an die Academie des Sciences abge-
geben, und ist vor A. 1735 nichts von ihm in öffentlichen Druck kommen. Ich
hätte demnach lieber gesehen, wenn man nichts wieder die Wahrheit angenom-
55 men hätte, da man H. Prof. Hausen wieder den H. Prof. Bosen vertheidigen
wollen. Und da wir es nicht leiden wollen, daß die Engelländer die antliam
pneumaticam Boyleanam nennen, unerachtet sie Boyle durch Hülffe des in
Mechanicis wohl geübten Hooke in eine andere gestalt bringen laßen; so sehe
nicht, wie wir uns gegen die Engelländer entschuldigen wollen, daß wir eine
60 bloß nachgemachte und nicht im geringsten veränderte Machine des Hauksbée,
die er eben deswegen so gemacht, weil er sie zum electrisiren, und nicht bloß zu
producirung des Lichtes im Vacuo gebraucht, ja auch in der ersten Absicht
dieselbe gemacht, die Hausenische Machine nennen wollen. Ein mehreres mag
bey dem historischen Theile nicht erinnern, ob ich zwar meines Ortes viel da-
65 von halte, wenn gezeigt wird, wie ein Experiment zu dem andern Anlaß gege-
ben, als welches in der Arte inveniendi und in Ermeßung des wahren Ruhmes,
den man dem Erfinder bezulegen hat, seinen Nutzen hat.

Was den physicalischen Theil betrifft, so laße einem jeden seine Muthma-
 Bungen nach seiner Einsicht. Ich wollte aber wünschen, daß, da es dem Hn
 Prof. Winckler weder an Fähigkeit, noch an Lust fehlet die Physick zu excoli- 70
 ren, er sich auf die Mathematick und sonderlich die Mechanick mehr legte, wie
 heute zu Tage ihre Theorie abgehandelt wird, auch die wahre Beschaffenheit
 des methodi demonstrativae sich bekandt machte; so zweiffele ich nicht, er
 würde zur Satisfaction der gelehrten, die Gründlichkeit lieben, etwas geben
 können und bey ihnen Beyfall finden, die aber wohl jetzt mit seinen Schlüßen 75
 und mechanischen Begriffen nicht zufrieden seyn dörrften. Ich schreibe dieses
 aus aufrichtiger Liebe, werde auch niemanden anders, was an Euer Hoch-
 Reichsgräfl. Excellenz schreibe, sagen, denn H. Prof. Winckler kan meiner
 aufrichtigen Freundschaft und Hochachtung versichert seyn, und, wo ich ihm
 nach meinem wenigen Vermögen zu Erlangung eines wahren und beständigen 80
 Ruhmes kan förderlich seyn, werde ich solches, wie schuldig, also bereitwilligst
 beytragen. Sollten aber Euer HochReichsgräfl. Excellenz vermeinen, daß er
 durch das, was ich geschrieben, zu einigem Wiederwillen möchte gereizet wer-
 den; so wil gar sehr gebeten haben, ihm nichts davon zu sagen. Unterdeßen
 zewiffele nicht, daß, wenn er vorher die Memoires des Du Fay hätte mit Be- 85
 dacht durchlesen wollen, ihm dieses vieles licht in dem physicalischen Theile
 hätte geben können. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 19 Jul.

1744.

gantz unterthänigster und
 gehorsamster Diener
 ChWolff.

90

NR. 175

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 27. JULI 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 143r–144v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Den Tractat des Hn Prof. Wincklers, den Euer HochReichsgräfl. Excellenz mir
als ein Geschenke von ihm zuschicken wollen, habe mit vielem Vergnügen
erhalten, und werde denselben als Andencken von ihm aufzuheben wißen.
Gleichwie ich aber davor dem Hn Prof. Winckler höchst verbunden bin; so
statte auch insonderheit Euer HochReichsgräfl. Excellenz meinen unterthänig-
10 sten Danck ab, daß Hochdieselben sich selbst mit dieser Überschickung bemü-
hen wollen. Mir ist lieb zu vernehmen gewesen, daß H. Prof. Wincklern nicht
misfallen, was ich als ein guter Freund aufrichtig erinnert, und ich zweiffel
nicht, wenn er noch sich die Mühe giebet, die Memoires des Hn Du Fay zu
durchgehen, er werde daraus profitiren und zu mehreren Experimenten Anlaß
15 nehmen können, auch was in der Theorie noch weiter zu untersuchen und zu
verbeßern lernen können. Ich wil jetzt nur zweyer Sachen gedencken, da ich die
Zeit nicht habe diese Memoires von neuem durchzugehen. Herr Prof. Winckler
hält die Materie des Lichtes und der Funcken, und die electriche Materie vor
einerley. Er wird aber an gedachtem Orte finden, daß die Experimente zeigen,
20 es könne die Electricität und das Licht eines ohne das andere bestehen, fol-
gends daß die Materie, von welcher die Electricität dependiret, nicht einerley
sey mit der jenigen, von welcher das Licht und die Funcken herkommen, nicht
zugedencken, daß auch die Funcken eine besondere Materie erfordern, welche
bey dem Lichte nicht zugegen ist. Vor das andere ist auch wohl ein Misverstand
25 darinnen, daß das Feuer nicht electricisiret werden kan. Denn Du Fay und die
übrigen, welche Experimenta gemacht um die jenigen Materien zuentdecken, so
sich electricisiren laßen, wollen weiter nichts sagen, als daß das Feuer keine anzie-
hende Krafft bekomme, gleichwie andere Körper, die eine Electricität erhalten,

gestehen doch aber, daß daßelbe nicht hindert die Electricität fortzupflantzen. Aus den Experimenten aber, welche Herr Winckler anführet, sehe weiter nichts, als daß die Electricität durch Hülffe der Flamme weiter fortgeplantzet und also die sphaera activitatis erweitert worden, nicht aber daß das Licht selbst eine electricitatem bekommen und entweder etwas angezogen, oder von sich gestoßen hätte. Ja es scheint, wiewohl ich es jetzt nicht überlegen kan, daß selbst aus der raison, die Du Fay aniebet, warum die Flamme nicht electricisiret werden kan, zugleich die Ursache erhellet, warum sie die sphaeram activitatis erweitern kan. Herr Du Fay hat in seiner 6^{ten} Memoire alles was aus den Experimenten, deren Anzahl weit größer ist, als H. Prof. Winckler gemacht, erhellet auf 16 Sätze gebracht, gestehet aber ganz gerne, daß, wenn man die Experimente weiter treiben wird, man die Anzahl derselben verkleinern dörffte können: allein er gestehet sich noch nicht aus denen Experimenten, die bekandt sind, die causas physicas electricitatis auszumachen. Und mir hat allzeit gefallen, wenn man in der Physick nur einige gegründete phaenomena dergestalt determiniret, daß man daraus die raison von anderen geben kan, ob man gleich noch nicht in dem stande ist, die causas physicas davon zu geben, wie wir es bey der Lufft machen, da wir uns begnügen die Schweere und den elaterem feste zustellen und zudeterminiren, und daraus so viele andere phaenomena in der Natur demonstrieren, unerachtet wir noch nicht erklären können, aus was vor Ursachen und wie die Lufft schwer und elastisch gemacht wird. Sonst ist merckwürdig, daß, wenn alle Experimente von der Electricität, deren Anzahl sehr groß, in allgemeine Claßen gebracht werden, nichts darunter angetroffen wird, wovon nicht der Grund, darauf sie gebauet worden, bey dem Guericke zu finden, so daß man vermuthen muß, es sind diejenigen, die man am meisten bewundert, und vielleicht noch mehrere, die wir noch nicht wissen, ihm bekandt gewesen: welches alles Du Fay selbst willig eingestehet. Denn daß er eine Kugel von Schwefel, und nicht von Glase, oder eine gläserne Röhre dazu gebraucht, darinnen sucht man keinen Unterscheid, wo man die Sachen nicht bloß nach den Augen, sondern nach ihrer inneren Beschaffenheit einsiehet, gleichwie man nichts daraus macht, daß er die Experimente von der Lufft mit einer Lufft-Pumpe von einer anderen Gestalt angestellet, als man nach diesem erdacht, indem man das wesentliche von dem zufälligen unterscheidet, welches jenem ohnbeschädiget auf vielerley Weise verändert werden kan. Und dieses geschieht denen principiis ontologicis gemäß, die einem die Augen des Verstandes öffnen, damit man eine Sache nach ihrem wahren Werthe beurtheilen kan. Es ist auch dieses zu mercken, daß Hauksbée seine Experimente von dem Lichte, davon er viele particularia hat, bloß in Ansehung der Electricität gemacht, indem er es nicht als einen phosporum angesehen, sondern insoweit es mit der Electricität vereiniget, und sich auf dieselbe beziehet. Woraus auch zu ersehen,

daß ihm das electriciren mit der Kugel nicht unbekandt gewesen, er auch die
 70 Machine mit der Kugel diesen Experimenten zu gefallen gemacht, unerachtet
 man nach diesem lieber die Röhre, als die Kugel dazu gebrauchen wollen, wo
 man ohne die Kugel zurechte kommen kan, denn bey denen, wo es mit der
 Röhre nicht wohl angehet, haben auch nach diesem seine Nachfolger, als Du
 Fay die Kugel dazu gebraucht. Und wundert mich, daß darinnen H. Prof. Bose
 75 was neues suchen wollen, da er doch wenigstens des Du Fay Memoires gelesen.
 Es scheint aber, daß er nicht mit gnungsamer attention dieselben gelesen ha-
 ben muß, oder nicht dabey diejenige Überlegung gebraucht, die dazu nöthig ist.
 Bißher bleiben diese Experimente eine bloße curiosität, daher auch Guericke
 bey denselben nicht den beyfall gefunden, wie bey den andern von der Luftt,
 80 und derjenige würde was rechtes erfinden, welcher sie nutzbar machte und
 einige verborgene Würckungen der Natur dadurch erklärete. Allein da der mo-
 dus excitandi electricitatem per affricum artificialis ist, welcher in der Natur
 nicht stat findet; so wäre wohl nöthig vor allen Dingen zu untersuchen, ob
 nicht dieselbe auch durch natürliche Ursachen excitiret werde, damit sie einen
 85 Einfluß in die Würckungen der Natur haben kan. Ich verharre mit aller ersinnli-
 chen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 27 Jul.
1744.

90

gantz unterthänigster und ge=
horsamster Diener
ChWolff.

NR. 176

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 22. AUGUST 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 151r–152r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Grafte,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz haben Sich heute vor 8 Tagen meinerwegen 5
Unkosten gemacht, ohne mein Wißen, und es ist demnach meiner Schuldigkeit
gemäß, daß ich hiervor meinen verbundensten Danck abstatte: welches eher
hätte thun sollen und auch würde gethan haben, wenn nicht durch allerhand
Vorfälle daran wäre gehindert worden.

Aus Franckfurt habe Brieffe erhalten, woraus ersehen, daß man daselbst 10
nun voller Freuden ist, nachdem der Unions-Tractat in seine Erfüllung gethet,
und vermeinet man nun bald das erwünschte Ende davon zu sehen.

Ich weiß nicht, ob ich neulich schon berichtet habe, daß einer von denen
Mitgliedern der Academie der Wißenschafften, die nach Perou geschickt wor-
den, wieder zurücke kommen. Weil er etwas unpäßlich von der Reise ist, so hat 15
er noch keine Relation von seinen Verrichtungen abgestattet, und da bald ihre
Vacanz angehet, die von Mariae Geburt bis Martini währet, dörfte solches
auch wohl nicht eher geschehen, biß die Sessiones von neuem eröffnet werden.
Unterdeßen hat der Herr de Reaumur, der ein guter Freund von ihm ist, soviel
vernommen, daß die <figur> der Erde bestetiget wird durch ihre observationes, 20
welche Newton derselben zueignet. Und da man einen gar weit größeren Ar-
cum Meridiani gemeßen, als in Lappland, wird man dagegen auch weniger ein-
zuwenden haben. Es ist kein Zweiffel, daß man außer diesem noch viel andere
merckwürdige observationes wird gemacht haben und, wenn die anderen, die
noch weiter herum reisen, wieder zurücke kommen, wird man viel zu erfahren 25
haben, welches die Liebhaber der Natur=Wißenschafften vergnügen wird.
Wenn nur Mars bald ausgeraset hätte, damit Minerva in ihren Verrichtungen
nicht gehindert würde. Denn jetzt dörfte die Königl. Druckerey in Paris auch

wohl Feyer=Tage haben, und die Gelegenheit etwas zu überschicken wil auch
 30 fehlen, weil es immer unsicherer zu werden scheinet, wenn nicht durch gegen-
 wärtige Coniuncturen die völlige Sicherheit bald hergestellt wird. Gott wickele
 das Verworrene bald auseinander! Ich verharre mit aller ersinnlichen Submis-
 sion

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

35 Halle. d. 22 Aug.
 1744.

gantz unterthänigster
 und gehorsamster

Diener

40

ChWolff.

NR. 177

WOLFF AN MANTEUFFEL
 HALLE, 6. SEPTEMBER 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 153r–154r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
 Gnädiger Herr,
 Hoher Patron.

5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz dancke unterthänigst so wohl vor die Com-
 munication des Impressi, als auch, als auch das überschickte Waßer, wovor
 zugleich der gnädigen Frau von Mhlendorff unendlich verbunden bin, und
 nichts mehr wünsche, als daß derselben durch angenehme Dienste mich gefällig
 erweisen könnte, wenn etwas hiesiger Orten zu dero Diensten stehen könnte.

10 Das erste hat mir vieles Licht gegeben in Sachen, wo ich mich nicht zu fin-
 den gewust. Man muß erwarten, was Gott wird beschloßen haben, der das
 Verworrene am besten auszuwickeln weiß.

Was die bewuste Chur betrifft, so ist es an dem, daß dieselbe von einem
 aequinoctio bis zu dem andern dauren sol. Jedoch ist man nicht einerley Mei-

nung, ob der bewuste Dechant solche vom aequinoctio autumnali, bis zu dem 15
 vernali, oder vielmehr von dem vernali, bis zu dem autumnali gebraucht. Ich
 sollte aber meinen, an diesem Umstande wäre nicht eben viel gelegen, und, da
 man den Körper eher im Winter, als im Sommer, in einerley temperirten Lufft
 erhalten kan, wo man seiner Geschäfte wegen nicht genöthiget ist, lange in der 20
 kalten Lufft zu seyn, wodurch etwan die Transpiration alteriret werden könnte;
 so hielte die erste Zeit vor verträglicher. Jedoch wil mir Euer HochReichsgräfl.
 Excellenz gutachten hierüber ausgebeten haben, ehe ich den Termin zur Cur
 fest setze.⁽⁺⁾ Übrigens wil hoffen, daß, wenn es gleich nicht von einer so großen
 Würckung seyn sollte, als wie bey dem Dechant zu Kirchberg, es doch nicht 25
 ohne alle Würckung seyn kan, indem die Tugenden dieser Waßer unstreitig
 sind. Zu den Zeiten, da derselbe gelebet, wuste man eben noch nicht viel von
 künstlichen Gerichten. Und also halte davor, man wird wohl bey der Cur das
 jenige vermeiden müßen, was etwan Säure und Schärffe wegen übler Dauung
 im Magen verursachen kan, damit der Chylus dadurch nicht verdorben wird.
 Was aber seinem Magen wohl bekommt, das muß wohl ein jeder aus seiner 30
 eigenen Erfahrung haben.

Ich höre von meinem Sohne, daß man in Leipzig noch nicht die Rede unse-
 rer Frey=Mäurer gesehen, die sie drucken laßen, und mein Sohn ihm also die-
 selbe mitgegeben: weil er sonder Zweiffel dieselbe Euer HochReichsgräfl. Ex-
 cellenz zeigen wird, so sol mich verlangen, ob Hochdieselben daraus etwas von 35
 ihrem geheimen Vorhaben schließen können. Verharre mit aller ersinnlichen
 Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 6. Sep.
 1744.

gantz unterthänigster
 und gehorsamster Diener
 ChWolff.

(+) J'ai répondu à cet article, que je crois qu'il faut commencer la cure, après 45
 l'Equinoxe du mois courant; parce qu'il est trop peu sûr, qu'un homme qui a
 vecu 68 ans, ait encore assez de vie par devers luy, pour atteindre le printemps
 prochain.

NR. 178

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 8. SEPTEMBER 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 155r–156r.

TEXT

A M.^r Wolff.
à L. ce 8. sept. 44.

Mons.^r

Mon secret.^{tc} Sp. me rendit hier vótre lettre d'avanthier, sur laquelle j'aurai l'honneur de vous dire à la hâte, que je suis de vótre avis, par rapport au terme
5 du commencement de nótre cure, et que je suis resolu de la commencer; si vous l'approuvez; entre le 23. et le dernier du mois courant, après m'étre fait saigner, comme je suis accoutumé de faire après chaque Equinoxe; sur quoi je vous prie, à mon tour, de me dire vótre sentiment. La raison de cette resolution est, que quiconque a vecu 68. ans, n'est jamais sùr, d'avoir encore 6. mois de plus à
10 vivre.

Je suis d'ailleurs bien aise de repeter; au cas que ma lettre precedente ne soit pas assez claire là-dessus;

1.) Que l'eau, qui se trouve dans vos trois grans flacons, est toute melée, de la manière que vótre Recette l'ordonne; Md. de Míhl. aiant soigneusement versé, elle-même, dans chacun, 2/3 de Melisse, et 1/3 de Valeriane; de sorte que
15 vous pouvez hardiment avaler, l'un après l'autre.

2.) que le petit verre, que vous aurez trouvé au haut de la caisse, contient justement la quantité, qu'il s'agit d'en prendre tous les jours, c. a. d. 1. Loth Waßer auf einmal, et

20 3.) que la petite bouteille est remplie de la même eau, Mad. de Míhl. l'y ayant ajoutée, comme un surplus; au cas que vous aiez envie de l'essaiier, ou de la faire essaiier par quelqu'Expert, avant que de commencer la cure.

Quelque peu de curiosité que j'aie d'ailleurs, d'approfondir les mystères des francs-maçons, je vous remercie tr. hbl.^{nt} de l'exemplaire que vous m'avez en-

voié de leur harangue, et je suis avec une estime et une cordialité à toute 25
épreuve,

Mons.^r p

NR. 179

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 13. SEPTEMBER 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 180r–180v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Grafte,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Da Euer HochReichsgräfl. Excellenz entschloßen instehenden 23^{ten} h. den 5
Anfang mit dem Gebrauch der bewusten Waßer zumachen; so wil auch ich ein
gleiches thun, und dancke ich unterthänigst vor die davon gegebene Nachricht.
Ich habe das in der kleinen Bouteille probiret, und starck gnung befunden,
indem ein mercklicher Unterscheid zwischen demselben und dem, was man aus
Apothecken hohlen läßet gefunden, maßen ich schon in Marburg eine Probe 10
machen wollte, weil aber die Veränderung dazu kam, muste ich es unterlaßen.
Die Dosis ist zwar sehr klein: jedoch muß man auch lange damit continuiren.
Und der Natur ist gemäß, daß sie langsam und unvermerckt würcket, und alles
gewaltsame ist ihr zuwieder, wo nicht ein status praeternaturalis vorhanden, der
schleunig geändert werden muß. Mit hitzigen medicamentis, welche die Natur 15
auf einmahl starck angreifen, möchte ich es nicht wagen, wie ich dann dieselbe
überhaupt meiner Natur zuwieder befinde.

Die gegenwärtige Witterung siehet mir nicht zum besten aus, und besorge
ich, es könnte sich das Ungewitter auch zu uns herziehen. Euer HochReichs-
gräfl. Excellenz haben bessere Observationes, als ich haben kan, und können 20
daher beßer urtheilen, ob meine Furcht gegründet, oder nicht. Wenigstens

glaube, es sol dieses unsere Cur nicht stöhren, die Gott im übrigen wolle ge-
seegnet seyn laßen! Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

25 Halle. d. 13 Sep.
1744.

gantz unterhänigster und
gehorsamster Diener
ChWolff.

NR. 180

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 14. SEPTEMBER 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 158r–158v.

TEXT

à M.^r Wolff.
à L. ce 14. Sept. 1744

Mons.^r

Pour répondre, à la hâte, à l'honneur de Vòtre lettre d'hier, 13. d. c., j'ai celuy de
vous dire.

5 1.) que nòtre Matrone distillatrice est ravie d'apprendre, que son eau vous
semble aussi bonne que vous dites, souhaitant comme moi, que l'effet en soit
tel que vous le souhaitez;

2.) que, pour moi; étant accoutumé, comme je le suis, à me faire saigner
après les Equinoxes, je crois devoir differer le commencement de ma cure,
10 jusques après avoir expedié cette saignée, d'autant plus qu', à mon avis, un delai
de quelque peu de jours, ne sauroit faire ny du mal ny du bien; sur quoi je vous
prie cependant, de me dire, au plutòt, Vòtre sentiment;

3.) que la constellation presente est malheureusement si embrouillée, que je
defie les Astrologues les plus experimentez, de porter un jugement solide des
15 effets qu'elle pourra produire. En attendant, il ne me semble rien moins qu'im-

possible, que l'orage, que nous entendons gronder ailleurs, s'étende insensiblement jusques à ces quartiers-cy; d'autant plus qu'il semble de l'interêt de tout le genre-humain, de faire, une bonne-fois, cause-commune contre ceux, qui se croient permi de se jouer de la Societé, et de la troubler comme bon leur semble. Les événemens, que nous sommes à la veille de voir arriver en Boheme et ailleurs, nous y feront apparemment voir bientôt plus clair. En attendant, la feuille cy-jointe vous apprendra ce qui se passe en Boheme, et du coté du Danube: Mais je vous prie de la ménager, étant d'ailleurs du meilleur de mon coeur

(+) Vous comprendrez facilement, que j'entens principalement les Autrichiens, dont l'opiniatreté déplacée est une des premières causes, qui nous ont frustré jusqu'icy du rétablissement de la paix.

NR. 181

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 18. SEPTEMBER 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 160r–160v.

TEXT

A Mr. Wolff.
à L. ce 18. sept. 44.

Monsieur

Je me donnai l'honneur de repondre le 14. d. c. à vótre lettre du 13., et ma réponse partit par la poste du lendemain matin, 15. d. c., Et comme j'eus l'honneur de vous mander, que je comptois de me faire saigner; comme j'y suis accoutumé, avant que de commencer nótre cure, au cas que vous l'approuvassiez, je me flatai de recevoir là dessus, hier au soir, ou ce matin, vótre sentiment, d'autant plus que j'y avois ajouté, que vous me feriez plaisir de me répondre sans delai.

Or, vótre silence me faisant craindre, que ma lettre ne se soit égarée, ou que quelque incommodité ne vous ait empêché d'en accuser la réception, j'en joins ici une copie, où j'ai cru devoir ajouter une nóte, pour vous empêcher de mal

entendre l'endroit, où j'ai répondu à vótre question, touchant les nouvelles du tems.

15 J'ai encore à y ajouter, que j'ai donné à goûter de nótre eau à deux habiles Medecins, qui sont d'avis; l'un, qu'elle ne sauroit faire ni du bien ni du mal, et qu'il faudroit avoir distillé plus d'une fois les herbes, dont elle est extraite, afin de lui donner un peu plus de force; L'autre, qu'elle est fort bonne, telle qu'elle est, et qu'on en pourroit hardiment doubler la dose, en s'en servant, mais qu'il
20 doute qu'elle fasse d'autres effets, que celui de corriger ou d'adoucir un peu le sang.

Quoique ces Messieurs en disent, mon intention est toujours, de commencer la cure après le 22 d. c., et de me faire saigner, pour cet effet, soit demain, soit lundi prochain, étant d'ailleurs avec beaucoup d'estime,

25

Mons.^r, p

NR. 182

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 20. SEPTEMBER 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 162r–163r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz werden nicht ungnädig aufnehmen, daß ich nicht eher geantwortet, weil ich vermeinet, es wäre heute noch Zeit gnung, und ich alle Tage frühe daran bin gehindert worden, weil wegen einiger indiposition im Magen und Verstopffungen im Kopffe mit dem, was in die Druckerey zuliefern habe, nicht so bald, wie sonst, zustande kommen können, wie ich mich
10 dann auch noch nicht völlig so befinde, wie ich sollte, zumahl da andere Sachen mir noch immer im Kopffe sind, die ich nicht aus dem Sinne schlagen kan.

Es ist bekandt, daß man durch wiederhohltes Destilliren das Waßer verstärcken kan. Doch glaube, daß es nicht nöthig sey. Jch gebe auch gerne zu, daß

man ohne Schaden die dosis verdoppeln kan, wie ich dann in Marburg, als ich diese Cur vornehmen wollte, und Waßer von schlechterer Güte hatte, ein großes Weinglaß auf einmahl genommen. Und da die dosis in dem Recepte so klein angegeben wird, welche ich in der quantität nicht so klein vermuthet; so komme fast auf die Gedancken, ob nicht der bewuste Dechant die Kräuter mit Wein abgezogen, weil man in Schlesien dieses auch gebrandte oder destillirte Waßer zu nennen pflaget. Jedoch es auf die Kräuter ankommet, und das hitzige nicht jeder Natur vorträglich (wie denn ich selbst aller hitzigen Medicamente mich enthalten muß); so kan eine stärckere dosis auch dieses ersetzen, wenn nur Waßer gnung dazu vorhanden. Ich wil mit Gott den Anfang auf künfftige Mittwoch machen: halte deswegen auch davor, daß ein kleiner Aufschub die Sache nicht ändern kan, weil das aequinoctium an sich keinen Einfluß in den menschlichen Körper hat, sondern vielmehr die Veränderung der Witterung, die eben nicht praecise an den Tag des aequinoctii gebunden. Es kan durch den Gebrauch dieser Waßer freylich kein anderer effect als in Veränderung der Säffte erfolgen: allein es ist auch bekandt, daß von der Beschaffenheit der Säffte, wo in denen visceribus und anderen soliden Theilen des Leibes noch nichts verdorben, alles dependiret, deswegen ich auch schon neulich erinnert, daß es zugleich auf eine gute Diaet, das ist, einen rechten Gebrauch der so genannten sechs rerum non naturalium mit ankommen muß, damit nicht durch diesen Mangel wieder verdorben wird, was durch die Waßer in den Säfften gut gemacht wird. Und eben deswegen bin ich wegen der vermuthenden Witterung bekümmert gewesen, damit nicht die Diaet in einem dazu erfordertem nothwendigstem Stücke Abbruch leiden möchte. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 20 Sept.
1744.

gantz gehorsamster und unter=
thänigster Diener
Wolff.

NR. 183

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 23. SEPTEMBER 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 164r–165r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz Schreiben habe gestern abend erhalten, und diesen Morgen den Anfang mit dem Gebrauch des Waßers gemacht. Ich bin bey der einfachen dosi verblieben und werde damit gleichfals continuiren. Jch habe mich heute gantz wohl und im Kopffe aufgeräumer befunden, da einige Tage her incommodität im Magen verspüret, mir auch im Kopffe nicht so ge-
- 10 wesen, wie es seyn sollte. Jedoch kan eben noch nicht sagen, daß es von dem Gebrauche des Waßers kommen, weil wohl eine längere Zeit dazu erfordert wird, ehe man der Würckung derselben etwas mit Gewisheit zuschreiben kan. In der Diaet, was das Eßen und Trincken betrifft, werde ich auch es bey dem bewenden laßen, wie ich gewohnet, und halte ich vielmehr vor schädlich, als
- 15 nützlich von dem, was man gewohnet, abzugehen, indem alle Veränderungen, die ohne dem auf ein mahl geschehen, nicht ohne einige alteration sich bewerkstelligen laßen. Aus Italien habe von dem Herrn General Andrasi, der mit ein Corps bey der hitzigen Action zwischen Nemi und Velletri commandi-
- 20 ret, Brieffe erhalten, welcher den Spaniern und Neapolitanern nicht so viele Vortheile zuschreibet, wie in verschiedenen Zeitungen gerühmet wird. Er schätzt ihren Verlust viel größer, als der Oesterreicher, indem sie, wie nur ihm bekandt, 4000 todte gehabt und über 100 Officire gefangen bekommen, worunter auch der General [...], da von ihrer Seite nur 10 gefangen worden, die alle blessiret gewesen. Er vermeinet, wenn von ihrer Seite alle mit gleichem Eifer
- 25 agiret hätten, und sie gnung wären unterstützt worden; so hätte durch diese Action dem Kriege an dortigen Orten können ein Ende gemacht werden. Er selbst ist zwar auch blessiret worden, jedoch sey die Verwundung nicht so gefährlich gewesen, wie sie anfangs geschienen, und hoffe nun bald wieder bey

der Armee zu seyn. Es ist eine schlimme Sache, daß man heute zu Tage in den Zeitungen so ungegründete Nachrichten hat, und diejenigen öfters am meisten prahlen, welche den wenigsten Vortheil gehabt. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 23 Sept.
1744.

gantz unterthänigster
und gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 184

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 27. SEPTEMBER 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 166r–167r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Ich habe mit Freuden vernommen, daß Euer HochReichsgräfl. Excellenz sich auf den Gebrauch der Artzney wohl befunden, und wünsche, daß es von einer Würckung derselben möge herkommen, und dieselbe sich immer vergnügter zeigen. Ich hingegen habe mich sonderlich Freytags und noch gestern nicht zum besten befunden: allein ich kan es eben nicht der Artzney zuschreiben, indem wohl die lufft und die qualität einiger Speise die Ursache davon mag gewesen seyn, und verhoffe ich, es sol sich heute beßer geben. Ich habe deßen ungeachtet mit dem Gebrauch des Waßers continuiret, und hoffe doch einigen guten Effect.

Der Seel. H. Inspector Neumann in Breßlau, welcher viel darauf hielt, daß man die Wege Gottes, wie er als ein Theologus redete, oder die Regeln der göttlichen Regierung, wie ich als ein Weltweiser zu sagen pflege, aus der Erfah-

rung erkennen lerne, hielt gleichfals davor, es müste erst recht schlimm und verwirret werden, ehe es beßer würde, und pflegte daher bey vorfallenden Gelegenheiten zu sagen: es muß noch viel schlimmer werden, ehe es beßer werden
 20 kan. Und dieses ist auch den göttlichen Absichten gemäß. Wenn es an dem ist, daß der König von Franckreich nach seiner Kranckheit so friedfertige Gedanken hat und von dem Kriege nichts mehr hören wil, wie unsere gestrige Zeitungen melden; so dörfte der Friede wohl nicht weit entfernet seyn, wiewohl mein Correspondent in Italien vermeinet, daß er sich nun immer weiter zuentfernen schein. Gott wird wissen, wenn die rechte Zeit ist dem verderblichen
 25 Kriege ein Ende zu machen, ob gleich die Menschen noch weit ausstehende Absichten haben mögen. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 27 Sept.

30 1744.

gantz unterthänigster und
 gehorsamster Diener
 ChWolff.

NR. 185

WOLFF AN MANTEUFFEL
 HALLE, 1. OKTOBER 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 168r–169v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
 Gnädiger Herr,
 Hoher Patron.

- 5 Meine Beschwerlichkeit, davon Euer HochReichsgräfl. Excellenz geschrieben, bestehet in dem hefftigen Magen=Brennen des Nachts, wodurch mir zugleich der Kopff geschwächt wird. Ich habe sonst daßelbe dem Weine zugeschrieben; allein ob ich gleich bloßes Waßer trincke, so findet sich doch dieses häufiger ein als sonst. Und da es daher rühret, daß im Magen alles versauert und zu

einer beißenden Schärffe wird; so besorge, daß es den sonst zuhoffenden effect 10
 von dem Waßer hindern werde, wo es sich nicht bald ändert. Jch habe gestern
 Abend eine starcke dosin von Praecipitir=Pulver eingenommen; allein nicht die
 geringste Würckung davon verspüret. Zudem wird mein Gemüthe auch öffters
 von Gedancken beunruhiget, der ich mich nicht so gleich entschlagen kan, weil
 die *ideae confusae*, so darein influiren, gar zu weit gehen, daß sie sich nicht 15
 leicht in die deutlichkeit bringen laßen.

Aus Marburg schreibt man, daß die Heßen mit ihrem Herrn Stadthalter gar
 nicht zufrieden, sondern durchgehends gut oesterreichisch gesinnet seyn. Un-
 terdeßen kan der Herr Stadthalter nicht vertragen, daß man von seinem Unter-
 nehmen *raisoniren* wil, und hat deswegen in Caßel einige Bürger ins Zuchthaus 20
 setzen laßen, auch denen Officieren bey Antretung des Marsches mit allem
 Ernst verbotthen, sich alles *Raisonirens* von dem gegenwärtigen Kriege zuent-
 halten, bey Straffe gleich abgeschafft zuwerden. Er hat auch den General Do-
 nopp mit einem *Secretario* nach Metz an den König von Franckreich abge-
 schickt, wiewohl ich nicht weiß, aus was vor Ursachen. Heßen wären die Engli- 25
 schen *Subsidien* höchst nöthig gewesen, denn auf dem Lande und in den Land-
 Städten ist die größte Armut, und die monatlichen *contributiones* sind in He-
 ßen ungemein hoch, und sind nach dem Werthe der liegenden Gründe und der
 Nahrung eines jeden eingerichtet, und nach diesen ordentlichen Abgaben wer-
 den auch die außerordentliche Gaben eingetheilet. Wenn sich einer nur eine 30
 Kuhe anschafft, wird ihm gleich sein Monathsgeld erhöht, und steigen nach
 proportion auch die außerordentlichen Gaben. Die Einquartirung der Soldaten
 ist nicht mit dazu gerechnet, wiewohl man sich in Heßen daraus nichts machet,
 weil man sie nicht vor beschwerlich hält. Ich besinne mich, daß meinen Bar-
 bierer, der ein Haus und ein paar Grase=Gärten hatte, aber kaum 10 Conten, 35
 die Gaben jährlich über 40 rthl. kamen, ohne die Einquartirung.

Ein Schwede, der mich dieser Tage besuchte, und ein sehr vernünftiger
 Mann war, aber nicht von der Frantzösischen Parthey, hielt es vor sehr glaub-
 lich, daß Schweden sich auch noch werde in die deutsche Händel mit einflech-
 ten laßen in *faveur* Franckreichs. Und hier wil man sagen, als wenn man die 40
praetensiones wegen Bremen und Vehrden wieder Hannover wieder hervor
 suchte.

Es scheint also, daß, wenn der Friede nicht bald hergestellt wird, die Sachen noch immer weiltläufftiger werden dörrften. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 1 Oct.

1744.

gantz unterthänigster und gehorsamster Diener
ChWolff.

P. S. Meine gegenwärtigen Umstände erlauben mir nicht nach Leipzig zu reisen. Ich bin also vor die Anerbietung des Logis Euer HochR. Excellenz so viel verbunden, als wenn ich die hohe Ehre würcklich genoßen hätte.

NR. 186

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 2. OKTOBER 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 170r–172v.

TEXT

A Mr. Wolff.
à L. ce 2. oct. 44.

Mr.

Je vois avec beaucoup de douleur par vôtre lettre d’hier, 1. d. c., que vos incommoditez n’ont pas encore diminué. Et comme vous dites, qu’elles derivent principalement du trop d’aigreur, que vous sentez dans l’estomac; c. a. d. von dem Sodbrennen; je puis vous dire, pour vôtre consolation, que cette incommodité me tourmentoit autrefois extrêmement; mais que je ne la sens plus que fort rarement.

J’ai remarqué, qu’elle m’étoit principalement causée par les viandes trop grasses, et par les sauces, où il y a trop d’épiceries, et que les françois nomment,

de haut-gout: Mais plus encore par le vin de Rhin, et par l'habitude, que je m'étois faite de souper tous les soirs. J'y ai cependant trouvé du remede, et voici, comment je m'y suis pris:

1.) un honnête-homme en Dannemarc me donna la recette d'une pâte rougeatre, en forme de tablettes, dont je me sers, depuis 30 ans, et au de là, avec beaucoup de succès; dont je mange une assez modique portion, |: c. a. d. chaque fois la moitié d'une de ces tablettes :| toutes les fois que ces aigreurs commencent à m'incommoder; et dont vous trouverez une petite provision dans la boîte cy-jointe. Mais comme ce remede n'est, pour ainsi dire, que momentanée, et qu'il ne guerit pas radicalement,

2.) j'ai eu recours à un changement de regime. J'ai renoncé aux viandes trop grasses, et aux sauces de trop de haut-gout; j'ai entièrement abandonné, pour ma boisson ordinaire, le vin de Rhin, m'étant accoutumé à celui de Pontac, que je bois tantôt pur, tantôt melé d'eau; et j'ai pareillement renoncé |: et c'est ce qu'il faut faire absolument :| à tout souper.

3.) Par-là, j'ai effectué, que je ne suis plus, que très rarement, incommodé d'aigreurs. Que s'il m'arrive cependant de l'être; ce que se fait ordinairement, que par complaisance pour les compagnies où je me trouve, je bois 3. ou 4. verres de vin de Rhin; alors je mange la moitié d'une des tablettes susdites, et, si ces aigreurs reviennent le lendemain, je prens le soir, en me couchant, 21. pilules de feu Stahl, et dès lors je suis sûr, d'être quite de mon mal pour bien du tems, pourvû que je ne reboive pas du vin de Rhin, et que je ne soupe pas.

Je crois que, si vous vouliez bien suivre mon exemple, vous vous en trouveriez bien.

Vous me direz peutêtre, que vous craignez de vous accoutumer au pontac, puisqu'il a la réputation de causer des obstructions: Mais c'est une erreur. Comme vous bûvez ordinairement fort peu de vin, et beaucoup d'eau, vous pouvez hardiment, pour fortifier vôte estomac, prendre 2. ou 3. verres de ce vin, par repas. Vous verrez que vous vous en porterez mieux, et que; quand il vous arriveroit, de vous croire, après cela, un peu plus constipé, qu'à l'ordinaire, vôte constitution s'y accoutumera si bien, au bout de 3. ou 4. jours, que vous aurez le ventre tout aussi libre, que vous l'avez naturellement.

Une autre chose, que j'ose vous recommander, c'est de faire le plus de diversion, que vous pourrez, aux idées facheuses qui vous tourmentent. La verité est, que tout homme raisonnable peut et doit penser à ce qui interesse la societé, dont il fait partie: Mais, dès que je n'en ai que des idées confuses, et que je sens, que je ne puis rien changer aux maux qui arrivent, *meâ me virtute involvo*, et je tache |: dusse-je m'occuper de choses frivoles, ou tout à fait étrangères :| de n'y plus penser du tout, ou d'y penser, au moins, sans atrabile, et sans beaucoup

50 d'application, persuadé que je suis fermement, que la Providence saura y mettre fin, quand elle verra les choses, aller trop loin.

Ce qu'on vous a mandé de Marb. est au pied de la lettre. Les mesures, que le Stadhalter a prises, sont jugées; par quiconque connoit l'Empire, et le pais de Hesse; les plus fausses qu'il eut pu imaginer. Mais tel est le malheur de nôtre
55 Allemagne. Depuis que la plupart des princes, qui la composent, ont adopté le Despotisme, welcher sie von allen alten Verfaßungen und von dem wahren interesse ihrer Länder ableitet, ils ne font que des pas de cleric, qui mettent tout en bredouille, et n'aboutissent qu'à rendre leurs peuples malheureux.

S. M. le Roi de Pr., après s'être rendu maitre de la ville de Pr.; grace à la
60 lacheté, peutêtre à la trahison du Commandant |: qui s'est rendu prisonnier de guerre avec une garnison de 15. à m/16. hs. :| est marché le 19. d. c. vers Budweis, du côté de l'Autriche, voulant, dit-on, aller tout droit à Vienne.

Je puis d'ailleurs vous assûrer, que je continue, Dieu-merci, de me porter à merveille, pendant ma cure. Je mange de fort bon appetit; je dors tranquille-
65 ment, et je me sens |: ce me semble au-moins :| la tête plus libre, et tout le corps plus dispos qu'auparavant. Je souhaite que vous sentiez les mêmes effets de ce remede, et je suis toujours avec une estime passionnée pp

NR. 187

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 4. OKTOBER 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 174r–175v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz erweisen sich so sorgfältig vor meine Wohlfahrt, daß ich nicht weiß, mit was vor Worten ich davor meinen Danck abstaten sol. Ich habe die Schachtel mit den Sod=Morschellen erhalten, und sind mir dieselben bekandt, ob ich zwar vergeßen, wie die Composition ist. Weil ich vor

diesem mehr mit dem Magen=Brennen incommodiret gewesen, als jetzt, und in Marburg gleichfals mich deswegen des Rheinweines zu enthalten angefangen; 10
so worden mir damahlen dieselben gleichfals recommendiret: allein sie wollten bey mir nicht die Würckung haben, daß ich lieber bey den bloßen Krebs=Au-
gen verblieb. Ich mache einen Unterscheid unter dem Sode und dem Ma-
gen=Brennen, welches letzere einige Medici, denen auch Sennert folget, ardo-
rem ventriculi nennen. Das Sod=Brennen kommet vom Aufstoßen, und verur- 15
sachet eine beschwerliche Empffindung oben bey dem Schlunde: bei dem Magen=Brennen ist das Aufstoßen gar sehr was rares, und, wenn solches ein-
mahl geschiehet, die Empffindung am Schlunde gantz anders. Bey dem letzte-
ren empfindet man bloß ein beißendes Brennen im Magen, wovon derselbe
gleichsam wund wird, daß, wenn des Nachts warmen Thee um es zustillen 20
getruncken, so vor diesem öffters gethan, es nicht anders gewesen, als wenn das warme Waßer auf rohes Fleisch gegoßen würde. Es ereignet sich daßelbe son-
derlich, wenn die Speise aus dem Magen in die Gedärme gehet, da dann öffters
der Schmertz am Magen=Munde fast unerträglich wird, und sich bis in die
Gedärme erstrecket, einmahl mehr als das andere. Jch habe es gewöhnlicher 25
maßen des Nachts empffunden, gegen 1 Uhr ungefehr, allein doch auch des Tages gegen 5 Uhr, und die Vorbothen alsdann schon gegen 9 Uhr des Abends verspüret. Purgiren selbst hat mich nicht helfen wollen; sondern viel mehr die
Nacht darauf habe ich einen stärkeren paroxysmum als sonst gehabt, ob ich
gleich die Rhabarber dazu gebraucht, welche der seel. H. D. Heyden, der hier 30
Prof. Theologiae bey dem Reformirten Gymnasio war, sie als ein Mittel davor
gebrauchte, daß er nur was weniges davon aß, und nach diesem eine Zeitlang
Ruhe hatte. Bey mir hat aller Wein, er mag Nahmen haben wie er wil, das Ma-
gen=Brennen befördert, auch alle destillirte liqueurs haben dergleichen effect
gehabt. Unterdeßen widersprach mir doch der seel. H. D. Kirchmeyer, Theo- 35
logus in Marburg, daß es von dem Weine herkomme, und da ich nun lange Zeit
keinen Tropffen Wein getruncken, und ich doch den Anstoß davon gehabt,
sollte selbst fast zweiffelhafft daran werden, wenn nicht andere Umstände mich
zurück hielten. Ich glaube vielmehr, daß es von der Galle herkommet, die mit
dem sauren, süßen (als welches sich im Magen in Säure verwandelt) und fetten 40
effervesciret, wie ich dann zu gewißen Zeiten nicht das geringste Buttergeba-
ckenes oder auch Kuchenwerck vertragen kan, sonderlich wenn es fett ist, auch
überhaupt mich von aller frischen Butter, insonderheit auch der braunen Butter
bey dem gebratenen und selbst des gebratenen, was viel mit Butter begoßen
worden, enthalten muß, auch kein fettes vom Fleische eßen darf, so ich in 45
meiner Iugend sehr gerne geßen habe. Als mir hier kein Bier zuschlagen wollte,
recommendirte mir gleichfals der D. Allion zu dem Waßer den Pontack. Ob ich
nun gleich bloß ein Glaß davon truncken, so muste es doch wieder unterlaßen,

unerachtet mir derselbe keine obstructionem alvi verursacht. Das sicherste
50 Mittel ist wohl, daß ich mich von allem enthalte, was oelicht ist, es mag Nah-
men haben, wie es wil, ingleichen was zu hitzig ist. Des Abends eße ich gantz
was weniges, damit nur etwas trincken kan, welches außer der Mahlzeit mir
nicht bekommet, es mag das Wetter so warm seyn, als es wil, und ich mag so
viel reden und schwitzen als ich wil. Alles Eßen mich des Abends zu enthalten
55 gehet nicht an, indem ich des Morgends nach dem gleich einen starcken Hun-
ger verspüre, wenn nur aufwache, auch es nicht gut thut, wenn ich die Mit-
tags=Mahlzeit zustarck einnehme, indem gleich Müdigkeit und Trägheit ver-
spüre. Gestern habe ich mich doch etwas beßer befunden, und dencke heute
sol sich alles vollends verlieren, indem diese Nacht nichts mehr verspüret.

60 Die Zeitungen von den jetzigen Weltläuffen, damit man sich träget, sind so
contradictorisch, daß man nicht weiß, was man glauben sol. Die Zeit muß doch
aber das ungewiße, ob zwar nicht denen Umständen nach, doch überhaupt
erklären. Was man nicht ändern kan, muß man allerdings der göttlichen Vorse-
hung überlaßen. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

65 Euer HochReichsgräfl. Excellenz
Halle. d. 4 Oct.
1744.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
70 Wolff.

NR. 188

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 7. OKTOBER 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 176r–177r.

TEXT

A M.^r Wolff.
à L. ce 7. Oct. 44.

Monsieur

N'étant pas assez versé dans la Médecine, pour oser combattre les sentimens, que j'ai trouvez dans vótre lettre du 4. d. c.; touchant la différence, que vous mettez entre ce que l'on nomme communément, *Sod*, et ce que vous appelez, 5
ardor ventriculi; je me contenterai de vous dire, qu', à en juger par la description que vous faites des différens simptoms de ces deux incommoditez, j'ai été sujet à l'une et à l'autre, mais que; pour y rémedier, je m'y suis pris, ni plus ni moins, comme j'ai eu l'honneur de vous le mander. J'ai remarqué cependant, que rien ne me les causoit tant, que le vin de Rhin, le trop de douceurs, les 10
choses huileuses, la graisse, le trop d'aromates, mais sur-tout les soupers. Que si vous voulez m'en croire, vous essaieriez de vous abstenir de ceux-ci, et je suis persuadé, que vous vous en trouveriez bien. JI m'est très souvent arrivé, comme à vous; et il m'arrive presque tous mes matins, quand je me porte bien d'ailleurs; de sentir beaucoup d'appetit dès après m'être levé: Mais, voici comment je me 15
conduis, à cet égard, depuis bien des années. À-peine suis-je levé |: c. a. d. une demi-heure après :| que je prens du *thée-verd*, foiblement teint, et sans sucre; j'en prens ordinairement 5. ou 6. tasses, souvent quelques unes de plus, rarement moins; et comme cela se fait régulièrement, entre 6. et 8. h. du matin, je prens, 20
une demi-heure après le théé, une tasse de chocolat, ou 4. à 5. petites beurées de pain-blanc, soit avec de la Ruë, soit avec un peu de rotis-froid, et j'avale, après l'un et l'autre, un bon verre d'eau fraiche; c'est qu'ayant fait à 9. h., ou environ, je suis presque toujours sûr de manger d'un appetit moderé à diner, et de n'avoir plus, ni faim ni soif, jusques au lendemain. Je me fais cependant donner quelques fois, et lorsque je n'ai pas trop diné, un peu de gruau, cuit à 25

l'eau, dont je prens quelques cuillerées entre les 8. et 9. h. du soir, en y ajoutant, quelques fois encore, un verre de ptisane-à-citron ou d'eau fraiche.

Voilà mon regime, depuis un tems infini, et je m'y tiendrai, tant que je ne m'en porterai pas plus mal que je ne me porte, Dieu-merci, jusqu'ici. Je dois
 30 cependant y ajouter, que je ne me contrains en rien à diner. Je mange de tous les plats, et bois de tous les vins que je trouve, excepté le vin de Rhin; dont je ne goute qu'un ou deux petits verres, lorsqu'il est fort bon et vieux, encore n'oserois-je le faire, qu'une ou deux fois dans une quinzaine.

Vous ne me dites pas, si, á cause de vos incommoditez, vous avez discontinué votre cure? Quant a moi je continue toujours la mienne, et il me semble
 35 que je m'en porte de mieux en mieux. Je suis p

NR. 189

WOLFF AN MANTEUFFEL
 HALLE, 11. OKTOBER 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 178r–179r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
 Gnädiger Herr,
 Hoher Patron.

5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz habe hiermit berichten sollen, daß die Cur unausgesetzt fortgesetzt, indem mir gar wohl bewust, daß die Beschwerlichkeit im Magen nicht davon dependiret. Unterdeßen halte ich doch diese vor eine Ursache, daß ich keine Würckung davon gespüret. Weil es sich nun aber
 10 wieder damit begeben; so verhoffe auch noch einigen Effect davon zu verspüren, ob mir zwar die dosis so klein zu seyn scheint, daß kaum sehe, wie dadurch in der großen massa sanguinis eine Veränderung erfolgen sol, wo nicht die Länge der Zeit was dazu beyträget, weil bekandter maßen der Weg der Natur ist durch unvermerckten Fortgang die grösten Würckungen hervor zubringen. Dieses nun muß die Zeit lehren.

Mir ist gesagt worden, daß der curiöse Tractat des Mr. Trembley von den Würmern, die sich durch Zerschneidung multipliciren laßen, nunmehr heraus sey, und diese Meße nach Leipzig gebracht worden. Der Titul des Buches ist mir unbekandt. Euer HochReichsgräfl. Excellenz werden aber leicht durch den Hn Prof. Winckler in den Buchläden denselben erfahren können, wo er ihm nicht vorhin etwan aus den gelehrten Zeitungen bekandt. Ich bin versichert, daß er viele neue merckwürdige observationes und experimenta in sich enthalten und Euer HochReichsgräfl. Excellenz vergnügen wird. Ich habe unserem Buchführer ordre gegeben ihn gleichfals vor mich mit zu bringen.

Aus Franckfurt schreibt man mir, daß diese Meße in den Holländischen Buchläden eben nichts neues anzutreffen gewesen, quasi inter arma silerent Musae. Und von dem Aufbruch des Kaysers kan man nichts gewißes erfahren; sondern es ist auch bey Hoffe alles davon gantz stille. Und meinen die Franckfurter wohl noch diesen Winter die Ehre zu genießen Jhn bey sich zu haben. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz 30

Halle. d. 11 Oct.

1744.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff. 35

NR. 190

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 18. OKTOBER 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 182r–182v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

5 Daß Euer HochReichsgräfl. Excellenz so gute Würckungen von dem Gebrauch
des Waßers spüren; habe mit vielen Freuden vernommen. Ich kan von derglei-
chen Würckung noch nicht sagen, indem noch immer die Incommodität in
dem Magen sich gereget, und glaube, daß diese und einige Sachen, die das Ge-
müthe distrahiret, dieselbe gehindert, oder vielleicht gar ein Übel, das mich
10 sonst incommodiret, rege gemacht wird, weil es mit sol gehoben werden. Soviel
kan ich doch sagen, daß ich im Kopffe aufgeräumter bin, als sonst bey derglei-
chen Zuständen gewesen, auch sonst munter und keine Mattigkeit in Gliedern
verspüre, wie sonst unterweilen wahrgenommen.

Ich habe auch bey dieser Jahres=Zeit ein Jucken an den Füßen gespüret von
15 den Knöcheln an bis an die Knie herauf, und bey Tage einige Geschwulst ge-
habt. Es ließ sich auch vor einigen Tagen dazu an: allein ob gleich ein paar Tage
die Witterung rauhe gewesen, so ist doch nichts beschweerliches erfolget. Der
Schlaff ist auch gut und ruhig. Ich glaube also, daß sich bey mir nach und nach
auch noch wohl bessere Würckungen werden spüren laßen. Die Leibes=Consti-
20 tution ist bey allen nicht einerley, und daher kan auch nicht bey einem jeden die
Würckung auf einerley Art erfolgen. Die gute Disposition im Kopffe und die
Munterkeit im Leibe, auch eine sich äußernde Freudigkeit im Gemüthe machet
mir Hoffnung, daß künfftig gleichfals einen guten Fortgang werde berichten
können. Unterdeßen wünsche von Hertzen, daß Euer HochReichsgräfl. Ex-
25 cellenz die gute Würckung unverändert fortspüren, und die Cur endlich zu dem

intendirten Zwecke ausschlagen möge, der ich mit aller ersinnlichen Submission verharre

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 18 Oct.
1744.

gantz unterthänigster und ge=
horsamster Diener
Wolff.

30

NR. 191

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 20. OKTOBER 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 184r–184v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz Schreiben hat mir eben diesen Abend Dero 5
Cammer=Diener richtig überreicht, und wird er bey seiner Wiederkunfft nach
Leipzig am besten selbst mündlich berichten können, wie er mich angetroffen.
Die Incommodität im Magen hat eben nicht so viel zu bedeuten: sie hat nach
und nach immer abgenommen, bis ich endlich gestern und heute nichts mehr
davon gespüret, und zwar ohne daß dagegen etwas gebraucht. Im Kopffe bin 10
ich beständig wohl disponiret gewesen, so vor diesem nicht immer so gewesen:
über unruhigen Schlaff habe auch nicht zu klagen, und ich muß auch gestehen,
daß ich mich nach und nach immer munterer und freudiger befinde.

Ich habe heute die neuen Collegia angefangen, nachdem die Meße über
nicht zu lesen gehabt. Ich muß aber gestehen, daß ich mich so munter, freudig 15
und aufgeräumt befunden, und mit einer solchen parrhesie geredet, daß ich
mich nicht besinnen kan, ob ich die Zeit meines Lebens, da nun doch über 40
Jahr gelesen, mich auf der Catheder so wohl disponiret befunden. Ich habe nun

gute Hoffnung, daß es sich nun auch bey mir mit der Würckung der bewusten
 20 Waßer beßer zeigen werde. Insonderheit ist mir lieb, daß ich freudigeres Gemü-
 thes bin, als ich jemahlen gewesen, und wünsche, daß dieses continuiiren möge,
 indem es vor ein höchst nöthiges Stücke der Gesundheit und Erhaltung des
 Lebens halte. Von Müdigkeit, dergleichen bisher nach dem Eßen verspüret, kan
 auch nichts empffinden, ob ich wohl noch dann und wann etwas schläffrich
 25 worden bin. Mit Eßen überlade ich mich niemahlen, am allerwenigsten mit
 Trincken, indem bey dem bloßen Waßer verbleibe. Übrigens wünsche von
 Herten, daß die Würckung bey Euer HochReichsgräfl. Excellenz beständig
 continuiiren möge, und verharre mit aller ersinnlichen Hochachtung

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

30 Halle. d. 20 Oct.
 1744.

gantz unterthänigster und
 gehorsamster Diener
 Wolff.

NR. 192

WOLFF AN MANTEUFFEL
 HALLE, 24. OKTOBER 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 186r–187v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
 Gnädiger Herr,
 Hoher Patron.

5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz dancke unterthänigst vor die höchst güttige
 Einladung nach Merseburg. Ich würde nicht unterlaßen haben mich dieser Ehre
 theilhafftig zu machen, wo ferne nicht vielerley Ursachen wären, die mich ab-
 hielten hinüber zu kommen, in sonderheit da ich gewünscht hätte so wohl
 wegen unserer Cur, als der electrischen Experimente mündlich mit Euer Hoch-
 10 Reichsgräfl. Excellenz zu sprechen: wovon mein Sohn, der auf gnädige Erlaub-

nis hinüber kommet, und dieses zu überreichen die Ehre hat, eines und das andere wird sagen können. Daß die Frau Obriste Lieutenanten mir zu der guten Würckung Jhrer Waßer gratuliren läßet; erkenne mit dem aller verbundensten Danck, und zugleich zu allem ersinnlichen Danck verbunden, daß Hochdieselben mir dazu verholffen. Ich hätte längst nicht ermangelt mein unterthänigstes Compliment an Sie zu bestellen, wenn ich nicht besorgen müßen, daß diese Freyheit wieder den Euer HochReichsgräfl. Excellenz schuldigen Respect laufen möchte. Wegen der Würckung, die ich verspüre, habe noch dieses beyzufügen, daß, wenn gleich einige wiedrige Zufälle sich ereignet, welche mir sonst den Kopff eingenommen, auch einige Mattigkeit verursacht und mich verdrüßlich gemacht, solches doch bei wehrender Cur nicht geschehen. Des wegen auch auf die Gedancken gerathen, daß einige Zufälle selbst dadurch erregt worden, weil sie dadurch sollen gehoben werden. Es hat sich auch angelaßen, als wenn mein alter Zufall mit den Füßen sich wieder efinden wollte, indem nicht allein ein jucken um die Knöchel und an den Waden, sondern auch eines mahl des Abends einige Geschwulst verspüret: allein es ist doch Gott Lob! zu keinen Kräfte kommen. Und wird sichs nun im Fortgange zeigen, ob die Cur solches Übel heben wird. Die übersandte Erklärung der Electricität werde durchlesen und sie sodann nebst meinen Gedancken wiederum remittiren, der ich mit aller ersinnlichen Submission verharre

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 24 Oct.

1744.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

P. S. Nachdem den Brief schon geschrieben hatte, habe die Abhandlung von der Electricität durchlesen, und bin eben der Meinung, daß zur Zeit noch keine wahrscheinliche Erklärung als durch die vortices Cartesianas gefunden worden, die Erklärung des Lichtes und der Funcken noch gantz vermißet wird. Wie aber wenn das Licht und die Funcken gar nicht zu der Electricität gehören, sondern nur zufälliger Weise dazu kämen? Ich mag weiter nichts sagen, da die Experimente noch nicht selbst anstellen können. Übrigens wollte wünschen, daß diese Abhandlung von der Electricität dem Hn M. Berrmann die Professionem Mathematicos zuwege bringen möchte, die er meritiret.

NR. 193

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 2. NOVEMBER 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 188r–189v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz dancke zuförderst vor die meinem Sohne erwiesene Gütte, und würde es eher gethan haben, wenn nicht theils zugleich die durch ihn mir communicirte Reden mit zurücke hätte schicken, als auch von meiner Cur etwas zuverlässiges schreiben wollen. Da aber mit heutiger Post von neuem ein Schreiben erhalte nebst einem MSC. von dem Theer=Waßer; so
- 10 habe auch noch diesen abend antworten sollen. Was nun meinen Gesundheits Zustand betrifft, so äußerte sich am lincken Fuße; an dem Orte, wo das Podagra anzuklopfen pfelet; eben den Sonntag gegen Morgen, da ich hätte in Merseburg seyn sollen, ein solcher Schmerz mit einem rothen hellen Flecke, dergleichen geschiehet, wenn man zuerst einen Ansatz von Podagra bekommt,
- 15 und vermeinet, daß einen der Schuhe gedruckt und gerieben habe. Und unerachtet sich auch an dem oberen Gliede der großen Zehe ein schneidender Schmerz spüren laßen; so ist doch dieser wieder vergangen, der andere aber behält ohne viele Empfindlichkeit seinen Sitz, wie im Anfange geschieht, ehe sich das Podagra recht einnistet. Daher nun weiter nichts besorget bin, ob es
- 20 mir gleich anfangs einiges Nachdencken machte. Und zweiffele ich nicht, es werde wie mit dem Jucken an den Füßen ergehen, da es auch nicht zu dem sonst gewöhnlichen Ausbruche kommen, sondern nach und nach sich verlohren. Und ich vermeine, es sey mit eine Würckung des Waßers, daß zwar die alten Zufälle sich zeigen, welche aber doch zu keinen Kräfte kommen. Außer diesem bin vergangene Woche auch sehr starck mit dem Magenbrennen incommodiret gewesen, und als ich des abends, da ich zu bette gieng, etwas von den Sod=Morschellen zu mir nahm, wurde die Schärffe so vermehret, die ich im Aufstoßen schmecken konnte, daß ich mich kaum besinne das Brennen so

hefftig gehabt zu haben. Jch nahm des andern Tages Krebs=Augen ein, aber auch ohne einigen Effect. Da nun dieses mich eine Nacht, wie die andere, zwischen 12 und 1 Uhr qvälte; so fiel mir endlich ein, daß einmahl Mastix davor gebraucht, wie ich weiß nicht wo (gelesen) hatte, wie vor Zeiten Trismegistus alle morgen 3 Körner davon zu sich genommen, und ich weiß nicht mehr was vor Vortheile in Erhaltung seiner Gesundheit davon verspüret. Ich hatte kaum 3 bis 4 Körner hinunter geschluckt; so stillete sich das Brennen auf ein mahl, und ist von der Zeit an nicht wieder kommen. Obgleich aber sonst bey dergleichen Zufällen, wovon jetzt geredet, eine Schwäche im Haupte und eine Schweerigkeit ordentlich zu reden verspüret; so ist mir doch dieses mahl der Kopff beständig offen geblieben, und bin auch übrigens freudigen Gemüthes und munter geblieben: welches ich dem Gebrauch des Waßers zuschreiben. Es hat der H. von Sacken nebst seinem Hoffmeister mich besucht: da sie nun mich in Marburg lange gekennet, so werden Sie am besten sagen können, ob sie mich verändert gefunden und wie sie mich gefunden, indem von Jhnen vernommen, daß Sie die Ehre haben Euer HochReichsgräfl. Excellenz aufzuwarten. Das MSC. von dem Theer=Waßer ist etwas weitläufftig, daß ich es nicht sogleich durchlesen können: jedoch glaube, derjenige Herr, welcher sich in Dännemarc unsers Waßers bedienet, habe wohl gethan, daß er daßelbe dem Theer=Waßer vorgezogen. Und ist mir lieb zu vernehmen gewesen, daß er mit Euer HochReichsgräfl. Excell. gleiche Würckung davon verspüret. Es bestetiget mich aber dieses noch mehr in meiner Meinung, daß es bey mir alle alte Zufälle aufrühret, und, wie ich hoffe und wünsche, aus dem Grunde heben wird. Die Orationes wil zugleich mit dem MSC. wenn ich es durchlesen, überschicken, der ich inzwischen mit aller ersinnlichen Submission verharre

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 2 Nov.
1744.

gantz unterthänigster
und gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 194

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 16. NOVEMBER 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 190r–191v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz habe nicht eher schreiben wollen, als bis ich
die mir communicirten Sachen wieder zurücke schicken, und von meinem
Gesundheits=Zustande gewiße Nachricht geben könnte. Was das erste betrifft,
so kommen die Sachen mit dem verbundensten Danck zurücke. Und was das
Theer=Waßer betrifft, so glaube gantz gerne, daß es von derjenigen Würckung
10 sey, welche ihm der Autor zuschreibet, indem bekandt, was das Terpen-
tin=Oele vor Nutzen hat, auch daß das Theer an verschiednen Orten von den
Bauren vor das Fieber eingenommen wird: welches beydes aber in hitzigen
Kranckheiten, weil es hitzig ist, nicht gebraucht werden kan, wohl aber das
Theer=Waßer, welches das hitzige Oele nicht angenommen. Unterdeßen kan es
15 nicht dazu gebraucht werden, wozu wir unser Waßer gebrauchen, als welches
gantz andere Tugenden hat. Dasjenige, was wir bisher davon erfahren, kommt
mit seinen Tugenden, die ihm durchgängig beygelegt werden, überein: allein
noch zur Zeit läßet sich kein Schluß auf dasjenige machen, wozu es eigentlich
dienen sol. Was den anderen Punct betrifft, so habe mich einige Zeit nicht wohl
20 disponiret im Kopffe und im Magen befunden, so daß fast gar kein Vertrauen
zu unserem Waßer mehr gehabt, ob ich gleich mit deßen Gebrauch continuiret.
Allein heute nach Mittage habe in den Collegiis wieder eine Aenderung verspü-
ret, welche mir Hoffnung macht, daß Morgen wieder alles gut seyn sol: hinge-
gen keine Mattigkeit am Leibe, oder auch Müdigkeit in Füßen habe wie sonst
25 verspüret, ingleichen hat die Munter=keit und Ruhe im Gemüthe sich nicht
geändert.

Die Nachricht von der neuen electrisirenden Machine ist mir angenehm
gewesen, und wird mir noch angenehmer der gute Fortgang derselben Experi-

mente mit derselben zuvernehmen sey. Mir ist nicht lieb gewesen, da ich gesehen, daß man in der Vertheidigung des H. Prof. Bosens gegen den Hamburgischen Zeitung=Schreiber auf den Hn Prof. Winckler loßgezogen, und personalien wegen der Tabacquiere beygebracht, die er von dem Printz Carl zum praesent bekommen, welche sich dahin gar nicht reimen. Ich würde es ihm eben nicht verdencken, daß er sie verkaufft und lieber Silberwerck davor haben wollen, ob ich zwar nicht aus den Händen ließe, was mir als ein Praesent gegeben worden. Und daß seine Frau wieder die Klugheit gehandelt, daß sie in Gesellschaften davon geredet und solche expressiones gebraucht, die eine Begierde Silberwerck zu haben, anzeigen, kan ihm wohl nicht beygemeßen, viel weniger zur Last geleet werden. Es ist eine schlimme Sache, daß unsere Gelehrten noch nicht die schlimme Mode ablegen wollen ihres gleichen zu verachten, und einer den andern lächerlich zu machen trachtet.

Ich dancke auch Euer HochReichsgräfl. Excellenz unterthänigst vor die Brieffe des Hn von Leibnitz, welche Herr Kappe herausgegeben. Es werden mir künfftig dieselben Gelegenheit geben von einem und dem andern zuschreiben, wenn ich sie gelesen habe. Die weitläufftige Vorrede habe durchlesen. Ietzt wil ich nur erinnern, woher das Gerüchte kommen, als wenn der H. von Leibnitz catholisch worden wäre. Wie er zu letzt nicht lange vor seinem Ende in Wien war, hatte der verstorbene Kayser einen Jesuiten zu seinem Hoffprediger, der über die Materien predigte, worüber der Pabst wegen der Lehren des P. Quenels eine Bulle herausgegeben, die überall viel Aufsehens machte, und auch unter unseren Theologis widersprechen fand. Da nun derselbe wegen dieser seiner Predigten de gratia ungemein gerühmet ward, besuchte auch der H. von Leibnitz dieselben und hörte, wie leicht zu erachten mit vieler Aufmercksamkeit zu. Da er nun niemahlen gewohnet war in die Kirche und zum Abendmahle zugehen, und hingegen wie er Lust hatte nach Wien gantz zu gehen und daselbst eine Academie der Wißenschafften und Künste aufzurichten, so fleißig sich in der catholischen Kirche einfand und der Predigt zuhörte, glaubte man in Wien, er hätte Lust catholisch zu werden, und nach diesem sagte man schon auswärts, er wäre catholisch worden. Als er von Wien wieder zurücke kam und mich in Halle besuchte, fragte er mich: was ich von ihm gehöret hätte. Als ich ihm nun antwortete, man hätte hier gesagt, er sey catholisch worden; gab er hinwiederum mir zur Antwort: Wie können die Leute so wunderlich seyn und dieses meinen? Wir (worunter er zugleich mich begriff) haben es ja nicht nöthig. Daß er aber dergleichen nicht im Sinne gehabt, ist daraus zu ersehen, weil er in Wien, da eben die Pest war, bey den Lutherischen zum Abendmahle gegangen, weil der Kutscher, der viele Freyheit zureden hatte, ihn dazu persuadiret, indem er besorget, er möchte vielleicht sterben, dorten aber hören machte, wie man mit denen nach dem Tode verführe, die lange Zeit nicht zum Abend-

70 mahle gewesen wäre. Ich habe seinen Brief gelesen, den er von der Gegenwart
des Leibes Christi im Abendmahle an den H. Jablonski geschrieben: allein die
Wahrheit zu sagen, so kan ich mir nicht den geringsten Begriff davon machen,
sondern ich finde nur leere Worte, oder vielmehr dunckle terminos.

75 Dieser Tage breitete sich ein Gerüchte aus, als wenn der Friede zwischen
unserm Könige und der Königin von Ungern geschlossen sey: allein es scheint
nun wohl, daß daßelbe ohne Grund gewesen. Schmaus ist niemahlen bey uns
Professor gewesen, indem er nicht dazu zu bringen gewesen, daß er sich intro-
duciren laßen.

80 Seine letzte raison, die er bey der Universität angegeben, ist diese gewesen,
daß man ihn auf ungewiße Zeit wegen seiner Besoldung zur Gedult verwiesen,
biß nemlich die Franckfurter Universität im Stande ist ihm die versprochene
jährliche 913 Rthl. zuzahlen. Er ist ein wunderlicher Kopff. Wenn er seine
Sachen recht angefangen hätte, würde es beßer gegangen seyn.

Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

85 Halle. d. 16 Nov.
1744.

gantz unterthänigster
und gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 195

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 25. NOVEMBER 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 192r–193r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz vom 17 h. habe wohl erhalten, wie auch die 5
communicirte Inlage, welche mit dem verbundensten Danck hierbey zurücke
kommt, ausweiset. Daß ich nicht gleich darauf geantwortet, ist bloß aus der
Ursache geschehen, weil ich bisher mit einem besondren Zufalle in dem Magen
geplaget gewesen, dergleichen ich noch nie gehabt, auch einige Versuche mit
dem Pontac gemacht, aber mit verschiedenem Effect, und nicht eher schreiben 10
wollen, biß ich sähe, was es vor einen Ausgang gewinnen würde. Da nun dieses
zuthun noch nicht im Stande bin, ob es sich zwar gestern so angelaßen, daß ich
mir Hoffnung dazu gemacht; so wil es auch noch versparen, da ohne dem jetzt
nur in höchster Eile schreibe und nicht dazu wohl disponiret bin, da einen sehr
unruhigen und wenigen Schlaf diese Nacht gehabt, der zwar aus anderen Ursach- 15
en herkommen.

Daß der H. Prof. Winckler auf des Anonymi SchmäH=Schrift nicht antwor-
ten wil, billige auf das höchste, indem ich es gleichfals so gemacht, und der
dritte einem beßer die Wahrheit sagen kan, als es sich vor einen selbst nicht
schicket. Uberhaupt stehet es einem wahren gelehrten nicht an sich in solche 20
Zänckereyen mit einem andern einzulaßen. Ich sollte aber auch nicht meinen,
daß der H. Prof. Bose selbst von einer solchen Schrift Autor seyn sollte, die
ihm keine Ehre bringen kan. Seine deutsche Verse von der Electricität hat er
mir zwar auch überschickt: ich habe aber dieselben nicht gelesen. Und weiß ich
nicht, ob dieses eine Materie sey, davon man in Versen schreibet, obwohl Lu- 25
cretius vor diesem gleichfals in Versen von physicalischen Dingen geschrieben.

Die jetzigen Zeitläuffte, machen mir allerhand Sorgen: doch weiß ich nichts
beßers mich davon zu befreyen, als mit dem, was Grotius saget: Adversus in-

certos metus a providentia divina praesidium petendum. Verharre mit aller
 30 ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 25 Nov.
 1744.

35

gantz unterthänigster
 und gehorsamster Diener
 Wolff.

NR. 196

WOLFF AN MANTEUFFEL
 HALLE, 29. NOVEMBER 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 194r–195v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
 Gnädiger Herr,
 Hoher Patron.

5 Ich hatte mir eben vorgenommen zuschreiben, als Euer HochReichsgräfl. Ex-
 cellenz Schreiben vom 28 Nov. erhielt, weil ich diesen Tag über verspüret, daß
 es sich mit meinem Magen geben wil, und werde ich nun morgen, wo Gott wil,
 sehen, ob mir mein Kopff, wenn ich lesen sol, wieder beßer seyn wird, als
 worinnen die functiones facultatis imaginatricis etwas gehemmet worden. Es
 10 kommet die gantze Sache wohl von starcken Blehungen im Magen und in Ge-
 därmen, die nicht fortgehen wollen. Ich habe zwar ein paar mahl Pontac ge-
 truncken: allein weil mir gleich übel darauf worden, habe es unterlaßen. Die
 symptomata wären zu weitläufftig zu beschreiben, die sich bey diesem Zufalle
 ereignet. Was aber die gegenwärtige Zeitläuffte betrifft, so habe zwar keinen
 15 Gefallen an der Unruhe, womit so viele Länder geqvälet werden, und noch
 mehreren gedrohet wird; jedoch kan nicht sagen, daß sich noch ein Affect der
 Furcht bey mir geäußert, der mich beunruhiget hätte, sondern was ich aus dem
 Grotio als ein Mittel wieder die ungewiße Furcht angeführet, gehet bloß auf

eine Vorstellung des Übels, welches erfolgen könnte, nach denen gegenwärtigen überlegten Umständen. Ich habe auch wenig Zeit Gedancken nach zuhängen. Denn des Tages ist mein Kopff mit anderen Gedancken durch meine ordentliche Geschäfte eingenommen, und des Nachts habe einen ruhigen Schlaff, daran es mir noch zur Zeit nicht fehlet. 20

Die Cur habe unverrückt fortgesetzt, indem ich gnung versichert bin, daß die Beschwerlichkeit, welche mir der Magen verursacht, davon nicht kommet, auch ich an dem gantzen Leibe und deßen Gliedern, die zur Bewegung dienen, lauter Hurtigkeit verspüre, und nicht die geringste Trägheit, insonderheit auch die Füße von denen verschiedenen Beschwerlichkeiten frey sind, damit ich mich so lange Jahre, ja fast von Kindes beinen an geplaget. 25

Ich dancke vor das neue Experiment des Hn von Lösers von der Würckung der Funcken aus einem electricirten Eisen. 30

Ich habe des Trembley Memoires von denen Polypen zwar nur oben hin durchgelesen, oder viel mehr durchblättert. Er hält lauter facta in sich und gehört bloß zur Historia naturali. Ist aber vortreflich ausgearbeitet nach dem Muster des Herrn de Reaumur Memoires von den insectis. Es sind die Polypen Thiere, dern junge an allen Orten des Leibes heraus wachsen, und sich nachdiesem von ihnen loßreißen, wenn sie zur Vollkommenheit kommen. Und also ist hierdurch klar, daß ich ehemahlen nicht unrecht angenommen, daß die animalcula spermatica durch das Blut bey ihnen aller Orten vertheilet sind, und dasselbst extra uterum zur evolution kommen, welches man vor so ungereimet ansehen wollen, und daher objectiones von Menschen und Thieren gemacht, wo die Natur gantz einen andern Weg gehet, gleich als wenn wir ihre Kräfte in die Schrancken unserer gemeinen Erfahrung einschließen könnten. So hochmüthig bin ich noch nicht worden, daß ich meine Erkänntnis=Krafft, zumahlen die von dem niedrigen Grade, wil zum Meister über die Natur machen. Ich gestehe aber auch nun gantz gerne, daß ich von der gantzen Sache noch nicht den richtigen Begriff gehabt, wie ich ihn jetzt aus den gedachten Memoires erhalten, wie ich, sovil ich mich besinne, auch damahlen erinnert, daß mir die 35 40 45

facta noch nicht gnung bekindt wären, wie zu einer gegründeten Theorie erfordert wird.

Es wäre ja wohl nun Zeit, daß die Armeen sich in die Winterquartiere begäben, wo man sie nicht durch die Witterung ruiniren wil. Verharre mit aller sinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 29 Nov.
1744.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 197

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 6. DEZEMBER 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 196r–197v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Es hat mit H. Spener geschrieben, daß Euer HochReichsgräfl. Excellenz meine Gedanken davon zu wißen verlangten, warum die Funcken aus einem electrisirten Eisen eine fliege tödten. Ich setze voraus, daß dieses ohne Verletzung derselben geschehe, gleichwie der Wetter=Strahl Menschen erschläget, ohne daß man die geringste Verletzung an ihrem Leibe verspüret. Die Möglichkeit des letzteren ist wohl begreiflich, indem auch durch das bloße Erschrecken das Geblütte so häufig gegen das Hertze zuschießen kan, daß die auriculæ cordis dergestalt dilatiret worden, daß das Hertze stille stehen muß. Mit der Bewegung des Hertzens aber höret auch das Leben auf. Allein da ich die Anatomie der Fliege nicht verstehe, und nicht sagen kan, wovon eigentlich ihr Leben dependiret; so weiß nicht, was man vor eine Ursache davon angeben kan, daß sie durch

die bloße Berührung von einem Funken sogleich ihres Lebens beraubt wird. Es wäre auch wohl vorher nöthig zu wissen, ob nicht andere Funken, als z. E. die mit einem Stein aus dem Stahle geschlagen werden, eben dergleichen Wirkung, damit vorher ausgemacht werde, ob die electricische Kraft auch darein influire: welches zwar kaum vermuthet, indem mir noch zur Zeit wahrscheinlich scheint, daß das Licht und die Funken bey der Electricirung nur zufälliger Weise dazu kommen, und nicht sowohl zu der electricischen Kraft gehören, als ein Effect davon seyn, zu welchem noch andere Ursachen concurriren müssen. Von übereilten Gedanken halte nicht viel: wo es aber an nöthigen Datis fehlet, läßt sich auch durch vernünftige Schlüsse nichts heraus bringen.

Aus Caßel hat man mir von einem Pacifications=Plan geschrieben, der aber wohl daselbst ist geschmiedet worden, weil man ihn vor sehr annehmlich hält. Es besteht derselbe darinnen. Der Kayser sol in Bayern wieder restituiren und von der Königin von Hungarn als Kayser erkandt, die wieder seine Wahl aber auf dem Reichs=Tage eingegebene Schrifften sollen annullirt werden. Die Königin von Hungarn sol ihm einige Creiße von Böhmen, Ober=Oesterreich und was in Schwaben und Francken Oesterreich zugehöret, abtreten: der Kayser aber allen seinen Praetensionibus auf die Oesterreichische Succession auf ewig abtreten. Der König in Preußen sol Schlesien von neuem versichert bekommen. Und dieses alles sol von Engelland, Holland und dem Türckischen Reiche garantirt werden. Der Kayser und der König in Preußen nebst Engelland sollen in Ansehung der übrigen Zwistigkeiten zwischen Franckreich und Spanien und der Königin von Hungarn neutral verbleiben, und diese durch Mediation Rußlands innerhalb 8 Monathen abgethan werden. Euer HochReichsgräfl. Excellenz werden am besten einsehen, ob dergleichen Plan der Billigkeit und den gegenwärtigen Umständen gemäß sey. Verharre mit aller ersinnlichen Submission.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 6 Dec.
1744.

P. S. Aus Franckfurt schreibt mir H. Cramer, daß der ReichsHoffR. Befehl erhalten, binnen 3 Wochen nach München zu kommen, sie erwarteten aber erst noch eine Ordre, weil drey Wochen vorher müste notificirt werden, daß der ReichsHoffRath sollte geschlossen seyn. Vermeinet, daß sie die Feyertage wohl

aufbrechen würden. Es scheint ja also, daß der Kayser in Bayern schon fest zusitzen vermeinet.

55

aller unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 198

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 24. DEZEMBER 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 198r–198v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz werden unlängst von Herr Spenern von meinem Gesundheits=Zustande das mehrere vernommen haben. Es hat sich nach diesem damit nicht beßern wollen, sondern viel mehr einige mahl verschlimmert. Unterdeßen läbet es sich doch an, als wenn es sich nun ändern wollte, und da ich einige Zeit von allen Verrichtungen frey habe, so hoffe, es sol sich
- 10 desto eher geben. Unterdeßen habe die Cur beständig fortgesetzt, und gedencke, es sol dieselbe doch noch zuletzt den jenigen effect auch bey mir zeigen, den ich in Ansehung Euer HochReichsgräfl. Excellenz jederzeit mit vielen Freuden vernommen, und noch ferner zu vernehmen wünsche.

- Zu denen bevorstehenden Ferien wünsche von Gott als dem Geber alles
- 15 Guten allen ersprieslichen Seegen an Seel und Leib. Weil bisher in meiner Stube die gantze Zeit mit leeren Gedancken zubringen müßen; so weiß vor dieses

mahl nichts zu schreiben, als daß ich noch dieses hinzusetze, wie mit aller er-
sinnlichen Submission lebenslang verharre

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 24 Dec.
1744.

20

gantz unterthänigster und gehorsamster
Diener
Wolff.

NR. 199

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 30. DEZEMBER 1744

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 199r–200r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz habe bey dem gegenwärtigen JahrWechsel
meine unterthänigste Gratulation abtatten sollen. Und da aus Dero Schreiben
vom 27 h. welches erst gestern frühe, als dem 29 ej. erhalten, mit vielen Freu-
den ersehen, daß Euer HochReichsgräfl. Excellenz sich von der Zeit an, da wir
unsere Cur angefangen, bey so guter und erwünschter Gesundheit befinden, als
Hochdieselben vorhin jemahls genoßen zuhaben sich nicht erinnern; so wün-
sche von Hertzen, daß dieselbe nicht allein dieses instehende Jahr hindurch,
sondern auch noch eine lange Reihe der darauf folgenden unverändert fort
dauren möge. Dabey wolle der Höchste sowohl Euer HochReichsgräfl. Excel-
lenz, als Dero gantzem Hochgräfl. Hause alles dasjenige in überfließendem
Maße gewehren, was zu einem wahren Vergnügen gereichen kan, und hingegen
alles andere abwenden, was daßelbe zu unterbrechen oder zustöhren vermag.

Ich wollte auch nichts mehr wünschen, als daß durch die göttliche Vorse-
hung mit dem neuen Jahre die so sehr verworrene Zeiten möchten auseinander

gewickelt werden. Denn da die Menschen sich nicht wollen die Wahrheit regieren lassen, und Arglistigkeit vor Klugheit halten, wobey das wahre wesentliche Interesse bey Seite gesetzt wird, und man sich den Schein des gegenwärtigen blenden läßt; so muß die Verwirrung noch immer größer werden, und zuletzt ein Gordischer Knoten entstehen, den niemand auflösen kan.

Ich kan von der Würckung unserer Cur wohl noch nicht dasjenige rühmen, was Euer HochReichsgräfl. Excellenz an sich erfahren: unterdeßen stärcket doch der gute Fortgang von Dero Seite meine Hoffnung, es werde sich solches auch noch bey mir zeigen, weil dasjenige, worüber ich zu klagen habe, bloß aus einer üblen Disposition des Magens herrühret, der jetzt weniger als vorhin vertragen kan, was ihm zuwieder ist.

Von dem Patent aus Schlesien, welches dem Manifest der Königin von Hungarn entgegen gesetzt worden, hat man mir gesagt, daß H. Vockerodt der Concipient sey.

Dadurch, daß Belleile gefangen worden, wird allem Ansehen nach Engelland hinter die Intriguen des frantzösischen Hoffes kommen, und scheint dieses eine Würckung der göttlichen Vorsorge zu seyn, daß dieser sonst kluge Mann sich nicht beßer in Acht genommen, da er durch Hannöverische Lande reisen wollen. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 30 Dec.

1744.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 200

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 1. JANUAR 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 201r–202v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz dancke höchstverbundenst vor die gestrige 5
Invitation nach Leipzig. So gerne ich auch dieser Ehre und Gnade mich theil-
hafftig machen wollte; so wollen es doch vor dieses Jahr meine Umstände nicht
leiden nach Leipzig zu kommen. Ich finde mich auch jetzt mit großen Schmer-
tzen unten an dem Rücken beladen, davon ich mich weder bücken, noch recht
aufrichten kan. Allem Ansehen nach kommet es von einer Erkältung her, die 10
ich mir Sonntags in der Kirche gehohlet: wie wohl ich schon vorher einige Zeit
mit Flüssen an dem Ober=Theile des Leibes starck incommodiret gewesen.
Meinem Sohne hat der Medicus eine Brunnen=Cur verordnet, damit er heute
den Anfang macht.

Daß Euer HochReichsgräfl. Excellenz mir in Dero vorhergehendem Schrei- 15
ben einige Erläuterung wegen der gegenwärtigen Zeitläufften geben wollen,
davor lebe höchst verbundenst. Ich habe mir die Sache zwar auch allzeit so
vorgestellt; unterdeßen da das Gerüchte, so vielfältig von Leipzig herüber
gebracht worden, demselben zuwieder gewesen, so bin allerdings zweiffelhafft
worden, zumahlen da jetzt vor einem Jahre auch nicht geglaubet hätte, daß 20
geschehen würde, was hernach geschehen.

Der Herr Prof. Böhmer, welcher in Berlin gewesen, hat mir referiret, daß 25
Mr. Jordan gegen den Herrn HoffPrediger Sacken sehr hoch und theuer zu
vielen mahlen contestiret, wie er keiner Person gefährliche Meinungen von
Gott und der Religion beygebracht, und wie er nur verlange aufgelöset zuwer-
den und sich auf das Verdienst Christi einig und allein verlassen wolle. H.
Vockerodt, der solches seinem nahen Vetter dem Hn Böhmer referiret, hat

dieser Erklärung wegen nicht mehr ihn besuchen wollen. Die schwere Kranckheit, damit er heimgesuchet worden, hat ihn auf andere Gedancken gebracht.

30 Herr Knappe ist Doctor und Professor Theologiae, auch jetzo Decanus
 Facultatis Theologicae, und H. Francke braucht ihn als seinen Subdirectoren im
 Waysenhouse, da nun unter andern wiedrigen Gerüchten insonderheit mit von
 Leipzig gebracht worden, daß Bathiani mit 36 000 Mann durch Sachsen bey uns
 eindringen würde, man auch wahrgenommen, daß von denen Sächsischen
 35 Truppen täglich die Gräntzen recognosciret worden; so mag so wohl der Theo-
 logischen Facultät wegen des Amtes Beesen, welches an der Sächsischen
 Grentze lieget, als auch dem Waysenhouse wegen der Gütter, die sie in Reide-
 burg und Canena haben, ja überhaupt wegen ihrer hiesigen Anstalten, bange
 gewesen seyn. Und dieses wird H. Knappen zu der Reise nach Merseburg und
 40 seinem einfältigen recognosciren wohl bewogen haben. Die Sache ist nun auch
 von ihm hier stadtkündig: wiewohl mich wundert, daß man nicht gleich er-
 kandt, daß er von dem geistlichen Orden ist, denn die theologischen Hällischen
 Gesichter sind doch ziemlich kântbahr, sonderlich die von dem Waysenhaus
 kommen.

45 Ich wollte wünschen, daß wenigsten von unserer Seite Friede erfolgte; so
 könnte der frantzösischen Macht eher widerstanden werden als jetzt, da ein
 großer Theil der deutschen Macht nur zu dero Schwächung angewandt wird.
 Verharre mit alle ersinnlichen Hochachtung

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

50 Halle. d. 1 Jan.
 1745.

gantz unterthänigster und gehor=
 samster Diener
 Wolff.

NR. 201

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 5./6. JANUAR 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 203r–204v.

TEXT

à M.^r Wolff p
à L. ce 5. Janv. 1745.

Monsieur,

Vótre dernière lettre m'ayant appris, à ma très grande satisfaction, que; le dérangement de vótre estomac vous aiant semblé aller en diminuant; à la fin de l'ancienne année; vous esperiez toujours, de ne pas voir moins de bons effets de 5
vótre cure, que moi de la mienne, je me donne l'honneur de m'informer par ces lignes, si cette esperance, comme je le souhaite de tout mon coeur, est allée en mieux depuis ce tems-là, et si les incommoditez, dont vous vous plaigniez, se sont enfin perduës?

Pour ce qui est de moi, l'état de ma santé ne s'est point dementi, depuis le 10
23. Sept. passé, aiant toujours été, et étant encore, tel que je vous l'ai dépeint plus d'une fois. Et, quant à mon Ami Danois, il m'a assuré, depuis une quinzaine de jours, en 3. ou 4. Lettres consecutives, qu'il se porte mieux qu'il n'a fait, depuis bien des années; qu'une attaque de surdité, qui l'incommodoit, depuis 6. ou 7. mois, ne l'incommode presque plus; et que l'astme, dont il se 15
plaignoit continuellement, depuis 7. ou 8. ans, a tellement diminué, depuis qu'il prend nótre cure, qu'il se flate d'en être, insensiblement, tout-à-fait guéris. Tous ces symtomes si favorables, il les regarde principalement comme des effets de nótre cure, et il m'en donne une preuve très probablement convaincante. Il dit, qu'il ne sauroit les attribuer à autre chose, parcequ'il n'a absolument pris aucune 20
autre Medecine, depuis le moment qu'il a commencé à prendre nótre eau; n'ayant pris ny gouttes d'estomac, ny poudres rouges, ny pilules de Stahl |: qui sont d'ailleurs ses drogues favorites, et ordinaires :| mais s'étant contenté, d'avalier regulierement, tous les matins, son petit verre et d'observer, après cela, son regime ordinaire, qui fut de tout tems fort sobre; « de sorte que, si l'on peut 25

attribuer, dit-il, à une Medecine quelconque, la vertu de guérir ou de soulager quelques maux, il faut necessairement, que nôtre eau *Nestorisante* |: c'est l'epithéte, qu'il lui applique :| soit plus excellente, que tous les rémedes des Apothécaireries, puisqu'elle effectue, dans un espace de peu de mois, plus que
 30 tant d'autres medecines n'ont pu effectuer en 15. ou 20. ans.»

Vous m'avouerez, que ce raisonnement est, au-moins, très plausible, et que, si nôtre cure se soutient ainsi jusqu'au bout, et que vous sentiez bientôt les mêmes bons effets, que mon Danois et moi, vôtre recette doit être impayable. Je souhaite, que l'experience, que vous en faites, comme nous, vous en fasse
 35 porter le même jugement, et je suis constamment, et avec l'estime la plus cordiale et la plus parfaite, p

Ce 6. Jeann.

Quoique j'eusse préparé cette lettre dès hier au soir, l'on a manqué ce matin de
 40 la porter d'assez bonne heure au bureau des postes; de sorte que je la rouvre, pour y ajouter les remercimens, que je vous dois encore des souhaits obligeans, que vous avez eu la bonté de faire pour moi, dans vôtre lettre du 30. d. p., à l'occasion de la nouvelle année. Je vous la souhaite, à mon tour, heureuse en tout point, et si mes voeux sont exaucez, comme je m'en flate, nôtre cure com-
 45 mune, avec l'aide de la Providence, vous fera heureusement atteindre, tout au moins, l'age de ce gentil homme, qui mourut la semaine passée, à sa terre, prez de *Bauzen*, dans la haute Lusace, dans sa 105. ou 106.^{me} année, et dont vous aurez peut-être lu, ces jours passez, l'histoire dans nôtre gazette de Leipsic.

L'avanture du Marechal de Belleisle fait grand bruit dans le monde, et don-
 50 nera peut être occasion à bien des découvertes. Il se l'est attirée par deux qualités, qui lui sont naturelles, comme à toute sa nation, savoir, par une Vanité et une Legereté impardonnables, et qui l'ont empeché 1.) d'apprendre, qu'il auroit un district du pays de Hannover à traverser, et 2.) de daigner se munir provisionnellement d'un passe-port du Roi de la Gr. Br., à qui celui de France à
 55 déclaré la guerre non seulement en qualité de Roi d'Angl., mais aussi en celle d'Electeur de Hannover, comme tout le monde sait.

NR. 202

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 10. JANUAR 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 205r–206v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Grafte,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Aus Euer HochReichsgräfl. Excellenz letzterem vom 5 Jan. welches den 7^{ten} 5
erhalten, habe mit vielen Freuden vernommen, daß nicht allein bey Hoch De-
nenselben, sondern auch Dero gutem Freunde in Dänemarck der erwünschte
Effect unserer Cur sich noch unverändert äußert. Ich kan dergleichen zwar
noch nicht von rühmen, indem die Beschweerlichkeit, welche mir unterweilen
den Kopff einnimmet, noch immer abwechselt, ob zwar in einem geringeren 10
Grade, so daß ich meine ordentliche Arbeit fortzusetzen nicht gehindert werde;
unterdeßen spüre ich doch nichts von einiger Beschweerlichkeit an den Füßen,
damit sonst von Jugend auf behaftet gewesen, auch bleiben alle excretiones in
ihrer Ordnung, und äußert sich keine Mattigkeit in den Gliedern. Und daher
glaube, daß sich dennoch eine gute Würckung von dem Gebrauch unseres 15
Waßers zeigen werde, und wenn es Gott gefiele mein Leben bey diesem Zu-
stande so lange zu fristen, biß ich mein angefangenes Werck völlig vollendet
hätte, wollte ich gar gerne damit zufrieden seyn. Denn ich suche nichts in der
Welt als die Wahrheit auszubreiten, ohne welche die Glückseeligkeit des
menschlichen Geschlechtes nicht bestehen kan, sondern alles zu deren Nach- 20
theil in die gröste Verwirrung gesetzt wird, und die Menschen selbst bey dem
größten Glücke keine wahre Vergnügung finden. Ich kan aber auch ohne emp-
findlich gerühret zu werden kaum sehen, daß die Wahrheit so wenig gielt in
unseren Tagen, und dadurch viel Verwirrung angerichtet wird. Unterdeßen wil
ich nicht müde werden das meine zuthun, so lange mir Gott Kräfte dazu gie- 25
bet, und hoffen, daß ich auch zu seiner Zeit erndten werde. Die Historie von
dem von Adel, der im 105^{ten} oder 106^{ten} Jahre seines Alters gestorben, ist mir
unbekandt, weil ich die hiesigen Zeitungen nicht zu lesen pflege. Sollte ein

merckwürdiger Umstand dabey seyn, der mir dienen könnte, so wollte wohl,
 30 woferne es ohne Euer HochReichsgräfl. Excellenz Beschwerlichkeit gesche-
 hen könnte, mir davon einige Nachricht unterthänig ausbitten.

Unser Postmeister wil Nachricht haben, daß die Post=Relais von München
 bis Franckfurt vor den Kayser schon bestellet wären. Wenn es an dem ist, so
 gebe Gott, daß diese Reise was gutes zu bedeuten habe!

35 Aus Strasburg habe vernommen, daß daselbst ein Pacquet vor mich aus
 Paris vorhanden, wobey vermuthe, daß auch einige Neuigkeiten von gelehrten
 Sachen mir werden berichtet werden. Allein da man mir nicht eher Hoffnung
 machet daßelbe zuerhalten bis auf die Oster=Meße, muß ich mich bis dahin
 gedulden.

40 Es ist hier schlimm, daß man keinen Umgang mit Liebhabern der Wahrheit
 haben kan, der doch sehr zur Erfrischung des Gemüthes dienet, und dem Leibe
 selbst gleichsam neue Kräfte giebet. Aus Berlin hat man mir geschrieben, daß
 H. D. Büchner aus Erfurth zur Professione Medica nach Halle beruffen wor-
 den, und man auch nicht zweiffele, er werde die Vocation annehmen. Weil
 45 dieser Mann die Wißenschafften liebet, so mache mir Hoffnung, daß mit ihm
 einiger Umgang wird zu haben seyn.

An Mr. Jordans Aufkommen wil man noch immer zweiffeln. Der König sol
 ihn selbst etliche mahl besucht haben.

Ich verharre mit aller ersinnlichen Submission

50 Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 10 Jan.

1745.

gantz unterthänigster
 und gehorsamster Diener

55 Wolff

NR. 203

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 14. JANUAR 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 207r–208r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Grafte,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz dancke gehorsamst vor die Communication 5
der in dem Schreiben vom 12 h. eingeschloßenen Zeitung, worinnen die Nach-
richt von dem vom Adel in der Lausitz enthalten, der 106 Jahr alt worden. Ich
sehe aber das nichts davon gemeldet worden, was etwan vor Ursachen zu ei-
nem solchen Alter etwas möchte beygetragen haben, und daraus man einigen
Nutzen zur Erhaltung der Leibes=Kräfte ziehen könnte. Man sollte in derglei- 10
chen Fällen die dahin zielende Umstände nicht vergeßen, weil ohne diese die
Nachrichten weiter zu nichts, als zu einer Curiosität dienen, wenn man dieses
einige ausnimmet, daß dergleichen Exempel von Personen von verschiedenem
Stande und in verschiedenen Ländern zeigen, wie es der Natur des Menschen
nicht schlechter Dinges repugnire, zu einem weit höheren Alter zu gelangen, als 15
insgemein geschiehet. Es ist aber weit mehr daran gelegen, daß auch von dem
jenigen uns etwas bekandt ist, welches seinen Einfluß in die Würcklichkeit eines
so hohen Alters gehabt, damit man in diesem Stücke sich nicht gantz den
Muthmaßungen ergeben (darf), woferne man darüber reflectiren wil um einigen
Nutzen daraus zu ziehen, und nicht bloß mit ungegründeter Hoffnung sich 20
schmeicheln wil.

Meine Beschwerden vergeringern sich nun mercklich, und, da ich, wenn
mir gantz wohl ist, weil sie noch ihre Abwechslungen hat, jedoch in gar weit
geringerem Grade, mich in dem Zustande zu seyn düncke, darinnen zu meinem
grösten Vergnügen Euer HochReichsgräfl. Excellenz und Dero Freund in Dän- 25
nemarck sich befinden, so glaube, daß der Effect der Cur auch bey mir nicht
nachbleibe, ob dieselbe gleich nicht anderen Zufällen steuern kan, davor sie
nicht geordnet. Denn sie sol eigentlich nur dienen zu Erneuerung der Le-

30 bens=Kräfte, ist aber keine Panacea wieder alle Zufälle, die dadurch können abgewendet werden, wenn die Ursachen dazu vorhanden.

Der Herr Professor Schöpflin in Strasburg hat mir ein Exemplar von seiner Oratio auf den Geburts=Tag des Königes in Franckreich überschickt, darinnen er denselben als den Erhalter von Elsas preiset und solches lediglich der Klugheit und Macht deßelben zuschreibet. Im Brieffe aber redet er aus einem gantz
35 anderen Thone, und erkennet, daß Elsas unserem Könige gar große Obligation habe, daß er sie bey ihrer grösten Gefahr so geschwinde auf ein mahl von ihren Feinden befreyet. Übrigens verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 14 Jan.

40 1745.

gantz unterthänigster
und gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 204

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 31. JANUAR 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 210r–210v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

5 Weil ich mit gestriger Post von einem Medico aus Franckfurt einen Extract Von der Kranckheit und dem Absterben des Kaysers aus einem Brieffe, den der erste Leib=Medicus H. D. de Wolter vom 21 dahin geschrieben; so habe ver-
meinet, es würde Euer HochReichsgräfl. Excellenz nicht unangenehm seyn, wenn ich denselben communicirte. Er lautet aber also:

10 Den 18^{ten} Montags um 10 Uhr, da der Kayser gantz munter waren und nichts klagten als das Podagra; sind Sie auf einen Augenblick mit convulsioni-

bus befallen worden, und haben hierauf eine halbe Stunde ohne Bewegung und schier ohne Athem da gelegen. Nach diesem erschröcklichen Zufall aber sind Sie durch die Aderlaß wiederum zu sich kommen. Allein man merckte, daß die Lunge entzündet war, welche Entzündung sich nicht wollte zertheilen laßen, sondern in den Brand übergangen, davon der Herr den 20^{ten} Abends um 9 Uhr verstorben. 15

Der Franckfurter Medicus berichtet dabey, daß der Herr das gantze vorhergehende Jahr durch die Milch=Cur gebraucht, und also außer der Milch nichts als dann und wann ein gesotten Ey, oder etwas von gebackenen Hipchen zu sich genommen, wenige Wochen aber vor ihrem Ende Jhnen die Milch zuwieder worden, daß Sie solche durchaus nicht leiden können, sondern wieder andere Speise genoßen. Er hält davor, daß die Milch=Cur zwar das Podagra verhindere, aber die coctiones viscerum keines Weges restaurire, sondern wann nach vollendeter Cur der geringste Fehler in denen 6 rebus non naturalibus vorgehet, der paroxysmus so viel wilder zurücke komme: welche Vorstellung er auch schon damahlen gemacht, als sich der Kayser zu der Milch=Cur resolviret. 20 25

Dieses habe in Eile berichten sollen. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz 30

Halle. d. 31 Jan.

1745.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff. 35

NR. 205

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, [1. ODER 2.] FEBRUAR 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 209r–209v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz dancke vor die Communication der beyden
Schreiben von des Kaysers Kranckheit davon mit nächstem ein mehreres. Jetzt
habe bloß in höchster Eile berichten sollen, daß der Decanus im Dohm zu
Breflau begraben liegt und, *von Kirchberg*, heißet. Aus seinem Epitaphio ist wei-
ter nichts zu ersehen, als daß er per aquas destillatas sich zweymahl verjünget,
10 da er schon 80 Jahr alt gewesen, und noch von neuem ein so hohes alter errei-
chet. Was aber dieses vor aquae destillatae gewesen, ist nicht aus gewissen
Nachrichten bekandt; sondern es ist bloß eine tradition daraus aber man ein
Geheimnis machen wollen, daß dieses das Recept sey, darnach wir unser Waßer
destilliret. Die Erfahrung muß nun lehren, ob dieses Waßer die Kräfte des
15 Leibes wieder so erneuren kan, daß man sich dadurch ein längeres Leben ver-
sprechen kan, wenn nicht andere Zufälle dazu kommen, wodurch auch ein
junger und gesunder Mensch kan hingerafft werden. Mich dünckt aber, dazu
gehöret mehrere Zeit, als die wenigen Monathe sind, in welchen wir unsere Cur
gebrauchen: sonst dörrfte es uns gehen, wie dem berühmten Medico am Pfäl-
20 tzischen Hoffe, der wehrender Milch=Cur wieder das Podagra einen Tractat
davon heraus gab, in welchem er viel Rühmens von dieser Cur machte, nach
deren Endigung aber das Gegentheil empffand und zwar bald darauf wie der
Kaysar starb, ob er gleich nicht in solchen fatalen Umständen vor das Podagra

sich befand, wie der Kayser. Ich muß aus Mangel der Zeit abbrechen. Verharre
mit aller ersinnlichen Submission

25

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. Febr.
1745.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

30

NR. 206

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 3. FEBRUAR 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 212r–213v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz habe in meinem letzten wegen des Fortgan- 5
ges der Cur wegen Kürtze der Zeit nichts berichten können. Ich trug aber auch
zugleich Bedencken etwas davon zu schreiben, weil mir der Zustand des lin-
cken Fußes gefährlich schiene; von dem Knöchel an bis unweit des Kniees, und
der rechte ein gleiches drohete. Allein es hat sich doch bisher so gut angelaßen,
daß ich gedенcke bald wieder gar davon entlediget zuseyn, ob gleich nichts 10
davor, wie sonst, gebrauchen wollen, damit mit nichts die nunmehr bald zu
endigende Cur unterbrochen würde. Sonsten befinde mich gantz munter, spüre
auch nicht die geringste Mattigkeit und Müdigkeit in Gliedern, bin auch im
Kopffe wohl aufgeräumt. Im Magen habe auch keine Incommodität. Wenn es
so in allem continuiret, dörffte die Cur doch endlich einen guten Effect zeigen. 15
Wenn ich wil, kan auch wohl ohne Brille einen Brief schreiben, wie ich diesen
geschrieben habe.

Ich wollte nur wünschen, daß der Zustand im Reiche sich auch so ändern wollte, der mir immer gefährlicher zu werden scheint, da es wohl das Ansehen hat, daß der junge Churfürst in die Fußstapffen seines Herrn Vaters treten und den frantzösischen Versprechungen Gehöre geben wird. Und hier meint man gar, der Frantzösische Gesandte werde an Jhrem Hoffe doch auch endlich durchdringen, welches ich doch aber nimmer glauben kan.

Ich weiß mich nicht mehr zu entsinnen, ob ich neulich schon berichtet, daß Mr. de Maupertuis mir aus Berlin einen sehr höflichen Brief geschrieben, und ein schön gebundenes Exemplar von seiner neuen Astronomie geschickt, darinnen er an stat der Trigonometrie die Algebra appliciret. Ob aber algebraische Formeln zu der praxi so beqvem sind, wie die Trigonometrischen Rechnungen, laße ich dahin gestellet seyn. Man wird es darauf dencken müssen, wie man dieselbe zu der praxi beqvemer einrichte durch noch zu erfindende Kunst=Griffe.

Vergangenen Sonntag ist der H. Prof. Büchner bey mir gewesen, welcher als Professor Medicinae mit 400 rthl. Gehalt hieher beruffen worden. Weil er sich in Halle nicht lange aufgehalten, so habe eben nicht viel mit ihm sprechen können, zumahlen da wegen des Zustandes meines Sohnes mit ihm geredet, welcher einen Anstoß von dem malo hypochondriaco bekommen und deswegen ganz melancholisch ist, wiewohl es sich auch zur Beßerung nunmehr anzulaßen scheint. Ich habe aber doch aus seinen Reden vernehmen können, daß er in seiner praxi sehr geübt seyn muß, und dabey sehr vernünfftig und behutsam. Daher nicht zweiffele, daß wir einen guten Mann an ihm bekommen werden. Er ist vor diesem, wie er mir gesagt, mein Auditor allhier in Halle gewesen, und hat insonderheit die Mathematick und Physick unter mir studiret. Er ist Praeses von der Academia Naturae Curiosorum und ein Mann, der studia liebet, und mit dem wohl umzugehen ist, wie mir dann auch seine Ehrlichkeit und Dienstfertigkeit von Erfurth aus von Verschiedenen gar sehr gerühmet worden.

Es wäre nun zu wünschen, daß wir auch einen guten Juristen und Theologum hieher bekämen: denn beyde Facultäten brauchen gar sehr eine Hülffe. Allein es ist in Berlin niemand, der sich der Sache mit annimmet, wie jetzt der Herr HoffRath Eller sich mit dazu gebrauchen laßen, und die vacant werdende Besoldungen werden unter die Supernumerarios, die wir alle entrathen könnten, vertheilet, daß es nach diesem an einer anständigen Besoldung fehlet, wenn man auf einen auswärtigen geschickten Mann dencken wil.

Gott steuere nur bald dem rasenden Marti, so dörrften die Musen sich auch auf einen beßeren Zustand Hoffnung machen. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz 55

Halle. d. 3 Febr.

1745.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener

Wolff 60

NR. 207

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 7. FEBRUAR 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 215r–216r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Grafte,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Aus Hn Speners Brieffe habe ersehen, daß Euer HochReichsgräfl. Excellenz 5
einige Nachricht wegen des Fortganges der Cur zuhaben verlangen. Ich kan zur
Zeit noch nicht dasjenige von mir rühmen, was Euer HRE. an sich erfahren,
und weil ich erfahren, daß, wenn ich einige Würckung derselben zuschreiben
wollen, nach diesem sich das Widerspiel gezeiget. Denn als ich neulich ge-
schrieben hatte, daß es um meine Füße sehr wohl stünde; zog sich gleich die 10
Beschwerde aus dem Kopffe und Magen wieder dahin zurücke, und die Füße
von dem Knöchel an bis an die Knie bekamen einen Auswurf, als wenn sie
wollten zu netzen anfangen, und den Tag über waren sie fast steinharte ge-
schwollen, welche Geschwulst sich aber des Nachts jederzeit nach ihrer Art
wieder völlig verlohrt, wobey außer dem Jucken sich auch ein Schertz äußerte, 15
als wenn der Fuß, sonderlich an den Waden mit einer scharffen Feder=Me-
ßer=Spitze über und über gereitzet wäre, so daß ich besorget, es würde der

schlimme Zustand wieder kommen, den ich ein mahl in Marburg gehabt. Nun
aber läßet es sich doch wieder an, als wenn es wieder gantz gut werden wollte.
20 Ich mag nichts andres brauchen als das Waßer, und wil also abwarten, wie es
endlich nach vollbrachter Cur gehen wird. Ich bin zufrieden, daß meine Arbeit
alle ordentlich verrichten kan.

Was wird doch aber noch endlich aus der Unruhe in Deutschland werden,
wo man das ungerechte und gottlose Verfahren der Frantzosen nicht ohne
25 Erbitterung ansehen kan? Ich habe gleich gefürchtet, nachdem ich den Tod des
Kaysers vernommen, Sie würden nun auf Execution liegen wollen und die dem
Kayser vorgeschößene Summen und ihm zugefallen dem Vorgeben nach ge-
machte große Unkosten eintreiben wollen. Und aus der gestrigen Zeitung habe
ersehen, daß sie schon würcklich dieses dem Schwäbischen Kreise zur Antwort
30 gegeben. Die Christen führen sich nicht wie vernünfftige Menschen auf, ge-
schweige denn wie Christen. Wahrheit und Recht wird nur verlachtet und der
verdammte Eigennutz bringet sich und andere ins Verderben. Ich mag nicht ein
mehreres schreiben. Euer HochReichsgräfl. Excellenz werden mit mir gleicher
Meinung seyn, daß weder Wahrheit, noch Recht etwas gilt, und die durch
35 Macht unterstützte Einfalt alle Menschen zu Kindern machen will. Verharre
mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 7 Febr.

1745.

40

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 208

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 10. FEBRUAR 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 217r–218r.

TEXT

A Mr. Wolff.
à L. ce 10. fevr. 45.

Monsieur

Quelqu'obligation que je vous aie de la rélation détaillée, que vous avez bien voulu me faire, dans vótre lettre du 7. d. c., de l'état de vótre santé, et des effets de nótre cure commune, j'ai été très fáché de voir, que vous n'étes pas exemt de vos anciens accidens, et que les effets de la cure sont, par consequent, moins favorables chez vous, que chez moi. Ce qui m'en console en quelque manière, c'est que vos incommoditez vous paroissent plus tolerables et moins opiniatres, que les autres fois, et que vous n'avez pas discontinué de prendre régulièrement nótre remède. Je conclus de là, que les maux, dont vous vous plaignez, sont, à la verité, trop enracinez pour ceder tout à coup aux operations lentes et insensibles d'un Medicament aussi simple que celui, que nous prénon: Mais qu'ils n'iroient pas en diminuant, comme ils font, si nótre eau n'étoit pas aussi bien-faisante qu'elle l'est.

Je ne puis, à cette occasion, me dispenser de vous faire part d'une Anecdote relative à nótre cure: Il y a à berl. un Medecin suisse, très digne et honnête-homme, et extrêmement de mes amis. Aiant une réponse à lui faire, à l'occasion de la nouvelle année, je m'avisai de lui mander, que je me servois d'une cure, dont je me portois parfaitement bien. Cet honnête-homme en a entretenu M.^r d'Arnheim, le Ministre d'Etat, qui est pareillement homme de bien, et de mes anciens amis, et qui a un fils unique perdu de tous ses membres. Or, ce M.^r d'Arnh. aiant prié un de nos amis communs, de me demander confidemment quelqu'information plus détaillée de cette cure, j'ai cru lui devoir faire la réponse, dont je joins ici un extrait.

25 Vous avez d'ailleurs raison en tout ce que vous dites des conjonctures présentes. Bien loin de trouver à rédire aux reflexions, qu'elles vous font faire, j'en ai fait, depuis long-tems, de pareilles. Je crois même avoir trouvé la source de tant de maux, et je suis persuadé, à mon tour, que vous me donnerez raison. C'est que la plupart des souverains d'aujourd'hui prétendent, de gouverner
30 leurs Etats arbitrairement, et sans conseils. C'est ce qui leur fait ignorer et mépriser la Vérité, et les regles du bon-sens. *Hinc illae lacrimae.*

NR. 209

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 5. MÄRZ 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 221r–222v.

TEXT

A Mr. Wolff.
à L. ce 5. Mars. 45.

Monsieur

Vous ne m'avez guères écrit de lettres, qui m'aient fait, en même tems, plus de plaisir, et plus de peine, que celle du 3. d. c., que j'ai eu l'honneur de recevoir ce
5 matin.

Ce qui me fait plaisir, c'est l'heureux amendement de l'état de vótre santé, et le mérite que vous croiez en devoir attribuer à nótre cure. Et ce qui me fait de la peine, c'est d'apprendre, que Mr. vótre fils est menacé d'hypocondrie.

Si vous vouliez m'en croire vous enverriez ce fils ici, le plutót le mieux, et je
10 suis persuadé, qu'il acheveroit bientót de se remettre, par les fréquentes occasions qu'il y trouveroit, de se donner du mouvement et de l'exercice, et de hanter des personnes raisonnables et de bonne humeur. Vous pourriez compter, que j'en prendrais autant de soin, que s'il étoit mon propre fils, et que nótre Matrone-distillatrice le traiteroit pareillement, comme le sien. Et comme le
15 jeune Lieutenant |: que vous connoissez :| et Mr. Spenner l'aiment de tout leur coeur, vous seriez súr, qu'ils lui procureroient des connoissances, et des com-

pagnies également amusantes et instructives. Ils lui arréteroient un quartier dans leur voisinage. Il mangeroit avec eux, tantôt chez Mad. de Mihlendorff, tant chez moi, de sorte que sa table ne vous couteroit ni sou ni maille, et qu'il ne vous resteroit à paier pour lui, que le quartier, les habits, un valet fidelle et sage 20 qu'il faut qu'il ait, et les Maitres, qu'il vous plairoit lui donner. Bref, vous devriez ne pas balancer un moment là-dessus, d'autant plus qu'il n'y a rien de tel contre des maux hypocondriaques, que de changer d'air, de se donner de l'exercice, et de se distraire souvent par des occupations agréables. Un tel régime, sécondé; au-pis-aller; de quelque légère saignée, est plus efficace contre ces 25 sortes de maux | : lors surtout qu'ils ne sont pas encore inveterez : | que toutes les drogues des Apoticaire.

Quant aux conjonctures presentes, dont vous semblez vous inquieter, il est certain qu'elles paroissent encore fort embrouillées: Mais vous avez tort d'en juger par vos gazettes de Halle. Je n'en connois pas de moins dignes de foy, 30 qu'elles, en tout ce qui concerne les interêts, contraires à ceux de la Reine de H., et à ceux de ses Alliez.

Il se peut que le jeune Elect.^r de Bav.^{re} se détermine à suivre les pernicieux sentimens de feu son pere: Mais, quelque grandes sommes que les françois répandent pour cet effet à la cour de Bav.^{re}, la chose n'est pas encore faite, et la 35 Reine avec ses Alliez a jusqu'ici, autant de raison d'esperer, que ce prince en viendra à un accommodement amiable avec elle, que les Gaulois en ont se flatter qu'il se prétera à la continuation de leur alliance, et de la guerre qui en est inseparable. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Ministre Gaulois; qui a été, depuis peu, à Dr.; a été renvoié avec un bon pied de nez, assaisonné de beaucoup 40 de politesses, et qu'il n'y a nulle apparence, que la Saxe donne une seconde fois dans les panneaux, dont elle fut la duppe, il y a 3. ou 4. ans.

Enfin, je suis persuadé, que la Providence mettra fin à tous troubles, et nous rendra le calme, si necessaire aux Muses, lorsque nous y penserons le moins. Je le souhaite, au-moins, de tout mon coeur, et je suis constamment avec l'estime 45 et l'amitié la plus parfaite,

Mons.^r p

NR. 210

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 8. MÄRZ 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 223r–224v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz bezeigen in Dero letzterem vom 5^{ten} h. allzu große Liebe vor mich und meinen Sohn, daß ich nicht weiß, mit was vor Danck ich dieselbe aufnehmen sol. Der Zustand meines Sohnes ist eben noch nicht so schlimm, als wie er sich denselben aus Furcht vorgestellet, und hat es sich auch mit ihm schon grösten Theils gebeßert. Da wir das einige Kind haben, so haben
10 wir es jederzeit vor ein großes Glück gehalten, daß wir ihn bey uns haben können, und machte mir dieses dazumahl, als ich nach Berlin sollte, das gröste Bedencken dahin zugehen. Zu seiner Mutter hat er das gröste Vertrauen und da sie sehr starck an passionibus histericis laboriret, nun aber aus langwieriger eigener Erfahrung gelernet, wieviel ein sorgfältiges regimen corporis hierinnen
15 vermag, auch alle deutsche Medicinische Bücher durchgelesen und wie weit sie was gutes haben geprüffet, so weiß sie ihm am besten zu sagen, wie er sich in der diaet quoad usum sex rerum non naturalium zu verhalten, worinnen sie es auch ihres Ortes nicht ermangeln läßet beyzutragen, was sie kan, und er folget auch ihr, und befindet es wohl vor sich. Er hat sich auch ein Reit=Pferd ange-
20 kaufft von seinem erspaarten Gelde, indem ich ihn zu gutem Haushalten gleich von Kindheit auf angeführt, um nöthige Bewegung zu verschaffen, als wodurch der H. Cramer, der einen starcken Anfall von dem malo hypochondriaco hatte, sich am meisten conserviret. Und dieses kan ihm hier der Kutscher zugleich mit warten. Mit seinem Studiren ist er nun auch so weit kommen, daß ich ihm nun
25 zu deren Perfectionirung die beste Anweisung geben kan, welches ich mir immer zu erleben gewünschet. Er hat dabey den Garten zu täglicher Recreation bey dem Hause, wo er entweder mit mir zugleich, oder auch anderer anständiger Gesellschaft, indem er zu wildem Wesen nicht incliniret, sich divertiren

kan: wie er dann auch jetzt eine gute Gesellschaft erwehlet, da sie mit einander
im disputiren über allerhand nützliche Materien sich exerciren, so daß er auch 30
mit applausu in Disputationibus inauguralibus Juridicis opponiret. Bey diesen
Umständen würde es wohl nicht rathsam seyn ihn nach Leipzig zuschicken,
zugeschweigen daß dieses selbst zu vielen wiedrigen Discursen dörrfte Anlaß
geben, und er auch selbst in Ansehung der angeführten Umstände nicht gerne
von mir weggehen würde, ja sich betrüben, als wenn ich ihm die Hülffe in sei- 35
nem Studiren versagen wollte, die ich Fremden, als ehemahlen dem Hn Cramer,
mit ihrem großen Nutzen erwiesen. Ich statte demnach allen ersinnlichen
Danck ab vor die offerirte Gnade Euer Excellenz, die ich annehme, als wenn
sie mein Sohn würcklich genoßen hätte.

Die Beschwerde an meinen Füßen verlieret sich nun gäntzlich und befinde 40
mich Gott lob! recht munter und aufgeräumet. Ich hoffe auch, es werde conti-
nuiren.

Daß S. K. M. an die Universität allernädigst rescribiret, der Professor Fran-
cke solle in die Comoedie gehen, und den Comoedianten sich ein attestatum
geben laßen, wie er solches verrichtet, um daßelbe an hohem Orte einzusenden, 45
wird ihres Ortes vielleicht schon bekandt seyn.

Da ich nichts mehr wünsche, als daß alle Menschen durch Erkänntnis der
Wahrheit zu ihrer wahren Glückseeligkeit gelangen möchten und daher die
Drangsaalen im Reiche mir sehr zu Hertzen gehen, hingegen man den Zeitun-
gen nicht in allem trauen kan; so ist es ein großer Trost vor mich, wenn Euer 50
HochReichsgräfl. Excellenz mich mit gewißeren Nachrichten erfreuen, und bin
auch hiervor unendlich verbunden, der ich mit aller ersinnlichen Submission
verharre

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 8 Mart.

1745.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 211

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 14. MÄRZ 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 225r–226r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

5 Aus Herrn Speners Brieffe habe ersehen, daß Euer HochReichsgräfl. Excellenz
begierig sind zu wißen, wie es mit der Comoedien=Sache Hn Prof. Franckens
ablauffen werde. Es ist wohl nicht zu zweiffeln, daß es S. K. M. Ernst, und
nicht ein bloßes Schrecken sey; indem höchstdieselben verlangen, daß dieses
geschehen solle *zum besten der vernünfftigen Welt, und zum Exempel der Pharisaeischen*
10 *Pfaffen*; und dem Stadt=Praesidenten, an den die Ordre vor die Universität zu
geschickt worden, anbefohlen haben, das Attestatum von dem Comoedianten
zu überschicken.

Die Prediger laßen ihren Eifer allzu weit gehen, und lernen auf der Cantzel
über Sachen, von denen sie wohl mit mehrerer Moderation reden könnten,
15 wenn sie ja vermeinten im Gewißen verbunden zuseyn davon zu reden. Es sind
aber eben jetzt keine Comoedianten hier, welches der Stadt=Praesident auch an
Se Maj. gleich berichtet. Herr Francke verlangt, die Universität sollte sich seiner
annehmen, und deswegen berichten. Jch glaube aber nicht, daß solches gesche-
hen wird, wenigstens werde ich nicht darein willigen, sondern viel mehr dage-
20 gen protestiren.

Gestern habe in unsern Zeitungen das Manifest unseres Königes wegen
Einrückung seiner Truppen in Ober=Schlesien Oesterreichischen Antheils
gelesen. Ich wollte wünschen, daß die Königin von Ungern, die vor Feinde
gnung hat, sich nicht noch größere Last auf den Hals ladete, da sie ohne dem
25 siehet, daß sie in Schlesien kein Glücke hat. Wenn wir nur bald einen vor das
Reich wohl gesinnten Kayser hätten. Vielleicht könnte der durch seine Autori-
tät etwas erspriesliches ausrichten, und die allzu wiedrigen Gemüther mit einan-
der vereinigen. Mir gehet das Unglück so viele Menschen, die darunter leiden

müssen, gar sehr zu Herten, als welche ich alle wollte glücklich und glückseelig
 machen, wenn es bey mir stünde, und hat der Herr Bürgermeister Ehler in 30
 Dantzig, der ein großer Freund und Kenner der Wahrheit ist, meinen Sinn gar
 wohl getroffen, wenn er geurtheilet, wenn meine Philosophia practica vollstän-
 dig seyn würde, könnte man sie mit Recht Scientiam felicitatis nennen. Allein
 ich wollte, daß es auch bey mir stünde die Wahrheit in die Gemüther sowohl 35
 der hohen, als niedrigen eindringen zu laßen. Ich muß aber mit Confucio klagen:
 Doctrina mea contemnitur; kan aber nicht das abeamus hinc hinzusetzen,
 wie er, außer wenn mich Gott aus dieser Welt in eine andere abfordert, wo die
 Wahrheit herrschet. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 14 Mart.
 1745.

40

gantz unterthänigster und
 gehorsamster Diener
 Wolff.

45

P. S. Bey der zu Ende gehenden Cur läßet sich alles wohl an.

NR. 212

MANTEUFFEL AN WOLFF
 LEIPZIG, 25. MÄRZ 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 227r–228r.

TEXT

à Mr. Wolff,
 à L. ce 25 Mars. 45

Monsieur

N'aiant pas encore eu l'honneur d'accuser la reception de vôtre lettre du 14
 d. c., ny celui de vous remercier des éclaircissemens, que vous m'avez donnez,
 touchant le Dr. Franck et les Commediens, je m'acquite maintenant de l'un et 5

de l'autre. Me trouvant, ces jours passez dans une grande compagnie, où l'on vint à parler de cette aventure, il y en eut plusieurs, qui soutinrent, que Franck aiant imploré l'assistance du corps de l'Université, celui-cy auroit tort de la lui refuser. Quelque peu d'honneur que le Dr. fasse à l'Academie, il en est toujours
10 un membre, disoient-ils, et il ne sauroit essayer, comme tel un affront public, qui ne rejaillisse sur tout le corps Academique, et qui n'oblige par consequent, tout ce corps de regarder sa cause, comme une cause commune. Il y en eut même, qui furent d'avis, qu'au cas que les representations de l'Université fussent sans effet, et qu'un nouvel ordre obligeat Fr. d'aller à la comédie, elle
15 devroit imiter certain ancien exemple du Parlement de Paris et l'aller accompagner en corps à ce spectacle, plutôt que d'abandonner un confrere si indignement ridiculisé. Il y eut cependant quelcun dans la même société, qui nous assura, qu'il avoit vu une copie du Rescrit; qu'il étoit même instruit de certaines circonstances, qui en avoient accompagné l'expédition à Berlin, et qu'il étoit
20 persuadé, que toutes les representations, que vôtre Academie feroit, ne serviroient, qu'à aigrir le maitre et qu'à le porter à des resolutions encore plus injurieuses; qui le flétriroient néanmoins beaucoup plus luy même |: si l'on considere la chose philosophiquement :| que ceux, contre les quels elles seroient prises.

25 Voiant d'ailleurs, que Vous prenez toujours les conjonctures presentes sensiblement à coeur, et que l'idée, que vous vous faites; fondées, comme elles sont principalement, sur vos relations de Halle; ne sont pas toujours des plus justes, je voudrois avoir l'honneur de vous entretenir, un ou deux jours, quelque part, et je pourrois peutêtre vous mettre au fait de bien des circonstances, que
30 vous semblez ignorer, et qui serviroient en partie, à vous rassurer. Mais la saison et les chemins étant aussi impraticables qu'ils le sont maintenant, je n'ai pas le coeur de vous proposer un rendezvous, et je crois que le plus sûr sera, que vous veniez passer ici les fêtes de Paques, en compagnie de Mr. Vôtre fils. Vous y trouverez le même quartier et le même visage d'hôte, que vous y trovates
35 l'année passée.

En attendant, je joins ici les dernieres nouvelles que j'ai reçues ce matin de Berlin, et de la Haie

NR. 213

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 25. MÄRZ 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 229r–229v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Da Euer HochReichsgräfl. Excellenz zu wißen verlanget, wie die Sache mit 5
dem Hn Prof. Francke endlich ablaufen werde; so habe berichten sollen, daß
mit letzter Post ein anderes Rescript eingelauffen, daß er ohne einige Wieder-
rede 20 Rtl. in die Armen=Caße geben sol. Ob er sich nun dazu verstehen wird,
oder dagegen noch Einwendungen machen, solches wird die Zeit lehren.

Sonsten ist die Cur verwichenen Sonnabend zu Ende gewesen: weil ich aber 10
noch von dem Waßer etwas übrig gehabt, so habe daßelbe noch nutzen wollen,
und gedencke morgen, oder längstens über morgen, es völlig verbraucht zu
haben. Die Incommoditäten, welche sich wehrender Cur nach einander geäu-
ßert, sind Gott Lob! doch nun auch gehoben, und in sonderheit der besorgliche
Zufall an den Beinen, sonderlich dem lincken, nunmehr gehoben. Was nun ins 15
künfftige vor einen Effect spüren möchte, muß erwarten. Die jetzige Witterung
scheinet zwar der Gesundheit nicht sehr vortrüglich zu seyn, und sterben viele:
allein ich kan doch eben nicht sagen, daß ich bey mir etwas unordentliches
verspürete.

Wenn sich nur bald gute Witterung in dem politischen Himmel zeigen 20
wollte, und die gefährliche Gewitter=Wolcken sich zertheilten; so dörfte
wohl alles gut seyn. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 25 Mart.
1745.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 214

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 5. APRIL 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 233r–234r. Am oberen linken Rand, Bl. 233r, Notiz von Manteuffel: „resp: 5. Apr.“ Der Brief Manteuffels vom 5. April ist nicht erhalten.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz sende hierbey die Orationem inaugurem des
Hn Prof. Heinsii zurücke, und dancke vor deren Communication gantz gehor-
samst. Man siehet daraus, daß er ein guter Astronomus ist, und wäre zu wün-
schen, daß er in Leipzig Gelegenheit finde diese Wißenschafft weiter zu excoli-
ren. Ich habe eben dieser Tage die Histoire de l'Academie des Sciences von A.
10 1740 erhalten, welche zu Ende des vorigen Jahres herauskommen. Daraus habe
mit Vergnügen ersehen, daß es mit dem Satellite Veneris, oder dem Ve-
nus-Monden seine Richtigkeit hat, wovon zwar schon Cassini vor diesem etwas
gemuthmaßet, man doch aber sich nicht getrauet dieses zu behaupten. Und so
haben wir einen Nutzen des reflectirenden Telescopii, den wir von den unge-
15 heuren Tubis, auch der geschicktesten Künstler, als des Campani und Hugenii,
nicht erhalten können. Unterdeßen verrücket dieser Mond sehr die Concepte
der Physicorum und Metaphysicorum bey den f{ac}ibus rerum und der analogia
naturae.

- 20 Vor die höchst güttige Invitation nach Leipzig auf bevorstehende Ostern
dancke unterthänigst. Meine Arbeit aber, die vor der Meße noch muß zu Ende
gebracht werden, leidet es nicht, daß ich mich auf einige Tage absentiren kan,
wie begierig ich auch wäre die dabey gehabte Absicht zu erreichen.

- Hier saget man vor gewis, daß der Herr Graff von Gotter ein Herrenhutter
worden. Es scheinet wohl, daß er die Welt verläßet, weil sie ihn verläßet. Doch
25 düncket mich ein vernünfftiger Mann, der sich in die Zeit zuschicken sol geler-

net haben, sollte ein solches extremum nicht erwehlen. Ich verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 5 April.
1745.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

30

NR. 215

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 19. APRIL 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 235r–236r. Bl. 235r, am oberen linken Rand, folgender Vermerk aus der Hand Manteuffels: „rep: le 22. avr.“ Der Brief Manteuffels vom 22. April ist nicht erhalten.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz letzteres vom 5 Apr. habe zu rechter Zeit 5
erhalten: weil aber nichts zu schreiben vorgefallen, so habe so lange stille
schweigen müßen.

Was hier durchgehends von dem Hn Graffen von Gotter gesagt worden, ist
auch in Berlin geredet worden, wie denn auch es zu uns von dort her durch
Brieffe kommen. Und mir hat es selbst ein fremder Reisender, der von Berlin 10
kam, mündlich erzehlet, ob es mir gleich unglaublich vorkam, wie eine so
schnelle Metamorphosis sich ereignen könnte.

Aus Göttingen hat man mir geschrieben, daß daselbst eine Schmah=Schrift
wieder die Societät der Wißenschafften von Berlin wegen der Electricität ge-
druckt worden, ob man zwar den Ort so wenig, als den Nahmen des Autoris 15
darauf gesetzt. Man sagt, der Herr Prof. Geßner sey Autor: allein da er ein Lite-

rator ist, und, soviel ich weiß, auch selbst ein Mitglied von der Societät, so kan ich es nicht glauben.

Man schreibt mir unter andern aus Holland, daß daselbst der VI^{te} Tomus
 20 von den Wercken des Hn de Voltaire herauskommen, worinnen auch ein Brief-
 Wechsel zwischen S. K. M. in Preußen und ihm befindlich, worinnen viel vor-
 theilhafftes von meiner Person von beyden Theilen enthalten seyn sol.

Herr Schmausen, der von uns heimlich fortgegangen, hat man nunmehr in
 Göttingen zum Professore Juris angenommen, jedoch daß er weder locum in
 25 Facultate, noch in Concilio Professorio haben, noch zum Decanat und
 Pro-Rectorat gelangen sol. Also hat er nun wohl animum redeundi verlohren.
 Der H. Cramer ist nun auch übel daran, daß er in ReichsHoffRath gegangen.
 Denn ob er gleich mit zu dem Vicariat Assessorat sol genommen werden; so
 scheint es werde daßelbe auch ins stocken gerathen, wenn es an dem ist, daß
 30 der Hoff aus München flüchten müßen. Man hat mir doch verschiedentlich
 referiret, daß er sich jetzt in die Reichs=HoffRaths=Geschäfte sehr wohl sol
 zu finden wißen: woran wohl nicht zuzweiffeln, da sein aufgeweckter Kopff
 bekandt ist. Jch wollte es ihm gerne gönnen, daß er wieder in den Reichs-
 HoffRath käme, wenn hoffentlich die Wahl auf ein anderes Haus fallen wird,
 35 ob man gleich in München sich noch große Hoffnung auf die Kayser=Crone
 macht.

Daß die Brieffe jederzeit richtig ankommen, daran haben Euer HochReichs-
 gräfl. Excellenz nicht zuzweiffeln, und daher ist nicht zu besorgen, daß sie in
 unrechte Hände gerathen. Jch verharre mit aller ersinnlichen Submission

40 Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 19 April.

1745.

gantz unterthänigster
 und gehorsamster Diener
 45 Wolff.

NR. 216

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 23. APRIL 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 237r–237v.

TEXT

A Mr. Wolff.
à L. ce 23 avr: 45.

Monsieur

M'étant donné l'honneur de vous envoyer, par l'ordinaire de ce matin, l'imprimé de Goettingen, touchant l'Electricité, je vous adresserai, par celui de demain, un de mes exemplaires du 6.^{me} Tome de Voltaire, qui vous trouverez cy-joint. 5

J'ai marqué de rouge, dans la table des pièces, qui est à la tête de l'ouvrage, toutes celles, qui s'adressent, soit du Roi à l'Auteur, soit de l'Auteur au Roi; et, pour vous épargner la peine, de les lire d'un bout à l'autre, avant que de trouver les endroits, qui vous regardent, je vous prie de regarder ce que j'ai marqué; p. 180. 186. 359. 366. 10

Le troisième de ces passages m'étoit anciennement connu, la lettre qui le contient aiant été écrite long-tems avant le décès du Roi deffunt; à telle enseigne que la traduction des deux pièces, que le Pr. R.^{al} d'alors a envoiées à Voltaire, est de moi-même, et la même, que le *Recueil de pièces-philosophiques*, que je fis imprimer en ce tems-là, et qui fit tant enrager feu le D.^r Lange, et ses partisans. L'entrepris, qui plus est, de traduire la plupart des pièces, qui composent le dit recueil |: qui vous fut envoyé, dès lors, par feu notre ami Reinbeck :| pour mettre le Roi d'à present au fait des absurditez, par lesquelles le D. L. avoit entrepris de noircir vótre Philosophie dans l'esprit du Roi deffunt, et je le fis precéder, pour cet effet, par un avis-historique, où je racontai en peu de mots, tout ce qui s'étoit passé, à l'occasion de cette guerre-philosophique. 15 20

Je suis avec une estime cordiale,

Mons.^r p

NR. 217

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 24. APRIL 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 239r–240v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Das Göttingische Schreiben an die Academie der Wißenschafften zu Berlin die
Untersuchung der Ursache der Electricität betreffend, welches Euer Hoch-
Reichsgräfl. Excellenz mit Dero Schreiben vom 22 April mir zu überschicken
beliebet, habe noch nicht gesehen gehabt, und daher mir eine gantz andere
Vorstellung davon gemacht, als ich es in der That befunden. Ich bin demnach
10 vor die Communication gar sehr verbunden, zumahl da hiesiger Orten sich
wohl kein Buchführer damit behängen wird. Herr Schmaus wird meines Erach-
tens wohl nicht mit gnungsamem Grunde vor den Urheber dieser verwegenen
Schrift gehalten, indem es weder seine Schreibe=Art ist, die darinnen befind-
lich, noch er soviel von der Philosophie versteht, als deren Urheber doch
15 zubesitzen scheint. Es müste ihm dann andere geholffen haben, wie er denn
vor diesem gesagt, daß er sich seine deutsche Sachen von andern ins Lateini-
sche übersetzen laßen.

- Es sol mir zwar höchst angenehm seyn die bewusten Brieffe in dem VI^{ten}
Tome des Mr. de Voltaire zulesen: jedoch sollte mir zugleich leid seyn, wenn
20 dadurch Euer HochReichsgräfl. Excellenz einige Beschwerlichkeit verursachen
sollte. Dero Güttigkeit gegen mich ist allzugroß, als die ich nicht verdiene. Man
hat mir erst kurtz vor den Feyer=Tagen aus München geschrieben, daß man
sich daselbst noch immer große Hoffnung auf die Kayser=Crone machte, weil
man vermeinte Franckreich werde am Rhein das äuserste wagen und mit Macht
25 in die Hannöversche Lande eindringen. Aus dem Verlust von Vilshofen machte
man dazumahl nicht viel, weil die Frantzosen gar gewollt hätten, man solle den
Ort nicht ein mahl besetzen, so man doch aber nicht vor gut gehalten. In Caßel
macht man sich auch noch immer große Rechnung auf das Unternehmen der

Frantzosen, und man beschreibt mir die Anstalten der Allirten an dortigen Orten sehr schlecht, so daß die ersteren immer ihre Absichten schon erreicht hätten, ehe die letzteren noch zum berathschlagen kommen könnten. Allein man weiß wohl, daß Bediente eines Herren so lange zu deßen Vortheil reden, als nur angehen wil. Daher finden diese Brieffe bey mir eben nicht völligen Glauben. Das Vicariats-Gerichte hat erst nach den Feyer=Tagen in München sollen eröffnet werden, weil man sich mit Chur=Pfaltz wegen Ausfertigung der Patente noch nicht vergleichen können: allein da der Churfürst aus München nach Augsburg flüchten müßen, so dörffte es auch noch wohl wieder ins Stocken gerathen. 30

Es wird mir nichts angenehmer seyn, als wenn die Ehre haben kan Euer HochReichsgräfl. Excellenz persönlich in Merseburg meine unterthänige Aufwartung zumachen, und sol mich nichts davon abhalten, wenn nur 24 Stunden vorher davon Nachricht habe, damit meine Sachen darauf einrichten kan, wie dann auch schon zum voraus darauf bedacht seyn wil, daß die Hinderniße aus dem Wege räume. 40

Dem Herrn de Reaumur, welcher die Wahrheit und das menschliche Geschlechte liebet, und an den ich ein Schreiben dem Herrn von Kregel mit gegeben hatte, hat derselbe sehr wohlgefallen; allein er hat nur bedauret, daß er eben zu einer Zeit nach Paris kommen, da alles daselbst von denen Personen sehr leer gewesen, die er theils zusehen, theils zusprechen das Vergnügen würde gehabt haben. Ich habe ihn allzeit als einen wahren und sehr aufrichtigen Freund befunden, den ich werth zuhalten Ursache habe, und wenn einige zu ihm aus Deutschland kommen, die nur sagen, daß sie mich kennen, oder unter mir studiret haben, haben jederzeit alle Höflichkeit von ihm genoßen, die sich ein fremder an einem Orte, wo er hinkommet, nur wünschen kan. Soviel ich mich aber besinne, ist der H. von Kregel eben zu der Zeit nach Paris kommen, da er im Begriff war auf sein Landgut in Poitu zu verreisen, als wohin er sich nur des Jahres einmahl wehrender Vacantzen bey der Academie des Sciences begiebet. Ich verharre mit aller ersinnlichen Submission 50

Euer HochReichsgräfl. Excellenz 55

Halle. d. 24 April. 60

1745.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 218

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 25. APRIL 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 241r–242v.

TEXT

A Mr. Wolff
à L. ce 25. Avr. 45.

Mr.

Je suis ravi de voir par vótre lettre d'hier, que la brochure, touchant l'Electricité, vous ait fait plaisir. J'espere qu'il en aura été de même du Tome VI. de
5 Voltaire, que j'eus l'honneur de vous envoyer hier matin.

Vos nouvelles de Munic vous ont donné une très-fausse idée de l'état des affaires de Bavière. Il faut que celui, qui vous a écrit de la perte de Vilshofen, comme d'une bagatelle; en ait ignoré les veritables circonstances, ou qu'il soit initié aux manières fanfaronnes des Gaulois, qui sont anciennement en possession d'en imposer au public, en grossissant ou diminuant les objets, selon leur
10 bon plaisir. Il est certain qu'il y avoit à Vilshofen deux des meilleurs regimens Hessois, et près d'un millier de commandez Bavaois, qui ont été faits tous, *ad unum usque*, prisonniers de guerre; comme presqu'en même tems, 4. ou 5. autres garnisons voisines, moins considerables à dire vrai, mais qui ne laissent pas de
15 faire nombre. Je ne sai, si l'Electeur; dont toute l'armée, y compris les Palatins et les Hessois, n'étoit pas d'au de là de 23. ou de m/24 hs.; peut traiter de telles pertes, de bagatelles.

Quoiqu'il en soit, la suite du tems a prouvé palpablement, qu'il doit les avoir regardées comme decisives, puisqu'il s'est cru obligé de s'enfuir de Munic |: où
20 les Autrichiens ont mis une garnison de 300. hs. :| à Ausbg., et que ses Auxilia-teurs Gaulois; après avoir été pareillement fort maltraitez eux mêmes, à Pfaffenhofen près d'Ausbg., et aux environs; se sont sauvez avec tant de precipitation au de là du Leck, et du Danube, qu'ils étoient déjà arrivez le 18. d. c. à Hochst. en marchant à toutes jambes vers le Necker.

Depuis ce tems-là, l'Elect.^f; ébranlé par les représentations de l'Imperatrice, 25
sa Mere, par celles du Marechal C. de Seckendorff, par la foiblesse du secours
que lui prétoient ses gaulois, mais plus encore par les progrès et la superiorité
des Autrichiens; a enfin conclu le 19. d. c. son accommodement avec la R. de
H., après l'avoir fait ajuster dans une longue conference, tenuë, en presence du
C. de Seck.; entre le Prince de Furstenbg., grand-Maitre de la Cour de Bavière, 30
et le C. de Colloredo, Ministre de la Reine, en je ne sai quelle maison de cam-
pagne près d'Ausbg.

Il ne faut pas douter, que cet événement ne derange extrêmement les projets
des ennemis de la R. de H., qui est maintenant en état, de faire agir m/40. hs.,
de plus qu'auparavant, contre eux. Personne n'en sera plus embarrassé, que la 35
Cour de Cassel, qui; non seulement, a perdu inutilement au delà de la moitié des
m/9. hs., qu'elle avoit envoie au secours de l'Emp.^f defunt; mais qui ne saura
même, quel parti prendre, par rapport à la R. de H., et le Roi d'Angl.

Quant à Mr. de Kregel, il faut bien qu'il ait entretenu plus d'une fois Mr. de
Reaumur, puisqu'il m'en a parlé avec des éloges, qui ne peuvent être fondez, 40
que sur une connoissance personnelle.

Finalement, je suis charmé, que vous veuillez bien accepter mon ren-
dez-vous à Mersebg. Vous m'y trouverez, s'il plait à Dieu, samedi et dimanche
prochain. Je vous attendrai avec impatience, comme de coutume, au Coq d'or,
vous assûrant en attendant, que je ne cesserai jamais d'être cordialement, 45

Monsieur, p

NR. 219

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 26. APRIL 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 243r–244v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz statte vor das unter dem 23 h. überschickte
Praesent des VI^{ten} Tomi des de Voltaire meinen unterthänigsten Danck ab. Ich
habe nicht allein diejenigen Orte nachgeschlagen, welche Euer HRgräfl. Excel-
lenz zu notiren geruhet; sondern auch hin und wieder Verschiedenes gelesen.
Daraus habe den Herrn de Voltaire gantz anders kennen lernen, als man mir
10 sonst ihn abgebildet, und dieses kommet mit dem beßer überein, was ich von
ihm angemercket, als ich ihn mündlich gesprochen, und ich von seinem Bezei-
gen gegen mir erfahren. Ich sehe, daß er nicht allein sehr belesen und viele
Erfahrung hat; sondern auch außer seinem zur Poësie erfordertem Witze einen
guten natürlichen Verstand besitzt, und dabey Liebe zur Wahrheit und mehr
15 Ehrlichkeit, als man bey der Geistlichkeit insgemein antrifft, auch deswegen
niemanden Feind ist, der andere Meinungen, als er hat, noch die verachtet,
welche sich auf andere Sachen als er leget. Er schreibet freylich frey, und mag
wohl wie die anderen Gelehrten in Franckreich in dem frantzösischen Ver-
stande ein Deiste seyn, der bloß eine natürliche Religion hat und die Wohllüste,
20 wozu einer von Natur Neigung hat, vor nichts unrechtes halten; er ist doch ein
ehrlicher Mann, der nicht seine Affecten über sich herrschen läßet anderen zu
schaden. Spinosa ist durchgehends als der gröste Atheist beschrieen, und weiß
ich niemanden, der anderer Meinung von ihm gewesen, als den Herrn von
Tschirnhausen, der viel auf ihn hielt und ihn in vielem nachzuahmen suchte;
25 unterdeßen ist bekandt, daß er viel ehrlicher, aufrichtiger, dienstfertiger und
uninteressirter gewesen, als alle stoltze Heiligen unserer Zeit und die meisten
Orthodoxen. In diesem Stücke ist de Voltaire völlig mit mir einstimmig, daß
man jederzeit auf das gute sehen müße, was einer an sich hat, und dabey die

Gebrechen, an denen es wohl keinem Menschen fehlet, übersehen. Unterdeßen gehen seine Einsichten freylich nicht jederzeit so weit, daß man sie vor gründlich achten könnte, und wäre bey diesem und jenem noch manches zu erinnern. 30
 Z. E. Es ist wahr, daß man eine Sache als gut und auch als schlimm vorstellen kan, und darauf gründet sich die Kunst der alten Sophisten, so noch heute zu Tage bey den Großen der Welt nicht gantz verloschen, ein jedes zu loben und zu schelten, nachdem es einem gefällt, wozu uns auch in meiner Iugend Gryphius in der Oratorie, wiewohl mit meinem innerlichen Misvergnügen anführte, und worinnen unter den Alten Carneades vor allen andern den Vorzug erhalten; allein dieses kommet daher, daß man den Unterscheid inter propositiones determinatas et non sufficienter determinatas nicht gnung einsieht, und führet in der That zum Scepticismo, der des wegen gefährlich ist, weil die Menschen nach diesem die Sache jederzeit von der guten Seite ansehen, und sich zu vielem verderblichem Wesen verleiten laßen, welches sie damit vor andern bescheinigen, auch wohl sich selbst in ihrem Gewißen damit rechtfertigen wollen. 40
 Vielleicht haben Euer HochReichsgräfl. Excellenz schon selbst Proben davon in denen in diesem VI^{ten} Tomo des Hn de Voltaire befindlichen Brieffen angemercket, da Sie dieselben, wie ich sehe, alle durchgelesen. 45

Was ich Euer HochReichsgräfl. Excellenz zu dancken habe, daß nicht allein Se K. M. sondern auch viele andere, hohe und niedrige andere Meinungen von meiner Philosophie bekommen, als ihnen von meinen Gegnern waren beygebracht worden; ist mir zur Gnüge bekandt und bleibe ich davor ewig verbunden, der ich mit aller ersinnlichen Submission verharre 50

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 26 April.

1745.

gantz unterthänigster und 55
 gehorsamster Diener
 Wolff.

NR. 220

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 27. APRIL 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 231r–232v. Der Brief ist nicht taggenau datiert, das Datum ergibt sich aus dem vorherigen Brief vom 26. April.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Nachdem ich gestern mit der Post wegen des Tom. VI. de Voltaire meinen unterthänigsten Danck abgestattet; habe von derselben Euer HochReichsgräfl. Excellenz Schreiben vom 25 Apr. erhalten. Der mir den Verlust von Vilshofen, ehe noch die rechten Umstände bekandt waren, als geringe vorgestellet, ist nicht im stande gewesen mir eine unrichtige idée von dem Zustande der affaires
10 in Bayern beyzubringen, indem ich wohl weiß, daß er von der Art der jenigen ist, die des Herrn Sache, dem sie dienen, so lange groß machen als sie können, und von der Frantzosen Beystande sich goldene Berge versprochen. Jch glaube aber, er wird nun wohl anderer Gedancken seyn worden, da er sonder Zweifel mit dem Churfürsten zugleich flüchten müßen. Ich habe es also in der Absicht
15 geschrieben um zu zeigen, wie man sich so sehr durch den Wind der Frantzosen ein nehmen läßet, da man doch ihre wahre Absicht zur Gnüge sehen kan. Unterdeßen ist mir lieb zuvernehmen gewesen, daß der Churfürst auf beßere Gedancken kommen und sich zu einem Vergleiche beqvemet. Und wollte ich wünschen, daß andere seinem Exempel folgten, damit die Ruhe im Reiche
20 hergestellt würde.

- Wer die Nachricht von Halle und Coppenhagen geschrieben wegen der affaire des Hn D. Franckens, ist von dem Verlauf der Sache und der Verfaßung der Universität gar nicht kundig gewesen, indem mehr unwahres, als wahres darinnen zufinden. Es würde in einem Brieffe zu weitläufftig fallen alles zu
25 wiederlegen: daher wil es verspaaren, biß ich die Ehre habe Euer HochReichsgräfl. Excellenz mündlich das falsche anzuzeigen, und das wahre an deßen stelle zu setzen. Jetzt wil ich nur das einige erinnern, daß die Universität, wie auch die

gedruckten Privilegia es ausweisen, niemahlen unter dem Consistorio zu Berlin gestanden, noch dieses das geringste mit ihren Sachen zuthun hat, auch in dem Rescripto, welches der König ausgestrichen, kein Nahme exprimiret gewesen, wer in die Comoedie gehen sollte, sondern nur gestanden, diejenigen sollten hineingehen, welche daßelbe veranlaßet; weil nun aber dieses der Verordnung des Königes, daß der Professor Francke hineingehen sollte zuwieder war, so hatte auch der König dieses ausgestrichen, und mit eigener Hand darunter geschrieben: der Professor Francke sol in die Comoedie gehen pp. Und ist der Inhalt des Rescripts wie er angegeben wird, demjenigen gar nicht einstimmig, was der König darunter geschrieben. Oder wenn es Euer HochReichsgräfl. Excellenz gefällig ist, wil ich auch eine wahre Relation aufsetzen, wenn sie dazu dienen kan, um einigen einen Irrthum zu benehmen, welche lieber die Wahrheit wissen.

Sonst gielt es mir gleich viel, ob ich Sonnabend, oder Sontags nach Merseburg komme, wenn nur weiß, daß Euer HochReichsgräfl. Excellenz Sonnabend vor Mittage schon in Merseburg sind, weil gerne denselben Tag noch wieder nach Halle zurücke kehren möchte, da ich hinüber komme.

Gestern ist einige Revolte von einigen Recruten entstanden, wodurch ein ziemlicher Lermen in der Stadt gewesen. Die Ursache habe selbst noch nicht recht erfahren können. Ich glaube aber, es wird auch wohl hier heißen: fama crescit eundo. Ich verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. April.

1745.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 221

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 4. MAI 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 245r–246v. Bl. 245r, am oberen linken Rand, folgender Vermerk aus Manteuffels Hand: „resp. d 5. May.“ Der Brief Manteuffels vom 5. Mai ist nicht erhalten.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz statte nochmahlen meinen verbundensten
Danck ab vor die Ehre und das viele gute, welches nebst meinem Sohne in
Merseburg genoßen. Das den vergangenen Sonntag darauf durch H. Spenern
mir überschickte Buch habe erhalten eben zu der Zeit, da ich mich an den
Tisch gesetzt hatte, und da der Expresse, der es überbrachte, sich gar nicht
10 verweilen wollte, weil er vorgab, daß er um 3 Uhr schon wieder in Merseburg
seyn müste; so habe nicht gleich mit ihm Schreiben und auch hier vor meinen
schuldigen Danck abstaten können, sondern es bis hierher verschieben müßen,
da verhoffe, daß Euer Excellenz nun wieder in Leipzig gelangen werden.

Die Correspondenz, welche hierbey mit dem ersinnlichsten Dancke zurücke
15 kommet, habe mit Bedacht durchlesen. Der Fr. Manfrede hat dem Fr. Tourbil-
lon ziemlich aufrichtig die Wahrheit gesagt, und ihm gründlichen Unterricht
von dem ertheilet, was er zu wissen von Jhm verlanget: allein der gute Tourbil-
lon kan die Wahrheit noch nicht vertragen, und wird also seinen Zweck wohl
niemahlen erreichen, indem er seine Glückseeligkeit sucht, worinnen sie nicht
20 zu finden ist. Man siehet wohl, daß Huetius von der Schwäche des menschl-
ichen Verstandes und Locke mit seinem Scepticismo von den wichtigsten Punc-
ten der Metaphysick und seinen von der Einbildungskraft und den Sinnen
hergeleiteten superficiellen Begriffen seine Lehrmeister sind, wozu die affectirte
irreligion, die gar bald stat findet, woferne man nur erst von diesen Lehrmei-
25 stern eingenommen ist, kommen, um bey seiner Unwißenheit vor starck ihn im
Verstande zu passiren. Es müste also der Fr. Tourbillon gantz umgekehrt wer-
den, woferne die Lehren des Fr. Manfrede einen Eingang in sein Gemüthe fin-

den sollten. Dieses aber dörfte so schwer hergehen, als wenn die Wirbel in der Natur eine verkehrte Wendung erhalten sollten. Daher ist wohl das beste gewesen diese Correspondenz bald zu endigen. 30

Von der Institution d'un Prince kan noch nicht viel schreiben, weil ich wegen Kürtze der Zeit noch nicht viel darinnen lesen können. Ich wil aber das Buch gantz durchgehen und meine Remarqven darüber machen, welche nach diesem zu Euer HochReichsgräfl. Excellenz hohen Beurtheilung zuschicken wil. Der Anfang ist sehr theologisch, und saget wenig mit vielen Worten. Aus diesem Grunde kan ich künfftig in meinem Jure Naturae nicht herleiten, was ich approbare, und worinnen ich mit dem Autore in der Sache gantz einig bin. Allein ich wil mich künfftig näher erklären. 35

Mein Sohn hat die Maaße seiner Diaet in Merseburg überschritten, und habe ich an ihm die Reise herüber einen stummen Geferten gehabt. Jetzt aber ist er wieder mit sich gantz nicht zufrieden, wie es dergleichen Zustand mit sich bringet, und wenn er sich zu lange verstellen sol, so wird es hernach mit ihm schlimmer, ob er gleich ein Naturell hat nichts zu wißen laßen, was er gedencket. Daher ich nicht vor rathsam befinde ihn bey diesem Zustande von mir zu laßen, da er sich hierüber ohne dem Gedancken machen würde, welche seinen Zustand verschlimmern würden, und eben nicht erwünschte Folgerungen bringen. Meine Frau, die selbst mit dergleichen Zufällen sehr geplaget gewesen, ziehet sich dieses sehr zu Gemüthe, und könnte sich leicht dieselben von neuem erregen. Diese Umstände allein wollen nicht erlauben, daß mich auf eine Weile von Hause entfernen kan, wiewohl nach genauerer Überlegung auch finde, daß meine übrigen Sachen nicht so einrichten kan, um die Meße vor dieses Jahr zubesuchen. Weil ich in dem sechsten Theil des Juris Naturae nicht alles bringen können, was ich gerne darinnen hätte haben wollen; so habe mich entschloßen, wo es möglich seyn wil, noch einen kleinen Theil, der an Größe etwan dem andern gleichet, bis künfftige Michaelis fertig zu schaffen. Und also habe gleich gestern einen Anfang machen müßen, indem die Sache kaum zustande kommen kan, wenn gleich von nun an täglich mein pensum verfertige. Von vielen andern Ursachen mag nichts schreiben. Ich bin gar wenig meiner selbst mächtig, und werde es wohl schwerlich in der Welt erleben, daß ich mir selbst einige Zeit leben könnte. Jedoch bin ich mit allem zufrieden, wie es die Vorsehung verfüget. Verharre mit aller ersinnlichen Submission 60

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 4 Maji.
1745.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff. 65

NR. 222

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 12. MAI 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 247r–248r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

5 Daß mein von dem Frere Tourbillon gefälltes Urtheil Euer HochReichsgräfl.
Excellenz in Dero Schreiben vom 5 Maji billigen, ist mir ein vieles Vergnügen
gewesen. Ich habe auch mit der nächsten Post darauf den anderen Theil von
der Institution d'un Prince erhalten, und statte nochmahlen vor dieses ange-
nehme Praesent meinen verbundensten Danck ab. Es wird mir künfftig, wenn
10 ich in meinem Jure Naturae auf diese Materie kommen werde, zu vielen guten
Gedancken Anlaß geben können; in welcher Absicht auch ich mir vorgenom-
men das Buch gantz zu durchgehen und meine Anmerckungen darüber zu
machen, wenn sie nur so bald auf dem Papier wären, als sie in dem Kopffe
zugegen sind.

15 Ich habe Herr Vicken committiret Euer HochReichsgräfl. Excellenz ohne
Verzug ein Exemplar von dem V^{ten} Tomo des Juris Naturae zuzustellen, und
wil hoffen, daß es wird geschehen seyn, ehe dieser Brief ankommt.

Mit dem VI^{ten} Theile habe nun den Anfang gemacht, und wil sehen, ob ich
diesen Sommer damit werde zustande kommen können. Gott erhalte nur Frie-
20 de wenigsten in unseren Gräntzen, damit nicht die Arbeit der Musen gestöhret
wird.

Überhaupt kan von dem Autore der Institution d'un Prince soviel durch das
jenige, was bald hier, bald da aufgeschlagen, sagen, daß er zwar sehr gute, auch
an sich richtige Maximen hat, die er seinem Printzen giebet, aber sie aus unrich-
25 tigen Gründen herleitet, wodurch bey einem aufgeweckten Geiste, der aber
noch gewohnet ist, seinen natürlichen Neigungen zu folgen, gar leicht ein Mis-
brauch entstehen kan, wodurch man auf eben den Weg geleitet wird, wohin
einen insgemein die schlimmsten Maximen führen. Ja ich getraute mir noch

ein mehreres zu behaupten, wenn ich hier mit wenigem alles klar machen könnte. Ich wil es also lieber biß dahin ausgesetzt seyn laßen, da jedes an seinem Orte deutlich erweisen kan. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 12 Maji.

1745.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 223

WOLFF AN MANTEUFFEL

HALLE, 27. MAI 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 249r–249v. Bl. 249r, am oberen linken Rand, folgender Vermerk aus Manteuffels Hand: „Resp. d 28. May.“ Der Brief Manteuffels vom 28. Mai ist nicht erhalten.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Grafte,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Die Nachricht von dem, was sich mit einem Hällischen Professore in Merseburg zugetragen, welche Euer HochReichsgräfl. Excellenz vom 25 Maji mir zu ertheilen belieben wollen, ist mir gantz was unvermuthetes, und hier noch zur Zeit gantz was unbekanntes. Es ist verwichenen Sonnabend nach Mittage der H. D. Nettelblatt, welcher vorhin bey meinem Sohne gewesen, nun aber mit dem grösten applausu in Jura dociret, in Merseburg gewesen. Ich habe vermeinet, den Nahmen des Professoris von ihm zu erfahren; es ist ihm aber von der gantzen Sache nichts bewust gewesen, ob er gleich erst des Abends gegen 10 Uhr wieder zurücke kommen. Wenn ich wüste, was der Professor vor ein Kleid angehabt, und von was vor Statur er gewesen; wollte ich bald den Nahmen wissen. Und ich kan nicht leugnen, daß ich selbst begierig wäre, denselben zuwissen. Ich sollte aber meinen, daß er seinen Nahmen hätte sagen müßen, und,

wenn er auch einen falschen angegeben hätte, um dadurch zu verhüten, daß die Sache nicht unter seinem Nahmen hier bekandt würde, wäre doch auf die erste Weise der wahre Nahme zuentdecken.

20 Mit meiner Arbeit, die ich bis Michaelis fertig haben wollte, wil es etwas mislich aussehen, weil einem nicht allein beynahe die Lust vergehet etwas zu thun wegen verdrüslicher Umstände, sondern auch zu besorgen ist, daß dieselbe vielleicht bald gantz unterbrochen werden. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

25 Halle. d. 27 Maji.
1745.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 224

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 7. JUNI 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 250r–250v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz dancke höchstverbundenst vor die mitgetheilte Nachricht von dem Zustande in Schlesien. Wenn Hoch dieselben damit fortfahren wollen, so wil den Empfang jederzeit gleich mit der ersten abgehenden Post, wie heute, berichten, was gestern erhalten.

Nach den Zeitungen drohet zwar Franckreich, er wolle unserm Könige
10 20 000 Mann zu Hülffe schicken, woferne die Sachsen in Schlesien mit einrücken würden; allein ich sehe noch nicht, wie sie dahin kommen wollen, sie müsten denn einen Einfall in das Sächsische thun wollen. Unterdeßen glaube,

es werde dieses ein Praetext seyn, daß sie sich so lange im Reiche aufhalten, als sie nur können, und daßelbe noch ferner verwüsten.

Da der Einfall in Schlesien bey Landshutte in dem Schweidnitzischen Fürstenthume geschehen, kan man die Absichten der feindlichen Armee leicht errathen, und siehet man zur Genüge, daß sie ihr Operations-Plan wohl überleget haben müssen. Man wird nun freylich hören müssen, was unser König resolviren wird, und was die feindliche Armee vornehmen wird. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 7 Jun.
1745.

gantz unterthänigster
und gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 225

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 8. JUNI 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 252r–252v. Bl. 252r, am oberen linken Rand, folgender Vermerk aus Manteuffels Hand: „Resp. d 10. jun.“ Der Brief Manteuffels vom 10. Juni ist nicht erhalten.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz werden gestern abend meine Antwort auf Dero Schreiben vom 5^{ten} h. erhalten haben. Aber eben zu der Zeit ist mit der ankommenden Berlinischen Post von dem Postmeister aus Deßau ein Brief hier eingelauffen, darinnen er berichtet, es sey in Deßau ein Courier von dem bey der Preuß. Armee commandirendem Printzen ankommen, welcher die Nachricht von einem blutigen Treffen zwischen den Oesterreichern und Sachsen und den Preußen mitgebracht. Das Treffen ist den 4^{ten} h. geschehen, und

sind die Sachsen und Oesterreicher von den Preußen geschlagen und in die Flucht gejaget worden. Von den Sachsen habe man 2000, von den Oesterreichern 5000 gefangen bekommen, ihnen ihre gantze Artillerie weggenommen
 15 und eine Menge von Fahnen, Standarten und Trommeln erobert, die man nicht einmahl zehlen mag. Der Verlust sol von Sächsischer und Oesterreichischer Seite von denen, die geblieben und blessiret worden, auch sehr groß seyn, wo-
 von der Courier noch nichts determinirtes mitbringen können, und sollten die particularia nächst diesem folgen. Es gehet also der Königin von Hungarn in
 20 Schlesien, wie in Flandern, und wird dieser glückliche Anfang von unserer Seite den Frantzosen ziehmlichen Mut machen, bey den Allirten der Königin aber eine große Consternation verursachen. Ich finde hierdurch bestetiget, was ich in der Dedication zu dem V^{ten} Tomo J. N. geschrieben. Gott stehe der Nachbahr-schafft bey! Verharre mit aller ersinnlichen Submission

25 Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 8 Jun.
 1745.

gantz unterthänigster und gehor=
 samster Diener
 Wolff.

NR. 226

WOLFF AN MANTEUFFEL
 HALLE, 9. JUNI 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 253r–253v. Bl. 253r, am oberen linken Rand, folgender Vermerk aus Manteuffels Hand: „Resp. d 10. jun.“ Der Brief Manteuffels vom 10. Juni ist nicht erhalten.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
 Gnädiger Herr,
 Hoher Patron.

5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz Schreiben vom 7^{ten} h. nebst denen Beylagen habe diesen Morgen, und das andere vom 8^{ten} h. diesen Abend erhalten. Die

Intentions der Oesterreicher, welche Euer HochReichsgräfl. Excellenz vermuthen, kommet mit dem überein, was ich gemuthmaßet: allein die Preußen haben allerdings die Concepte gar sehr verrücket. Wenn es auf Bataillen ankommet, so werden die Preußen wohl allzeit den Meister spielen, und die Feinde wenig gegen Sie ausrichten. Hier hält man den Sieg, den die Preußen den 4^{ten} h. erhalten, vor eine complete Victorie, wobey außer 6 paar Paucken, 160 Fahnen und Standarten dem Feinde abgenommen worden, welche auch ohne alle Ordnung auf die Gebürge flüchtig und also von dem Schlesischen Boden gantz zurücke getrieben worden, wie man es vorher den Insurgenten gemacht. Es sol mir aber lieb seyn, wenn vernehme, wie die Relation von der anderen Seite lautet. Nach hiesiger Relation hat man es dem Printz Carl mit dem rechten Flügel eben so gemacht, wie dem Hertzoge von Weißenfels mit dem lincken.

Des Prof. Kahles Commentationem de Trutina Europae p. p. habe gelesen, indem er selbst mir dieselbe zugeschickt. Ich habe ihm aber damahlen geschrieben, daß nicht seiner Meinung bin, auch an unserem Hoffe dieselbe nicht approbation finden würde. Die freymüthige Erinnerungen des Anonymi aber habe noch nicht gesehen, ich wil mich aber erkundigen laßen, ob sie hier zuhaben. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz 25

Halle. d. 9 Jun.

1745.

gantz unterthänigster und gehor=
samster Diener
Wolff.

NR. 227

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 13. JUNI 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 255r–256v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Mit dem vom 10^{ten} h. von Euer HochReichsgräfl. Excellenz erhaltenem Schreiben habe die Erinnerung wieder Hn D. Kahlens Abhandlung von der Balance Europens erhalten, und ist mir solches um soviel angenehmer gewesen, da in dem hiesigen Buchladen vergebens darnach gefragt. Ich habe diese Schrift, wovor ich meinen verbundensten Danck abstatte, bald durchblättert, und ge-
- 10 funden, daß sie völlig mit dem übereinkommet, was ich selbst an H. Prof. Kahlen geschrieben, da er mir seine Dissertationem inaugurem überschickt: wie ich dann auch dieses desideriret, daß er hierzu eine mehr philosophische als Juristische Materie erwehlet, da doch sein Vorsatz war sich als einen würdigen Candidatum Juris zuzeigen. Ich höre, er ist auch von H. Schmausen in der
- 15 Vorrede zu der neuen Auflage seines Corporis Juris publici ziemlich empfindlich angegriffen worden, weil er ein Corpus Juris publici gleichfals herausgegeben und auf einmahl ein Publicist seyn wollen, da er vorher nur etwas hebraeisch und meine Philosophie gelernet. Er sol ihn unter andern vorrücken, daß er den jetzigen Churfürsten von Mayntz Se Churfürstl. Durchl. nennet, und
- 20 zugleich Directorem des Mayntzischen Creyßes. Und ich kan nicht begreifen, wie H. Kahle in so gemeinen und bekandten Dingen sich so vergangen. Jch bedaure ihn, indem er sonst ein guter Freund von mir ist, und es mit der Wahrheit beständig fest gehalten hat.

- 25 Mich verlanget sehr eine förmliche Relation von dem Siege in Schlesien zu sehen. Die Brieffe aus Berlin vergrößern die Sache so sehr, daß man nicht weiß, was man dabey gedencken sol. Es sol daselbst ein Courier nach dem andern ankommen seyn, welcher von dem Nachricht mitgebracht, was bey Verfolgung des flüchtigen Feindes sich zugetragen. Und diesen Briefen zufolge sind die

Oesterreicher und ihre Auxiliar=Truppen völlig niedergemacht, oder gefangen, oder gestreuet worden, so daß keine Oesterreichische Armee mehr in Schlesien vorhanden und der König schon Contribution durch die Lausitz ausgeschrieben. Der Courier, welcher von dem frantzösischen Gesandten an den Printz Conti abgeschickt worden und hierdurch gegangen, hat gegen den hiesigen Postmeister gesagt, es wäre kein Treffen; sondern eine recht Jagt gewesen, in dem die Preußen mit Macht und unerschrockenem Muthe dem Feinde gleich auf den Hals gegangen, und alles in Rennen und Hauffen niedergehauen und geschossen, was aber zu tausenden das Gewehre weggeworffen um das Leben zu retten, gefangen genommen. Man hält es dannenhero auch vor einen solchen Sieg, der in der Historie kein Exempel vor sich hat, zumahlen da von unserer Seite nicht mehr als 1200 geblieben. Man brachte verwichenen Freytag ein Gerüchte von Lauchstädt, daß daselbst ein Courier nach Hannover durchgegangen, welcher die Nachricht von einem anderen Treffen, so den andern Feyer=Tag geschehen, mit gebracht hätte, darinnen die Preußen totaliter wären geschlagen worden. Allein niemand hat darauf geachtet, weil man es vor unmöglich gehalten, da keine Oesterreichische Armee mehr in Schlesien ist, als die gantz zernichtet. Weil Euer HochReichsgräfl. Excellenz von diesem andern Treffen nichts gedencken; so halte es wohl selbst vor erdichtet: hingegen kan doch auch noch zur Zeit die gänzliche Zernichtung der Oesterreichischen Armee nicht glauben, weil dieses ihres Ortes schon mehr Bewegungen würde verursacht haben, als man vermeinet. Die Berliner Brieffe, welche dergleichen erwünschte Zeitungen mitgebracht, haben hier noch Donnerstag-Abends das Gerüchte durch die gantze Stadt ausgebreitet, und man hat dasjenige, was die erste Nachricht aus Deßau und dann die Zeitung aus Berlin mit gebracht, vor das wenigste und allergeringste gehalten, was bey dieser gloriösen Victorie vorgefallen. Es beruffen sich aber die Berliner=Brieffe auf dasjenige, was die Courier mitgebracht, und man erwartet hier mit Verlangen, was die Montags=Post aus Berlin zur Confirmation und von den Folgerungen dieser Niederlage mitbringen werde. Ich verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 13 Jun.

1745.

gantz unterthänigster
und gehorsamster

Diener
Wolff.

NR. 228

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 14. JUNI 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 257r–257v.

TEXT

à M^r. Wolff p
à L. ce 14. Juin 1745.

Je suis ravi de voir par votre lettre d'hier, que la brochure Anti-Kahlienne vous ait fait plaisir. Mais j'ai à contenter V^otre curiosité, sur un sujet beaucoup plus important. Je ne saurois mieux faire, pour vous mettre au fait, que de vous communiquer |: mais *sub sigillo confessionis* :| ce que j'en ai écrit ces jours passez, 5 et ce matin, à une personne, à qui, pour tout l'or du monde, je ne voudrois pas mentir. Il est étonnant que des gens sensez; reçoivent, comme des Evangiles, les rapports verbaux d'un Courier, qui ne fut pas témoin de l'action, et qui avoit apparemment ordre de l'Envoié, son Maitre, de grossir les objets.

La premiere nouvelle de l'action du 4. d. c., lorsqu'on l'a reçu en ce pays-cy, 10 a d'abord pensé y causer quelque consternation: Mais cela n'a pas duré 24. heures. Dès qu'on en a appris des circonstances plus authentiques, que celles qu'on en avoit apprises par le premier bruit, l'on s'est tellement tranquilisé, qu'on n'a pas fait sortir un seul Regiment de ses quartiers de cantonnement, et qu'il n'en sortiroit, même aujourd'huy, aucun, si l'on ne trouvoit pas necessaire 15 d'exercer quelques nouveaux Corps, que nous avons, à camper et à faire des manœuvres, aux quelles ils ne sont pas encore accoutumez: Car, pour le remarquer en passant, quelque tranquille qu'on soit en ces quartiers cy, l'on ne neglige pas de prendre toutes les mesures, que la prudence peut dicter dans une conjoncture aussi critique, que la presente, sans se laisser intimider, soit par des 20 menaces, soit par toutes sortes de demarches, qui semblent nous annoncer quelque danger. Je suis sûr, que vous ne condamnez pas cette conduite, et je suis très cordialement tout à vous p

NR. 229

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 16. JUNI 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 259r–259v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz Schreiben vom 14. ^{h.} habe erst gestern den 5
15^{ten} gegen Abend erhalten. Wir haben verwichenen Montag eine umständliche
Relation von der gantz ungemeynen Victorie in Schlesien in einem besonderen
Blate bey den Zeitungen gehabt, welche aber von Wort zu Worte mit dem
überein kommet, was in den Berliner=Zeitungen gestanden. Daher ich sie nicht
überschicken mögen. In den gestrigen Zeitungen haben wir gehabt, daß den 10
7^{ten} h. oder an dem andern Feyertagen die Oesterreicher noch einmahl geschla-
gen worden, welche die Preußen verfolget, und also vollends den Rest bekom-
men. Man wird nun sehen, was es vor Suiten nach sich ziehen wird. Die Fran-
tzosen am Rheine werden ziemlichen Muth bekommen, wenn sie die Umstände
von dieser Victorie vernehmen werden. Sollten aber die Oesterreicher am 15
Rheine so unglücklich seyn wie in Flandern und in Schlesien; so siehet es um
die Königin von Ungern und das Reich schlecht aus. Gott erhalte uns nur Ruhe
in der Nachbahrtschafft! Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 16 Jun.
1745.

gantz unterthänigster
und gehorsamster Diener
Wolff

NR. 230

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 19. JUNI 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 261r–262r. Bl. 261r, am oberen linken Rand, folgender Vermerk aus Manteuffels Hand: „resp. d 28. jun.“ Der Brief Manteuffels vom 28. Juni ist nicht erhalten.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Aus dem jenigen, was Euer HochReichsgräfl. Excellenz vom 18 Jun. zu schreiben beliebt, habe nicht ersehen, was in den Leipziger=Zeitungen, wie mir
gestern gesaget worden, sol gestanden haben, daß unser König die Oesterreicher schon bis in Böhmen sol verfolgt, und mit seiner gantzen Armee in dasi-
ges Königreich eingerücket seyn, und solcher gestalt das Kriegs=Theatrum nun
10 wieder nach Böhmen versetzt worden. Man wil auch vor gewis sagen, daß daselbst das große Magazin den Oesterreichern weg genommen worden, und der König Pardubitz schon inne habe. Morgen sol bey uns wegen des in Schlesien erhaltenen großen Sieges ein Danckfest in allen Kirchen gehalten werden. Und da auch auf den Dörffern im Amte Giebichstein dergleichen geschehen
15 sol, so wird wohl dieses Danckfest durch alle dem Könige zugehörige Staaten gefeyret werden. Hier ist man des wegen sehr in Freuden, weil durch diesen herrlichen Sieg die Gefahr abgewendet worden, welche man besorget, wenn der Sieg so vortheilhaft vor die andere Parthey sollte ausgefallen seyn. Ich glaube man wird nun wohl von den Progreßen des Königes in Böhmen bald ein mehreres hören, indem Se Majestät dem Feinde wohl nicht lange Ruhe laßen werden um sich wieder zu erhohlen. Und die Hoffnung zu einem Vergleiche wird nun wohl immer schwerer, wenn nicht gar unmöglich einen Frieden zu erhalten, den man so sehr wünschet.

- 25 Aus München habe Brieffe erhalten, darinnen man mich fraget, ob es an dem sey, was dorten vor gantz gewis gesaget würde, daß die Preußen schon Leipzig besezt hätten. Und wundert mich, wie dergleichen Gerüchte entstanden, da sie zu der Zeit, wie der Brief geschrieben worden, noch nichts von dem

gewust, was in Schlesien vorgegangen, ja wohl nicht einmahl gewust, daß die Sachsen zugleich würcklich in Schlesien mit eingerückt.

Die Marburger stehen auch in Furchten, weil das Kriegs=Theatrum dortiger 30
Orten Jhnen so nahe kommet. Jch würde daselbst (auch) in vieler Unruhe leben, wenn ich noch daselbst seyn sollte. Sonsten weiß nicht, wie ich das verstehen sol, daß man mir ebenfalls aus München schreibt, man halte es daselbst nur vor ein Blendwerck, daß die Heßen gleichsam als Kriegsgefangene nach 35
Ingolstadt gebracht worden, wo nicht etwan dieses dadurch intendiret werden sol, daß, wenn der Printz Conti glücklich ist, die Heßen sich nicht vor den Frantzosen zu fürchten haben, die ihnen so nahe sind, auf welchen Fall man sich auch in Bayern fürchtet, daß die Frantzosen nicht wieder dorthin kommen. Die Sachen sind so unter einander verwirret, daß man nicht weiß, was man wünschen sol, wenn man seiner dabey nicht vergeßen wil. 40

Zu wünschen wäre wohl, daß die Allirten in Flandern gegen die Frantzosen glücklicher wären, als sie bisher gewesen sind: denn sonsten dörfften die Engländer auch wohl bald müde werden so unbeschreibliche Summen Geldes vor die lange Weile zuverschwenden. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz 45

Halle. d. 19 Jun.
1745.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff 50

NR. 231

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 30. JUNI 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 263r–264r. Bl. 263r, am oberen linken Rand, folgender Vermerk aus Manteuffels Hand: „resp. d 30. jun. od 1. jul.“ Der Brief Manteuffels vom 30. Juni oder 1. Juli ist nicht erhalten.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz sehr werthes vom 28 h. habe gestern wohl erhalten und ist mir ein sonderbahres Vergnügen gewesen, als mir daßelbe überbracht worden. Ich befinde mich Gott Lob! gantz wohl, auch die Füße, welche sonst zu dieser Jahres Zeit verdrüslichen Zufällen unterworffen gewesen, haben mir zwar in etwas gedrohet, aber doch nicht zu einem Ausbruche
10 kommen können. Dabey ist mir der Kopf aufgeräumt, ob gleich vielerley Ursachen vorhanden, welche denselben einnehmen könnten. Jch glaube dennoch, daß dieses noch eine Würckung von der Cur sey, darauf ich mir Hoffnung gemacht habe. Seynd dem vor uns so glücklich ausgefallenen Treffen in Schlesien, sind die Gerüchte wegen der Nachbahrtschafft, sonderlich in den letzten
15 Tagen, noch gestern so beschaffen gewesen, daß man dadurch gar leicht in Unruhe versetzt werden können. Nun aber redet man von dem Lager, welches auf der Brache bey Wettin errichtet werden sol, und zu welchem schon gestern einige Truppen in derselben Gegend ankommen: welches verursacht, daß viele aus der Stadt hinausgegangen, ob sie gleich nichts zu sehen bekommen, weil die
20 ungegründeten Gerüchte ihre Curiosität erwecket. Ich besorge, wenn das Lager erst bezogen worden, so dörrfte es bey uns so, wie bey Jhnen in Leipzig hergehen, woferne man jedermann so frey dahin zukommen verwilligen solte, wie bey ihrem Lager geschiehet. Ich wollte wünschen, daß das Campement von ihrer Seite weg geblieben wäre, so würde meines Ermeßens auch von unserer
25 Seite dergleichen nicht geschehen seyn. Nach den gestrigen frantzösischen Zeitungen mag es sehr schlecht um die Oesterreicher in Böhmen stehen, und wäre wohl zu wünschen, daß es nicht zu weiteren Thätlichkeiten kommen dörr-

ffte, sondern das geschähe, was doch zuletzt wird geschehen müßen. Und durch solche Zertheilung der Macht wird nirgends etwas ausgerichtet, und die deutschen Staaten reiben sich nur selbst zum Vortheile deßen auf, der sie gerne alle wil klein und ohnmächtig haben. Es ist aber vor die Musen betrübt, daß das Kriegsfeuer noch immer stärker wird und die Flamme weiter um sich greiffet. Ich fahre zwar in meinem Jure naturae fort, soviel ich kan: jedoch kan nicht leugnen, daß es ungehinderter geschehen würde, wenn nicht unterweilen niedrige Gerüchte die Gedancken stöhreten. Wie aber aus den gestrigen frantzösischen Zeitungen ersehen, so empfindet man in Marburg auch die Last des Krieges, und kan ich mir aus denen bekandten Umständen den Zustand der Universität leicht vorstellen, daß ich mir eben nicht wünschen möchte noch daselbst zu seyn. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz 40

Halle. d. 30 Jun.

1745.

gantz unterthänigster
und gehorsamster Diener
Wolff. 45

NR. 232

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 4. JULI 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 265r–266v. Bl. 265r, am oberen linken Rand, folgender Vermerk aus Manteuffels Hand: „resp. d 6. jul.“ Der Brief Manteuffels vom 6. Juli ist nicht erhalten.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Grafte,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Was Euer HochReichsgräfl. Excellenz mir den 30 Jun. berichtet, daß der Herr Baron von Mhlendorff in dem Auditorio Juridico öffentlich opponiren sollen, 5

habe mit vielem Vergnügen vernommen, und bin ich voraus versichert, daß er seine Sache recht wohl werde gemacht haben.

Ich würde gleich geantwortet haben, obgleich nichts zuschreiben habe, um
 10 nur den Empfang Dero Schreibens zu berichten, woferne nicht unsere Stadt mit allerhand Gerüchten wäre erfüllet gewesen, deren Wahrheit mehr zu wünschen, als zu vermuthen war. Denn es breitete sich schon Donnerstag ein Gerüchte aus, daß die Truppen, welche zwischen Drothe und Wettin ankommen waren, des Nachts wieder zurücke gezogen wären, und zwar weil sehr eilfertig
 15 ein Courier von der Armee aus Böhmen ankommen, der die Ordre dazu gebracht. Und nach diesem wurde gleich hinzugesetzt, daß es wenigsten zwischen Preußen und Sachsen zu einem Vergleich kommen wäre. Man konnte doch aber noch Freytags keine rechte Gewisheit haben, ob es wahr sey, daß die erst
 20 angelangten Truppen sich schon wieder zurücke gezogen hätten. Gestern aber hat der dortiger Orten herkommende Postilion solches versichert: allein die Ursache kan wohl niemand errathen, und werden die Soldaten solche selbst nicht wissen.

Bey uns hat man immer gesagt, daß die Sachsen vorhätten Halle auszuplündern und den gantzen Saale=Creiß zu verwüsten, und vermeinet man noch, es
 25 würde geschehen seyn, wenn das Treffen in Schlesien vor uns schlimm ausgefallen wäre. Jch habe mir aber dergleichen Vorhaben nicht einbilden können. Unterdeßen, da so klägliche Brieffe aus Landshutte hieher geschrieben worden, wie barbarisch man daselbst mit der Plünderung verfahren; so setzt dieses mich und andere in nicht geringe Furcht, wenn es hiesiger Orten zur Thätlichkeit
 30 kommen sollte: welche doch wohl weiter zu nichts nutzen würden, als daß ein Nachtbahr dem andern sein Land und Leute verderbte.

Ich fahre in meinem Jure Naturae wohl fort; jedoch macht es mir wenig Vergnügen, wenn täglich erfahre, wie so wenig man sich dar nach achtet, und die Gewaltigen in der Welt nicht bedencken, was Sie Gott und Menschen schuldig sind, auch nicht erkennen wollen, daß alles in die gröste Verwirrung kommet, so bald man von diesem ewigen und unveränderlichen Rechte abgeheth,
 35 und dem häufigen Unglück Thor und Thüren eröffnet werden. Ich bin vor die Glückseligkeit des menschlichen Geschlechtes, und wünschte zu dem Ende, daß die Regenten und diejenigen, so am Ruder sind, philosophirten, und die
 40 Welt mit Vernunft, nicht durch das Interesse mit Eigensinn regieret würde, wobey doch auch ein jeder sein wahres und beständiges Interesse ohne des andern Schaden finden würde.

Es stund dieser Tage in Zeitungen, daß man in Rom eine Schrifft herausgeben wollte, um zu erweisen, dem Pabst komme das Recht zu Könige abzusetzen und die Unterthanen ihrer Pflicht gegen sie zuerlassen. Jch weiß aber nicht,
 45 ob der catholische und der allerchristl. König sich damit werden bedrohen

laßen, welche das Ungewitter erregt und unterhalten. Wenn der gute Pabst die Macht beyder Könige hätte, so könnte er beßer Friede gebieten, als mit seinem Rechte, wenn es noch so gegründet wäre, indem das Recht ohne Macht; bey den Verkehrten, die nach dem Rechte nichts fragen; ein bloßer Rohrstab ist. 50
 Wenn man dem Pabste in der Christenheit ein solches Recht einräumen sollte, müste er auch ein gantz anderer Mann seyn, als diejenigen Päbste gewesen, die sich dergleichen Recht anmaßen wollen. Allein wo sollte man einen finden, der dieses Recht zur Wohlfahrt der Christenheit recht gebrauchte? Ich hätte zu Petro selbst wenig Vertrauen, denn er war zu hitzig und schlug schon zu, indem er fragte, ob man mit dem Schwerdte darein schlagen sollte? Verharre mit aller ersinnlichen Submission 55

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 4 Jul.

1745.

gantz unterthänigster und gehorsamster 60

Diener

Wolff.

NR. 233

WOLFF AN MANTEUFFEL

HALLE, 5. JULI 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 268r–269r. Bl. 268r, am oberen linken Rand, folgender Vermerk aus Manteuffels Hand: „Resp. d 6. jul.“ Der Brief Manteuffels vom 6. Juli ist nicht erhalten.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
 Gnädiger Herr,
 Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz dancke höchst verbundenst vor die Communication des Articuls aus den Hagischen Zeitungen, so hierbey wieder zurücke kommet. Mir ist der Titul, wie er jetzt lautet, nicht beandt gemacht worden, geschweige denn daß ich das Buch selbst sollte gesehen haben. Und also ist es 5

falsch, daß ich es approbiret. Wozu ich wie andere subscribiret, und ihm zu
 10 gefallen, weil er Recommendation aus Berlin mir überbracht, dazu geschrieben,
 ich hielte davor, daß es meritirte gedruckt zu werden, sollte bloß eine Wiederle-
 gung der Cartesianischen und so genannten Newtonianischen Philosophie seyn.
 Von der Religion ist gar keines Wortes gedacht worden, und sollte bloß eine
 weitere Ausführung von dem in Englischer Sprache gedruckten Büchlein seyn,
 15 darinnen so viel ich es in der Eile durchblättert nichts verfängliches zu finden
 war. Hingegen jetzt scheint es, daß er in der Religion und dem Staats=Regi-
 mente stöhren wil, und meinen Nahmen dabey misbrauchen: wozu ich nicht
 schweigen kan. Ich weiß aber nicht, wie ich es eigentlich anfangen sol. Wenn
 der alte H. HoffR. Mencke noch lebte, könnte ich leicht dagegen in die Acta
 20 Eruditorum setzen laßen. Allein da jetzt die Acta müßen censiret werden, und
 ich nicht weiß, wie der Censor möchte gesinnet seyn; so würde es nicht gerne
 sehen, wenn man es nicht wollte den Actis inseriren laßen: welches leicht von
 denen wiedrig gesinnten zu mehreren Erdichtungen könnte Anlaß geben. Es
 wird mir aber angenehm seyn Euer HochReichsgräfl. Excellenz Gutachten in
 25 dieser Sache zu vernehmen. Ich habe zwar gemeinet, man könnte warten, biß
 man das Buch zu sehen bekäme, und dann eine critische Recension davon
 denen Actis inseriren, wobey das nöthige vor mich zugleich beobachtet werden
 könnte. Allein da es vielleicht geschehen könnte, daß durch den Vorzug viele
 praeoccupiret würden; so scheint mir dieses auch nicht recht rathsam zu seyn.

30 Meine Antwort auf das vorhergehende werden Euer HochReichsgräfl. Ex-
 cellenz gestern Abend erhalten haben. Verharre mit aller ersinnlichen Submis-
 sion

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 5 Jul.

35 1745.

gantz unterthänigster und
 gehorsamster Diener
 Wolff.

NR. 234

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 15. JULI 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 271r–272r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz dancke gehorsamst vor die mir und meinem 5
Sohne in Merseburg erwiesene Ehren. Hierbey kommet der fünffte Tomus von
den Elementis Matheseos, welchen schon mit der Dienstags=Post zu über-
schicken mir vorgenommen hatte, wenn nicht daran wäre verhindert worden:
welchen Verzug nicht ungnädig aufzunehmen bitte. Es sol mir sehr angenehm
seyn, wenn Euer HochReichsgräfl. Excellenz darinnen etwas finden, das Hoch- 10
dieselben vergnüget.

Verwichenen Dienstag hat der hiesige Kriegs=Rath Erpel, welcher vieles
Getreyde bey den Pächtern auf dem Lande besprechen müßen, wieder aufzusa-
gen Ordre erhalten, daß sie es nun verkauffen mögen, an wen sie wollen. Wor- 15
aus man urtheilet, daß wir keine solche Gäste bekommen werden, welche die
hiesigen Früchte aufzehren, und vor die sie bestimmt waren. Gott gebe nur
ferner den Gedancken des Friedens, welche vor das beste des menschlichen
Geschlechtes sorgen sollen! Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 15 Jul.
1745.

gantz unterthänigster
und gehorsamster
Diener
Wolff. 25

P. S. Ich möchte wohl wißen, ob es Gelegenheit gegeben von des Hn von
Zechs Excellenz weiter zu erfahren, wie viel das bewuste Landgut in seiner

30 Nachtbahrschafft werth sey, oder ob derselbe vermeinet, daß man mit der Zeit wohl beßer ankommen könnte.

NR. 235

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 30. JULI 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 273r–274r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

5 Es thut mir zwar leid, daß Euer HochReichsgräfl. Excellenz, wie aus Dero Schreiben vom 27 Jul. ersehen, sich von unserer Nachtbahrschafft entfernen sollen; unterdeßen sehe doch die Sache mit eben den Augen an, wie Euer HochReichsgräfl. Excellenz, und ich würde selbst dergleichen Entschließung
10 genommen haben, wenn an Dero Stelle gewesen wäre. Ich wünsche dahero Euer HochReichsgräfl. Excellenz dazu Glück, und, wie ich überflüßig überzeugt bin, daß, was die Klugheit in solchen Fällen erfordert, S^e Königl. Maj. bey niemand andern so vollkommen würden haben antreffen können, so wünsche
auch, daß derjenige, welcher den Ausgang der Sachen dirigiret, denselben jener
einstimmig wolle seyn laßen.

15 Daß die Sachen in den Niederlanden vor die Allirten sehr schlecht lauffen, aber viel beßer am Rheine, giebt Franckreichs Absichten und, wie er gegen seine Allirten gesinnet, zur Gnüge zu erkennen. Und da in diesem verderblichen Kriege deßen Aufführung beständig von der Art gewesen; so können
Euer HRgräfl. Excellenz leicht erachten, was mich dabey am meisten Wunder
20 nimmt.

Mit meiner Arbeit, die ich bis Michaëlis zu stande zubringen gedachte, siehet es etwas mislich aus, und dörfte ich allem Ansehen nach wohl nicht damit fertig werden, wie gerne ich es auch selbst gesehen hätte.

Herr Prof. Bose hat mir seinen Discours sur la Lumiere des Diamantes p, den er vor den Printzen in Leipzig recitiret, und in Göttingen drucken laßen, zugeschickt. Da bisher die Herren Leipziger dergleichen nicht gethan; so glaube, es werde dieses Unternehmen von Jhnen nicht gleichgültig angesehen werden. 25

Hierbey überschicke das Monitum wegen des Hazfeldschen Buches, welches Euer HRgräfl. Excellenz Gutbefinden nach in die Acta Eruditorum eingerückt werden sollen, und überlaße Dero Einsicht, ob Hochdieselben etwas dabey zuerinnern finden, so noch hinein kommen oder auch darinnen geändert werden könnte. Jch empfehle mich unterthänigst zu Dero ferneren hohen Gewogenheit, und verharre mit aller ersinnlichen Submission 30

Euer HochReichsgräfl. Excellenz 35

Halle. d. 30 Jul.
1745.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff. 40

NR. 236

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 8. AUGUST 1745

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 275r–276v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Daß Euer HochReichsgräfl. Excellenz wegen Dero Abreise sehr beschäftiget sind, habe nicht allein vermuthet, sondern auch von meinem Sohne bey seiner Wiederkunfft von Leipzig mündlich vernommen. Dahero habe auch Bedencken getragen mit meinem Schreiben aufzuwarten. Damit ich doch aber nicht gantz vergeße meinen gehorsamsten Danck abzustatten, sowohl wegen der 5

10 Gnade und vielen Güte, welche Euer HochReichsgräfl. Excellenz meinem
Sohne erwiesen, als auch das höchst angenehme Praesent, die vortreffliche
Commentationem de Apparentiis Annali Saturni des Herrn Prof. Heinsii; so
habe es hiermit verrichten sollen. Leipzig kann sich nun gratuliren, daß es einen
15 Universität besondere Ehre bringet. Daher kan es ihren Hausen gar gerne ver-
geben, deßen Verlust mehr als überflüßig ersetzt worden.

Man schreibet mir von Caßel und Hannover, als wenn der Friede zwischen
der Königin von Hungarn und unserem Könige so gut abgeschlossen sey. Ob es
nun wohl dadurch einige Wahrscheinlichkeit haben möchte, weil der König
20 wieder zurücke kommt nach Berlin, und der alte Fürst von Deßau zu der Ar-
mee in Böhmen gehen muß, wo er nicht vielleicht schon gar abgereiset, auch
weil in Flandern die Sachen vor die Allirten allzu schlecht lauffen, und daselbst
ein größerer Widerstand nöthig ist; so sind doch noch viele andere Umstände,
welche mich sehr zweifelhaft machen.

25 Es wäre zu wünschen, daß die Disputation in Francken, wozu Euer Hoch-
Reichsgräfl. Excellenz die Theses zu überreichen, die Ehre gehabt, von der
Würckung wäre, daß wenigsten alle unsere Stände im Reiche von der ersten
thesi, quid sit Logica Gallica, überführet würden, und man ein Mittel erfinden
könnte, dem frantzösischen Gelde die potentiam obedientialem zu benehmen,
30 die ihm in der einen thesi vermöge der Erfahrung bey geleyet wird, so würde es
nicht mehr Wunder thun können, und alles ver(n/r)ichten, was die Gerechtig-
keit und das wahre Staats=Interesse wil befördert wißen.

Wenn unsere Publicisten einen solchen Begriff von dem Systemate des
Römischen Reiches hätten, wie ihn das Recht der Natur erfordert, und es nicht
35 vor ein Corpus monstrosum hielten, wenn sie überklug seyn wollten, sondern
als einen Staat ansehen, der aus vielen Staaten als einzelen Personen formiret
worden, und die Großen nach diesem sich richten wollten, um das wahre
Staats=Interesse zu ihrem Augenmerck zu machen; so würde das rechte patrio-
tische Gesinnen die jenige Einigkeit erwecken, wodurch die Logica Gallica
40 wenigstens in Ansehung unseres Reiches würde entkräftet und dem Frantzösi-
schen Gelde die potentia obedientialis benommen werden. Wenn ich künfftig
in meinem Jure Naturae auf den Unterscheid der Staaten kommen werde, so
werde ich auch in abstracto von dem jenigen handeln, dergleichen unser deut-
sches Reich ist und die Natur=Rechte eines solchen Staates demonstrieren: denn
45 ich als ein Welt=Weiser lebe in mundo rationali, davon ich in dem ersten Theile
meiner Theologiae naturalis einen Begriff gegeben, und weiß also von keinem
deutschen Reiche, welches denen zugehöret, so die allgemeine Wahrheiten auf
singularia appliciren sollen. Und dieses ist eine Arbeit vor gründliche Publicis-
ten, welche nebst der Gelehrsamkeit Wißenschafft und einen geübten Verstand

besitzen. Allein ich halte Euer HochReichsgräfl. Excellenz länger auf, als es 50
 Dero gegenwärtige Umstände erlauben. Ich empfehle mich demnach unterthänig
 zu Dero ferneren Gnade und hohen Gewogenheit und verharre mit aller
 ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 8 Aug.
 1745.

55

gantz unterthänigster und
 gehorsamster Diener
 Wolff.

NR. 237

WOLFF AN MANTEUFFEL
 HALLE, 12. APRIL 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 277r–278r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
 Gnädiger Herr,
 Hoher Patron.

Ich habe von H. Spenern das überschickte Exemplar von den Predigten des Hn 5
 Jerusalem richtig erhalten; aber nicht eher antworten wollen, biß ich dieselbe
 lesen können. Nachdem ich nun diese Feyertage Zeit dazu gewonnen; so ist
 solches mit vielem Vergnügen geschehen, und statte demnach Euer Hoch-
 Reichsgräfl. Excellenz davor meinen unterthänigen Danck ab. Herr Jerusalem
 ist nicht allein ein guter Redner und der deutschen Sprache wohl mächtig; son- 10
 dern auch ein guter Philosophus und Theologus, der durch aus mit vieler Ein-
 sicht und einer guten Beurtheilungs=Krafft begabet. Es ist aber zu bedauern,
 daß ihm die externa fehlen, welche einen Prediger bey der Gemeine beliebt ma-
 chen, und weil er nach Art der Engelländer seine Predigten ablieset, eine schwa-
 che und unveränderte Stimme hat, er nicht wohl und angenehm zu hören ist, 15
 und daher die Gemeine nicht weiß, was sie an ihm hat. Denn wenn man sich

bey Leuten aus Wolffenbüttel erkundiget, so wollen sie nicht wißen, daß er ein besonderer Prediger wäre, wie dann auch unsere Hallenser, die in Wolffenbüttel gewesen, da die Unruhe in hiesigen Gegenden war, dieses bekräftiget. Es ist
 20 freylich gut, wenn ein Prediger seine Zuhörer auch aufmercksam und rege machen kan, damit dasjenige, was er vorträget, einen Eindruck in ihr Gemüthe macht und ihren Appetit und Willen beweget.

In dem letzten Tomo der Histoire de l'Academie Royale des Sciences, welchen vor kurzem aus Paris erhalten, habe eine besondere Observation von den
 25 so genannten Plantis marinis, worunter man die Corallen=Gewächse rechnet, angetroffen. Man hat nemlich gefunden, daß die Naturalisten, wie man sie in Franckreich nennet, das ist, diejenigen, welche die Geschichte der Natur untersuchen, sich bisher bey vielem, als z. E. bey den Corallen=Gewächsen betrogen, indem sie dieselben unter die Pflantzen gerechnet, maßen dieselben ein
 30 Werck sind, welches von insectis wie die (Wachs)gehäuse von den Bienen erbauet worden, darinnen sie ihre Wohnung haben: wovon man verschiedene Experimente anführet, wodurch solches bestetiget wird. Und ist sich zu verwundern, wie so kleine Thiergen dergleichen große Wercke verfertigen können. Und siehet man hieraus, was viele kleine mit einander vereinigte Kräfte ausrichten können. Und da ich in dem sechsten Theile meines Juris Naturae, wo ich zum Beschluß deßelben de officiis et jure eruditorum gehandelt, erwiesen, daß das ewige und unveränderliche Gesetze der Natur die Gelehrten verbindet mit vereinigten Kräfften die Erkänntnis der Wahrheit in Wißenschafften und
 35 Künsten zu befördern, so wollte wünschen, daß sie zu denen insectis giengen, und von ihnen lerneten, was sie zu thun hätten. Im übrigen bleibt es wahr, daß Gott am grösten in dem kleinsten, und die Memoires des Insectes des Hn de Reaumur zeigt augenscheinlich und überflüßig, daß bey denen selben viel wunderbahre Dinge vorkommen, als bey den großen Thieren, und sie in ihrer Arbeit, die sie verfertigen, die grösten Künstler übertreffen. Und zwar je kleiner
 40 dieselben sind, so daß man mit bloßen Augen ihrer kaum, oder gar nicht wahrnimmet, je künstlicher arbeiten sie.

Ich verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 12 April.

50 1746.

gantz unterthänigster und
 gehorsamster Diener
 Wolff.

NR. 238

MANTEUFFEL AN WOLFF
DRESDEN, 15. APRIL 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 279r–280v.

TEXT

A Mr. le Bar. de Wolff, p
à Dr. ce 15. Avr. 46.

Mr.

Vous ne pouviez me dédommager plus agréablement du long silence, que vous avez gardé, à mon égard, que par la lettre, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 12. d. c. Non seulement je suis charmé du jugement, que vous y portez du caractère estimable du Sr. Ierusalem et du défaut |: si essentiel, selon la pluralité des voix, dans un Predicateur Allemand :| qu'il a contracté en Angleterre, et qui l'a induit, à donner dans la Monotonie, et à prêcher sans gestes, et sans animer ses discours par ces atours extérieurs, que le plus grand nombre, ou le commun de nos compatriotes; la plupart plus attentifs, pour ainsi dire, à l'écorce, qu'un noyau d'un discours; regarde ordinairement, comme le talent principal d'un Prédicateur: Mais je vous suis aussi très redevable de la part, que vous avez la bonté de me faire, de la nouvelle découverte de Mess. les Naturalistes françois, touchant la nature du corail.

Ce que vous m'avez mandé de Mr. Ierusalem m'empêchera d'exécuter une idée, que j'avois conçue à son sujet, et qui étoit celle, de tacher de le faire appeler ici, pour remplacer nôtre defunt Marperger. Mais comme les esprits superficiels n'abondent pas moins ici, qu'ailleurs; et que le défaut, auquel on vous a dit, que cet habiler homme s'est habitué, le feroit sûrement regarder, comme un très pauvre Prédicateur, et me feroit passer, moi-même, pour un mauvais connoisseur; j'aime mieux ne le pas mettre sur le tapis, que de l'exposer à quitter un poste, où il est parfaitement estimé et honoré, pour celui d'ici, où il ne seroit applaudi, que par un très petit troupeau de gens sensez, tandis que le gros de ses auditeurs; accoutumez à admirer les pauvretés mystiques et inintelligibles du

25 defunt, et les savantes radotteries du fameux Loescher; le sifleroit sûrement lui
et tout le merite superieur, que le petit troupeau luy trouveroit.

Jl seroit injuste d'avoir nommé les radoteries du vieux L., sans vous en don-
ner un exemple tout recent. Préchant, le jour de pâques, il se jetta; je ne sai plus
à quel propos; sur Ps. 16 v. 7, auch züchtigen mich meine Nieren des Nachts, et
30 il embellit son sermon de tant de doctes reflexions physiques sur l'usage et les
differentes fonctions des reins, que plusieurs Lucrèces ne purent les entendre,
sans se couvrir le visage de leurs éventails, et que bien de jeunes gens y de-
vinrent plus savants, que s'ils avoient été à une leçon anatomique.

Les réflexions, que vous faites, à l'occasion de la découverte physique, et les
35 leçons salutaires, que vous dites avoir données, dans le Tome VI. de votre
Droit de la Nature, à Mess. les Savants, sont bien dignes de vous, et du zèle
infatigable, avec lequel vous travaillez au bonheur du genre-humain, et à la
découverte des Veritez. Mais, quand ces savants deviendront-ils assez dociles;
quand seront-ils, sur-tout, assez d'accord entre eux, pour suivre des conseils si
40 sages?

Je me fais d'ailleurs un plaisir singulier de trouver, à mon arrivée à Leipsig, la
nouvelle partie de vótre susdit Dr. de la Nat., et je suis toujours, avec cette
sincere et ancienne estime, que vous me connoissez,

Monsieur p

NR. 239

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 6. MAI 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 281r–282r. Oben links, 551r, folgender Vermerk Manteuffels: „rép. le 7. May“ Der Brief Manteuffels vom 7. Mai ist nicht erhalten.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Grafte,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Auf erhaltene gnädige Erlaubnis übersende hierbey in einem emballirten Pac- 5
quet Euer Hochreichsgräfl. Excellenz mein exemplar von den zu Verona wie-
der aufgelegten Wercken vor den Herrn Cron=Groß=Cantzler Zaluski nebst
einem lateinischen Brieffe, mit unterthänigster Bitte es überlieffern zu laßen.
Ich habe es noch ungebunden liegen gehabt, weil vermeinet, es sollte auch das
Jus Naturae dazukommen. Allein da der Buchführer sich von dem Schaden, der 10
ihm durch den großen Brand verursacht worden, nicht sogleich wieder erhoh-
len können, und erst die lateinischen Opera mathematica zu drucken angefan-
gen; so dörrfte wohl noch lange es sich verziehen, biß solches geschähe. Un-
terdeßen habe doch jederzeit ein exemplar von hiesigem Drucke von dem Jure
Naturae an gedachten Herrn Cron=Groß=Cantzler abgeben laßen, welches 15
Dieselben auch jederzeit gnädig aufgenommen. Weil ich vernommen, daß der
Beichtvater des Churfürsten von Bayern P. Stadler, ein Iesuit, Sr Churfürstl.
Durchl. die Gedancken wegen meiner Standes=Erhöhung beygebracht, so war
willens demselben mit den Veronesischen Exemplaribus ein Praesent zu ma-
chen; allein weil das Jus naturae fehlte, habe es unterlaßen. Und mir ist nun lieb, 20
daß es nicht geschehen, da ich es besser anbringen können. Ich wollte wün-
schen, daß die Geistlichkeit in Pohlen des Sinnes würden, den der General der
Franciscaner P. Evora in Rom gehabt; wie mir vor einigen Jahren erzehlet wor-
den von einem, der in Rom mit ihm gesprochen; welcher erkandt, daß die
Scholastische Philosophie einer Reformation gebraucht hätte, und deswegen die 25
Mönche in der Porta coeli angehalten, täglich in meinen Schrifften zu studiren.
Wer weiß was die ertheilte Censur der P. P. Inquisitorum noch vor eine gute

Würckung haben kan, vor die ich alles hingeben wollte, was in meinem we-
 nigem Vermögen stehet, als der ich nichts mehr suche und wünsche, als daß
 30 Wahrheit und Tugend, die von einander unzertrennlich sind, unter den Men-
 schen immer mehr und mehr ausgebreitet werden. Ich verharre mit aller
 ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 6 Maji.

35 1746.

gantz unterthänigster und
 gehorsamster Diener
 Von Wolff.

NR. 240

WOLFF AN MANTEUFFEL

HALLE, 8. MAI 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 283r–284v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
 Gnädiger Herr,
 Hoher Patron.

5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz statte meinen unterthänigsten Danck ab, daß
 Hoch Dieselben sich Selbst bemühen wollen das überschickte an den Bischoff
 von Cracau abzugeben. Ich hätte wollen wünschen, daß das Jus Naturae auch
 schon zu Verona wäre nachgedruckt gewesen, damit das Werck complet wäre.
 Jedoch ist es gut, daß die Metaphysick und Philosophia practica universalis
 10 vollständig sind.

Herr Formey hat an mich geschrieben, und mir den vierdten Theil von
 seiner Belle Wolfienne geschickt, darinnen eine Übersetzung von der Ontologie
 enthalten, oder dem ersten und andern Capitel der deutschen Metaphysick.
 Und ich glaube, daß dieses auch beßer sey als seine Gespräche, die er angefan-
 15 gen hatte. Er hat mir zugleich committiret Euer HochReichsgräfl. Excellenz

seinen unterthänigsten Respekt zu vermelden: welches ich hiermit auf das beste verrichtet haben wil.

Die Waesberge in Amsterdam haben mir die Holländische Übersetzung von den drey Theilen der *Physick*, den drey Theilen der *Experimente*, dem Auszuge von der *Mathematick* und denen *Tabulis Sinum*, wie auch der *Etbick* und *Politick* 20 überschickt, daß sie allda alle deutschen Schrifften übersetzt. Sie müßen doch ihr conto dabey finden, weil sie gerne noch mehreres übersetzen wollen. Ich wil ihnen rathen vor der Hand mit Übersetzung der Horarum subsecivarum fortzufahren, weil meines Erachtens dadurch die Liebe und Lust zu meiner Philosophie desto mehr erwecket und vermehret werden könnte, zumahl bey denen 25 gelehrten, bey welchen die reellen studia gantz liegen. Herr König aus der Schweiz, von dem ich einmahl in meinen Briefen gedacht, und der nun ein Professor Matheseos in Francker ist, hat mir vor einiger Zeit geschrieben, was vor eine große Unwißenheit in der Philosophie bey den Gelehrten in Holland sey, und wie sie sich ärger als wohl die Polnische Clerisey fürchten, daß unter dem, was sie nicht gelernet, ein verborgenes Gifft stecken möchte, so daß sie ihnen selbst nicht trauen eine Sache nur zuleßen, oder einen, der davon redet, anzuhören. Hingegen hat mir der Factor der Waesberge in Amsterdam gleichfals vor einiger Zeit, als der Anfang der Holländischen Übersetzung war gemacht worden, mündlich referiret, daß die Kaufleute in Amsterdam vielen 30 Geschmack an meiner Philosophie fendeten, und sich von einem gewissen Manne, der meine Schrifften fleißig gelesen, darinnen täglich unterrichten ließen: wodurch er viel Geld verdienete, weil sie es ihm gantz anders, als die Studenten bezahlten, wie leicht zu glauben. Als ich nach Marburg kam, hatten wir daselbst einen Professorem Gallicae linguae, der zugleich frantzösischer Prediger war. Dieser wollte meine Deutsche Schrifften ins Frantzösische übersetzen und in Holland drucken laßen. Er konte die Sachen im Frantzösischen wohl exprimiren, und derselbenhalber conferirte er fleißig mit mir. Allein er hatte einen besonderen Zufall, den er sich durch Aergernis zugezogen hatte, daß der chylus meistens dem natürlichen Gang mit fortgieng, und er also seinen Geist 40 aufgeben muste, da er kaum einige Capitel in der Logick absolviert hatte. Wenn er mit dieser Arbeit hätte können zustande kommen, so zweiffele nicht, es würde in Holland und Franckreich eine gute Würckung gehabt haben. Die Engelländer wären am geschicktesten meine Art zu philosophiren hoch zu treiben; allein ihre Natiomania, deren Verwerflichkeit ich in dem VI^{ten} Theile 50 meines Juris naturae erwiesen, läbet ihnen nicht zu einem Ausländer einen Ruhm zuzueignen, den sie nicht eher gehabt zu haben vorgeben können. Der General Andrasi hat nach dem Dreßdenischen Frieden aus Jtalien an mich geschrieben, daß er jetzt mein Jus naturae durchstudire, und sich verwundert, daß, da man heute zu Tage ein so großes Licht von dem, was rechtens ist, hat, 55

die Menschen doch weniger auf Recht und Billigkeit sehen, als zu andern Zeiten geschehen. Unterdeßen hat seine Propheceyung eingetroffen, wenn sie nur zeitig gnung suceurs bekämen, die Spanier Meiland bald wieder würden reimen müßen, und die Sachen in Italien ein anderes Ansehen gewinnen.

60 Ich verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 8 Maji.

1746.

65

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
V. Wolff.

NR. 241

MANTEUFFEL AN WOLFF

LEIPZIG, 10. MAI 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 285r–286v.

TEXT

A Mr. le Bar. de Wolff,
à L. ce 10. May. 46.

Mr.

Votre lettre d'avant hier; que j'eus l'honneur de recevoir hier; m'a fait beaucoup de plaisir, en plus d'un sens. Je suis charmé, surtout, de la bonne grace, avec
5 laquelle vous avez cédé vos exemplaires de l'Edition de Verone au digne
Evêque de Cracovie, qui ne manquera pas de vous en témoigner, lui-même, sa
réconnoissance. Vous ne pouviez, en vérité, rien faire de plus à propos, ni qui
convint mieux au dessein, que ce prélat semble avoir formé, de faire goûter
votre Philosophie au barbare clergé Polonois. Ces idiots n'oseront plus grouiller
10 contre ce dessein, dès qu'il pourra les convaincre par les exemplaires de Verone
que ceux-ci ont été imprimez, avec l'approbation des P. P. Inquisiteurs.

Je n'ai pas encore vu la dernière partie de la belle Wolfienne: Mais je ne doute nullement, que l'Auteur n'y ait mieux réussi, que dans les 3. premières, qui traitoient des sujets si graves d'une manière un peu trop comique. Au cas que vous aiez encore occasion d'écrire à Mr. Formey, je vous prie, de le remercier de ma part, de l'honneur de son souvenir. 15

Je me réjouis extrêmement de l'empressement, avec lequel on traduit vos ouvrages allemands en Hollandois; quoique j'aie quelque peine à combiner tant de zèle, avec ce que le Professeur Koenig vous a mandé de la manière de penser des savants en Hollande, par rapport à votre Philosophie. En attendant le conseil que vous avez donné aux sieurs Waesberge, de faire traduire vos *heures perduës*, me paroît très sensé et d'un très bon effet, puisque les pièces, qui y sont contenuës, sont principalement faites, pour faire sentir l'utilité de vos principes, et pour enseigner leur application à d'autres sciences. 20

Les Hollandois cependant ne sont pas les seuls, qui traduisent vos ouvrages. Il y a aussi des François qui y travaillent, et j'en connois un, depuis ce matin, qui s'est avisé de traduire, et de faire imprimer anonymement en Hollande, votre Psychologie. On m'en a même promis un exemplaire, que je prendrai la liberté de vous envoyer, dèsque je l'aurai reçu; supposé qu'il ne vous soit déjà connu. 25

Nous avons d'ailleurs ici un Abbé Italien, nommé, ce me semble, Nicolini; qu'on dit être fort savant, et fort riche, et qui m'a long-tems entretenu, ce matin, sur votre sujet, aiant même l'intention de vous aller voir après la foire, et m'ayant prié de vous mander préalablement, qu'il y a à Venise un Abbé, Conti, qui travaille actuellement à un traité sur l'immortalité de l'ame, prouvée selon vos principes. En un mot, votre Philosophie gagne tous les jours plus de terrain, et je ne doute pas qu'il n'en résulte enfin; tant en Italie, que par tout ailleurs; ce que vous disiez dans votre lettre précédente, que vous voudriez voir arriver, au prix de tout ce que vous possédez au monde. Je vous félicite cordialement de tant d'heureuses apparences, et je suis constamment avec l'estime la plus distinguée, 30 35 40

Mons.^r, p

NR. 242

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 11. MAI 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 287r–288v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Auf Euer Hochreichsgräfl. Excellenz hochwerthes vom 10 h. habe gleich ant-
worten sollen, ehe mir einige Punkte aus dem Sinne kommen, dabey etwas zu
erinnern habe. Mr. Formey hat sein Vorhaben auf Einrathen des H. Jarriges
geändert, und in eine bloße Übersetzung meiner deutschen Schrifften
10 verwandelt. Er hat also mit der Ontologie aus der Metaphysick den Anfang
gemacht. Und die Noten, so er beyfüget, sind genommen aus den Anmerckun-
gen, die ich von derselben herausgegeben, insoweit sie den Text erläutern. Mich
wundert aber, warum er es unter dem vorigen Titul Belle Wolfienne continu-
iret, da er nicht nur einen andern Verleger und größer format hat, welches sich
zu dem vorigen nicht schicket, sondern auch diese Übersetzung mit dem
15 Vorhergehenden nichts gemein hat. Wie die Übersetzung gerathen, werden
Euer HochReichsgräfl. Excellenz beßer als ich urtheilen können. Sonst schreibt
er mir, daß er nun von den vorigen Zweiffeln, die er gehabt, völlig befreyet sey.

- Herr Professor König redet nur von den Professoribus der Holländischen
Universitäten, und denen Studiosis, die ihren Lehrern folgen, folgends von dem
20 Hauffen der gelehrten. Hingegen giebt es in Holland viele andre vornehme und
niedrige Personen, die sich nach dem Geschmack der gelehrten nicht richten.
Unter die ersten kann ich den Hn von Ginckel rechnen, den Euer Hoch-
Reichsgräfl. Excellenz als Abgesandten im Berlinischen Hoffe kennen werden,
und die jenigen von den Staaten von Utrecht, welche mich nach Utrecht zur
25 Profession verlangt: Unter die andern aber Kaufleute und andere vermögende
Personen, die von der Gelehrsamkeit nicht Profession machen.

Die Psychologie, welche ein Anonymus in frantzösischer Sprache als ein
specimen von meiner Philosophie drucken laßen, ist ein Excerptum aus dem

ersten Theile der lateinischen Psychologiae empiricae, welcher von den facultatibus cognoscendi handelt. Ich habe es schon verwichene Michaëlis=Meße erhalten. Die Vorrede hält verschiedene sentiment des Autoris von dem, was meine Philosophie angehet, in sich. Davon ich Euer HochReichsgräfl. Excellenz Urtheil erwarte, wenn es ohne Beschwerde geschehen kan. 30

Der Besuch des Hn Abt Nicolini wird mir sehr angenehm seyn. Den Herrn Abt Conti kenne ich von langen Jahren her, indem ich fast vor 30 Jahren Brieffe von ihm erhalten, oder wohl noch länger, wie des Hn v. Leibnitz Monades noch ein Rätzel waren, wiewohl auch noch jetzt die wenigsten dieselben kennen, und von seinem Systemate einen rechten Begriff haben, als welches erst sich da anfänget, wo meines aufhöret. Die Confusion aber hat H. Bülfinger gemacht, welcher zuerst mit der Philosophia Leibnitio-Wolfiana aufgezogen kommen. Und also könnte man auch noch wohl jetzt sagen, daß die Monades Leibnitianae, darauf sein eigentliches Systema gebauet ist, ein Rätzel sind, so noch nicht völlig aufgelöset, und ich nicht auflösen mag, ob ich wohl könnte, weil ich es zu meinem Vorhaben nicht brauche, ich auch diese Sache in ihrem Werth und Unwerth beruhen laßen. Der Abt Conti schreibet eine so schlimme Hand, als ich mein Lebe=Tage nicht gesehen, und wenn man lesen wil, was er geschrieben, muß man erst wie in cryptographischen Brieffen einen Schlüssel suchen. Es ist eben derjenige, welcher einen Mediateur zwischen dem Hn von Leibnitz und dem Hn Newton abgeben wollte in dem Streite wegen der Erfindung des calculi differentialis, weil er dazumahl eben in Londen war, und nach diesem mit dem Hn Newton zerfiel, weil er ein Abregé von seiner Chronologie, so er ihm communiciret hatte, in Paris bekandt gemacht, wo es mit critischen Noten gedruckt ward, und da ihn Newton vor keinen großen Geometram oder Algebraisten erkennen wollte, so abject von den algebraischen Erfindungen, wie sie heute zu Tage so hoch getrieben werden, urtheilte und öffentlich declarirte, daß er Newtons und seines gleichen Ruhm niemahlen verlanget, auch noch nicht darnach strebte, und aus der neueren Algebra ein Mode=Studium machte, welches mit der Zeit wie die vor diesem hochgepriesene Metaphysica Scholasticorum wieder ihren Abschied bekommen würde: welches Urtheil ich mich besinne auch in den Leipziger Zeitungen der gelehrten gelesen zu haben. Mir fällt hierbey ein, daß der H. Graff von Nimptsch, welcher unter der vorigen Regierung in großer Dignität und Ansehen in Schlesien war, und bey dem auch ich sehr wohl angeschrieben war, vernommen, daß er aller Orten in Jtalien gelehrten angetroffen, die viel auf 35 40 45 50 55 60

65 meine Philosophie gehalten, sonst aber von keinem Gelehrten in Deutschland
auch nur dem Nahmen nach gewust.

Ich verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 11 Maji.

70 1746.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 243

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 7. JUNI 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 289r–289v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz haben gar wohl eingesehen, daß die Anspa-
chische affaire, nach der der H. Secretarius Voigt sich erkundigen sollen, mir
unbekandt ist, indem ich mit dem Acten=Wesen nichts zu thun habe, ob gleich
die Professio Juris Naturae et Gentium hier zu der Juristen=Facultät gehöret,
indem es mein Werck nicht ist meine Zeit mit Acten zuzubringen und ich die-
10 ser wegen nicht erst in Doctorem Juris promoviren wollen, welches ich in Mar-
burg nicht thun wollte, als man mir es um sonst offerirte. Die Zeit ist mir zu
kostbahr als sie um das Geld zu verkauffen, welches die Facultät vor die Ac-
ten=Arbeit einbringet. Da nun der H. Böhmer Ordinarius Facultatis Juridicae
15 ist und die Direction über die Acten hat, so habe ihn durch meinen Bedienten
zu demselben bringen laßen, und zugleich den Brief des Hn von Seckendorffs,
welchen der H. Secretarius mir dieser wegen eingehändiget, communiciret. Er
wird also daselbst diejenige Nachricht erhalten haben, die er verlanget, und ich

zweifle nicht, er werde auf des Hn von Seckendorfs Schreiben reflectiren, und die Ausfertigung des Responsi bestmöglichst beschleunigen. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

20

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 7 Jun.

1746.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

25

NR. 244

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 16. JULI 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 290r–291v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Grafte,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Das auf Ordre Euer HochReichsgräfl. Excellenz von dem Hn Spener mir zuge- 5
schickte Programma invitatoriam zu Anhörung der Lob=Rede auf den Herrn v.
Leibnitz habe richtig erhalten. Der gute Leibnitz würde wohl nicht geglaubt
haben, daß man, seiner Geburt wegen, ein festum seculare in Leipzig halten
würde, das er in seinem Leben pro patria ingrata gehalten. Denn es ist bekandt,
wie mir auch solches selbst von dem Hn D. Rechenberg und dem alten H. Lic. 10
Otto Mencken mehr als ein mahl erzehlet worden, die ihn als ihren Commilito-
nem gekannt; daß er deswegen aus Leipzig gegangen, weil man ihn nicht zum
Doctore Juris machen wollte, und er auch dieser wegen, wenn er gleich über
Leipzig reisen müßen, niemahlen in die Stadt hineinkommen, außer ein einiges
mahl auf ein paar Stunden, als er die MSC. Kepleri bey dem damahligen M. 15
Hanschen, der sie von des Hevelii Erben gekaufft hatte, ansehen wollen, wie
ich von ihm selbst vernommen, als er von dar herüber kam, und mich be-

5

10

15

suchte. Vielleicht werden Euer HochReichsgräfl. Excellenz auch noch nicht
 wissen, daß er niemahlen ein Diploma nobilitatis erhalten, er auch sich selbst
 20 niemahlen von Leibnitz geschrieben, sondern nur a populo geadelt worden, wie
 etwan der Heil. Nepomuck von dem Volcke vor einen Heiligen erkandt ward,
 ehe noch derselbe von dem Pabste canonisiret wurde, und ihm auch noch ante
 canonisationem in allen Kirchen und auf den Straßßen Statuen aufgerichtet wur-
 den, dabey man ihn als einen Heiligen verehere: welches mir der P. Heinrich e
 25 Societate Jesu, als ich ihn A. 1707 zu Breßlau besuchte, als etwas Wunders-
 würdiges erzehlete. Wie aber der H. v. Leibnitz A. 1715 in Wien das Praedicat
 als HoffRath von dem Keyser erhielt, wie man ihn nicht als einen würcklichen
 Reichs=HoffRath reüssiren wollte, hat ihn nach diesem auch vox populi cano-
 nisiret. Es ist aber auch denen, die ihn genauer gekennet, bekandt, daß bey ihm
 30 der Nahme Philosophus, Mathematicus und ein großer Gelehrter mehr galt als
 alle Praedicate und Standes=Erhöhungen, und er nach diesen wenig fragte.

Von den Neuigkeiten unserer Universität habe folgendes zu berichten. Euer
 HochReichsgräfl. Excellenz wird sonder Zweiffel schon bekandt seyn, daß ein
 gewißer Frantzösischer Tractat von dem Zustande des Menschen in der Erb-
 35 sünde hier übersetzt und gedruckt worden: worüber unser H. D. Baumgarten
 große motus excitiret und bey unserem Hn Böhmer großen beyfall gefunden,
 so daß der Factor in der Bücher woldischen Handlung, der es drucken laßen, in
 Verhaft genommen und die Inquisition wieder ihn angestellet, die Exemplaria
 aber confisciret und ihm weggenommen worden. Das geistl. Departement in
 40 Berlin hat die Sache auch gut geheißsen, und in der Inquisition fortzufahren
 nomine Regis Befehl ertheilet. Weil man ihn aber mit seiner Defension pro
 avertenda inquisitione speciali nicht hören wollen, darauf H. Böhmer auf das
 hefftigste bestanden; so hat er sich immediate zu dem Könige gewandt. Und
 hierauf haben S^c Maj. die Ordre ertheilet, daß die Inquisition gleich sollte sup-
 45 primiret, die Exemplaria ihm wieder extradiret und der Theologischen Facultät
 ein Verweiß gegeben werden, daß sie dergleichen Confiscation und Inquisition
 veranlaßet, die Universität aber künfftig sich nicht wieder unterstehen sollte
 ohne S^r K. M. Permission dergleichen zu unternehmen. Und obgleich das geist-
 liche Departement deswegen weitläufftige Vorstellung gethan, so ist derselbe
 50 deßen ungeachtet vollzogen worden: welches Hn D. Baumgarten und H. Böh-
 mern sehr kräncket. Ich sagte es vorher, man sollte die Saiten nicht so hoch
 spannen, es könnte so ergehen, wie es erfolget: allein ich fand kein Gehöre.
 Meine Meinung war, man sollte den Verkauf inhibiren, und den Verleger wegen
 unterlaßener Censur straffen, und so wären keine Weitläufftigkeiten daraus
 55 erfolget.

Herr D. Baumgarten hat eine Vorrede zu einer Introductione in Epistolam
 Pauli ad Philippenses gemacht, darinnen er in einigen Puncten den Autorem

wiederlegen wil, deßen Tractat Decouverte de la verité et le monde detrompé à l'égard de la philosophie et de la religion in Holland verbrandt worden, und von dem mir Euer HochReichsgräfl. Excellenz nur die Nachricht ertheilet, daß er sich meines Beyfalls rühmete. Er hat die giftigsten Passagen wieder die Schrifft und christl. Religion excerpirt, und bekandt gemacht, was beßer unbekandt geblieben wäre. Seine Wiederlegung aber excelliret mehr in Schimpfwörtern, die sonder Zweifel einen Eifer vor die Religion anzeigen sollen, als sie Gründlichkeit zeigt, welche durch jene verdunkelt würde, wenn sie gleich darinnen befindlich wäre. Ich möchte wissen, was H. D. Jöcher davon hält, der sonder Zweifel diese Vorrede wird gelesen haben. Wäre es denn nicht theologisch, wenn man Paulum stylo Pauli defendirte und mit einer Gemüthsverfaßung, die seiner ähnlich wäre, damit diejenigen, welche man wieder das Gifft verwahren wil, nicht von ihrer nöthigen Aufmercksamkeit abgezogen würden? Und wäre es nicht beßer verborgenes Gifft im verborgenen laßen, als daßelbe denen, die Appetit dazu haben, vorsezen, und sie hernach vor demselben zu warnen? Ich verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 16 Jul.
1746.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 245

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 17. JULI 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 292r–293r.

TEXT

A Mr. le Bar. de Wolff,
à L. ce 17. juil. 46.

Mr.

Je me sai bon gré de vous avoir envoié le Programme, touchant feu Leibniz, puisqu'il m'a attiré une lettre aussi curieuse et interessante, que celle que vous
5 m'avez fait l'honneur de m'écrire hier. J'ignorois les Anecdotes, qu'elle contient au sujet de ce savant defunt: Mais il y en a une parmi, dans laquelle vous vous trompez. Vous croiez, que Leibniz n'est plus revenu, qu'une seule fois; et que pour peu d'heures seulement; à Leipsig, après qu'on lui eut refusé le bonnet Doctoral: Mais c'est une erreur. Je l'y ai vu moi-même, et j'ai, qui plus est, diné
10 avec lui |: et ce fut, ce me semble, en 1703. :| chez le defunt Marechal, C. de Flemming, dans la maison de feu Romanus, où je logeai avec le dit Marechal, qui en faisoit beaucoup de cas, et par le moyen duquel ce celebre Philosophe vouloit introduire en Saxe la plantation des Mûriers.

Je connois le traité du peché originel: Mais je ne savois pas, qu'on l'eut traduit à Halle, ni que cette traduction eut causé tant de déboires à Mess. vos
15 Théologiens, qui auroient fort sagement fait, s'ils avoient suivis le conseil, que vous leur aviez donné.

J'ignorois pareillement, que le D^r. Baumgarten s'est avisé de refuter le livre confisqué de ce fou de Hazfeld. Je ne sai, quelle utilité ce Docteur a pu se pro-
20 mettre de la refutation d'un livre fanatique, qui a été suffisamment refuté par la confiscation des Hollandois, et dont l'Auteur a été formellement proscrit des Provinces unies. Jl en est, sans doute, de ces sortes de matières, comme vous dites. Jl vaudroit toujours mieux les supprimer, que de les relever, fut-ce même en les refutant solidement; puisque, tout ce qu'on en peut dire, ni sert, qu'à les
25 faire connoitre à ceux, qui les ignoient, et qu'à troubler le repos et la cervelle

de ceux, qui étoient fort heureux, de n'en avoir jamais entendu parler. Je doute cependant, que M^r. Ioecher ait vu cette préface de Baumgarten: Au-moins ne m'en a-t-il jamais parlé, quoique je le voie assez souvent. Mais je lui en demanderai des nouvelles après demain, quand il viendra diner avec moi.

Pour revenir au Programme susmentionné, je m'étois proposé de le faire suivre, par une copie du discours, auquel il servoit d'invitation. Mais ce discours est une piece si triviale, si seche, si peu digne de son sujet, et l'Orateur la prononça si pitoyablement, que je voudrois, pour l'amour de lui, qu'il ne se fut jamais avisé de s'en mêler. Tout ce qu'il disoit de son heros, étoit, à dire vrai, très louable: Mais ce n'étoit que des choses fort ordinaires et communes, qui se trouvent en mille brochures, où il est fait mention de Leibniz, et qui sont applicables à chaque Regent d'Ecole.

En attendant, il y en a ici, qui se donnent beaucoup de peines, pour porter cette Academie à faire ériger une Statue à l'honneur de ce Leibniz, quoique je doute, qu'ils y reussissent. p

NR. 246

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 27. JULI 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 294r–295r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Grafte,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz werden hierbey wieder zurücke erhalten die Oration auf die Memoriam secularem des Hn v. Leibnitz, vor deren Communication ich gehorsamst dancke. Wenn der Redner des Hn Fonetenells Eloge gelesen hätte, die in der Histoire de L'Academie des Sciences befindlich, würde er mehrere Materia zu seiner LobRede darinnen gefunden haben. Die Bergwercks=Machine hätte er immer weglaffen mögen. Denn der Erfolg davon war so schlecht, daß er sich mit mechanischen Künsten nicht mehr abgeben

wollen, und der berühmte D. Becher ihn deswegen verspottet. Daher er auch nichts davon hören mögen. Sein Werck war Theorie; in der Kunst war er nicht erfahren. Deswegen er auch nach einer unglücklichen Probe sich nicht weiter
 15 daran wagte.

Ich habe mit beygelegt den kleinen Tractat, wozu H. D. Baumgarten die Vorrede gemacht, darinnen er Paulum wieder den Hatzfeld defendiret. Und können Euer HochReichsgräfl. Excellenz nun selber urtheilen, wie die Verthei-
 20 digung gerathen, und wenn H. D. Jöcher die citirten loca aus der Apostel=Geschichte nachschlagen wil, wird er leicht sehen, ob er dasjenige daraus geschlo-
 ßen, was daraus sich schließen läßet, wovon ich nur die Frage anführen wil, ob der Apostel Paulus geritten, oder zu Fuße gegangen, und ob er von den Wunderwercken Christi bey seinem Leben auf Erden etwas gehöret.

Daß der böse Mensch meinen Nahmen zu seiner ungereimten und gottlosen
 25 Schrifft gemisbrauchet um dadurch den Abgang zu befördern und sich credit zu machen, fällt mir allerdings empfindlich. Und werde ich nicht unterlaßen meine Mesures darnach zu nehmen, wenn nur erst die Bibliotheque raisonnée werde können zu sehen bekommen. Hier hat niemand frantzösische Bücher als der frantzösische Buchführer Sellius. Er hat mir aber sagen laßen, mit derglei-
 30 chen Journalen vermengte er sich nicht, wenn man sie nicht aus Holland verschreiben laßen, und wäre dergleichen ja wohl in Leipzig näher zu bekommen als wenn er es erst auf der Post verschreiben sollte. Da mir aber ein Stücke von gedachtem Journal ohnedem nicht weiter nöthig ist, als daß ich die Recension von dem Buche lese, die mich angehet; so würde mir lieb seyn, wenn ich es nur
 35 auf paar Tage könnte communiciret bekommen, da ich es dann ohne Schaden mit allem Dancke wieder zurücke schicken wollte. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 27 Jul.

1746.

gantz unterthänigster und
 gehorsamster Diener
 Wolff.

NR. 247

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 15. AUGUST 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 296–296v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Aus dem Leibnitzischen Schreiben aus den Elysischen feldern an Euer Hoch- 5
Reichsgräfl. Excellenz, vor deßen Communication, wie auch die ins frantzösi-
sche übersetzte Predigt des Hn Jerusalem, ich unterthänigst dancke, habe mit
vielen Freuden ersehen, daß Hochdieselben ihren siebzigsten Geburts=Tag
feyerlich begangen. Ich kan keinen beßern Wunsch hinzusetzen, als damit dies- 10
ses Schreiben beschloßen wird, und wil daher bloß mich mit demselben vereini-
gen.

Ich habe hierbey gelegt eine weitere Erläuterung der vor einem Jahre den
Actis Eruditorum einverleibten Erinnerung wegen der ungereimten und gottlo-
sen Schriffte des bewusten Hatzfelds, mit unterthänigster Bitte, daß, wenn die- 15
selbe Euer HochReichsgräfl. Excellenz Beyfall finden sollte, Sie den Herrn D.
Iöcher dahin vermögen möchten dieselbe in die lateinische Acta Eruditorum
durch den Hn HoffRath Mencke inseriren zu laßen.

Und da mir eben Herr Formey seine Elementa Philosophiae zugeschickt, so
habe vermeinet, daß beygefügte kleine Recension dem vorhergehenden Monito
einen nicht geringen Nachdruck geben würde, wenn sie gleich hinter demselben 20
in den Actis erschiene. Es sind seine eigene Worte überall behalten worden,
und ein jeder siehet leicht, daß nichts als die Vorrede excerptet worden. Ein

mehreres aber ist bey solchen Büchern auch nicht nöthig. Verharre mit aller
ersinnlichen Submission

25

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 15 Aug.
1746.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff

30

NR. 248

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 18. AUGUST 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 298r–299r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Daß meine Vertheidigung wegen der Hatzfeldischen Diffamation Euer Hoch-
Reichsgräfl. Excellenz Beyfall gefunden, habe mit vielem Vergnügen vernom-
men. Noch mehr aber hat mich erfreuet, daß Hochdieselben sie auch ins Fran-
tzösische übersetzen wollen, damit sie in die Bibliothèque Germanique kan
eingerücktet werden, wie auch durch H. Spenern ins Deutsche übersetzen laßen,
10 um sie in den zuverlässigen Nachrichten bekandt zu machen. Weil ich mich aber
gleich anfangs auf das Monitum beruffe, welches in vorigem Jahre in die Acta
Eruditorum gedruckt worden; so müste dieses wohl mit dazugenommen wer-
den, weil ich die historischen Umstände nicht wiederhohlen worden. Und wird
es gar leichter angehen, daß beydes zusammen in eines gezogen wird.
- 15 Es wäre freylich das beste Mittel gewesen, wenn der Aufsatz in die Biblio-
theque raisonnée hätte können gebracht werden: allein ich zweiffelte fast daran,
daß sich der Autor derselben dazu versehen dörfte, weil es scheint, daß er in
odium meiner die Recension des Hatzfeldischen Tractats vorgenommen, da

ihm nicht unbekandt seyn kan, daß die Waesberge in Amsterdam meine deutsche Schrifften ins Holländische übersetzt und vielen Abgang finden. Da ihm ja leicht gewesen wäre, wenigstens die Nachrichten von meinen deutschen Schrifften nachzusehen: woraus er leicht hätte wahrnehmen können, daß die Approbation des Hatzfeldischen Scripti mit meiner Art zu philosophiren und meinen Gründen nicht bestehen können. Und würde er als dann um die Diffamation nicht weiter bekandt zu machen, oder zu divulgiren, wenigstens in Zweifel gezogen haben, wie es die Billigkeit erfordert hätte. H. Professor König aus Franeker hat dieser wegen an mich geschrieben, und verlangt, daß ich ihm die Beschaffenheit dieser Sache schreiben möchte, damit etwas als ein Exemplum aus meinem Brieffe zu meiner Vertheidigung etwan in dieser Bibliothec, oder einem andern dortigen Journale könnte eingerückt werden: welches ich auch vor einigen Tagen gethan. Habe aber zur Zeit noch keine Antwort haben können, was er dieser wegen resolviret, und ob er es zustandebringen können. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 18 Aug.
1746.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 249

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 19. AUGUST 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 303r–303v.

TEXT

A Mr. le Bar. de Wolff,
à L. ce 19. Aout. 46.

Mons.^r

Ces lignes ne sont, que pour me donner l'honneur de vous dire, que votre déclaration ultérieure, touchant le livre impertinent de Hazfeld, est actuellement
5 entre les mains de Mr. Mencke, et que, non seulement, Mr. Ioecher en inserera la traduction de Sp. dans ses Nachrichten: mais que M^r. Gottsched la fera mettre aussi dans un autre journal, qui s'imprime tous les mois, sous le titre de Neuer Bücher-Saal, et que je l'enverrai à M^r. de Perard à Stetin, pour être insérée dans la bibliotheque Germanique, á-moins que vous n'aimiez mieux en
10 envoyer copie, vous-meme, à M^r. Formey; qui travaille conjointement avec l'autre, à la même bibliothèque; afin qu'il l'y place, après l'avoir ajustée à sa façon.

Vous comprendrez bien par tout cela, que je dois avoir eu l'honneur de recevoir votre derniere lettre, où vous faites mention de ce que vous a mandé le
15 Prof. Koenig. Si celui-ci pouvoit faire en sorte, que votre declaration fut mise dans la bibliothèque raisonnée, ce seroit, sans doute, le meilleur expedient de tous. Mais je doute, comme vous, que l'auteur le veuille.

Je suis d'ailleurs tout impatient d'apprendre, si le nouveau Roi de Danemarc soutiendra, après son avènement au trône, le même caractere aimable, qu'on lui
20 a trouvé, tant qu'il étoit Pr. R^{al}., ou s'il fera comme tant d'autres de ses confreres, à qui la souveraineté fait ordinairement tourner la cervelle. Je suis toujours le même, c. à. d. avec l'estime la plus distinguée,

Mons.^r

NR. 250

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 21. AUGUST 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 305r–306v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz bin unendlich verbunden, daß Hochdieselben 5
Jhnen meine Sache so sehr angelegen seyn laßen, wie dann auch mich nicht
wenig verbunden erachte denen jenigen Herren, die sich so willfährig dabey
erzeigen. Mit dem Hn Formey möchte ich in dieser Sache nicht gerne zu thun
haben, und wäre mir lieber, wenn es ohne Jhn in die Bibliotheque Germanique
kommen könnte. 10

In Engelland ist man gar nicht damit zufrieden, daß die Academie des
Sciences zu Berlin ihre Histoire und Memoires in frantzösischer Sprache schrei-
bet. In Holland wil man es auch nicht billigen. Und aus Wien habe erst diese
Woche Brieffe erhalten, darinnen man ein gleiches Urtheil fället.

In Holland siehet es mit der Philosophie schlecht aus, und ist weder von 15
Seiten der Theologorum, noch der Juristen etwas gutes zu hoffen. Die Theologi
Remon- strantes eiffern so sehr, als immer mehr D. Lange gethan, wieder
meine Metaphysique, weil sie ihren Sätzen von der Freyheit und was davon
abhanget zuwieder ist. Und gleichwohl sind die meisten Professores auf den
Universitäten Crypto-Remonstrantes, wenn sie auch gleich öffentlich um des 20
Brodts willen anders dociren müßen. Die noch Orthodoxi oder Voëtianer sind,
nehmen zwar noch eher einen, oder den andern Satz an, den sie wieder die
Remonstranten gebrauchen können: allein die durch Langens Schmierereyen
ihnen beygebrachte praejudicia sind doch so feste eingewurtzelt, daß sie weder 25
meine Schrifften selbst lesen, noch etwas davon hören wollen. Und daher krän-
cket es die Theologos überhaupt, daß meine deutsche Schrifften ins Holländi-
sche übersetzt worden, und bey denen vielen Beyfall finden, die nicht Profes-
sion vom studiren machen. Dieses hat mir eben die Gedancken beygebracht,

daß der Autor der Bibliothéque raisonnée mit seiner Recension bloß die Absicht gehabt mich zu diffamiren, um einen Abscheu wieder meine Philosophie zu erwecken, und bey denen, die ihn schon haben, zu vermehren. Denn bey Ihnen gielt das argument, als eines der wichtigsten, daß man das gute bloß einstreue um seine gefährliche Meinungen zu verdecken, und desto sicherer fortpflantzen zu können, welches Lange und Buddeus gleichfals wieder mich auf das höchste getrieben. Denn da Sie ihnen selbst dergleichen von sich bewust sind, wie denn die meisten Professores Theologi Socinianismi discipuli sind, eben deswegen, weil sie heimliche Remonstranten sind, so urtheilen sie andere nach sich. Die Juristen können es nicht leiden, daß ein Philosophus sich in das Jus Naturae mengen wil. Sie halten die distinctionem inter Jus naturae philosophicum et juridicam vor gegrüdet, und vor lächerlich und unbillich, daß ein Philosophus von dem Jure Naturae schreibe, oder es lehren wil. Ihr argumentum, omne Jus pertinet ad forum Juridicum, und das Recht habe mit der Philosophie nichts zu thun, ist ihnen ein argumentum Herculeum, dabey sie bleiben und sich nicht darüber berichten laßen. Wer etwan noch philosophiren wil, der erhebet bloß die philosophiam Newtonianam, die meines Erachtens doch ein Non ens ist, und wo man nicht attractiones Newtonianas statuiret, und mit Locken in notionibus metaphysicis imaginariis acquiesciret, da wil man eine Sache nicht ein mahl ansehen, oder etwas davon hören.

Ich habe mit einem sehr gescheuten Kopffe gesprochen, der schon mehr als einmahl in Franckreich und Engelland gewesen, und den Werth der Sachen wohl zu beurtheilen weiß, der hat mir nicht gnung beschreiben können, wie schlecht es mit den Wißenschafften in beyden Ländern stehet, und wie von Tage zu Tage die Zahl derer, die etwas verstehen, immer geringer wird. Und scheint es fast, als wenn die Wißenschafften eine Migration vornehmen wollten.

Unterdeßen kehre ich mich nicht daran; sondern wil in meinem tramite fortfahren, so lange mir Gott das Leben gönnet und Kräfte verleihet. Und wollte ich wünschen, daß mir Gott die Gnade verleihe, daß ich mein angefangenes Werck völlig zustande bringen könnte. Ich verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 21 Aug.
1746.

gantz unterthänigster und gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 251

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 30. AUGUST 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 307r–308r.

TEXT

A Mr. le bar. de Wolff, p
à L. ce 30. Aout. 46.

Mr.

J'ai encore à vous remercier du beau raisonnement, qui étoit contenu dans votre dernière lettre, touchant la decadence des sciences, principalement en Hollande. C'est un phénomène assez curieux, que celui que vous remarquez en ce païs-là; 5
savoir, que le clergé, et la plupart de ceux, qui constituent l'ordre des savans, rejettent votre système, et que le public non-lettré le traduit, et le lit néanmoins, avec avidité. Je serois quasi tenté, de conclure de là, que; les non-lettrez faisant le plus grand nombre, et leurs sentimens ne pouvant manquer de passer, par 10
manière de tradition, à leur posterité, ni de vous gagner insensiblement de plus en plus de prosélites; il arrivera, tôt ou tard, que le nombre des prétendus savans ira tous les jours en diminuant, et que le public gagnera si bien la superiorité, que les autres n'oseront plus se cabrer contre vos écrits, et que la verité triomphera, peu à peu, partout.

Je crois vous avoir déjà mandé, que votre memoire Anti-Hazfeldien est 15
entre les mains de Mr. Mencke. La traduction Allemande se trouvera, au premier jour, dans les Nachrichten de M^r. Joecher, et dans le Büchersaal de Mr. Gottsched, et la version françoise; ou le latin même, si elle ne réussit pas; sera envoyée à Mr. de Perrard à Stettin, comme au Directeur principal de la nouvelle 20
bibliotheque-germanique.

M'étant amusé hier au soir, à lire dans le dernier tome de la belle Wolfienne de Mr. Formey; où il expose vos principes Metaphysiques; et aiant trouvé, qu'il a fait une remarque sur l'article XLII., touchant la necessité des Essences, et qu'il semble impugner un sentiment, qu'il dit que vous avez soutenu; savoir, qu'il est faux, que *tout ce qui est éternel soit necessaire*, quoiqu'il soit très vrai, que *tout* 25

ce qui est nécessaire soit éternel, je vous avoue, que cette observation de Formey m’embarrasse, et je prens la liberté, de vous demander, comment on pourroit y répondre, et lever solidement son scrupule?

Excusez, je vous prie, cette liberté, et rendez toujours justice, s’il v. pl., à
 30 l’estime et la consideration sincere et parfaite, avec laquelle je suis constamment,

Mgr. p

NR. 252

MANTEUFFEL AN WOLFF
 LEIPZIG, 5. SEPTEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 313r–313v.

TEXT

à M.^r le Bar. de Wolff, p
 à L. ce 5. Sept. 46.

M.^r,

Je suis ravi, de trouver dans la réponse, dont Vous m’avez honoré ce matin, la solution du doute de M.^r Formey. Mais comme il seroit bon, qu’elle pu parvenir
 5 à sa connoissance, je crois qu’il ne seroit pas mal fait, que Vous prissiez la peine, d’expliquer, à quelque bonne occasion |: sans le nommer, ni le livre où il en parle :| pourquoi tout ce qui est éternel n’est pas nécessaire, quoique tout ce qui est nécessaire soit éternel. Peut-être trouverez-Vous moyen, de placer, sans affectation, cette explication dans la préface, dont Vous voulez honorer la nouvelle edition de mes traductions; à propos desquelles j’ai encore à Vous prier, de
 10 ne pas me nommer, mais de Vous contenter de m’appeller, le *Traducteur anonyme*, au cas que Vous trouviez nécessaire, d’en faire quelque mention. Je voudrois bien cependant, que Vous rendissiez quelque justice à M.^r Ierusalem, et à sa manière de proposer les veritez Chrétiennes, supposé qu’elle merite effectivement
 15 Votre approbation.

Quant au Prof. Winckler, il faut lui rendre cette justice: il est infatigable à faire des experiences electriques, et il se ruine quasi, à force d'en faire. JI travaille actuellement à un memoire; où il fera la description, la plus détaillée que faire se pourra, de tous les phénomènes électriques, dont il a fait la découverte; et comme il l'a déjà donné à la presse, Vous pouvez compter d'en recevoir un exemplaire, dès-qu'il sera prêt, ce qu'il sera apparemment en 8. ou 10. jours d'icy. 20

Je souhaite d'ailleurs de tout mon coeur, que Vous continuez de Vous bien porter, et je suis avec une estime, et une affection inderacinable.

NR. 253

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 1. OKTOBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 315r–316v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Grafte,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Daß Euer HochReichsgräfl. Excellenz mir das Vergnügen machen wollen, und mir die aus Coppenhagen erhaltene Nachricht nicht allein in Copia durch den H. Spener communiciren laßen, sondern auch so gar darauf das original zu überschicken beliebet; kan nicht anders als mit unterthänigstem Danck verehren. Das Original kommet hierbey wieder zurücke, und hatte ich eben schon gemuthmaßet, daß die Nachricht von des Hn von Pleße Excellenz würde kommen seyn. 5 10

H. Formey hat an mich geschrieben, daß er einen Tractat unter dem Titul: Recherches sur les Elemens de la matiere geschrieben, den er einem deutschen Tractate von dieser Materie entgegengesetzt, welcher bey H. Hauden in Berlin herauskommen. Weil der deutsche, wie er schreibet, aus einer Feder eines ihrer vornehmsten Mittglieder bey der Academie der Wißenschafften vermuthlich gefloßen, so wil er nicht gerne seinen Nahmen wißen laßen, und also seinen 15

Tractat H. Hauden nicht in Verlag geben. Er hat deswegen an den Hn Prof. Gottsched geschrieben, um einen Verleger in Leipzig ihm zu verschaffen, und
 20 mich gebeten, daß ich ihm diese Angelegenheit recommendiren möchte. Weil ich aber weiß, daß Euer HochReichsgräfl. Excellenz denselben am besten dazu vermögen können, auch bisher die Gnade gehabt vor die Erhaltung und Ausbreitung der Wahrheit zu sorgen, sonderlich wieder die Fladder=geister, dergleichen der Berlinische Autor ist; so habe vielmehr mir die Freyheit nehmen
 25 wollen Euer HochReichsgräfl. Excellenz zu ersuchen um dem Hn Prof. Gottsched diese Sache zu recommendiren.

Dem Herrn Doppelmayer in Nürnberg ist das Electrisiren sehr übel bekommen, da er bisher daßelbe zu seinem beständigen Geschäfte gemacht, indem er
 30 dadurch an der rechten Seite völlig gelähmet und in fatalen Umständen sich befindet, daß man an seinem Aufkommen zweiffelt. Sein Mechanicus, der ihm im experimentiren assistiret, hat schnell einen Sack an dem rechten Arm bekommen, da wohl ein Maaß von Unrath heraus gegangen.

Das Muschenbroeikische Experiment hat das Electrisiren auch wieder in Franckreich rege gemacht, und ist es auf eine besondere Weise daselbst wiederhohlet worden: wovon der H. von Reaumur mit folgenden Worten schreibet:
 35 Toute la cour et toute la ville ont eu la curiosité, d'éprouver les effets de cette experience. Le Roy a voulu sçavoir par lui même, ce qui en étoit, et fit faire sur un cercle de prés de cent personnes l'experience de [...] qu'elles ressentirent toutes dans le meme instant. Er setzt hinzu: Il seroit á souhaiter, qu'il fut aussi
 40 aisé, de la rendre utile, qu'il le seroit, je crois, de la rendre funeste. Mr. l'Abbé Nollet est parvenu a faire donner á des petits oiseaux un coup, qui le tue sur le champ. Il n'y auroit, qui á le vouloir, pour rendre le coup capable de tuer de plus grands animaux.

Aus Holland schreibt man mir: Dans le nouveau volume de la Bibliotheque
 45 Britannique, qui vient de paroître à la Haye, vous trouverez une dissertation d'un certain Mr. Allamand de Leyde, contenant une description des experiences les plus curieuses, que nous avons faites icy sur l'electricité.

Sonst hat man mir auch aus Stutgardt geschrieben, wie man nach dem vielen Electrisiren Mattigkeit in den Gliedern verspüret. Und der gute freund setzt
 50 hinzu: Ich weiß mich alle Tage weniger in diese Materie zu finden, maßen die effectus so penetrant, daß, wie ich glaube, einer leichte eines jählingen Todes seyn kan.

Allein so verborgen als auch noch zur Zeit die Ursachen der Würckungen von der Electricität sind, und vielleicht noch lange verbleiben dörrften; da wir
 55 von der Schweere der Körper nur noch immer lallen können; so ist doch gewis, daß causa mechanica vorhanden seyn *müssen*. Allein was ich mir von einer gewissen Begebenheit aus dem Breisgauischen gedencken sol, kan ich nicht sagen.

Ich wil sie mit den Worten hieher setzen, wie sie mir sub d. den 20 Sept. zugeschrieben worden. Es geschahe letzthin zu Zering in Breisgau unweit Freyburg, daß ein Mann ordentlich begraben wurde, an dem Todtenmahle, da die Anverwandte beysammen am Tische saßen und an der Zahl 14 Personen ausmachten, kam der Verstorbene in die Stube eingetreten, wurde auch von jeder mann mit grauen angesehen. Er besahe alle Personen starr an und gieng wiederum in seinem ordentlichen habit davon. An der Wahrheit ist nicht zu zweiffeln, maßen alles auf das allergenaueste untersucht und ein richtiges Protocoll geführt worden. Jch weiß wohl, daß man dergleichen Erscheinungen vor Würckungen der Einbildungs=Krafft ausgiebet, zeige auch in der Psychologie, wenn dieselbe erkläre, selbst wie sie dadurch bewerkstelliget werden können; allein dieses gehet nur bey einzelen Personen an, und bey gantz andern Umständen, als hier gewesen. Es fällt aber gleichwohl auch schwer, daß einstimmige Zeugnis von 14 Personen in einer Sache, davon sie wohl kein Interesse zu hoffen haben, vor einen Betrug auszugeben. Sie müßen doch die Person des Verstorbenen, der einen jeden so starr angesehen, gekannt haben; daß nicht ein anderer ihnen ein Blendwerck machen können, zumahlen da er auch in seinem Sterbe=habit kommen, und wieder davon gegangen.

Die Vorrede zu den übersetzten Predigten würde schon fertig seyn, wenn nicht H. Spener geschrieben hätte, daß noch die fünffte dazukommen sollte. Ich habe mir vorgenommen, darinnen abzuhandeln, daß zwar die Wahrheit immer einerley verbleibe, unterdeßen doch der Vortrag derselben zu einer Zeit nicht verbleiben können, wie er zu einer andern gewesen, und was vor einen Vortrag unsere jetzige Zeiten erfordern. Sollten Eure HochReichsgräfl. Excellenz dieses thema approbiren; so wil in wenigen Tagen die Vorrede überschicken. Wenn das thema nur anständig ist; so zweiffele nicht, es werde die Ausführung zu Dero Vergnügen gereichen.

Ich verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 1 Oct.

1746.

gantz unterthänigster
und gehorsamster Diener
Wolff.

P. S. Wegen der Cur habe schon am Michaëlis Tage an Hn Spenern geschrieben, daß mir sehr lieb seyn würde, wenn dieselbe diesen Winter über wiederhohlen könnte.

NR. 254

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 4. OKTOBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 317r–318r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz habe hiermit nur unterthänigst berichten
sollen, daß die zur Cur übersandten Waßer glücklich ankommen, und ich auch
schon den Anfang gemacht mich derselben zu bedienen. Jch statte sowohl
Hochdenenselben, als der Frau Obristen Lieutenanten davor meinen verbun-
densten Danck ab, daß Sie beyderseits auf die Erhaltung meiner so sorgfältig
10 bedacht sind.

Über die Vorrede wil mich sogleich machen, und dieselbe, sobald damit
zustande bin, ohnverzüglich überschicken.

15 Daß Herr Euler Autor von der kleinen Schrifft von den Elementen der
Körper sey, habe wohl gemuthmaßet, jedoch da mir von dem Jnhalt noch
nichts spezielles bekandt, habe es auch noch nicht vor gewis ausgeben wollen.
Er muß sich aber leicht selbst verrathen, weil er von seinen abgeschmackten
Träumen schon in der Histoire de l'Academie des Sciences de Berlin schon
davon Proben gegeben, woraus zu ersehen, daß er von philosophischen, son-
derlich metaphysischen Materien nicht den allergeringsten Begriff, aber wohl
20 ein großes Vertrauen zu sich selbst hat, und mit einem Auge auch in der Fin-
sternis alle zu übersehen sich einbildet.

Die Erscheinung in Breißgau wil ich eben vor keine untrügliche Wahrheit
ausgeben wie H. Spener zu vermeinen scheint; sondern ich habe nur gemeldet,
was mir geschrieben worden, nemlich daß an der Richtigkeit derselben nicht zu
25 zweiffeln sey, und man alles gerichtlich untersucht und ein ordentliches Proto-
coll darüber gehalten. Derjenige, welcher mir davon Nachricht gegeben, ist kein
Catholicke, sondern ein Protestant, und der sowohl in der Mathematick, als in
der Philosophie sich wohl umgesehen. Ich weiß wohl, daß in dieser Materie von

Gespenstern und Erscheinungen viele Betrügereyen vorgehen; jedoch da ich die Unmöglichkeit nicht erweisen kan, so wil auch nicht eher etwas davor ausgeben, biß ich hinlängliche Gründe dazu haben kan, und nicht so schlechter dinges von der bloßen Möglichkeit gleich auf die Würcklichkeit schließen. Die Electricität selbst, die von Euer HochReichsgräfl. Excellenz überall in solche Bewegung gebracht worden, nachdem man sie schon viele Jahre gantz verlassen hatte, zeigt allein in dem Muschenbrockischen Versuche, daß in der Natur möglich sey, was, wenn es von Plinio bloß erzehlet würde, man vor ein Märlein halten würde. Ich habe A. 1723 in Caßel, wie ich Halle verlassen muste, selbst eine dergleichen Erscheinung gehabt, dabey die Umstände so beschaffen sind, daß ich noch immer Widerstand finde, wenn ich es vor eine bloße Würckung der Einbildungs=Krafft erklären wil, wie ich dann auch vorher in Halle einen Traum gehabt, darinnen ich die ordre des Königes, so wie sie nach einiger Zeit schriftlich ergangen, aus seinem eigenen Munde gehöret, und die Flucht ergriffen, welchen Traum ich auch so bald anderen guten Freunden erzehlet, weil er mich sehr beunruhiget, die ihn aber mir als eine Eitelkeit auszureden gesucht. Ob ich also gleich nicht abergläubisch, noch leichtgläubig bin; so fällt es mir doch schwer etwas gleich zu verwerffen, ehe ich deßen Unmöglichkeit erweisen kan. Jedoch überlaße ich gerne einem jedem sein Urtheil von dergleichen Dingen. Ich verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 4 Oct.

1746.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 255

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 6. OKTOBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 319r–320v.

TEXT

A Mr. le bar. de Wolff,
à L. ce 6. Oct. 46.

Mr.

Aiant encore à répondre à l'honneur de votre lettre du 4. d. c., j'ai celui de vous dire

- 5 1.) Quant à l'écrit de Mr. Formey contre M^r. Euler, je vous ai fait mander par Mr. Sp., que le plus sûr sera, que F. nous envoie son MSC., et que je le fasse traduire en Allemand; après quoi je lui trouverai 10. libraires pour un, qui en entreprendront l'impression à l'avantage de l'auteur. L'édition françoise se trouvera dans la suite.
- 10 2.) L'apparition du mort, enterré à Zering, en Brisgau, ne m'a jamais paru douteuse, quant au fait. Je suis persuadé de la fidélité du rapport de votre correspondant, et que tous les 14. témoins, qui ont déposé ou attesté l'apparition, ont bonnement cru avoir vu entrer et ressortir le trépassé. Mais, ces 14. personnes, quelle sorte d'hommes étoient elles? étoient ce des gens du commun, ou de
- 15 distinction? votre correspondant fut-il, lui-même du nombre de ces 14. conviez? n'y eut-il aucun parmi ceux-ci, qui eut l'esprit ou la hardiesse, de se defier de ses yeux, et d'examiner de plus près, si la figure apparue étoit effectivement celle du
- 20 defunt enterré? de quelle religion étoient-ils? de quelle religion étoit le defunt? N'y avoit-il pas quelque relation, quelque demelé entre eux ou lui, et quelque
- prêtre, ou quelque autre personnage malin ou espiegle? Tant que toutes ces circonstances, et tant d'autres, n'auront pas été mieux éclaircies qu'elles ne le sont, le phénomène me paroitra toujours suspect, et parallele de celui qui arriva, il n'y a pas au delà de 6. semaines, dans le baillage de Ronnow, au pais d'Altenbg., et que voici:

Une paysanne avoit une vache, qui cessa, tout à coup, de donner du lait. Ses voisines lui aiant conseillé, daß sie die Milch von andern Kühen deßelben Stalles zusammen gießen, und wohl durcheinander quirlen, währendem quirlen aber die krancke Kuh melcken solte, elle suivit conseil. Mais, qui fut surpris et effraïé, ce fut la paysanne, quand la vache; au lieu de donner du lait; se mit à parler, et lui dit: quirle wie du wilt, ich gebe doch keine Milch. À peine la paysanne eut-elle entendu cet oracle, qu'elle s'enfuit; en tremblant, de l'étable; va en faire part à ses plus proches voisines; et, celles-cy étant accouruës, pour voir la vache parlante, elle se remet à tirer du lait, en leur presence: Mais, la bête aiant encore proferé les mêmes paroles, toutes ces femmes courent en faire le recit au Iuge du village, et celui-ci, accompagné de deux échevins, Schöppen, s'étant transporté sur le lieu; et s'étant assuré de la verité du fait par ses propres oreilles; va le denoncer au baillif. D'abord le baillif le traite de visionaire, et n'en veut pas entendre parler; mais le Iuge lui aiant representé, qu'une affaire attestée par 10. ou 12. témoins, meritoit bien d'être mieux approfondie, il y envoie son actuaire, qui decouvre enfin, après bien des examens et de recherches, que ce n'étoit pas la vache, mais un valet, couché dans une étable voisine, qui avoit parlé.

3.) Que si tous les contes qu'on fait ordinairement de ces sortes de phenomenes, étoient aussi soigneusement examinez, que les effets merveilleux de l'électricité, personne ne seroit en droit de les revoquer en doute: Mais je ne me souviens malheureusement d'aucun, qui ait jamais soutenu la coupéle d'une recherche exacte et raisonnable. Bref, je crois, comme vous, qu'il ne faut pas nier absolument la possibilité d'un fait extraordinaire, tant qu'on n'est pas en état, d'en démontrer l'impossibilité: Mais je crois fort permi d'en douter, tant que la realité n'en est pas évidemment prouvée; d'autant plus qu'il n'est guères plus difficile de tromper l'imagination de plusieurs personnes que de tromper celle d'une seule. Il n'en est cependant pas de même des rêves. J'en ai fait, quelques fois, moi-même de très singuliers et significatifs, et dont quelques uns ont été suivis des événemens, qu'ils me predisoient, quoique ceux, qui n'ont été suivis de rien, soient en plus grand nombre.

4.) Hier au soir le Prof. Gottsch. m'apporta l'exemplaire cy-joint d'une brochure periodique, où il a fait inserer, comme je l'en avois prié, la traduction de votre declaration contre ce fou de Hazfeld. Le D^r Joecher a, depuis 4. ou 5. semaines, la fievre.

Demain, jour de naissance du Roi, l'Université regalera les 3. princes Roiaux d'une Musique, où l'on chantera une Cantate de la façon de M^r. Gottsch.

Je suis toujours avec une estime tendre et distinguée,

Mons.^r p

NR. 256

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 22. OKTOBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 321r–321v.

TEXT

à M.^r le Bar. de Wolff,
à L. ce 22. Oct. 1746.

Monsieur,

Ces lignes sont pour Vous faire part d'une double peine, où je suis. D'un coté, je m'inquiète de ce que je suis si long tems, sans recevoir de Vos nouvelles, quoique je me sois donné l'honneur, de Vous écrire plus d'une lettre, auxquelles
5 je me suis flatté que Vous me feriez celui de répondre. D'un autre coté, certain D.^r en Medecine, nommé Kortom, partit d'icy pour Halle, il y a aujourdhuy 8. jours, et je le chargeai d'une lettre pour Vous, et de deux brochures allemandes, qu'il devoit Vous remettre.

10 Or, n'ayant pas appris la moindre nouvelle de luy, depuis son départ, et ne sachant, à quoi attribuer son silence, je Vous prie de m'apprendre |: supposé que Vous soiez en état d'écrire :| ou de me faire mander par quelque autre, si par malheur quelque indisposition Vous empeche de Vous en acquiter Vous même; si cet honnête-homme a été chez Vous, et ce qu'il peut être devenu?

15 J'ai d'ailleurs à Vous avertir, que M.^r. Formey a envoyé au Prof. Gottsched le MSC. de sa refutation de M.^r. Euler, l'ayant prié de le faire traduire en allemand; comme Vous le luy aurez apparemment conseillé; et de luy trouver un libraire, qui le paie de ses peines, et qui se charge de l'impression. M.^r. Gottsched m'ayant apporté hier le MSC., et ne sachant, où trouver un traducteur, je luy en trouvai
20 un sur le champ, qui le traduira sous mes yeux, et sous ceux du dit Prof., sans en demander un sou de recompense. Et dès que cette version sera prête, nous trouverons 10. libraires pour un, qui paieront l'Auteur de ses peine.

Voilà ce que j'ai crû Vous devoir apprendre, à la hâte. Je Vous prie, de m'honorer au plutót d'un mot de réponse, et je suis avec une estime invariable

25 p

NR. 257

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 22. OKTOBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 323r–324r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz dancke zuförderst, daß Dieselben mir die 5
Bekandtschafft mit dem Medico aus Schlesien machen wollen, der mir sehr
wohlgefallen. Die Wiederlegung des Eulerischen Scripti von den Elementen der
Cörper hat der hiesige Professor Philosophiae Stiebritz gemacht, welcher mir
ein exemplar davon gebracht, wiewohl ich es noch nicht habe lesen können,
weil beständig bin gehindert worden etwas außerordentliches vorzunehmen. 10
Wie ich denn auch aus eben der Ursache noch nicht die verlangte Vorrede
aufsetzen können, welches doch aber künfftige Woche geschehen sol. In den
Regenspurger Zeitungen habe gelesen, daß Euer HochReichsgräfl. Excellenz
einige Predigten des Hn Jerusalem in das Frantzösische übersetzt, welches man
zu dem Ende anführete, damit man den Werth derselben daraus erachten sollte. 15
In eben diesen Zeitungen wurde gemeldet, daß in dem Closter zu St. Emeram
eine weitläufftige Disputation von einem Patre, deßen Nahme mir entfallen,
gehalten worden, der auf allen Seiten meine Schrifften vor sich citiret.

Herr Formey hat mir geschrieben, daß er das Frantzösische MSC. an den
Hn Prof. Gottsched überschickt um eine deutsche Übersetzung zu besorgen, 20
nach dem Rath Euer Hochgräfl. Excellenz. Er wil nach diesem das frantzösi-
sche Exemplar als eine Version aus dem Deutschen in Holland drucken laßen,
weil die dortigen Umstände erfordern, daß diese Wiederlegung zugleich Fran-
tzösisch herauskomme. Dabey hat er mich gebeten, ich möchte mir die Bogen
der Übersetzung zuschicken laßen, ehe sie abgedruckt würden, um zu sehen, ob 25
er auch überall meinem und Leibnizens Sinn recht getroffen, und, wo etwas zu
ändern stünde, solches ändern, oder auch hinzusetzen, wo etwan noch was
nöthig zu seyn erachtete. Derjenige, welcher die Übersetzung übernehmen

wird, darf keines Weges besorgen, daß ich dieselbe censiren wil: von mir sol
kein Buchstabe darinnen geändert werden. Und wo in der Sache etwan etwas zu
30 ändern vorkommen sollte, oder auch etwas hinzuzusetzen nöthig seyn, wil ich
es bloß erinnern, damit es der Übersetzer selbst an gehörigem Orte ändern,
oder einrücken kan: wie er dann auch verlanget, daß ich ihm daßelbe zu-
schicken sol, damit er es in dem Frantzösischen Aufsätze gleichfals ändern,
35 oder einrücken kan. Wollten nun Euer HochReichsgräfl. Excellenz mit dem
Hn. Prof. Gottsched dieser wegen sprechen, so würde mir und dem Hn For-
mey ein großer Gefallen geschehen. Da einmahl ein Anfang gemacht worden
wieder H. Eulern zu schreiben, so besorge, es werden nach unserer deutschen
Art noch viele folgen, und wieder schlechte Ehre einlegen, daß er sich so ver-
40 gangen hat, auch bey den meisten seinen wahren credit schwächen, als den
nicht viele zu aestimiren imstande sind. Verharre mit aller ersinnlichen
Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 22 Oct.

45 1746.

gantz unterthänigster
und gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 258

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 23. OKTOBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 325r–326v.

TEXT

à M.^r le Bar. de Wolff,
à L. ce 23. Oct. 1746.

Mons.^r

Une heure; après Vous avoir envoié, par la poste de ce matin, ma lettre d'hier; j'eus le plaisir de recevoir la Vôtre d'hier.

Je suis bien aise, que mon Medecin Silesien ait eu l'honneur de Vous plaire: 5
Mais je voudrois en même tems, que Vous m'eussiez dit, ce qu'il est devenu, depuis qu'il a été chez Vous. Il me promit, en partant, de ne rester que 4. jours absent, ou de m'écrire sans faute, au cas qu'il fut obligé de prolonger ce terme. Et comme il n'a fait ny l'un, ny l'autre, c'est ce qui me porta hier au soir, à Vous en demander des nouvelles. 10

L'écrit de M^r. Stieberiz , contre M^r. Euler me paroît fort bien raisonné. Mais celui de M^r. Formey me semble encore plus demonstratif. Je compte de Vous envoyer mardi, ou mecredi prochain, le premier cahier de la traduction, que j'en fait faire par un Gentilhomme de ma maison, qui entend très bien le françois; qui écrit d'un fort bon stile en Allemand, et à qui j'ai recommandé de lire, avant 15 que de se mettre à translater, non seulement l'écrit d'Euler; mais aussi ce que Vous dites, dans Vos écrits allemans, au sujet des Elemens et des Monades; afin de se servir, dans sa version, de termes d'autant plus convenables aux sujets agitez.

L'approuve extremement le plan, que M. F. s'est fait, par rapport à la ma- 20 niere de rendre sa refutation publique; tant en Allemand qu'en françois; et je le felicite d'avance de l'honneur, qui ne sauroit presque manquer de luy en revenir. J'ai très bonne opinion de notre traduction. Non seulement, elle sera soigneusement révuë icy par Vôtre serviteur, conjointement avec le Prof. G., mais elle passera aussi par Votre étamine, et; bien-loin de trouver mauvais, que Vous y 25

fassiez tous les changemens, qu'il Vous plaira y faire, nous nous prions tous |: c. a. d. le traducteur le Prof. G. et moi :| comme nôtre Precepteur commun, d'y corriger, changer et ajouter tout ce que Vous jugerez necessaire, et d'en retrancher même ce que Vous y trouverez de trop ou d'inutile. Pour moi, au-moins, je
30 Vous en prie avec d'autant plus de confiance que je suis persuadé, que M^r. F. pense la dessus comme moi.

Il ne faut pas d'ailleurs douter, que M^r. Euler ne soit bientôt assailli, comme vous le pronostiquez, par d'autres amateurs de la verité. J'en connois même ici, qui se preparent actuellement à se mesurer avec lui, depuis que la gasette de
35 berl. a osé vanter son raisonnement sur les monades, ou les Elemens, comme un arret sans appel. Il lui arrivera, à vuë de pais, ce qui arrive ordinairement à qui conque se croit plus de forces, qu'il n'en a.

Ce que vous me dites, avoir trouvé dans la gasette de Ratisbonne |: que je lis rarement :| au sujet de mes traductions de quelques sermons de M^r. Jerusalem, me fait d'autant plus de plaisir, qu'il y en a toujours beaucoup, à servir, avec
40 quelque succès, de trompette à la verité, et au merite de ceux, qui la professent d'une maniere distinguée. Lorsque votre preface se trouvera à la tête de la nouvelle edition, qui va se faire de ces traductions, l'approbation, avec laquelle le public les a reçues jusqu'ici, ne manquera pas d'aller encore en augmentant, et la
45 peine, que vous vous serez donnée d'y travailler, me fera doubler les sentimens d'estime et d'amitié, avec lesquels je suis d'ailleurs plus de personne p

NR. 259

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 25. OKTOBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 327r–328r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz werden mein letzteres mit der Sonn- 5
abends=Post erhalten haben, welches vielleicht erst Sonntags abgegeben wor-
den, da Dero Werthestes vom 22 Oct. an mich schon auf die Post geschickt
gewesen. Ich habe vergessen zu erinnern, daß die Umstände in Berlin es erfor-
derten, daß des H. Formey Schrift, wo möglich, noch vor Ende des Novem-
bris dahin abgedruckt kommen könnte. 10

Daß ich nicht eher geschrieben, ist hauptsächlich der H. D. Kortum Schuld
gewesen, welcher die Antwort mit zu nehmen sich ausgebeten hatte. Allein weil
er eine Reise nach Wernigerode vorhatte, so habe nicht so lange Anstand neh-
men wollen. Verwichenen Sonnabend habe ihn noch zu H. Prof. Iuncker gehen
sehen: weiß aber nicht, ob er noch hier ist, oder nicht. 15

Eben da ich dieses schreibe, erhalte Euer HochReichsgräfl. Excellenz vom
23 Oct. auf mein voriges. Und ist mir lieb zu vernehmen, daß Hochdieselben
mir die übersetzten Bogen zur Revision überschicken wollen. Denn da die
wenigsten den Sinn des Hn von Leibnitz recht faßen; so könnte leicht seyn, daß
H. Formey auch in etwas verstoßen. Es ist mir hier auch noch eine andere 20
Wiederlegung zur Censur gebracht worden, die ich dem Sinn des Hn von Leib-
nitz ziemlich gemäß befunden. Sie dörfte wohl morgen im Drucke fertig wer-
den. Sobald ein Exemplar bekommen habe, wil es überschicken. Da H. Euler
sich einbildet, als wenn der H. von Leibnitz und andere so schlecht raisoniret
hätten, und er hingegen sehr elende Schlüße macht; so wollte wohl wünschen, 25
daß einer käme, der ihm seine Schwäche zu schließen nachdrücklich zeige.

Sonst habe noch dieses erinnern sollen, daß mir der Herr D. Kortüm keine
deutsche Piecen überliefert, Herr Spener aber wohl vorher zuerst ein exemplar
von den deutschen Predigten des Herrn Ierusalems, und nach diesem von des

30 Hn D. Iöchers Journal überschickt, worinnen mir das Projet von einer zu Ber-
lin anzulegenden Bibliothek eben so extravagant oder ausschweifend vorkom-
men, als H. Eulers Gedancken von den Elementen der Körper. Die Herren
Frantzosen aber sollten nur wissen, daß sie die Bücher sauber und auf schönes
35 seine Bücher in seiner eigenen von ihm angelegten Druckerey sauber und
prächtig zuerst gedruckt, da die Frantzosen noch auf DruckPapier ihre Bücher
druckten, ob sie gleich dieselben im einbinden nicht zu planiren wusten. Und
mich dünckt die Königl. Druckerey in Paris kommet der Druckerey des Hevelii
noch nicht gleich. Und wenn sie meinen, als wenn die Deutschen die Künste
40 und Wißenschafften von Jhnen herhohlen müßen; so sollte man sie nur in des
Rami, ihres Landsmanns Scholas mathematicas führen, und daraus eine Lection
vorlesen.

Ich verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

45 Halle, d. 25 Oct.
1746.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 260

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 26. OKTOBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 329r–330r.

TEXT

A Mr. le Bar. de Wolff,
à L. ce 26. Oct. 46.

Mr.

Ce que vous me faites l'honneur de me dire dans votre lettre d'hier; savoir, que certaines circonstances à berl. demanderoient, que la traduction de l'ouvrage de Mr. F. y put paroître tout imprimée, à la fin du mois de IXbre prochain; ne pourra guères s'exécuter. Je doute au-moins, qu'il se puisse. Les traductions de pièces philosophiques; lorsqu'elles se font par des traducteurs, mal-initiez au jargon des Philosophes de profession; ont besoin de plus de tems, que d'autres ouvrages pareils, pour paroître en public, sans donner prise aux morsures des critiques. Nous nous dépêcherons ici, tant que nous pourrons, et j'espere que la traduction sera faite à la fin du mois prochain ou au commencement du mois suivant: Mais je ne sai, si l'impression pourra s'achever avant la mi-Xbre. *Sat citò, si sat benè.*

Le D^r. Kortum m'a écrit, depuis ma lettre, où j'étois en peine de son silence, et il arrivera peutêtre lui-même demain ou après-demain.

Il est, sans doute, absolument nécessaire, que la traduction susdite vous soit communiquée, avant que d'être donnée à la presse, et; par la même raison, que vous alleguez; je m'applaudis, d'en avoir eu l'idée, avant que vous me l'aiez fournie.

Je suis bien aise, qu'il y ait encore, outre Mr. Stiebriz, un autre défenseur de la verité, qui ait entrepris de rabatre le caquet de Mr. Euler, et je vous prie, de ne pas oublier de m'envoyer une couple d'exemplaires de sa production, en y en ajoutant un de celle de Stiebriz, qui ne se trouve plus ici, à ce qu'on me dit.

Non seulement le Prof. Gottsch. s'est proposé, de faire dans son journal, quelques objections, contre la nouvelle opinion d'Euler: Mais le D^r. Joecher est

dans la même intention, et l'un et l'autre est très capable, de relever la foiblesse ou fausseté de ses argumens. J'espere même, qu'ils n'y manqueront pas.

Je comptois de vous envoyer aujourd'hui quelque cahier de la traduction susmentionnée: Mais, il n'y a pas eu moyen. Cela se fera demain ou après-demain. Je suis, en attendant, sans variation,

Mons.^r

P. S.

Vous ne m'avez pas encore dit, comment vous vous trouvez de votre nouvelle cure. Je me porte à merveille de la mienne, et je souhaite, que la votre fasse le même effet.

NR. 261

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 27. OKTOBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 331r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz überschicke hierbey die Schrifft wieder den Hn Eulern, so der H. M. Körper aufgesetzt, und überlaße Dero eigenem Urtheile, wie Hochdieselben sie befinden werden: welches zu vernehmen mir sehr angenehm seyn wird, der ich mit aller ersinnlichen Submission verharre

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

10 Halle, d. 27 Oct.
1746.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 262

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 28. OKTOBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 333r–333v.

TEXT

A Mr. le Bar. de Wolff,
à L. ce 28. Oct. 1746.

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de recevoir ce matin Vótre lettre d'hier, avec la brochure du S^r. Koerber. Je Vous en rends tr. hbles graces. À en juger par les 3. ou 4. premières pages, que j'en ai pu lire jusqu'ici, M^r. Euler n'y est pas mal relancé, et l'auteur le convainc assez palpablement, qu'il a mal lû ou mal compris les idées, que feu Leibniz avoit des Elemens dans Vos écrits. Mais, avec tout cela, celui de M^r. F. me paroít le plus démonstratif, et le plus convaincant. Vous en jugerez par les échantillons, que j'espère de pouvoir joindre icy de la traduction allemande, qui s'en fait icy, c. à d. par les feuilles, qui sont en état de Vous être envoyées, et qu'il Vous plaira me renvoyer, après les avoir lues, et corrigées, ou augmentées par Vos remarques, partout où Vous trouverez nécessaire d'en faire. J'y ajouterai en même tems les feuilles de l'original traduit, dont le traducteur pourra se passer, et que Vous êtes prié de me renvoyer pareillement.

Je commence à esperer, que la traduction sera achevée d'une quinzaine de jours plutót, que je ne m'y attendois, et qu'il ne sera pas impossible, de la faire avoir, toute imprimée, à l'ami F., si non à la fin du mois prochain, au-moins un des premiers jours de Decbre.

Vous pouvez d'ailleurs compter, que les fautes, que M^r. Eul. a commises contre les regles d'une saine Logique, seront relevées, comme il faut, par quelqu'un d'icy, et peut-être par plus d'un.

J'ai eu plus d'une fois, depuis une huitaine de jours, le plaisir d'assister à des escarmouches philosophiques; entre les Savants, qui me font l'honneur de venir, tour à tour, dîner avec moi, lorsque quelque Mathématicien s'y rencontre

25 avec quelque Philosophe. Et les Philosophes y ont toujours été victorieux. Ç'a toujours été l'écrit d'Euler, qui y a donne occasion.

Les feuilles de la traduction, que je joins icy; comme j'ai dit cy-dessus, sont au nombre de 7., et celles de l'Original françois ne sont que 3., la 4.^{me} n'étant encore traduite qu'en partie. Vous me feriez plaisir, si Vous voulez m'en dire
30 franchement Vótre avis, quoique le traducteur n'en soit encore qu'aux préliminaires. Je me fais l'honneur d'être,

NR. 263

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 29. OKTOBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 334c^{r-v}.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz werden die Schrifft des M. Körbers wieder H. Eulern erhalten haben. Weil aber eben an dem Tage, da ich dieselbe überschickt, Hochderoselben Werthestes erhalten, darinnen Sie zwey exemplaria und noch eines von des H. Prof. Stiebritz Wiederlegung verlangen; so habe hiermit die beyden exemplaria überschicken sollen.

10 Bey meiner Cur befinde ich mich Gott lob! munter und frisch. Und wenn der H. D. Kortum vor seiner Abreise noch ein mahl zu mir kommen wäre; hätte er mündlich Bericht davon am besten abstaten können.

Der Herr Jarriges hat mit des Hn v. Coccei Excellenz eine Commission in Pommern das Justiz=Wesen zu untersuchen erhalten, und wird zu Ende dieses
15 künftigen Monaths dahin gehen. Daher hätte H. Formey gerne gesehen, wenn es vor seiner Abreise dahin kommen wäre, um dieser Sache wegen einige motus bey der Academie zu erregen, welches zu vielem dienlich wäre. Da aber solches

nicht angehen wil, muß man es sich gefallen laßen. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz 20

Halle, d. 29 Oct.
1746.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff. 25

NR. 264

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 31. OKTOBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 339r–339v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Grafte,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Aus denen von Euer HochReichsgräfl. Excellence mir zugeschickten Bogen, 5
welche hierbey wieder zurücke kommen, habe zur Gnüge ersehen, daß Herr
Formey die Sache sehr gründlich ausführet, wenn das übrige eben so beschaf-
fen, wie das erste, woran nicht zweiffele, weil es alles dahin abzielende aus mei-
nen Schrifften, wie mir geschrieben worden, zusammengesucht und wohl erwo-
gen. Ich hätte mir diese Schrifft nicht so vorgestellt, wie ich den Anfang davon 10
gefunden, und, wenn sie sonderlich nach diesem im Frantzösischen in Holland
heraus kommet, wird sie viele gute Würckung vor die Wahrheit haben, und in
Berlin auch ihren Zweck erreichen. Die Übersetzung ist frey und ungezwungen,
und drucket überall die Sache wohl aus, daß man sie vor ein Original ansehen
muß. Nur habe ein paar Worte p. 3 geändert, damit derjenige, der H. Eulers 15
Bogen nicht gelesen, dieselbe nicht unrecht versteht. Und da die inertia mate-
riae in gegenwärtiger Schrifft fast die Haupt=Sache ist, davon wieder H. Eulern
zu disputiren, der terminus autem *rubende oder stillstehende Krafft* unbekandt ist,

20 auch Euler denselben nicht gebraucht, so habe den terminum verdeutscht, wie
ihn Kepler genommen, und auch alle verstanden, jedoch da ich eben nicht
weiß, ob das deutsche Wort, ob es gleich dasjenige ist, was die Sache eigentlich
ausdrucket, vielen in dieser Materie bekandt seyn möchte, so habe eine Anmer-
ckung darunter gemacht.

25 Das Urtheil Euer HochReichsgräfl. Excellenz von M. Körbers Schriffte kom-
met mit meinem überein. Er hat dem H. Euler recht geantwortet nach Leibni-
zens und meinem Sinn. Allein die Schriffte des Hn Formey hat allerdings viel
Vorzüge und ist überzeugender und lehrreicher aufgesetzt. Veharre mit aller
ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

30 Halle, d. 31 Oct.
1746.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 265

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 31. OKTOBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 341r–342v.

TEXT

A Mr. le Bar. de Wolff,
à L. ce 31. Oct. 46.

Mr.

La poste de Halle étant arrivée aujourd'hui de meilleure heure, que de coutume,
et m'ayant rapporté toutes les feuilles de M. F., et de son traducteur, accom-
5 pagnées de votre lettre de ce matin, je prens d'abord la plume; pour en accuser
la reception, et pour vous communiquer la lettre de notre defenseur des Ele-

mens, et la réponse, que je lui fis dès hier. Et vous aurez la bonté de me les renvoyer, l'une et l'autre.

Je suis ravi, que le jugement, que j'ai porté des brochures de F. et de K., ait si bien rencontré le vôtre, et je vous avoue encore une fois, que la première me plaît tant, que je la regarde, comme un vrai modèle d'une refutation solide. 10

Les remarques, que vous faites sur les feuilles du traducteur, sont à mon avis sans réplique, et la Note, que vous y ajoutez, à l'occasion de la force d'inertie, est, surtout, des plus instructives. Le Prof. Gottsched, à qui le traducteur montre ses feuilles traduites, avant que de vous les faire parvenir, vouloit, 15 comme vous, qu'il se servit de l'expression de *Trägheit*. Mais l'autre aiant répondu, qu'il avoit employé celle de *ruhende oder stillstehende Krafft*, pour se conformer à la façon de parler de Mr. Euler, le Prof. y acquiesça. L'un et l'autre conviennent cependant, que les raisons, que vous alleguez, en faveur de *Trägheit*, emportent la pièce, et qu'il faut absolument s'y tenir. 20

La continuation de la traduction ne sauroit vous être envoyé par la poste de demain-matin. Mais vous l'aurez, s'il pl. à D., sans faute, par celle d'après-demain, et j'espère que cette remise sera, pour le moins, aussi forte, que la première.

Comme vous êtes en correspondance avec Mr. F., je ne doute presque pas, 25 que vous ne l'avertissiez des mesures, que je prens ici, pour bien faire reussir sa pièce. Il a eu tort de croire que c'est faute de bonne volonté, ou par respect pour Euler, que G. a refusé de le servir. Il a cru, que F. exigeoit de lui, de lui servir, lui-même, de traducteur, et de lui trouver ici un Editeur de l'original françois. Et comme il n'avoit pas le tems de se charger du premier, et qu'il 30 connoit, comme moi, les diffucultez que nos libraires font toujours, de se mêler d'impressions françoises; qu'ils n'entreprennent jamais, disent-ils, qu'à pure perte; c'est ce qui l'a porté à répondre, comme il a fait, à notre ami. Ce Professeur est d'ailleurs un Aletophile très zélé, et le credit d'E. n'est pas, à beaucoup près, aussi grand en ce país-ci, que F. semble se l'imaginer. 35

Je me flate, en finissant, que tout ceci ne vous fera pas entierement oublier certaine preface, et je suis, sans variation et sans cesse

Mons.^r p

NR. 266

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 3. NOVEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 343r–344v.

TEXT

A Mr. le Bar. de Wolff,
à L. ce 3. Nov. 46.

Mr.

Vous aiant envoyé, par l'ordinaire d'hier, les nouveaux cahiers de notre traducteur, j'ai fait, depuis leur départ, quelques reflexions, que je suis bien aise
5 de vous communiquer.

1.) Mr. F., pour mieux confondre son adversaire, aiant hasardé |: sur-tout, dans la feuille, qui suit celles qui sont entre vos mains :| d'approfondir, à sa façon, plusieurs subtilitez Mathematiques, à l'occasion de l'infini, de l'indefini, de l'indivisibilité pp; et attaquant ainsi Mr. E. dans son retranchement le mieux
10 fortifié; je voudrois que vous regardassiez ces sortes de passages, avec un redoublement d'attention, et que vous examinassiez, s'ils sont tous exprimez en termes *adequats*, ou justes.

Jl seroit facheux, qu,'après toute les peines, que F. s'est données, pour rendre sa piece convaincante, il lui fut échappé quelqu'inexactitude, qui put
15 donner occasion à son adversaire, de lui renvoyer la bâte, et de le convaincre à son tour, d'avoir puisé des argumens dans une source qui lui étoit étrangere et mal connue.

Je suis trop novice dans les Mathématiques, pour en porter un jugement concluant: Mais il me semble certain, que; si les raisonnemens Mathématiques
20 de F. sont aussi justes et demonstratifs, que ceux qu'il fonde sur vos principes Philosophiques, notre *Anti-monadier*, et tous ses semblables seront réduits à l'absurde.

2.) Le Sr. E. aiant partagé son écrit en deux parties, et chaque partie en §§, ou articles, il me semble, que Mr. F. feroit bien d'en user de même dans sa
25 refutation; non, parce que Mess. Stiebriz et Koerber en ont donné l'exemple.

Mais pour l'amour de la commodité des Lecteurs, et de ceux, sur-tout, qui voudront en citer, ou extraire des passages, ou qui voudront en donner une recension dans les journaux littéraires. Mais il faudroit que Mr. F. fit, lui-même, ce partage, et qu'il m'instruisit, de quelle maniere il l'auroit fait, que son traducteur put s'y conformer dans sa traduction. 30

3.) Il me semble aussi, qu'il feroit bien, de traduire fidelement, lui-même, en françois, la brochure de son Antagoniste, et qu'il la fit imprimer conjointement avec sa refutation. On pourroit en user de même, en publiant l'édition Allemande.

4.) *Quaeritur*, s'il ne seroit pas utile à la verité, de faire imprimer; quelques tems après l'impression de notre traduction; un recueil Allemand des pieces, qui ont paru jusqu'ici, au sujet de cette dispute; c. à. d. celle d'E., et celles de F., de St., et de K.; précédées d'une préface convenable, et suivies d'une table des matières? Je crois, que l'on pourroit donner cette commission à votre Prof. Stiebriz, à condition qu'il concertat avec vous le plan de la préface. 35

Ce ne sont-là, cependant, que mes idées particulières. Je les soumets absolument aux vôtres, et je suis avec une estime et cordialité parfaites et invariables, 40

Mons.^r

NR. 267

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 4. NOVEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 345r–345v.

TEXT

A Mr. le bar. de Wolff,
à L. ce 4. Nov. 46.

Mons.^r

Bienque vous ne m'aiez pas encore renvoié les feuilles traduites, qui partirent d'ici par l'ordinaire d'avanthier matin, j'ai l'honneur de joindre ici une nouvelle

5 remise, consistant en 2. feuilles de l'original françois, et en 5. feuilles alleman-
des, où vous trouverez de quoi donner de l'exercice à votre attention mathe-
matique.

A mon avis, M^r. F. auroit pu s'épargner la peine de remplir tant de pages de
tout ce détail mathématique, s'il s'étoit contenté, de citer les endroits de vos
10 écrits, d'où il semble l'avoir tiré, et d'y renvoyer le Lecteur. Ses argumens n'en
seroient pas devenus moins concluans. Mais enfin, il a bien voulu se donner
tant de peine superflue, et il faut bien, que nous nous donnions celle de le
traduire tel qu'il est, pourvu qu'il ait bien rencontré par-tout; ce de quoi
personne ne pourra mieux nous instruire, que vous.

15 Ne doutant pas d'ailleurs, que vous n'aiez reçu hier ma lettre d'avanthier au
soir, je prens la liberté de m'y rapporter, et je suis constamment,

Mons.^r p

NR. 268

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 6. NOVEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 347r–348r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz dörrfen nicht zweiffeln, daß Dero Brieffe
jederzeit richtig ankommen und abgegeben werden, ob ich gleich nicht mit der
ersten Post gleich melde, daß dieses geschehen, wenn weiter nichts zu
schreiben ist. Es kommen hierbey die Blätter zurücke, die vergangene Mitt-
woche erhalten, weil den Donnerstag nicht zu Hause gewesen, und daher nicht
10 so gleich mich darüber machen können. Die mit gestriger Post überschickten
habe zwar noch nicht recht ansehen können, jedoch im durchblättern wahrge-
nommen, daß der Autor sich weiter vertiefft, als nöthig gewesen wäre. Und bin
daher mit Euer HochReichsgräfl. Excellenz einerley Meinung, daß es hätte

wegbleiben können. Jedoch, da es dem Autori beliebt dieses hinzuzusetzen, müssen wir es auch wohl ungeändert laßen, insoweit nichts vorkommet, daß unrichtig ist, oder zu Misverständnis Anlaß geben könnte. 15

Der Brief des Hn Formey und die Antwort darauf, vor deren Communication verbundenst dancke, kommen hierbey mit zurücke. Ich sehe nicht, was der H. Prof. Gottsched sich vor H. Eulern zu fürchten hätte, und noch viel weniger glaube ich, daß er ihn vor einen Großen Weltweisen halten wird, und ihm zu gefallen die Trägheit der Materie zu der allgemeinen würckenden Ursache aller Veränderungen in der Welt machen, da man dieses eher gewust, was Neuton sagt, ehe H. Euler gebohren worden, niemand aber eher darauf regardiren wollen, als biß man nach seinem Tode aus einem großen Geometra mit Macht einen großen Philosophum machen wollen. Ich glaube er wird in der Philosophia pigrorum, wie sie Leibnitz nannte, und wo es bey seinen fünf Sinnen bewenden läst, nicht mit H. Eulern eine so große Einsicht finden, aus deren Mangel der H. von Leibnitz in metaphysicis die Wahrheit nicht einsehen können. 20 25

Herr Haude, wie mir gesagt worden, bauet sich schon Schlösser in die Lufft, daß er vermeinet der große Philosphie Euler solle ein Wercke in seinen Verlag geben, dadurch er den Debit aller übrigen philosophischen Wercke niederschlagen wird, und durch den großen Abgang ein reicher Mann werden. Mir fällt aber ein, daß mir vor ein paar Jahren ein Excerptum aus Eulers Brieffe communiciret worden, darinnen er seinen degoust vor der Philosophie bezeigt, und offenhertzig gestehet, wenn er sich auf die Philosophie hätte legen wollen, würde er es nicht weit gebracht haben, und nicht so weit wie mit seinem calculiren kommen seyn. Und mir ist bekandt, daß auch diejenigen, die ihn wegen des calculirens hochachten, und zugleich darinnen ihren Ruhm suchen und erhalten haben, von ihm nicht anders urtheilen, als daß er in der Philosophie nicht das allgeringste verstehet, und in methodo demonstrandi veterum gantz ungeübet sey, wie beydes auch sein Hauptwerck; nemlich die Mechanica; klärlich zeigt, wenn einer nur die ersten definitiones mit den angehängten corollariis, und die ersten propositiones lieset, wo man auch finden wird, wie er sich in das principium rationis sufficientis nicht zu finden gewust, welches er auf eine recht kindische Art appliciret, nach der Einsicht, die dem Hn von Leibnitz gefehlet, i. e. nach den principiis Phil. pigrorum. 30 35 40 45

Mit der bewusten Vorrede wird es wohl so lange anstehen müßen, biß wir erst mit einer Arbeit zustande sind. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

50

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 6 Nov
1746

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff

55

P. S. Bey der bewusten Cur befinde mich so wohl, als es verlangen kan. H. D. Kortum wird von mir davon nichts erfahren. Es erfordert auch noch mehrere Zeit, ehe man gnung von dem effect gesichert ist.

NR. 269

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 7. NOVEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 349r–350r.

TEXT

A Mr. le Bar. de Wolff,
à L. ce 7. Nov. 46.

Mr.

Je suis charmé de voir par votre lettre d'hier, que toutes les miennes vous parviennent avec tant de regularité, et que vous approuviez mes sentimens sur l'ouvrage de F., qui s'est donné, sans doute, une peine infinie et presque superfluë, pour mettre la foiblesse de la Metaphysique Eulerienne dans tout son jour.

5

Je doute, que ce nouveau géant; après la tablature qu'on lui donne, à l'occasion presente; entreprenne la destruction de la Philosophie dominante, en publiant un nouveau Système Philosophique. Son ami Haude; naturellement amoureux de châteaux en Espagne, et de tout ce qui lui paroît nouveau et extraor-

10

dinaire; |: témoin la soi-disant nouvelle Theodicée de Boeldecke :| restera encore long-tems gueux, s'il n'a que cette ressource-là, pour s'enrichir.

En attendant, vous recevrez, si non par l'ordinaire de demain, au-moins par celui d'après-demain, une nouvelle provision de feuilles traduites, avec les feuilles françoises, qui y appartiennent, et desquelles il ne nous reste plus que 8. ou 9. à tradlater. Mon Gentilhomme traducteur compte de les expedier toutes 15 en moins de 15. jours, et s'il y reussit, il ne faut presque pas douter, que l'Edition Allemande ne puisse paroître, toute imprimée à berl., avant la fin du mois courant.

Je me réjouis extrêmement; de même que notre distillatrice; des bon effets 20 de votre cure. J'ai pareillement à me louer de ceux de la mienne, et je suis toujours constamment,

Mons.^f

P. S.

Après avoir écrit ce que dessus le Prof. G. m'apporte l'exemplaire cy-joint 25 de son journal litteraire, où il a fait inserer une recension de la brochure d'Euler, me priant de vous l'envoier, et de l'accompagner des ses compl^{ns}. JI espere, que cet extrait le justifiera suffisamment dans l'esprit de ceux, qui peuvent l'avoir soupçonné, de craindre ou de trop respecter le credit d'Euler.

Vous trouverez la nouvelle remise des feuilles traduites cy-jointe. Elle con- 30 siste en 3. feuilles françoises, et en autant de feuilles Allemandes, que mon Copiste pourra achever de transcrire, entre cy et le depart de la poste de demain, fixé à 8. heures du matin.

NR. 270

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 8. NOVEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 353r.

TEXT

A Mr. le Bar. de Wolff,
à L. ce 8. Nov. 1746.

M^r.

J'ai eu l'honneur de Vous envoyer, par l'ordinaire de ce matin, le Journal de Prof. G., où il a fait la recension de la brochure Eulerienne. Maintenant je Vous
5 prépare la dépeche presente, pour accompagner, par l'ordinaire de demain, les
feuilles traduites de l'Original de F. Il y en a, comme je Vous l'ai annoncé ce
matin, 3. françoises et 6 ½ Allemandes.

Le D^r. Ioecher, qui a diné avec moi aujourd'hui; comme il fait tous les mar-
dis; s'est proposé de donner dans ses Nachrichten un ample extrait raisonné de
10 toute cette guerre *Monadiere*, lorsque la traduction de l'ouvrage de F. sera ache-
vée, et je Vous répons, qu'E. n'y sera pas épargné. Je me promets d'ailleurs, que
Vous aurez la bonté, de me communiquer, en tems et lieu, Vos sentiments sur
les articles 2. 3. et 4. de ma lettre du 3. d. c., et n'ayant autre chose à Vous dire
aujourd'hui, j'ai l'honneur d'être cordialement

NR. 271

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 9. NOVEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 355r–355v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Hiermit habe Euer HochReichsgräfl. Excellenz das Schreiben des Hn Formey 5
überschicken sollen, welches durch Einschluß an mich gelanget. Das Journal
des Hn Prof. Gottscheds habe gleichfals erhalten, und statte so wohl Euer
HochReichsgräfl. Excellenz, als dem Hn Prof. Gottsched davor meinen erge-
bensten Danck ab. Mir hat überaus wohl der Eingang gefallen, und daß H.
Eulern seine elende Art zu schließen gezeiget wird, soviel es sich in einer kur- 10
tzen Recension thun laßen, und vor ein Journal gnung ist. Ich weiß nicht, ob
Jhnen in Leipzig bekandt ist, daß man in Heßen und, soviel mir bewust, auch in
der Schweitz, den Euler nennet, den wir einen Töpffer heißen. Denn da er
vermeinet, er könne mit der Materie und der ihr beygelegten Trägheit umgehen,
wie der Töpffer mit dem Thone, so hätte dieses Anlaß geben können seinen 15
Nahmen bekandt zu machen, ohne daß man ihn nennte, um zu zeigen, daß
man ihn wiße. Die revidirten Bogen kan noch nicht zurückeschicken biß noch
einige folgende dabey habe, weil in etwas Anstand habe, wie es zu ändern, da-
mit der Wahrheit kein Eintrag geschehe. Denn es scheint, H. Formey habe die
idée von dem willkührlichen Wesen der Dinge, so er von den Cartesianern 20
erlernt, noch nicht gantz abandoniret, daß sie vielleicht ihm unwißende in
andere Begriffe mit einfließet. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 9 Nov.
1746.

gantz unterthänigster
und gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 272

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 9. NOVEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 357r–358r.

TEXT

A Mr. le Bar. de Wolff,
à L. ce 9. Nov. 46.

Mons.^r

Je suis charmé de voir par votre lettre de ce matin, que vous approuvez l'extrait, que le prof. G. a donné de la brochure du Maitre-potier, et ce Prof. n'en sera
5 pas moins charmé que moi, quand je lui communiquerai demain, ce que vous me faites l'honneur de m'en mander: Mais je suis, en même tems, fâché d'avoir ignoré le titre de Potier, qu'on applique ailleurs à notre destructeur des Monades. G. l'en auroit sûrement baptisé dans cet extrait. Mais *quod differtur, non aufertur*. Peutêtre que le D. I. pourra le designer par cette expression, ou que
10 notre traducteur pourra l'employer, quelque part, dans la suite de sa traduction.

M'étant donné l'honneur de vous envoyer par l'ordinaire de ce matin 6 ½
feuilles translâtées, j'espere qu'elles auront suffi, pour vous donner occasion de
reflechir plus mûrement sur l'endroit, où vous croiez, que l'Auteur peut s'être
trompé. Mais au cas qu'elles n'y suffisent pas, Vous pourrez garder le tout,
15 jusqu'à ce que je vous en fasse tenir; comme je ferai peutêtre par la poste d'après-demain; une nouvelle remise.

Jncertain, comme je suis, si vous avez connoissance du contenu de la lettre, que vous m'envoiez de la part de F., je la joins ici en original, vous priant de me la renvoyer par l'ordinaire d'après-demain, afin que je puisse y répondre par
20 celui de berl., qui part d'ici samedi au soir.

Je voudrois bien savoir, à cette occasion, à combien F. pourroit bien taxer raisonnablement le libraire, qui se chargeroit de l'impression de son écrit. Comme ce ne sera qu'une brochure de 7., ou, tout au plus, de 8. feuilles imprimées, il me semble qu'il pourroit se contenter de 10. à 12. écus: Mais enfin,

j'attendrai votre réponse, avant que de conclure aucun marché, et, en tout cas, j'y suppléerai de ma bourse. 25

Comme il ne faut pas douter, que les réponses, que St. et K. ont fait imprimer, n'aient été envoyées à berl., je suis curieux de savoir, quelle impression elles y auront faite, et je vous prie de m'en instruire; si vous en êtes informé, étant d'ailleurs parfaitement, 30

Mons.^f

NR. 273

WOLFF AN MANTEUFFEL

HALLE, 10. NOVEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 363r–364r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Hierbey kommen die Bogen zurücke, welche ich zu zwey verschiedenen mahlen erhalten, biß auf einige wenige, die noch genauer durchsehen muß, weil sie die Hauptsache betreffen, und die Ausdrückungen nicht überall so sind, daß sie meiner und des Hn von Leibnitz Meinung gemäß wären. 5

Was aber die 3 Punkte betrifft, davor Euer HochReichsgräfl. Excellenz die Antwort verlangen, so ist meine Meinung hiervon diese. 10

1.) Da der Herr Formey in seinem MSC. selbst Absätze gemacht, so dörfften die §§. dabey nur in ihrer Ordnung notiret werden, und ist keine andere Eintheilung nöthig.

2.) Wil an den Hn Formey schreiben, daß er Eulers Schrifft ins Frantzösische übersetzt und zu seiner mit drucken läßet. Es könnte dieses zwar auch bey der Übersetzung geschehen; allein H. Haude würde dieses wohl nicht gerne sehen, weil ihm sein Verlag dadurch zunichte gemacht würde. Ich überlaße aber Euer HochReichsgräfl. Excellenz, wie weit Sie hierauf zu regardiren vor nöthig erachten. 15

20 3.) Wenn H. Formey Schrift in quarto gedruckt wird, wie die übrigen, so
können alle zusammen gebunden werden, und wird wohl nicht nöthig seyn, daß
man sie zusammen drucken läßet, weil ohne dem sonder Zweifel noch meh-
rere heraus kommen werden. Es möchte sonst das Ansehen gewinnen, als
wenn man mit Macht H. Eulern insultiren wollte, gleich wie es einmahl H.
25 Lange mit mir gemacht, da er eine Recension von allen Schrifften heraus gab,
die wieder mich waren ediret worden. Jch sehe auch nicht, warum man andern
ihren Verlag unbrauchbahr machen, und dem Käuffer die Kosten verdoppeln
sollte.

30 Übrigens hätte H. Formey sich freylich in vielen Stücken seine Mühe erspa-
ren können, sonderlich die weitläuftige abhandlung de divisibilitate materiae in
infinitum, die ihre Richtigkeit hat, solange man die extensionem vor réel an-
nimmt, wie die Mathematici zu thun pflegen, hingegen vor sich hinfället, wenn
man sie bloß unter die phaenomena zehlet, die in denen einfachen Dingen
gegründet sind: jedoch muß man laßen, was stehen bleiben kan.

35 Jch weiß nicht, wieviel man in Leipzig vor einen Bogen zu zahlen pfeget:
ich habe in den deutschen Schrifften und der Lateinischen Mathesi vor einen
gedruckten Bogen zwey thaler bekommen. Streitschrifften werden dann wohl
etwas geringer bezahlet, unterweilen ist man auch frohe, daß man einen Verle-
ger bekommt, der den Verlag umsonst übernimmt. Daher vermeinte, er
40 könnte mit 12 thl gar wohl zufrieden seyn. H. D. Jöcher aber und H. Prof.
Gottsched werden beßer wißen, als ich, was in Leipzig thunlich ist. Verharre
mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 10 Nov.

45 1746.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 274

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 11. NOVEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 359r.

TEXT

à M^r. le Bar. de Wolff,
à L. ce 11. Nov. 1746.

Monsieur,

Vous trouverez cy-joint la continuation de nôtre traduction, qui consiste en 2. feuilles françoises et 4. feuilles allemandes. Je comptai hier de le faire partir par la poste de ce matin, et que le nombre en seroit plus grand: Mais les 2. feuilles, 5
qui suivent les 2. susdites, contenant des notes mathématiques très longues, et pleines de terribles calculs, le traducteur n'en a pas encore pû venir à bout ce soir même, et il ne veut Vous envoyer, que celles, qui roulent sur un même sujet, pour Vous pouvoir faire tenir à la fois, par l'ordinaire d'après demain, toutes celles, où l'Auteur s'est encore enfoncé dans les Mathématiques. 10

Au moment même que j'écris cecy, j'ai l'honneur de recevoir Vótre dépêche d'hier. Mais comme il se fait tard, et que j'aurai autre chose à faire demain-matin, je differerai d'y répondre, et je suis parfaitement,

NR. 275

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 12./13. NOVEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 361r–362v.

TEXT

A Mr. le Bar. de Wolff,
à L. ce 12. Nov. 46.

Mons^r.

Vous aurez apparemment reçu, par la poste de ce matin, mon billet d'hier au soir, avec 4 ½ feuilles Allemandes de notre traducteur, vous en trouverez encore autant cy-jointes, de même que 2. feuilles françoises. JI n'en reste plus que
5 4. à traduire, et j'espere qu'elles seront expediées entre-ci, et mardi ou mecredi prochain, de sorte que la presse pourra commencer à rouler dèsque vous m'aurez renvoié les feuilles, qui se trouvent encore entre vos mains. Mais j'espere, que Mr. F. s'en tiendra à sa resolution de faire passer cette traduction pour un
10 original, et de faire imprimer son original françois, sur le pied d'une version; à moins qu'il n'aime mieux, que l'un et l'autre soient imprimés, comme des originaux, et qu'on laisse le public le Maitre de juger, lequel des deux pourra passer pour l'original veritable. La raison, pourquoi je voudrois en être instruit au juste, c'est qu'il faudroit ajouter au titre de l'Edition allemande, que c'est une
15 traduction, supposé que F. ait changé d'intention, et qu'il veuille d'abord avouer que son edition françoise est l'original.

Ce 13. Nov.

20 J'avois écrit jusqu'ici hier au soir, quand on me vint dire, qu'un accès de fievre aiant obligé mon copiste de se mettre au lit, il lui seroit impossible de transcrire les feuilles susmentionées pour l'ordinaire d'aujourd'hui, qui part à 8. heures du matin. Le mal cependant ne sera pas fort grand, puisque la remise, que vous recevrez, dèsque cet homme-là sera en état de copier, sera d'autant plus forte.

Je suis d'ailleurs fâché, que F. ait mal rencontré, en quelques endroits, le sens de feu Leibn., et le vôtre, puisque vous en aurez d'autant plus de peine à le redresser. La vérité est cependant, que le Prof. G., en révoquant une des feuilles traduites | : je ne sai plus, laquelle c'étoit :| nous dit; au traducteur et à moi; qu'il doutoit, que vous approuveriez certain passage, mais qu'il ne nous appartenoit pas d'y rien changer, l'original françois s'exprimant tout comme la traduction. 25 30

Nous numeroterons donc les §.§. de notre traduction, puisque vous ne le désapprouvez pas, et je crois, que F. ne feroit pas mal d'en faire autant dans son original, afin que les Lecteurs, qui voudront le citer ou en donner des extraits, y trouvent d'autant plus de facilité. Je voudrois même, qu'il y ajoutat aussi des marginaux: Mais ce seroit peutêtre en demander trop à un françois naturellement fort vif. 35

La divisibilité infinie de la matiere n'est pas le seul article, qu'il auroit pu traiter avec moins de prolixité. Il s'est donné une peine toute aussi superflue; à mon avis; dans les feuilles, que vous allez encore recevoir, et où il s'est enfoncé dans un calcul absorbant, pour donner, après vous, quelque idée de la proportion qu'il y a, entre l'entendement borné de l'homme, et l'entendement infini de Dieu. Ses demonstrations n'auroient rien perdu de leur force, s'il en avoit retrancher ces sortes de digressions et de remarques. Mais enfin, je crois, comme vous, qu'il faut les lui passer, pourvû qu'il ait, par-tout, bien rencontré. 40

J'ai consulté Mess. Joecher et Gottsch., sur la récompense, que F. pourroit raisonnablement esperer d'obtenir du libraire qui imprimera la traduction de sa brochure. Ils sont d'avis, que tout ce que le libraire fera peutêtre, ce sera de lui en donner gratis 30. ou 40. exemplaires, ces Mess.-là n'étant pas accoutumés à déboursier de l'argent comptant pour des brochures de controverses. Mais F. n'ayant pas grand bien, et étant fort zelé pour la Verité, je lui ferai avoir une douzaine de rsd. pour ses peines, dussé-je les paier du mien. 45 50

Je suis de coeur et d'ame tout à vous, et

Mons.^f

Je suppose, que vous aurez eu, ou aurez encore la bonté, d'informer F. des changemens que vous faites à son écrit, et de ce que j'ai l'honneur de vous en mander, conformément à vos sentimens. N'étant pas tout-à-fait sûr, si je les rencontre par-tout, je lui écris seulement en gros, me rapportant, quant au détail, à ce qu'il apprendra de vous. 55

Je joins enfin icy, 2. f. de l'original, et 6. f. traduites. 60

NR. 276

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 15. NOVEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 365r–366r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz habe hiermit nur berichten sollen, daß die
überschickten Bogen alle richtig erhalten. Ich finde aber, in der Haupt=Sache,
des H. Formey Schrifft gar nicht so beschaffen, wie der Anfang war, und ist es
beschwerlich, macht auch vielen Auffenthalt, wenn man unrechte Sachen
durch Veränderung der Worte in einem Texte recht machen sol. Ich habe mir
10 dieses schon anfangs nicht anders vorgestellet, denn die wenigsten sehen die
Sache recht ein. Und glaube ich also wohl, daß dasjenige wobey ich die Schwie-
rigkeiten finde, eben daßelbe seyn wird, wovon H. Prof. Gottsched gesagt, ich
würde schwerlich damit zufrieden seyn. Ich kan also vor Donnerstag nichts
zurück schicken, da ohne dem vorige Woche die Sache gantz habe müßen
15 liegen laßen, wegen eines starcken catarrah, wobey mir der Kopf sehr verstopft
gewesen, wovon auch noch nicht gänzlich befreyet. Unterdeßen da H. Formey
mir die Freyheit gegeben, auszustreichen, zu ändern und hinzuzusetzen, was ich
wil; so bediene mich auch derselben, insonderheit bey der Hauptsache. Es wird
aber wohl nöthig seyn, daß das abgedruckte MS. nach diesem dem H. Formey
20 mit zugeschickt werde, damit er sehen kan, was ich darinnen geändert: denn auf
besondere Blättgen es zu schreiben, wie er vermeinet, gehet nicht wohl an. Vor
Streitschrifften giebt ein Verleger freylich nicht gerne Geld, und muß auch H.
Formey, wie andere, zufrieden seyn, wenn er bloß einige exemplaria bekommt.
Denn in Holland wird er schwerlich andere conditiones erhalten, und doch
25 schwer fallen, daß er einen Verleger findet. Übrigens halte davor, daß man die
Übersetzung drucken laße, ohne zu melden, ob es ein original, oder eine Über-
setzung sey, und, wenn H. Formey einen Verleger finden kan, es mit dem
Frantzösischen gleichfals so mache. Herr Prof. Gottscheds Recension findet

hiesiges Ortes große Approbation, und hat insonderheit der Eingang vieles Vergnügen bey den Wohlgesinnten erwecket, indem ein jeder; er mag seyn wer er wil; daß Verfahren des Hn Eulers der Academie vor sehr praejudicirlich erkennt und sich darüber verwundert, daß H. Euler nicht mehr Klugheit besitzt, auch seinen kindischen Hochmuth nicht beßer verbergen kan. Das ist aber das schlimmste, daß die Verächter der Mathematick nun ein unüberwindlich argument bekommen zu haben vermeinen, daß die Mathematick nicht den Verstand der Menschen schärfte, sondern vielmehr zu andern Wißenschafften, gleich wie zum menschlichen Leben, einen ungeschickt mache. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 15 Nov.
1746.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff

NR. 277

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 15. NOVEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, 367r–367v.

TEXT

A Mr. le Bar. de Wolff,
à L. ce 15. Nov. 1746.

Monsieur,

L'ordinaire d'hier doit Vous avoir apporté ma lettre du 12. et du 13. d. c., avec une remise de feuilles traduites, et celui de demain-matin Vous en apportera une autre, qui consiste en 2. feuilles françoises, et en 4. feuilles et 1. page traduites, et qui sera la penultieme de toutes celles, que Vous aurez à recevoir. La tout derniere suivra par la poste d'après-demain.

En attendant j'ai encore la reception de Vótre lettre de ce matin à accuser.

Vous rendrez un service essentiel à la Verité, en donnant à l'ouvrage de F.
 10 toute la justesse, et toute la clarté, qui lui manque. Dès que Vous l'aurez fait,
 avec cette attention qui Vous est naturelle, on pourra regarder cette piece, comme
 un arrêt sans appel, qui fermera pour jamais la bouche à quiconque voudra
 desormais attaquer le même sujet.

F. sera d'ailleurs informé, à point-nommé, de tous Vos changemens.

15 Le Prof. G. sera charmé, quand il apprendra demain, que sa recension est si
 goûtée des amateurs de la verité. Je ne vois pas cependant, que tout ce qu'il a
 dit, et tout ce que d'autres disent; pour la soutenir, en cette occasion; puisse
 déroger, en quoi que ce soit, aux droits de la Mathematique: Ils ne lui en dis-
 putent aucun, et n'en ravalent nullement le prix et l'utilité. Ils disent seulement,
 20 que ceux qui se font une fausse idée des principes mathematiques, tombent en
 des erreurs pernicieuses; ce qui n'est pas attaquer l'excellence de ces principes,
 mais attaquer ceux, qui en font une fausse application.

Je suis parfaitement,

NR. 278

WOLFF AN MANTEUFFEL
 HALLE, 17. NOVEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 369r–370v. Oben links, 369r, folgender Vermerk Manteuffels: „rép. d. 18. Nov.“ (→ Brief Nr. 280).

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
 Gnädiger Herr,
 Hoher Patron.

5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz erhalten hierbey die Bogen, welche mir etwas
 verdrüßlich gefallen, weil dem Autori noch selbst in der Hauptsache solche
 Begriffe ankleben, die er im Vorhergehenden verworffen. Er giebt die extensio-
 nem pro phaenomeno aus, welches wenn man es in eine Realität verwandelt,
 man aus einer perceptione confusa eine imaginariam macht, wie Leibnitz und

ich behaupten. Unterdeßen hat er doch von dem Ursprunge der Extension, wie er redet, so geredet, als wenn es eine Realität wäre, da er aus den principiis Psychologiae rationalis hätte zeigen sollen, wie die perceptio confusa; die man, durch realisirung des phaenomeni, in eine notionem imaginariam verwandelt; aus dem in den einfachen Dingen gegründet ist. Denn hierzu braucht man nicht die differentiam specificam derselben; folgends Leibnitzens Begriff von den Monaden, sondern es fließet aus dem conceptu generico substantiarum simplicium, dabey ich es bewenden laße. Was die vim motricem betrifft; welche einerley mit der forma substantiali des Aristotelis ist; so wird deren existenz aus den phaenomenis erwiesen: Es ist aber dieselbe, sowohl als die extensio, nur ein phaenomenon, aber substantiatum, wie es Leibnitz nennet, welches wie eine Substanz consideriret werden muß, und deswegen Cartesium geblendet, daß er die extensionem und vim motricem nicht mit den qualitibus sensibilibus in eine Claße gesetzt. Von der vi motrice aber kan man wohl die inexistenciam vis alicujus in simplicibus schließen, aber von ihrer differentia specifica nichts weiter herausbringen, als daß sie so beschaffen seyn müße, daß die vis motrix als ein phaenomenon darinnen gegründet. Dieses alles hätte H. F. aus meiner Cosmologia und Psychologia rationali, wie das Vorhergehende, ausführen können. Nun hat er mir zwar die Freyheit gegeben, auszustreichen und hinzuzusetzen, was ich vor gut befandete, es gehet doch aber so leicht nicht an, wenn man etwas in ein anderes scriptum einschieben, und in einen Zusammenhang mit dem Vorhergehenden bringen sol. Und in einer Wiederlegung hätte meines Erachtens dergleichen gar wegbleiben können, ja sollen. Jch habe demnach nur darauf gesehen, daß die Sache so geändert würde, damit der Wahrheit kein Abbruch geschähe, und wieviel bey einer Refutation gnung ist.

Es wird aber wohl nöthig seyn, daß nach diesem das gantze MSC. Hn Formey mit seinem original zugeschickt wird, damit er sehen kan, was ich geändert, weil es sonst beschwerlich fallen würde, auf besonderen Blättgens ihm solches zu annotiren, wie er verlanget.

Ich muß aber noch dieses erinnern, daß ich f. 84, und p. 36 im Original, gar nicht sehen kan, wie das Wort plaisant zu übersetzen, damit ein Verstand heraus kommet, der sich zu der Sache schicket, als eine Antwort auf die angestellte Frage. Jch habe es zwar durch poßierlich übersetzt, allein es wil mir doch auch noch nicht einen rechten Verstand geben, und weiß ich nicht, ob etwan der particul pourtant schuld daran ist. Ich glaube aber, daß Euer HochReichsgräfl.

45 Excellenz mit H. D. Iöcher und H. Prof. Gottsched leicht aus dieser Sache
werden kommen können. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 17 Nov.
1746.

50 gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 279

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 18. NOVEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 371r–371v. Oben links, 371r, folgender Vermerk Manteuffels: „Resp. d. 18. Nov.“ (→ Brief Nr. 280).

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz beyde Pacquete habe mit gestriger Post auf
einmahl erhalten, da inzwischen auch mein gestriges wird angelanget seyn. Es
kommen hierbey die beyden vorhergehenden zurücke. Was der Autor hierinnen
vorträget, kommet mit der Wahrheit beßer überein, als das nächst vorherge-
hende und harmoniret mit dem, was ich im Vorhergehenden geändert. Nur in
10 einem Orte habe wegen der *formarum substantialium* etwas geändert, die mit
Recht als das *principium activum* im Körper von der Materie als dem *principio*
passivo unterschieden worden, gleichwie man nicht mit Cartesio Körper und
Materie pro synonymis halten muß, denn zum Körper gehöret auch die *forma*
accidentalis, welche die *differentiam specificam* ausmacht, und darinnen eigent-
15 lich das Wesen einer jeden Art der Körper bestehet. Die Materie kan ich nicht
ansehen als das *subjectum vis motricis*, denn das *principium activum* muß von
dem *passivo*, welches die Materie ist, unterschieden werden.

Ich habe von dem Cartesio die Lateinische Amsterdamer Edition von 1685, kan aber nicht nachschlagen, was H. Formey citiret, weil ich nicht weiß, wovon die loca citata handeln sollen. Es ist doch aber nicht anders zu vermuthen, als daß Cartesius das jenige haben muß, was H. Formey aus ihm citiret, und, wie ich es gelesen, mich noch wohl so viel erinnere, daß es seiner Art zu raisoniren und seinen principiis gemäß gewesen. 20

Der noch übrige Rest sol nun auch bald folgen. Und wird mir lieb seyn, wenn diese piece bald im Druck erscheinen wird. Verharre mit aller ersinnlichen Submission 25

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 18 Nov.

1746.

gantz unterthänigster und 30
gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 280

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 18. NOVEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 373r–373v.

TEXT

A Monsieur le Baron de
Wolff. a Lipsig ce 18 Nov. 1746.

Monsieur,

Ce fut hier au soir, que j'eus l'honneur de recevoir votre lettre d'hier-matin, avec les feuilles corrigées.

Je les ai lues ce midie, avec notre traducteur, et le Prof. G., et nous les avons 5
trouvées bien plus clair et convaincantes, qu'elles n'étoient auparavant.

Nous avons pareillement lu et corrigé ensemble, la première feuille imprimée par BreitK., et nous en ferons demain, autant de la seconde; après quoi

nous n'aurons plus de Msc. a lui donner, à-moins que vous ne nous renvoyiez,
 10 entre cy et lundi prochain, le reste que vous en avez encore chez vous.

Quant au mot de poßierl., pour le quel vous avez cru qu'on pourroit traduire
 celuy de plaisant, j'y ai substitué, avec l'approbation de G., celuy de wunderlich,
 qui nous semble plus convenable au sens en question, que poßierl. et que
 plaisant même.

15 L'envoierai le Msc. françois, et celui de la traduction; tel que vous l'avez
 corrigé; à F., à mesure que l'imprimeur pourra s'en passer, et je lui envoie-
 rai de même les feuilles imprimées, a mesure qu'elles sortiront de la presse, et je ne
 doute pas, qu'il ne soit content de tout, étant d'ailleurs parfaitement,

Mons. p

20 P. S.

L'allai ferme cette lettre, quand on m'apporte la votre de ce matin.

NR. 281

WOLFF AN MANTEUFFEL

HALLE, 20. NOVEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 375r–375v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
 Gnädiger Herr,
 Hoher Patron.

5 Aus Euer HochReichsgräfl. Excellenz Werthestem vom 18 Nov. welches ge-
 stern Abend erhalten, habe mit Vergnügen ersehen, daß der Druck hurtig fort-
 gehet. Es kommen hierbey die letzten Bogen zurücke, damit derselbe durch
 mich nicht aufgehalten wird. Das Wort *wunderlich* schickt sich allerdings am
 besten an dem Orte, wo H. Formey *plaisant* gesetzt hatte, und wovor in der
 10 Übersetzung *artig* stund, und wenn es gleich wäre gebraucht worden, würde mir
 bey dem Schluß nichts bedenkliches vorkommen seyn. Die Loca von Carte-
 sio kann deswegen nicht nachschlagen, weil ich nicht weiß, von was von einer
 Materie sie handeln sollen, indem ich mich nicht mehr darauf besinne, weil

dergleichen Sachen bald aus der acht laße. Es scheinen dem Hn Formey noch
immer die Begriffe anzuhängen, als wenn die substantiae simplices partes mate- 15
riaræ wären, daraus die Körper zusammengesetzt sind, und darinnen eben solche
Kräfte vorhanden, wie uns unsere Sinnen und die Einbildungskraft von dem
Körper vorstellen, aber dieselbe gleich bestritten, wie in der Note f. 152 zu er-
sehen, ingleichen f. 164. auch f. 256. Es scheint, daß er wieder Eulern sehr 20
erbittert seyn muß, denn er hat ihm zuletzt die Wahrheit recht derb gesagt, wie
er es verdient. H. Haude wird große Augen dazu machen, daß man ihm seinen
Helden so angreiffet. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 20 Nov.

1746.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

P. S. Euler heißet in der Schweiz nicht ein Töpffer, wie in Heßen, sondern 30
man nennet ihn dort den Hafner, weil sie einen Topff einen Hafen nennen.

NR. 282

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 21. NOVEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 377r–377v.

TEXT

A Monsieur le Baron de
Wolff. a Lipsig ce 21 Nov. 1746.

Monsieur.

Aiant eu l'honneur de recevoir ce matin votre lettre d'hier, accompagnée de
tout ce qui vous restoit encore de notre traduction, je me hâte d'en accuser la
reception.

L'imprimeur se flate d'avoir tout fini, vendredi ou samedi prochain. S'il tient parole, F. pourra recevoir, par le coche de dimanche qui vient, toute notre traduction faite et parfaite.

10 L'approbation que vous donnez à la traduction du mot de *plaisant*, par celui de wunderlich, a fort charmé ma fille, puisque ce fut effectivement elle, qui le trouva. Elle est toute fiere, d'avoir pu, dit-elle, ajouter, pour ainsi dire, une monade à un plaidoyer, composé avec tant de soin en faveur des Monades mêmes. Je crois, comme vous, que F. a été dans l'erreur, dont vous le soupçonnez: Peutêtre y est-il tombé, pour avoir pris; comme tant d'autres; les mots de, *corps*
15 et de *matiere*, pour synonymes.

Rien ne piquera tant le libraire H., que de voir vòtre portrait, et celui de feu Leibnitz, rétablis sur le buste de Minerve, au frontispice de la réponse à l'écrit anti-monadier, à la tête duquel il a placé, comme vous l'aurez apparemment remarqué, le même buste, avec son *Sapere aude*: mais sans les dits portraits, dont le
20 casque de minerve est surmonté; comme vous savez; dans notre medaille-Aleto-phile.

A cette heure, que notre traduction est ajustée, j'espere, que vous songerez, dans le courant du mois prochain, à la préface, que vous avez eu la bonté de me promettre, et j'ai l'honneur d'être constamment

25

Monsieur

NR. 283

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 25. NOVEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 379r–380r.

TEXT

A Mr. le Bar. de Wolff,
à L. ce 25. Nov. 46.

Monsieur

Comme je compte de vous envoyer, par l'ordinaire d'après demain, une couple d'exemplaires de notre traduction *Anti-monadiere*, je me contenterai aujourd'hui, de vous communiquer l'extrait cy-joint d'une lettre, que j'ai reçu ce matin du 5
gouverneur de Mgr. le Pr. héréditaire de Gotha, vous priant de me dire, ce que vous voulez que j'y réponde, ou de m'adresser votre réponse à Mad. du Châtelet, au cas que vous trouviez à propos de lui en faire, comme elle semble s'y attendre.

Ce matin on m'a pareillement apporté une lettre de F, selon laquelle il paroît fort content des arrangemens, que nous avons pris ici, pour faire imprimer 10
notre traduction *Anti-monadiere*, sur le pied d'un original allemand.

Il m'envoie, en même tems, quelques exemplaires de 3. sermons, qu'il a prononcez, sur la *perfection*, selon Matth. ch. 5. v. 48. et qu'il appelle ses sermons 15
Wolffiens; it. une petite brochure anonyme d'une seule feuille en 8^{vo}., intitulée, *Essai sur la nécessité de la Revelation*. Il veut que je lui dise mon sentiment, et sur ces sermons, et sur cet Essai, et je le ferai après demain, en lui envoyant la traduction. Je ne doute pas, qu'il ne vous ait regalé des mêmes pièces. Autant qu'il me paroît, après les avoir parcouruës à la hâte, les sermons me semblent fort 20
beaux et concluans, mais un peu trop courts. Et quant à l'Essai, qu'il dit avoir reçu de Hollande; mais que je soupçonne être de sa façon; il me semble pareillement assez bien raisonné, mais dans le gout de certaines 14. lettres, qui contiennent *la Religion essentielle*; et qui combattent l'Eternité des peines après la mort.

Je suis tenté de faire translater l'un et l'autre en Allemand, et de le faire imprimer, pour en faire une galanterie à F. Mais c'est à savoir, si nos Censeurs 25

ortodoxes voudront permettre l'impression de la dernière de ces pièces, et s'il ne faudra pas y ajouter quelques remarques, pour sembler la refuter.

Mais, voilà 11. h. qui sonne. C'est pourquoi je vous donne le bon soir, et je suis cordialement t. à. v., et

30

Mons.^r

NR. 284

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 27. NOVEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 381r–382v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz werthestes vom 25 h. habe gestern Abend erhalten. *Was die Sache* der Marquisin Chatelet betrifft, so hat dieselbe einen
importanten Proceß in Brüßel, der sich auf einen alten Heyraths=Contract
gründet, welcher in deutscher Sprache aufgesetzt worden. Es kommet haupt-
sächlich auf das Wort *Leibzucht* an, was solches, nach dem Jure devolutionis, so
10 in Brabant; wenigsten vor diesem, im Brauch gewesen, heißet? Die Sächsischen
Juristen brauchen das Wort *Leibzucht*, als ein Synonymon des Leibgedinges:
allein nach dem Jure devolutionis muß es was anders heißen, und wird eben
darüber gestritten, ob es einen bloßen usum fructum bedeute, wie wir aus dem
Römischen Rechte haben, oder nicht?

15 Die Frau Marquisin verlangt ein Responsum von der hiesigen Facultät. Weil
man aber hier dieses Wort nicht brauchet, daher auch vielen es gar unbekandt
ist, und überdieses die wahre Beschaffenheit des Juris devolutionis auch eben
nicht so eine einhellig ausgemachte Sache ist; so habe ihr geschrieben, ich wüste
nicht, ob die hiesigen Icti ein Responsum geben möchten, so ihr vortheilhaft
20 wäre. Unterdeßen habe die Copie vom Contracte einem von unseren besten
Facultisten vor mich gegeben, und, als vor mich, mir deßen Meinung ausgeben

(laßen), die er mir auch in einem Billet communiciret. Nun hat die frau Marquisin dem H. Hoffmeister von dem Gothaischen Printzen, wegen einer ferneren Antwort gebeten ihr dieselbe zu procuriren. Diese hat aus Geneve an einen bey dem Gymnasio in Gotha in Diensten stehenden geschrieben um von mir eine Antwort zu procuriren. Der Nahme wil mir nicht beyfallen. Ich habe ihm geschrieben, wenn die frau Marquisin ein Responsum Facultatis verlangte, so müste sie dieselbe in einem Schreiben um dieselbe ordentlich requiriren, und wollte ich sodann die Copie von dem Vergleich beylegen. Da aber die Facultät die Responsa nicht umsonst ertheilte, und in so wichtigen Proceßen, die viele Tonnen Goldes importirten, auch nicht mit ein paar Thalern vorlieb nähme, überdieses die Responsa, wenn sie auf der Post sollten zugeschickt werden, sehr hoch taxiret würden; so wäre nöthig, daß etwan an einen Kaufmann in Leipzig die commission ertheilet würde, die nöthigen Spesen zu zahlen, durch den auch das Responsum selbst beßer nach Paris befördert werden könnte. Damit Sie aber sehen könnte, ob ihr mit dem Responso hiesiger Facultät gedienet wäre, so hätte in der Sache vor mich sondiret, was sie vor Meinung von ihrer Sache hegten. Und habe zu dem Ende das Billet beygelegt, wegen Kürtze der Zeit aber nicht Copiam davon nehmen können. Jch wil nicht zweiffeln, daß der Brief, den ein Studente abgehohlet, welcher mir das Schreiben aus Gotha überbracht, und den ich weiter nicht kenne, werde richtig befördert worden seyn, und mittler weile denselben der Herr Hoffmeister des Printzen erhalten haben.

Von H. F. habe noch nichts erhalten, vielleicht aber wird er es mir noch zuschicken, indem künfftigen Dienstag an ihn schreiben wil, da vernehme, daß der Druck nunmehr zu Ende gehet.

Ich habe in den Horis subcesivis von dem dicto Matth. V. 48 gehandelt als dem principio Juris naturae nach der Lehre Christi, weil man bey mir die directionem actionum ad sui perfectionem als ein gefährlich principium ansehen wollen, und H. F. hat sich darnach gerichtet, wie mir geschrieben worden.

Sonst habe wohl gehöret, daß eine sehr gründliche Schrifft wieder den H. Abt Mosheim heraus kommen sey, darinnen die Ewigkeit der Höllen=Straffe wiederlegt worden: allein ich habe dieselbe noch nicht selbst gesehen. Es kan wohl seyn, daß die frantzösische Piece daraus ihren Ursprung genommen, in welchem falle eine Übersetzung kaum nöthig wäre. Hn D. Iöchern wird wohl

55 die Wiederlegung des Hn Mosheims bekindt seyn. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 27 Nov.
1746.

60

gantz unterthänigster
und gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 285

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 30. NOVEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 383r–384r.

TEXT

A Mr. le bar. de Wolff,
à L. ce 30. Nov. 46.

Mr.

J'ai encore à répondre à votre lettre du 27. d. c.: Mais avant que de le faire, je joins ici une nouvelle lettre de Mr. F., avec la réponse, que je viens d'y faire.
5 J'aurois pu me contenter d'extraire de l'une et de l'autre ce qui a du rapport à nos Monades: Mais j'aime mieux m'en épargner la peine, et vous envoyer les originaux, au hasard de vous faire lire plusieurs particularitez frivoles, et étrangères à ce sujet.

10 Votre lettre, et ce qu'elle contient au sujet du procès de la M. du Châtelet, m'ayant fait naître la curiosité de consulter notre Rechenbg., sur les différentes significations du mot de Leibzucht, ce Jurisconsulte m'envoia le Programme cy-joint, où il a examiné, un jour, ces significations, quasi *ex professo*. Mais ce qui me surprit véritablement, c'est qu'il me fit dire, en même tems, qu'il avoit entrepris cette recherche pour l'amour de Mr. Schepflin à Strasbg., ce savant l'ayant
15 requis alors, de lui procurer *un responsum* de notre faculté Iuridique, dans le

même procès, que Md. du Chatelet vous a tant recommandé. Aussi cette Marquise lui a-t-elle écrit; il y a un an, ou environ, une lettre autographe fort obligeante, pour le remercier, de lui avoir donné, par Mr. Schefflin, les éclaircissemens, contenus dans le dit programme, et de lui avoir expliqué les raisons, pourquoi la faculté ne pouvoit donner un *responsum*, à la condition, à laquelle Md. du Châtelet l'avoit demandé. Or cette condition étoit, que tous les facultistes qui seroient appelez à travailler au *responsum* assureroient par un serment exprès, et solennellement prète, que leur sentiment seroit donné selon les véritables regles de la Justice. En effet cette condition n'est ni en usage, ni praticable, en ces pais-ci, où tous les membres des facultez sont deja liez par de tels sermens. 20 25

Quoiqu'il en soit, je m'en vais répondre à cette Mr. de Thun; c. à. d. au gouverneur du Pr. de Gotha. Je lui enverrai un extrait de votre lettre, et je lui manderai, en même tems tout ce que Mr. Rechenbg. m'a fait dire, par rapport à Md. du Châtelet. Et voilà tout ce que vous aurez aujourd'hui, 30

Monsieur p

NR. 286

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 1. DEZEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 385r–386v. Oben links, 385r, folgender Vermerk Manteuffels: „Rep. d. 2. Dec. abends“. Der Brief Manteuffels vom 2. Dezember 1746 ist nicht erhalten.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Grafte,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz beyde Schreiben nebst den beyden Exemplaribus von der Wiederlegung der Eulerischen Schrifft in dem ersten, und dem Programmate des Hn HoffRath Rechenbergs in dem heutigen habe richtig erhalten, und dancke vor die überschickten Sachen verbundenst. Mich sol verlangen, was die Wiederlegung in Berlin vor eine Würckung haben wird. Und ist 5

10 mir sehr angenehm zu vernehmen gewesen, daß das frantzösische Original
 auch bald gedruckt werden sol, weil dieses der H. Maupertuis lesen kan, und
 vielleicht auch andere lesen werden, die das Deutsche nicht ansehen mögen. Es
 kommen hierbey die beyden Brieffe des Hn F. auch mit zurücke, vor deren
 Communication gleichfals dancke. H. Hauden wird die Minerva auf der Wie-
 15 derlegung nicht gefallen, ob sie gleich viel schöner als seine auf der Eulerischen
 Schriffte aussiehet. Mich wundert das Zumuthen der Marquisin von Chatelet
 nicht, denn ihr ist viel daran gelegen, daß sie den Proceß gewinnen wil, weil der
 Bißen, darüber gestritten wird, gar zu fett ist, ob es gleich wunderlich heraus-
 kommet, daß sie ein Responsum so verlanget, wie es in ihren Kram dienet, und
 20 doch haben wil, es sollten alle Facultisten schweeren, sie wollten nicht anders
 als pro justitiae causa sprechen, auch gerne das Responsum nur als ein Freund-
 schaffts=Stücke haben möchte, wovon doch die Herren Facultisten nichts
 statuiren, Jhnen auch solches nicht zuzumuthen. Dieser Tage sagte mir ein
 Schweizer, der ein Landmanns von Eulern war; nemlich aus Basel, und ein
 25 guter Freund von ihm; und hier durchreisete, seine Verwegenheit aber nicht
 billigte, er wolle es nicht an sich kommen laßen, daß er der Autor sey: welches
 man ihm vielleicht eher glauben würde, wenn er nicht in den Memoires der
 Academie, und seinen Opusculis eben diese Meinung behauptete, die er, in
 seiner Schriffte wieder die Monaden, dem Naturkündigern aufdringen wil. Hin-
 30 gegen würde man eher glauben, daß H. F. nicht Urheber der Wiederlegung sey,
 weil er eben diese ungereimte Meinung in der Histoire, als eine Erfindung von
 großer Wichtigkeit, rühmet, und daher zu einem ungemeinen Nutzen, der da-
 von zu gewarten, Hoffnung macht. Unterdeßen ist es an ihm höchst zu loben,
 daß er der Wahrheit Platz giebet, wenn er sie beßer einsiehet. Ich weiß nicht, ob
 35 Euer HochReichsgräfl. Excellenz den Hn D. Hein bey dem Ioachimthalischen
 Gymnasio kennen. Der ist auch ein eifriger Aletophilus, und zugleich ein Mitt-
 glied der Academie, und wird ihm die Wiederlegung in sonderheit wohl gefal-
 len. In Berlin halten ohne dem schon die meisten, welche seine, Eulers, merita
 im algebraischen calculiren nicht zu beurtheilen im stande sind, vor einen Gril-
 40 lenfänger; die Schriffte des H. F. aber wird sie in dieser Meinung noch mehr
 bestetigen. Ich halte gäntzlich davor, Haude habe ihn eben dieser wegen dazu
 beredet, daß er seine philosophische Weisheit hat sollen sehen laßen: er hätte
 sich aber erinnern sollen, was er vor wenigen Jahren an einen guten Freund
 geschrieben, daß, wenn er sich auf die Philosophie hätte legen wollen, er nichts
 45 besonders würde haben praestiren können. Er hätte beßer gethan, wenn er eine
 Revision von seiner Mechanick vorgenommen hätte, und die vielen darinnen
 befindlichen Fehler ausgemunstert, da er ohne dem schon längst von einigen
 derselben von einem Engelländer in einer Englischen Schriffte erinnert worden.
 Und da es ihm so übel mit seiner Music gelungen, hätte er auch daraus klug

werden können, und erkennen, daß er zu philosophischen Theorien keinen 50
Kopff habe. Aber es heißet bey ihm: sero sapiunt Phryges. Verharre mit aller
ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 1 Dec.

1746.

gantz unterthänigster und 55
gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 287

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 4. DEZEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 387r–388r.

TEXT

A Mr. le Bar. de Wolff,
à L. ce 4. Xbre. 46.

Mr.

En répondant avanthier au soir à votre lettre du 1. d. c., je me trompai en vous 5
mandant, ce me semble, que je vous avois envoyé par la poste de ce jour-là une
nouvelle lettre de F, puisque je n'en avois point reçue de lui, depuis celle du 26.
d. p., que vous m'avez renvoiée. Mais le coche d'hier au soir m'en apporta une,
que je joins ici en original, et à laquelle je serois bien aise de répondre mecredi
prochain.

Comme F. m'envoie, en même tems, quelques exemplaires de ses sermons 10
Wolffiens, et de son essai sur la Revelation, et que je vois qu'il ne vous a pas fait
part de ces 2. pièces, je joins pareillement ici un exemplaire de chacune, et je
vous prie de m'en dire votre sentiment, mais sur-tout de la dernière, dont j'ai
envie de faire parvenir un exemplaire à M^r. Vernet à Genève.

15 I'y ajoute l'article, que Mr. Mencke mettra dans la premiere gasette litteraire
d'ici, au sujet de notre traduction monadiere, dont l'original françois fera du
bruit dans le monde litteraire, vu l'air interessant, que F. va lui donner, comme
il vient de me le mander. Rien cependant ne m'en plait tant, que de savoir, qu'il
a su mettre Maupertuis dans les interets de la bonne cause. Et comme il est
d'ailleurs sûr de Mess. Achard, Iarriges et Hayn, et que je ne doute presque pas,
20 que le Medecin Eller, après avoir assez long-tems flotté, suivant sa coutume;
entre le pour et le contre; ne se soit enfin aussi déclaré pour leurs sentimens, il y
a bonne apparence, que l'Anti-Monadier ne croquera que d'une dent du prix de
50. #, qu'il s'étoit sans doute, proposé de remporter, et que, par consequent, sa
defaite vaudra un nouveau lustre à la Societé des Aletophiles.

25 Aiez la bonté de me dire, en quel endroit de ses écrits Euler a avancé les
absurditez, qu'il soutient dans son écrit antimonadier? et dans lequel des siens
F. avoit épousé la même erreur, avant sa conversion? et faites moi la justice de
me croire plus que personne au monde,

Mons.^rp

NR. 288

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 6. DEZEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 389r–390r. Oben links, 389r, folgender Vermerk Manteuffels: „resp. d. 6.
Dec., abends!“ (→ Brief Nr. 289).

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

5 Hiermit habe Euer HochReichsgräfl. Excellenz bloß in Eile berichten sollen,
daß die beyden letzten Brieffen nebst den beyden Schrifften des H. Formey
erhalten. Und kommen die Brieffe deßelben nebst denen neulich vergebene
Antworten wiederum zurücke. Ich statte zugleich meinen Danck ab vor die
Communication gedachter Schrifften. Die eine von der Nothwendigkeit der

Revelation habe zwar gelesen; allein die Zeit ist mir jetzt zu kurtz meine Meinung davon zu schreiben. Ich weiß nicht, ob sie eben viel fruchten wird. In der Censur sie passiren zu laßen, kan man von Theologis nicht praetendiren. Von der Wahrheit und wie weit sie erwiesen wil ich jetzt nicht urtheilen, sondern es biß nächstens verschieben. Euler hat seine Meinung von der vi inertia und den elementis, welche atomi materiales sind, vi inertia praeditis, behaupten wollen in seinen Opusculis, die Haude in 4°. drucken laßen, und in der Hist. de l'Acad. de Berlin p. 25 et seqq. et p. 28 et seqq. Was in der Histoire bloß recensiret wird, stehet in seinen Opusculis. Herr Formey nennet es p. 28 eine importante decouverte und in seiner Medulla hat er den Elementis vim inertiae et motricem zugeeignet, so in der Cosmologie leicht nachgeschlagen werden kan, weil ich das Buch jetzt nicht bey der Hand habe. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 6 Dec.
1746.

gantz unterthänigster
und gehorsamster Diener
Wolff.

P. S. Ich sehe gar keine raison, warum man den H. Euler in den gelehrten Zeitungen nicht nennen sol, da er unter seinem Nahmen eben dieses in den angeführten Orthen behaupten wollen, nur daß er die Monaden nicht attaquiret. Da er nun eben mit diesen Waffen dieselben attaquiret, und sein Vortrag so wiederum beschaffen; so sollte meinen, man könnte hinzusetzen, Wer die angeführten Schrifften gelesen, würde leicht erkennen, daß H. Euler der Autor sey, wenn es gleich nicht Brieffe von Berlin versicherten.

NR. 289

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 6. DEZEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 391r–391v.

TEXT

A Mr. le Bar. de Wolff,
à L. ce 6. Dec. 1746.

Mons.^r

Ces lignes ne sont, que pour accuser la reception des Vôtres de ce matin, et celle de 2. lettres de F., et de 2. de mes réponses: Mais comme je n'avois qu'une
5 lettre de F. à Vous redemander, je rejoins icy la seconde, qui ne s'adresse pas à moi, mais à Vous-même. Aussi bien n'en avez Vous plus chez Vous, qui m'appartienne.

L'article de la Gazette litteraire ne s'y trouvera inseré, que dans la feuille d'après demain, celle d'hier aiant deja été sous la presse, quand je le fis tenir,
10 samedi passé, à M^r. menke, qui y avoit fait inserer |: témoin l'exemplaire cy-joint :| une recension de l'écrit Eulerien, composée par notre Anti-Wolfien, Crusius, qui se charge ordinairement des articles philosophiques, et qui; sans donner raison à l'Anonyme, ne laisse pas de lui applaudir, de ce qu'il a fait naitre des doutes; à son avis; inextricables contre Vôte doctrine et celle de feu
15 L., concernant les Monades. Vous trouverez cette recension dans l'article de Berl.

J'attendrai avec quelque impatience Vôte jugement du petit écrit touchant la necessité de la Revelation, dont je trouve le raisonnement plus éblouissant, que consequent.

20 Quant à l'histoire de l'Academie de Berl., et les petits ouvrages d'Eul., je les ferai chercher de demain, pour convaincre certaines gens d'icy, que ce n'est pas la premiere fois que ce Géometre soutient des absurditez métaphysiques. Cependant je ne suis pas d'avis, qu'il faille le nommer publiquement ici. La refutation de F. ne le rendra que trop perault, sans qu'il soit necessaire, de l'aigrir
25 encore personnellement, en le nommant.

NR. 290

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 7. DEZEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 351r–352v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz dancke vor die Communication der gelehrten 5
Zeitung. Mich wundert, daß H. Mencke von einer Scartecke von 2 ½ Bogen
soviel Raum erfüllet, und von vielen wichtigen Wercken, die herauskommen,
nichts gedencket. Da H. Euler andere mit Nahmen nennet, so sehe ich eben
keine Ursache, warum man ihn nicht auch nennen könnte, da er ohne dem
diese Meinungen, die er behaupten wil, ohne der Monaden zu gedencken, 10
schon in den vorhin angeführten Stellen als besondere Erfindungen unter sei-
nem Nahmen vorgetragen. Man darf auch nur den Anfang seiner Mechanick
lesen, so wird man bald wahrnehmen, wie schlecht er im demonstriren bewan-
dert, wenn er nicht calculiren kan, und wie einfältige Gedancken er von dem
principio rationis sufficientis hat. Unterdeßen laße mir leicht gefallen, daß er 15
nicht genannt wird, und kan er es desto weniger übel nehmen, wenn ihm die
Wahrheit desto derber gesagt wird, weil man nicht vermeint hätte, daß eine
solche Misgeburt von ihm kommen könne. Seine besten Freunde und die ihn in
seinem foro hochschätzen, gestehen insgesamt, daß er so schlecht in der
Philosophie bewandert, als er sich im calculo integrali gezeiget. 20

Was die kleine Schrifft von der Nothwendigkeit der Offenbahrung betrifft,
so hätte wünschen wollen, daß der Autor lieber damit zu Hause geblieben wäre,
denn es ist mehr schlimmes, als gutes davon zu hoffen: Er bedienet sich der
Waffen die Nothwendigkeit der Offenbahrung zu bestreiten, welche man wie-
der die geoffenbahrte Religion vorbringet, und räumt den Naturalismum ein, 25
ob zwar mit einiger restriction. Es ist wahr, daß es große Schwierigkeiten giebt,
wie Gott die Menschen deswegen verdammen sol, weil sie an Christum nicht
gegläubet, von dem sie doch nichts gehöret, noch hören können. Man findet

auch keine Spur von der Hölle und dem ewigen Leben im alten Testament,
 30 außer in den Auslegungen der Theologorum. Und Christus selbst, wenn er
 wieder die Pharisaeer disputiret, argumentiret nur per consequentiam, daß sich
 Gott den Gott Abrahams, Jsacs und Jacobs nennet, Gott aber nicht ein Gott
 der Todten, sondern der Lebendigen sey, wo noch dazu die raison angenom-
 men wird, warum er sich so nennet, indem diejenigen, welche keinen Begriff
 35 von dem ewigen Leben gehabt, in der Meinung stehen können, es heiße bloß
 soviel, daß er der Gott sey, der vor diesem ihr Gott bey ihren Lebens=Zeiten
 gewesen. Und also haben auch selbst die Iuden nicht darauf sich Hoffnung
 machen können. Ja es ist auch daher kommen, daß, weil Plato vom ewigen
 Leben und der Hölle, sozusagen, recht prediget; und bey den Griechen der
 40 Rhadamantus, als ein sehr gerechter Richter in der Hölle gerühmet wird, der
 nach dem Jure talionis die Menschen bestraft; die Widersacher der geoffen-
 bahrten, sonderlich der Christl. Religion, vorgeben, es sey diese Lehre aus der
 Platonischen Philosophie, gleich wie die Lehre von der Dreyeinigkeit, genom-
 men worden. Es ist aber beßer, daß man auf dergleichen Gedancken nicht
 45 gebracht wird, als daß man sich dadurch irre machen läßet, und bleibet bey der
 Lehre Pauli, was gehen mich an, die draußen sind. Die Freygeister werden
 durch dergleichen hypothesen gestärcket, und andre zweifelhafft gemacht, wo
 nicht gar von der christl. Wahrheit abgeleitet. Es klinget auch hart, wenn gesagt
 wird, ein Heyde dörrffe nur als ein guter Heyde, und ein Mahumedaner als ein
 50 guter Muhamedaner leben. Denn ein Naturalist verlangt, beyde sollen die natür-
 liche Religion haben, welche Tyndal vor die einige und christl. ausgiebt. Ich
 sehe nicht, wie diese hypothese mit der Lehre der Aposteln bestehen kan, von
 unsern systemati(bus) wil ich nichts sagen. Er hätte die Würckung des Verdien-
 stes Christi auch auf die erstrecken sollen, die nach der natürlichen Religion
 55 leben, und so würde er es mit den Lehren der geoffenbahrten Religion eher
 haben können zusammen reimen, und weniger Anstoß gegeben haben. Er
 würde als dann auch seinen Schlüssen mehrere Krafft haben geben können, als
 geschehen, die, wie Euer HochReichsgräfl. Excellenz wohl erinnern, nicht
 überzeugend sind.

60 Was die drey Predigten anlanget, so scheint H. Formey kaum meine Horas
 subsecivas gelesen zu haben, sondern bloß die Metaphysick und Moral. Wenn
 ich über diese Materien hätte predigen sollen, würde ich die Sachen nicht bloß
 so philosophisch vorgetragen haben, wie man sie auf der Catheder lehret, son-
 dern alles aus der Schrifft hergeleitet haben, wie es sich auf die Cantzel schickt,
 65 und wodurch zugleich eine christliche Andacht erwecket wird. Iedoch schreibe
 ich mein Urtheil bloß vor Euer HochReichsgräfl. Excellenz, und wil dadurch

nicht den Hn Formey mir zuwieder machen, den ich liebe und Werth halte.
Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 7 Nov. 1746.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff

70

NR. 291

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 9. DEZEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 393r–393v.

TEXT

A Mr. le bar. de Wolff,
à L. ce 9. Dec. 46.

Mr.

J'ai eu l'honneur de recevoir votre lettre d'avant hier, peu de momens après avoir envoyé la mienne d'hier à la poste de ce matin, et je suis bien aise de vous dire, que ce n'est pas Mr. Mencke, lui-même, qui fait les articles philosophiques de la gasette litteraire, mais qu'il en charge ordinairement Crusius, et que celui de la gasette d'hier seroit sorti de sa fabrique, si je ne l'avois envoyé tout fait à Mencke, qui croit que c'est aussi moi, qui l'ai composé. 5

Le Büchersaal du prof. G. étant actuellement sous la presse, pour le mois courant, et allant contenir la recension de la piece de F., je lui ai demandé ce midi, s'il ne pouvoit pas nommer l'Anti-monadier, en disant p. e., qu'il s'étoit trahi en d'autres écrits? Et ce prof. aiant trouvé ma proposition très facile à exécuter, je ne doute pas qu'Euler n'y soit nommé, comme vous l'avez souhaité. 10

Vos reflexions sur *l'essai sur la revelation*, sont des plus justes; il est toujours dangereux, de publier des sentimens, qui ouvrent, pour ainsi dire, la porte aux esprits-forts, sur-tout, à berl., où l'on n'incline deja que trop à cette espece de 15

libertinage; et ce que vous dites des 3. sermons prétendus Wolfiens, est précisément ce qu'en disent ici les plus sensez. Tout ce qui y est dit est très bon: Mais on le prendroit plutôt pour des dissertations philosophiques, que pour des sermons.

Je suis avec une estime et une amitié sans pareille,

Mons.^r

NR. 292

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, DEN 11. DEZEMBER

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 395r–396v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Grafte,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz werden mittlerweile, da Dero letztes erhalten, auch meines vom 8^{ten} h. erhalten haben, darinnen ich mein Urtheil von der Schrift des Hn F. wegen der Nothwendigkeit der Offenbahrung überschrieben. Und ist mir lieb zu ersehen gewesen, daß Hochdieselben mit mir hierinnen einig sind, es wäre beßer gewesen, wenn derselbe damit zu Hause geblieben
10 wäre. Er wil zwar den Hn Vernet nicht wiederleget haben: allein es ist doch in der That geschehen, da er seine argumenta vor die gegenseitige Meinung mit Anführung seines Namens zu entkräften gesucht, und also demselben zu antworten obligiret. Es wird ihm allerdings schwer fallen etwas hinreichendes dagegen vorzubringen, welches vor die Frey=Geister überzeugend ist. Allein
15 eben dieses wird dieselben in ihren Vorurtheilen wieder die christl. Religion desto mehr stärken. Und so ist der Schade desto größer, und gewißer, den diese kleine Schrift verursacht, insonderheit bey den bekandten Umständen unserer Zeiten.

Der Gnädigen Frau von Mhlendorffen bin unendlich verbunden, daß Sie
20 wegen meines Gesundheit=Zustandes besorget sind. Ich kan eben darüber

nicht klagen, außer daß bey jetziger gar sehr veränderlichen Witterungen dann und wann mit einigen Flüssen behaftet bin: welches zu verhütten man von dem Gebrauch unserer Cur nicht praetendiren kan. Woferne ich diese Verwegenheit entschuldigen kan, so bitte Dieselbe meines unterthänigsten Respects zu versichern.

Eben da ich dieses schreibe, erhalte Euer HochReichsgräfl. Excellenz sehr werthes vom 9 h. und ersehe daraus, daß H. Prof. Gottsched im Büchersaal den H. Euler mit Nahmen nennen wil. Ich halte dieses bey der Recension der Wiederlegung sehr nöthig, weil man sonst nicht verstehen kan, warum der Autor sich so viel mit den Geometris vom höheren Range abgiebt und ihr Unvermögen in der Metaphysick zeigt, und wenn auch selbst die grösten Geometrae unserer Zeiten hören werden, daß Euler der Autor von der Schrifft wieder die Monaden ist, werden sie ohne dieselbe noch gelesen zu haben gleich das Urtheil fällen, daß er nichts gescheites könne vorgebracht haben. Und wenn sie es lesen, werden sie das übrige aus seiner trägen Krafft beurtheilen, welche ihnen gar nicht anständig ist, ob sie gleich selbst keine Metaphysici sind. Es scheint, daß man selbst in Berlin bey der Academie seinen Traum von den wahren Elementen der Körper, wovon der Historicus bloß eine Erzählung macht, und seine abgeschmackte Wiederlegung des Materialismi nicht billigen wollen, weil sie beyde Dissertationes nicht den Memoires einverleiben wollen, und er sie deswegen besonders in seinen sogenannten Opusculis ediret. Herr Formey wird dieses am besten wissen.

Ich habe die Wiederlegung des H. Abt Mosheims wegen der Ewigkeit der Höllen=Straffe hin und wieder gelesen, die man mir als etwas gründliches gerühmet. In der Haupt=Sache selbst kan ich zwar die Gründlichkeit noch nicht sehen; allein der Autor hat doch den Hn Mosheim so gepackt, daß ich schwerlich glaube, er werde ihm zu antworten gewachsen seyn. Die Wiederlegung ist allerdings sehr einnehmend geschrieben, und zeigt der Autor viel Verstand. Herr D. Jöcher wird dieselbe ohnfehlbahr gelesen haben: *was hält er dann davon?* Verharre mit aller ersinnlichen Hochachtung

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 11 Dec.

1746.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 293

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 11. DEZEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 397r–398v.

TEXT

A Mr. le Bar. de Wolff,
à L. ce 11. Dec. 46.

Mr.

Ces lignes ne sont que pour vous dire, que votre dernière lettre aiant achevé de
fixer le jugement, que je ne portois auparavant que confusément, de l'*Essai sur*
5 *la nécessité de la Revelation*, je me suis cru obligé, par les règles de l'amitié, d'écrire
dans les termes cy-joints à notre ami F., et je suis curieux de voir ce qu'il y ré-
pondra.

En attendant, il semble extrêmement content de notre traduction, comme
vous le verrez par sa lettre cy-jointe, que je reçus par le coche d'avant hier au
10 soir. Et comme il me charge d'un compliment pour ma fille aînée, il faut, pour
la rareté du fait, que je vous fasse le récit d'une conversation, qu'elle eut, ces
jours passez, avec un de nos professeurs, qui viennent ordinairement dîner avec
moi.

Il est bon de savoir préalablement, que ma fille a quelque lecture; qu'elle a lu,
15 entre autres livres, quelques uns de vos écrits, et de ceux de Leibniz; et qu'elle
sait se tirer assez bien d'affaires, lorsqu'il s'agit de raisonner avec des gens, dont
les sentimens différent des vôtres. D'un autre côté, le professeur en question est
grand amateur de tout ce qui sent l'Antiquité, et pretend, par conséquent, qu'on
peut être très bon Philosophe, sans le secours de la nouvelle philosophie, pour-
20 vûqu'on ait un peu étudié les anciens philosophes, dont il croit les sentimens
plus justes, que ceux des modernes, qui affectent, dit-il, de critiquer et de bla-
mer les anciens, quoiqu'ils doivent à ceux-ci le peu de veritez, qu'ils enseignent,
et qu'ils font passer pour leurs decouvertes, en y ajoutant des tours nouveaux,
et en les defigurant souvent par leurs explications, et par les consequences qu'ils
25 en tirent.

Or, ma fille aiant eu la curiosité d'assister à la pluspart des conversations que j'ai euës avec notre traducteur, et le prof. G.; au sujet de notre traduction, et, sur-tout, à l'occasion des lettres, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sur la même matière; et aiant, un jour, remarqué, que vous aviez parlé des sentimens de Platon dans votre lettre du 7. d. c. | : à l'occasion de l'*Essai sur la Revelation* : | elle se mit, dès le même jour, à lire la vie et les Dialogues de Platon, pour se mettre en état de convaincre le prof., 1.) que Leibn.; comme elle l'avoit déjà remarqué auparavant; bien loin de blamer cet ancien Philosophe, en parle avec beaucoup de veneration, 2.) que Platon a enseigné, en son tems, la pluspart des mêmes veritez, que Leibniz, mais que celui-ci a su les rendre plus évidentes, en les demontrant, et 3.) que de tout cela s'ensuit, que le prof. blame la nouvelle Philosophie, sans l'avoir lue, et sans savoir ce qu'elle enseigne pp. Aussitôt dit, aussitôt fait. Le Prof. nous étant revenu voir, le lendemain, elle le remit sur le même sujet, et le rendit si capot, en prouvant sa thèse; et par Leibn. et par vous, et par Platon même; qu'il se contenta de repliquer, qu'il falloit, que le traducteur françois de Platon; c. a. d. Dacier; eut mal translaté le texte grec, et qu'il iroit, relire celui-ci, chez lui pp Excusez Mons.^f, que je vous fasse perdre quelques moments de votre tems si pretieux, en vous entretenant d'une pareille bagatelle.

Ce 12. Dec.

Cette lettre; quoiqu'écrite jusqu'ici, dès hier au soir; n'ayant pu partir par l'ordinaire de ce matin, j'y ajoute, que la votre d'hier ne m'a été rendue, qu'aujourd'hui. Je ne manquerai pas de communiquer au prof. G. ce que vous me faites l'honneur de me dire, touchant M^r. Euler, et la necessité de le nommer.

Mr. Ioecher aiant été incommodé, depuis quelque tems, je n'ai pas encore eu occasion de l'entrenir de l'écrit, émané contre les sentimens de Mr. Mosheim. Mais je ne manquerai pas, de lui en demander des nouvelles, ni de vous mander ce qu'il m'aura répondu, étant d'ailleurs plus que personne,

Mons.^f

P. S.

J'oublois de vous dire, que ma fille vint m'annoncer, hier au soir, d'un air triomphant, qu'elle venoit de trouver dans son Platon, de quoi prouver à son Antagoniste, que ce philosophe a eu les mêmes idées, que vous et Leibniz, non seulement, sur les substances simples; mais aussi l'immortalité et l'immaterialité de l'ame, sur le meilleur monde, et peutêtre, dit-elle, sur l'harmonie-préétable, que le prof. traite de nouvelles chimeres: d'où elle va conclure ce midi, qu'il a aussi peu lu Platon, que vos écrits et ceux de feu Leibniz.

NR. 294

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 19. DEZEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 399r–400v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

5 Das Urtheil, was Euer Hochgräfl. Excellenz an den Autorem des bewusten
Tractätl. sur la Necessité de la Revelation geschrieben, ist allerdings gegründet:
allein ich zweiffele, daß es demselben gefallen wird, unerachtet er sonst von der
Art ist, daß er gerne Lehre annimmt: welches an Jhm sehr zu loben. Es ist
allerdings an dem, wenn man die Nothwendigkeit der <Off>enbahrung leugnet,
10 es eben soviel ist, als wenn man dieselbe gantz leugnet. Denn da Gott ohne
Christo, und den Glauben an Jhn, die Menschen seelig machen kan, warum hat
er dann erst, in Ansehung der Favoriten, so die wenigsten sind, solche Umwege
gebraucht, um Jhnen eine vorzügliche Wohnung in seinem Hause einzuräumen.
Ein fort esprit wird dieses gleich vor ein Gott unanständiges Spielwerck halten,
15 weil keine raison dazu vorhanden. Mich sol noch mehr verlangen, was H. Ver-
net dazu sagen wird, als was der Autor saget, wiewohl mir höchst angenehm
seyn wird auch seine Antwort zu erfahren.

Jhro Gnaden Dero Comtesse Tochter bin ich unendlich verbunden vor das
gute Andencken, und habe mit vielem Vergnügen ersehen, wie Dieselben den
20 H. Professor; deßen Nahmen ich leicht errathen kan; in die Enge getrieben. Jch
glaube seine Zuflucht zu dem Griechischen Texte wird ihm wenig geholfen
haben.

Der Herr von Leibnitz hat mir einmahl selbst gesagt, daß Plato von den
Monaden, und denen übrigen von Euer HochReichsgräfl. Excellenz specificir-
25 ten Puncten, einerley Gedancken gehabt, und, wo ich mich nicht irre, in einem
Schreiben an den Hn Remond in Franckreich gedacht, es würde derjenige dem
menschlichen Geschlechte einen großen Dienst thun, der seine Philosophie in
ein ordentliches Systema brächte. Es ist nicht zu leugnen, daß in den alten

Schriefften viele gute Gedancken zu finden, und kan ich selbst nicht leugnen, daß mehr als ein mahl darinnen gefunden, was ich vor etwas neues gehalten. 30
 Und habe ich öfters gewünscht Zeit zu haben dieselben Schriefften zu durchlesen, welches aber vor mich zu weitläufftig ist. Ich habe aber auch gefunden, daß es Jhnen gar oft an einem Lichte fehlet, daß sie recht können verstanden werden, weil man bey Jhnen gar sparsam deutliche Begriffe antrifft, und die Wahrheit als Wahrheit nicht kan mit Überzeugung erkandt werden, weil ausführliche 35
 Beweise fehlen, ja auch meistentheils gar keine vorhanden sind. Jch laße nun dahin gestellet seyn, wie hoch das zu schätzen, wenn man ein licht anzündet, dadurch die Dunckelheit vertrieben, und die Sache klar gemacht wird, daß man sie erkennen kan, und wenn man Überzeugung von dem gewehret, was man sonst nur auf guten Glauben annehmen muß. Ich besinne mich hier auf den 40
 Confucium, deßen Lehren die Missionarii zwar für gut und nützlich, aber gemein ausgeben, dahingegen ich in den Anmerckungen über die Oration von der Sineser Philosophia practica viel erhabeners darinnen gefunden, nachdem ich meine principia vorher inne gehabt, und dadurch die Lehren des Confucii mit gantz anderen Augen angesehen. Jch weiß aber auch, daß man erinnert, ich 45
 machte den Confucium klüger, als er gewesen, und andere es mir verarget, daß ich demselben zueignete, was ich zu einem Ruhme vor mich hätte behalten können. Hingegen habe ich auch behauptet, und behauptete es noch, was mich die Erfahrung gelehret, daß wer meine Begriffe sich geläuffig gemacht und auf die Art die Sachen aus denselben auszuwickeln sucht, vieles in den Schriefften 50
 der Alten, ja auch selbst in der Bibel, finden wird, was er sonst nicht darinnen würde gesucht haben, und alsdann erst dieselben mit rechtem Nutzen lesen können. Und ich sage nichts, als was ich selbst erfahren. Der Grund aber davon lieget in dem, was ich vorhin gesaget. Die Liebhaber der Alten gehen mehr auf die Sprache, als auf die Sachen, und wenn ich sagte, ohne die Erkänntnis dieser 55
 könnte man jene nicht recht verstehen, würde ich vielleicht behaupten, wodurch ich sie erzörnte, wer aber bedenckt, daß die Wörter nur Zeichen der Sachen sind, und aus Jhnen die wahre Gräntzen ihrer Bedeutung müßen bestimmt werden, wird mir leicht recht geben. Wenn ich vollends sagte aus Jhren Lexicis, darinnen sie die Wörter in einer Sprache durch die Wörter in einer 60
 andern erklären wollen, könne man den rechten Verstand der Wörter nicht lernen, und es könnte einer böse Latein reden, welches die Alten nicht verstehen würden, wenn er Jhnen ihre Redens=Art ablehnet, würde es vielleicht noch wunderlicher in ihren Ohren klingen. Unterdeßen bin ich gnung versichert, daß ich die Wahrheit rede, und nichts aus Unbedacht sage. Allein ich wil mich mit 65

den Wörtergelehrten in keinen Streit einlaßen. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 19 Dec.

70

1746.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

P. S. Die communicirten Brieffe kommen hierbey zurücker.

NR. 295

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 19./20. DEZEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 401r–402v.

TEXT

A Mr. le Baron de Wolff,
à L. ce 19. Dec. 46.

Mons.^r

Bienque je sois encore, à attendre l'honneur de votre réponse à la lettre, dont j'accompagnai la dernière de Mr. F., avec ce que j'y avois répondu, je ne laisserai
5 pas de joindre ici une nouvelle partie du Büchersaal de Mr. Gottsch., où il y a un extrait préliminaire de notre traduction, et où Mr. Euler est nommé, par manière de conjecture, comme Auteur de la brochure Anti-monadière.

J'ai vu, depuis ce tems-là, l'écrit de Mr. Mosheim, en faveur de l'Eternité des peines, et la réponse, qu'un Anonyme a opposée à ses argumens. J'avoue que
10 cette réponse me paroît des plus fortes, et que je crois Mosheim bien embarrassé d'y repliquer, tant qu'il n'aura pas épousé d'autres principes, que ceux des seuls Théologiens orthodoxes. Mais, avec tout cela, je voudrois, comme vous, que ces sortes de sentimens; libres et éblouissans comme ils sont; ne fussent pas répandus dans le public dans un tems, où les Naturalistes, et les Esprits-forts sem-

blent gagner de plus en plus de terrain, sur-tout en Allemagne. Il est donné à 15
trop peu de gens chez nous, de lire et de goûter ces sortes d'écrits *cum grano salis*.

J'ai l'honneur d'être parfaitement; et en vous souhaitant d'heureuses fêtes, et
une heureuse nouvelle année;

Mons.^f

20

P. S. ce 20. Dec.

Cette lettre étoit tout écrite, dès hier au soir, quand j'eus le plaisir de recevoir la
votre d'hier.

Je suis tout glorieux d'avoir si heureusement rencontré vos idées, par rap- 25
port à *la nécessité de la Revelation*. Que F. se fache, ou ne se fache pas; de ce que je
lui ai mandé la-dessus, ce n'est pas ce qui m'embarassera. Lorsqu'un ami me
demande mes sentimens, sur un sujet aussi grave et essentiel, que celui-là, je
croirai indigne de moi; comme de quiconque se pique de quelque probité; de les
lui déguiser.

Ma fille est très charmée de votre compliment. Elle me charge, de vous faire, 30
à son tour les siens, et de vous dire, que votre memoire ne vous a point trompé,
et qu'il n'y a pas 15. jours, qu'elle a lu dans une lettre de Leibniz à Remond, tout
ce que vous attribuez au premier, par rapport au cas qu'il faisoit de la philoso-
phie de Platon.

J'oublois de vous avertir, que la raison, pourquoi le Prof. G. n'a pas donné 35
une recension complète de notre traduction-Monadière, dans le tome susdit de
sa nouvelle bibliothèque, c'est que les autres pièces, qui le composent, étoient
déjà écrites, quand elle parut, de sorte que, ce qu'il en dit p. 569. ne doit pas être
regardé comme un extrait, mais comme une préparation à celui, qu'il va en
donner dans le tome suivant. 40

NR. 296

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 26. DEZEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 403r–404r.

TEXT

A Mr. le bar. de Wolff,
à L. ce 26. Dec. 46.

Mons.^r

Comme nous nous sommes entretenus, en quelques unes de nos lettres, au
sujet de l'*Essai sur la Nécessité de la Revelation*, il est juste que je continue de vous
5 communiquer ce qui m'arrive, et ce que je fais et ferai encore, à cette occasion.

Après que votre dernière lettre; à laquelle j'eus l'honneur de répondre par
l'Apostille de la mienne du 19. et du 20. d. c.; m'eut affermi dans les sentimens,
que j'ai toujours eus de cette petite brochure, j'ai cru devoir répondre à la der-
nière lettre de notre ami F., et je m'en suis acquité dans les termes, dont je joins
10 ici un extrait fidele. Je suis curieux de voir ce qu'il répliquera.

En attendant, je dois y ajouter, qu', aiant été bien aise de sonder, sur la
même matière, quelque bon Théologien raisonnable, j'ai cru ne pouvoir mieux
m'ad- resser, qu'à Mr. Ierusalem. Je lui ai envoié, pour cet effet, un exemplaire
de l'Essai en question, et je l'ai fait prier par un gentilhomme de ses amis |: le
15 même, qui a traduit le MSC. de Mr. F., en faveur des Monades :| de me dire
confidemment, et avec sa candeur ordinaire, ce qu'il pense de ce nouveau dog-
me.

Or c'est ce que cet honnête-homme vient de faire. Il m'a fait réponse, aussi
bien qu'à mon gentilhomme, témoins les extraits, que je joins ici de ses lettres;
20 et il m'envoie un assez long raisonnement allemand, sur ma question principale.
Et comme ce raisonnement me paroît assez particulier, je prens la liberté, d'en
joindre pareillement ici une copie, que vous pourrez conserver, si vous en êtes
curieux, pourvûque vous aiez la bonté de me dire cordialement ce que vous en
pensez. Et voilà ce que j'ai fait, et ce qui m'est parvenu sur ce sujet. Voici ce
25 que je suis tenté de faire encore, si vous l'approuvez:

J'ai envie de composer une lettre Anonyme, à l'Auteur anonyme de l'*Essai* susmentionné, et d'y faire entrer, entre autres argumens, ceux que vous m'avez fournis dans vos lettres, et ceux que vient de me fournir Mr. Ierusalem. Vous comprendrez facilement, que je ne serai pas assez imprudent, pour nommer aucun de vous, et que mon unique but, en tout ceci, est, de tacher de faire revenir notre ami de certaines idées, dont un reste de legereté françoise l'empêche jusqu'ici de sentir la fausseté. 30

Ce n'est pas, que je ne sente fort bien, que Ierusalem est, dans un sens, du même sentiment que lui: Mais comme il donne un tour tout différent à son sentiment, et que c'est justement au tour; et aux mauvaises conséquences, dont celui qu'a pris notre ami est susceptible; qu'il y a, selon moi, le plus à redire, je lui insinuerai, que je serois peutêtre de son sentiment, si son Système pouvoit être envisagé du même biais, que celui de Jerusalem, et qu'il n'eut pas été imprimé si cruëment. Enfin, je vous prie de me dire, ce que vous pensez de l'un et de l'autre, de vous souvenir, en tems et lieu, de votre Préface, et de me croire inalterablement, 40

Mons.^f

NR. 297

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 26. DEZEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 405r–406v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Daß Euer HochReichsgräfl. Excellenz mit mir von der Schrifft wieder den Hn Mosheim von der Ewigkeit der Höllen Straffen gleiche Gedancken haben; habe mit Vergnügen ersehen. Es würde derjenige dem Hn Abt einen großen Dienst erweisen, der den Schein den Gründen des Gegners gründlich und auf eine deutliche Art zu benehmen sich befleißte: welches ich nicht vor unmöglich 5

10 halte, denn vor meine Person bin gewis, daß die Ewigkeit der Höllen=Straffe der Lehre Christi und der Aposteln gemäß sey. Wenn es aber nicht auf die rechte Weise geschiehet, so ist es beßer, daß nicht darauf geantwortet wird. Es sol mir aber lieb seyn zu vernehmen, was H. D. Jöcher davon meinet.

15 Die kleine Schrift von der Nothwendigkeit einer göttlichen Offenbahrung hält man hier vor eine gottlose Schrift, und ich zweiffele nicht, man werde sie in die Claße der scriptorum impiorum, oder der Feinde der Christl. Religion setzen. Daher wäre mir leid, wenn der Autor davon bekandt werden sollte.

Gestern habe in dem 2^{ten} Stücke der <Regen>spurger=Nachrichten von gelehrten Sachen, Anmerckungen gefunden über Eulers kleine Schrift von den
 20 Elementen der Körper; davon die Fortsetzung im folgenden kommen sol. Man zeigt ihm, daß er das Lehr=Gebäude von den Monaden nicht richtig vorgetragen, weil er nicht das geringste davon gedencket, daß nach demselben die Monaden, ohne eine stete innere Veränderung, nicht concipiret werden können; folgends, da keine in die andere physice influiren kan; sie nothwendig ein prin-
 25 cipium intrinsecum mutationum, also eine Krafft ihren Zustand zu ändern, in sich haben müssen, und dieses keines Weges der Krafft sich, in Ansehung anderer, in ihrem Zustande zu erhalten, entgegen sey. Und hierinnen hat der Autor dieser Anmerckungen allerdings Recht. Er zeigt auch, daß die Lehre, die er ändern geben wil; nicht eher Schlüße zu machen, biß man alle Umstände wohl-
 30 erwogen; ihn selbst angehe. Und da er weiter nichts als eine Krafft, der Veränderung zu widerstehen, aus den abstractionibus der Mathematicorum in der Mechanick einräumen wil, es eben soviel sey, als wenn er dem Hebel die Schwere absprechen wollte, weil ihn dieselben in ihren abstracten Begriffen als eine Linie ohne Schwere concipiren. Was er nun weiter vorbringen wird, das
 35 wird wohl in dem folgenden Stücke künfftigen Sonnabend zu sehen seyn. Wo H. Euler auf alle Einwürffe antworten sol, so wird es ihm sehr schwer fallen etwas vorzubringen, wodurch er nicht aus dem Regen in die Trauffe kommet. Ich glaube aber, er wird wohl bey seiner Art verbleiben, und wie die Eulen sich ins helle Tages=Licht nicht wagen, indem seine Scharfsichtigkeit sich bloß auf
 40 die Demmerung erstrecket, wo man alles zu sehen vermeinet, da man das wenigste siehet. Dieser Tage sagte mir ein guter Freund und Landsmann von ihm, er wollte es nicht an sich kommen laßen, daß er Autor von der kleinen Schrift sey. Es kan ihm aber dieses wenig helfen, weil er, wie ich neulich schon gedacht, eben diese Meinungen, obzwar ohne application auf die Monaden, in
 45 anderen Schriften unter seinem Nahmen als eine besondere Erfindung, wodurch er sich groß machen und über andre erheben wil vorträget. Als ein Engelländer Remarquen über seine Mechanick machte, darinnen vieles zu finden, was wohl gegründet ist, und ich es nach Petersburg schrieb an den damahligen Präsidenten der Academie dem Herrn von Korff, jetzigen Abgesandten in

Stockholm, weil er meine Meinung von der Mechanick zu wissen verlangte, die ich ihm aber zu entdecken Bedencken trug, entschuldigte er sich bloß damit, der Engelländer verstünd es nicht, gewänne aber dadurch einen Haß gegen mich, daß er nach diesem, als er in Berlin kam, mich beständig zu blamiren suchte. Und da ihm H. M. *Mitzler in Leipzig* zeigte, wie sehr er sich in seinen Elementis Musicae vergangen, da er seine Vernunft unter den Gehorsam seines calculi zwinget, und nicht bedencket, daß er ihn auf seine irrige Begriffe gebauet; wollte er in Berlin seine Bekandten auch bereden, er verstünde es nicht. Und also wird auch wohl dieses jetzt seine Antwort seyn. Er schreibt in einem Orte seiner Mechanick selbst, was er heraus bringet sey wieder Vernunft und Erfahrung, weil es aber durch den calculum herauskomme, müße man es doch vor wahr halten, und kehret sich nicht daran, daß ihn der Engelländer damit aufziehet. Es hätte ihm aber dieses zeigen können, daß, wenn er einige Dinge in der Mathematick verstanden hätte, er die Unrichtigkeit seines calculi wohl hätte finden können. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz 65

Halle. d. 26 Dec.

1746.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener

Wolff. 70

NR. 298

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 27./29. DEZEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 407r–408v.

TEXT

A Mr. le Bar. de Wolff,
à L. ce 27. Dec. 46.

Mr.

L'homme qui avoit porté, ce matin, ma lettre d'hier au bureau des postes, m'ayant rapporté l'honneur de la votre d'hier, je ne puis m'empêcher de vous
5 dire, que vous me feriez beaucoup de plaisir, si vous vouliez bien me commu-
niquer la manière de démontrer l'Eternité des peines après la mort. Je m'en suis
fait une, à ma façon, et je la fonde sur ce que Dieu étant un Etre éternellement
immuable, tous ses attributs; et, par consequent, sa volonté, et tout ce qui en
10 derive; doivent être tout aussi immuables que lui; d'où s'ensuit, ce me semble,
que tout Etre intelligent et libre, qui enfreint une loi éternellement immuable,
encourt necessairement une peine pareillement immuable, que Dieu, lui-même;
qui ne sauroit agir contre ses perfections; n'est pas le maitre de changer, si ce
n'est par un miracle, tel que celui du Mystère de la Redemtion. Voilà, comment
je me suis persuadé, que la damnation des mechans sera éternelle.

15 J'avoue cependant, que très souvent, cette conclusion ne me paroît pas tout
à fait exemte de difficultez, que j'ai de la peine à concilier, avec toutes les per-
fections de l'Etre suprême, qui ne sauroient se contredire, les unes aux autres.
Je ne sais, sur-tout, comment les concilier avec le mystere de notre Redemtion.
Ce mystère, et les salutaires effets, qui en doivent revenir à tous les hommes,
20 sans exception d'aucun; et qui est l'effet d'un decret tout aussi éternellement
immuable, que celui de la damnation éternelle des réprouvez; ce mystère, dis-je,
de quelle utilité est-il à cette partie du genre-humain, qui a vécu avant I. C. et à
celle, qui vit encore sous des climats, que l'Evangile n'a jamais éclairé, c. à. d.,
où les hommes n'ont jamais oui parler de J. C.?

25 Or, comme ce scrupule invalideroit extrêmement tout l'article de la Redem-

tion, je ne connois pas d'expedient plus propre à la maintenir en vigueur, que celui que M^r. Jerusalem a imaginé dans l'écrit, que j'eus l'honneur de vous envoyer ces jours-passez, et que j'ai eu, confusément dans l'esprit, depuis bien long-tems, sans avoir osé le faire remarquer à d'autres. Et c'est pareillement sur cet article-là, que je voudrois savoir votre sentiment. 30

ce 29. Dec.

Après avoir rélu ce que dessus, j'ai balancé longtems, si je devois faire partir cette lettre, telle qu'elle est, ou s'il vaudroit mieux la supprimer. Je craignois de vous donner trop mauvaise opinion de moi, et de ma façon de penser: Mais aiant fait reflexion depuis, que l'amitié, dont vous m'honorez, ne vous permettoit pas d'y regarder de si près, avec un homme, qui ne fait pas profession de Philosophie, j'ai pris le parti de risquer le paquet; de vous envoyer ma lettre, telle que j'en suis accouché, et de vous prier, comme je fais, de redresser mes raisonnemens; en ce qu'il y a de vicieux. 35 40

Avec cela, je souhaite que vous commenciez et passiez heureusement la nouvelle année où nous allons entrer, et je demeure constamment,

Mons.^r p

P. S.

Il y a à Copenh. deux hommes, qui se disent Wolfiens, et qui sont 1.) un nommé Stampe, Prof. des Morales, et 2.) un, nommé Barge, Predicateur du château. Je voudrois, que vous voulussiez me dire, si vous les connoissez, et quels personnages ce sont, *Laudantur ab his, culpantur ab illis.* 45

NR. 299

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 28. DEZEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 409r–410v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Euer HochReichsgräfliche Excellenz dancke zu förderst vor die Communica-
tion der Gedancken des Hn Jerusalem von dem Tractat Sur la necessité de la
Revelation, insonderheit daß Hochdieselben mir davon eine Copey wollen
zukommen laßen. Mich befremdet nicht, daß der H. Ierusalem derjenigen Mei-
nung ist, die er weitläufftig ausführet. Denn da er in Engelland gewesen, kön-
10 nen ihm die Einwürffe wieder die geoffenbahrte Religion, die man daselbst
vorbringet, nicht unbekandt seyn, und er suchet auf solche Weise die Schwierig-
keiten zu heben. Allein ich sehe noch nicht, ob man dadurch der christlichen
Lehre viel aufhielfft, oder nicht viel mehr schadet. Ich will nur eines anführen.
So gut als man urgiret, es lauffe aller Gerechtigkeit zuwieder, daß Gott dem
15 größten Theil der Menschen eine ignorantiam invicibilem imputiren, und sie
deswegen ewig unglücklich machen solle; mit eben dem Rechte kan man sagen,
es wäre wieder alle Gerechtigkeit; die selbst in allen menschlichen Gerichten in
acht genommen wird; daß Gott dem gantzen menschlichen Geschlechte den
Fall Adams, und also factum alienum, imputiren und deswegen daßelbe straffen
20 und ewig unglücklich machen wolle. Fället aber dieses hinweg, so ist nicht
wahr, was Paulus saget, daß die Menschen alle in Adam gesündigt haben und
deswegen der Tod zu allen hindurch gedrunge, folgendes wir durch Christum
das Leben wieder erlangen müßen. Würde man nicht auf gleiche Weise den
Einwurff des Autoris von der famosen Schrift de tribus impostoribus wieder
25 die Auferstehung Christi rechtfertigen können, daß er bloß seinen Jüngern und
Anhängern erschienen, und sich nicht vielmehr öffentlich in Ierusalem gezeigt
habe. Könnte man nicht auch sagen, Gott erwehle nach seiner vollkommenen
Weisheit das beste und sicherste Mittel: wer wollte aber zweiffeln, daß alle In-

wohner zu Ierusalem mehr würden überzeuget seyn worden von der Auferste-
 hung Christi, wenn ihn alles Volck gesehen hätte, als da sie es nach diesem 30
 einigen Zeugen, die seine Anhänger gewesen, glauben sollen. Könnte man nicht
 ferner sagen, es wäre seiner Liebe zuwieder, daß, da er alle Menschen wil glück-
 seelig haben, er nicht dasjenige Mittel erwehlet, wodurch er das ausgesprengte
 Gerüchte, als wenn seine Jünger den todten Leichnam aus dem Grabe gestoh- 35
 len hätten, da die Wächter geschlaffen, auf einmahl hätte gänzlich niederschla-
 gen können, und ein Vorurtheil benehmen, welches viele gehindert sich des
 Verdienstes Christi theilhaftig zu machen. Und wäre hierdurch nicht zugleich
 der Anstoß vielen andern benommen worden, die an Christum glauben sollen?
 Wie wäre es, wenn einer durch eben diese argumenta behaupten wollte, Gott
 könne vermöge seiner Weisheit und Liebe, folgends seiner Gerechtigkeit den 40
 Juden nicht imputiren, daß sie Christum gecreuziget hätten. Moses hatte den
 Juden ausdrücklich befohlen, denjenigen Propheten umzubringen, der sie etwas
 anders, als er lehren würde Deut. XVIII. 20. Da nun Moses ihnen so scharf
 eingebunden hatte, daß nur ein einiger Gott wäre, oder Gott nur einer wäre,
 und dieser einige Gott über seine Ehre so eifrig wäre, daß er sie keinem andern 45
 wollte erzeugt wißen, wie er auch solches durch die Propheten ihnen einprägen
 laßen; so hielten sie dieses für eine Lehre, die der Lehre Mosis und der Prophe-
 ten zuwieder wäre, daß Iesus Gottes Sohn seyn sollte, dem gleiche Ehre mit
 dem Vater gebührete. Und vermeinten deswegen Recht zu haben das To-
 des=Urtheil über ihn sprechen zu laßen: wie sie sich nicht allein auf dieses ihr 50
 Gesetze bey dem Pilato beruffen, sondern auch der Hohe=Priester deutlich zu
 verstehen gab, als Christus auf sein Befragen bejahete, daß er Gottes Sohn sey.
 Wer wollte nun sagen, es wäre wieder die Weisheit und Güte Gottes, daß er
 Jhnen die Lehre von der Dreyeinigkeit und daß der Meßias Gottes Sohn seyn
 würde nicht deutlicher geoffenbahret, und lieffe wieder seine Gerechtigkeit, daß 55
 er ihnen ein factum imputiren wollte, das aus demjenigen Eifer vor ihr Gesetze
 herkäme, den Gott selbst durch Mosen und die Propheten in ihnen erreget? Ich
 habe nicht ohne Ursache in der Theologia naturali erinnert, es sey großer Be-
 hutsamkeit nöthig, wenn man aus den göttlichen Eigenschafften a priori schlie-
 ßen wil, was Gott und seinem Willen gemäß sey. 60

Ich weiß gar wohl, daß die Theologi ihre Lehren nicht immer zum besten
 bewiesen, auch zu deren Bestetigung öffters facta erdichten, die nicht zu erwei-
 sen sind, dergleichen die Predigt des Evangelii in der gantzen Welt ist, welche
 H. Ierusalem mit Recht verwierfft; allein in denen Puncten, welche Paulus zu
 der Tieffe der Weisheit und Erkänntnis Gottes rechnet, erinnere ich mich auch 65
 allzeit der Worte, die er hinzusetzet: Wer hat des Herrn Sinn erkannt, und wer
 ist sein Rathgeber gewesen? oder Wer hat ihm etwas zuvorgegeben, daß es ihm
 wieder vergolten würde? Ingleichen daß Gott sein Recht über die Creatur mit

dem Rechte des Töpfers über seinen Thon bey dem Propheten vergleicht.
 70 Mir hat jederzeit die Meinung der gelinden Theologorum gefallen, daß wir die
 außer der Kirche weder verdammen, noch seelig preisen können, sondern sie
 Gottes Gerichte überlassen müssen, und mit dem Apostel sagen: Was gehen
 mich die an, die draußen sind.

Unterdeßen dünckt mich, wenn die Frage ist, ob die Menschen zu Erlan-
 75 gung der Seeligkeit die Erkänntnis von Christo nöthig haben, oder nicht, komme
 es wie in anderen zur Theologia ravelata gehörigen Puncten darauf an, was
 Christi und seiner Aposteln Meinung gewesen, nicht was uns vermöge unsrer
 Vernunft am wahrscheinlichsten vorkommet. Und also kommet in gegenwärti-
 gem Falle die gantze Frage darauf an, ob nach der Lehre Christi und der Apost-
 80 teln die Erkänntnis Christi zu Erlangung der ewigen Seeligkeit schlechter Dinges
 nöthig sey, oder nicht, ingleichen ob die Höllen=Straffe der Verdammten ewig
 ist, oder nicht? Sollte es nun geschehen, daß dieses mit den Theologis zu beja-
 hen wäre; so werden die Feinde der christl. Religion gleich aus denen von dem
 Autore der bewusten Schrift und dem Theologo, der sie beurtheilen sollen,
 85 angeführten Gründen (sch)ließen, daß die gantze vorgegebene göttliche Offen-
 bahrung etwas erdichtetes sey. Und selbst unter den Christen werden sich viele
 finden, die lieber bey der natürlichen Religion verbleiben, als sich mit der christ-
 lichen einlaßen wollen, wenn sie nicht ausmachen können, wer unter den strei-
 tenden Partheyen in denen streitigen Fragen recht hat, indem nach dieser Her-
 90 ren principio Gott die Verwerffung der christl. Religion nicht beymaßen kan,
 weil sie nicht vermögend sind zu beurtheilen, wer recht hat, oder nicht.

Ich kam zwar eben auf den Gedancken, daß man des Hn Formey sein Sys-
 tema justificiren könnte, wenn man sagte, es käme das Verdienst Christi auch
 denen zustatten, die nichts davon wüsten, weil es ihnen Gott zueignete, indem
 95 sie sich auf seine Liebe zu den Menschen verließen. Allein da müßte man fidem
 implicitam annehmen, welchen weder unsere Theologi admittiren, noch auch
 schwerlich aus der Schrift wird können erwiesen werden.

Es scheinet mir aber H. Formey und H. Ierusalem nicht völlig miteinander
 einig zu seyn, indem es das Ansehen hat, als wenn der erste, ohne das Verdienst
 100 Christi, die Erlangung der Seeligkeit, ob zwar in einem geringeren Grade, vor
 möglich hielte, dieser aber daßelbe nothwendig dazu erforderte, nur daß es
 nicht allen bekandt werden dörfte, und keinen Unterscheid in der Seeligkeit,
 dem Grade nach, machte, welches doch der Apostel selbst thut, wenn er saget:
 eine andere Klarheit habe die Sonne, eine andere der Mond und eine andere die
 105 Sterne. Ist nun aber das Verdienst Christi schlechter Dinges nothwendig zu
 Erlangung der Seeligkeit, und hat Gott vermöge seiner Heiligkeit niemanden
 ohne daßelbe sie mittheilen können, so ist auch eine göttliche Offenbahrung
 schlechter Dinges nöthig gewesen; ob gleich nicht schlechter Dinges nöthig ist,

daß allen denjenigen, denen Christi Verdienst zugeeignet werden sol, dieselbe bekandt sey, weil Gott noch andere Mittel verordnet deßelben theilhaftig zu werden, die er den Menschen nicht bekandt gemacht. Und also kan man nicht sagen, sie sey nur hypothetica necessaria, insoweit Gott einigen ein Vorrecht vor andern Menschen einräumen wollen. Ich mag die Sache ansehen, wie ich wil, so sind die Schwierigkeiten nicht gehoben, warum eine göttliche Offenbarung nicht schlechter Dinges nöthig seyn sollte. Mich dünckt die Feinde der geoffenbahrten Religion könnten durch die angeführten argumenta eben sowohl die gantze christliche Religion, als die unbedingte Nothwendigkeit der Offenbarung über den Hauffen werffen, und wir würden ein gantz anderes Systema Theologiae von nöthen haben, als bisher unter den Christen im Brauch gewesen.

Ich muß mich aber bey diesem Schreiben ebenso, wie der H. Ierusalem entschuldigen, weil wegen Verstopffungen im Kopffe bey jetzigem flüßigen Wetter ordentlich zu dencken nicht recht aufgeleget bin.

Was endlich das Vorhaben Euer HochReichsgräfl. Excellenz betrifft, so wil daßelbe nicht misbilligen; doch hielte unmaaßge(blich) davor, es wäre nicht übelgethan, wenn Hochdieselben erst H. D. Iöchern fragten, was er von dem, was mir bedencklich ist, hielte. Verharre mit allerersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 28. Dec.

1746.

ganz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

P. S. Ich habe vergeßen, daß H. Ierusalem seine Meinung den dortigen Herren Theologis nicht wil laßen kund werden, daher dörfte es wohl nicht angehen, daß H. D. Iöcher von diesem Schreiben etwas erführe.

NR. 300

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 30. DEZEMBER 1746

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0346, Bl. 411r–411v. Die erhaltene Abschrift ist nicht abgeschlossen worden.

TEXT

A Mr. le bar. de Wolff,
à L. ce 30. Dec. 46.

Mr.

Je ne comptois pas de vous écrire encore avant la fin de l'année. Mais votre lettre d'avant hier, que je n'ai reçue, que ce matin, m'engage à vous remercier, d'avoir bien voulu m'honorer d'une réponse si détaillée aux questions, que j'avois pris la liberté de vous faire, et à vous dire; s'il est permis à un apprentif, de faire des objections à son maitre; qu'il me semble qu'on pourroit repliquer à cet argument: savoir, «que Dieu, en punissant tout le genre humain du peché commis par nos premiers parens, le punit injustement, puisque c'est lui imputer *factum alienum*, et lui infliger une punition éternelle, pour un crime, qu'il n'a point commis;» On pourroit y repliquer, dis-je,

1.) Qu'étant démontré, comme il l'est par vous même, que toutes les ames humaines ont été créées, en même tems que celle d'Adam; qu'elles ont fait, pour ainsi dire, partie de la sienne, et qu'elles sont censées en avoir été les complices; puisque le Créateur qui les avoit créées; non arbitrairement, mais telles qu'il lui étoit possible de les créer, a su et prévu, qu'elles étoient toutes |: les unes plus, les autres moins :| de la même trempe que celle-là; Dieu n'a pas commis d'injustice, en les comprenant sous l'arrêt, prononcé contre le premier homme

NR. 301

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 1. JANUAR 1747

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0347, Bl. 1r-2r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz habe aus unterthänigster Devotion bey dem 5
Eintritt in das neue Jahr meine schuldigste Gratulation abstaten sollen. Der
Allerhöchste erhalte Euer HochReichsgräfl. Excellenz nicht allein dieses Jahr
über, sondern noch viele darauf folgende bey unveränderten Leibes=Kräften
und allem hohem Wohlseyn, und laße Hochdieselben alle Tage so wohl an
Dero selbst eigene Person, als dem gantzen Hochgräfl. Hause neue Proben 10
seiner Gütte spüren. Dabey empfehle mich Dero ferneren hohen Gewogenheit,
welche ich vor einen besonderen Theil meines Glückes achte.

Die Höllen=Strafe wird wohl niemand aus der Vernunfft erweisen können,
noch viel weniger aber derselben Ewigkeit aus den göttlichen Eigenschafften.
Was man im ersten Falle vorbringen kan, ist bloß zu einer Wahrscheinlichkeit 15
hinreichend, und wenn man im andern Falle annimmt, daß eine Höllen=Strafe
ist, wird man in lauter Schwierigkeiten verfallen, wenn man sie von den göttli-
chen Eigenschafften herleiten wil. Vielmehr da der Zustand der Seele nach dem
Tode aus dem gegenwärtigem in unserem Leben erfolgen muß, und auch nach
dem Tode, sowohl als in diesem Leben immer einer aus dem andern kommet; 20
so kan die Vernunfft die Höllen=Straffe, wenn sie aus der Schrifft dieselbe
annimmt, nicht anders ansehen als eine nothwendige Folge aus den bösen
Handlungen in diesem Leben, nicht aber als etwas, so von dem freyen Willen
Gottes lediglich abhanget, und also müste man auch die Ewigkeit derselben aus 25
der Gründung eines Zustandes der Seele in dem andern nach dem Tode herlei-
ten. Wir nehmen die Begriffe von unseren Gerichten und wollen sie auf Gott
als einen Monarchen appliciren, und da mag man es anfangen, wie man wil, so

wird nichts daraus. Hebet man die Schwierigkeiten von der einen Seite, so verfället man in noch größere von der andern.

30 Jch mag den wieder die unbedingte Nothwendigkeit einer Offenbahrung angeführte Gründe ansehen wie ich wil, so werffen sie bald dieses, bald jenes in unserem Systemate über den Hauffen, und wir müsten ein gantz anderes Systemata Theologiae revelatae machen, als wir beständig gehabt, und darinnen die Lehre der Socinianer von Christi Person und Amte sich am besten mit dem
35 übrigen würde zusammen reimen laßen, ja man würde noch seltsamere hypothesen einräumen müßen, davon ich jetzt nichts gedencken mag. Und es dörffte vielleicht auch nöthig seyn, daß man mit Spinosa unterweilen behauptete, Gott habe sich den Menschen in der Schrifft nach der Einbildung derer geoffenbahret, denen er sich geoffenbahret, und mit Hardten und andrea, Christus und die
40 Aposteln hätten die Stellen der Propheten nicht als der Wahrheit angeführet, sondern nur als argumenta ad hominem, woferne man nicht die christl. Religion gantz über den Hauffen werffen, und mit Tyndaln und anderen nur die natürliche wil gelten laßen. Es heißet auch hier, dato absurdo uno sequuntur plura.

Verharre mit aller ersinnlichen Submission

45 Euer HochReichsgräfl. Excellenz
Halle, d. 1 Jan.
1747.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
50 Wolff.

NR. 302

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 8. JANUAR 1747

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0347, Bl. 3r–4v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz dancke gehorsamst, daß Hochdieselben die 5
Mühe über sich nehmen wollen mir des Hn Formey Tractat zuzuschicken, und
bedauere, daß dieselbe dadurch vergrößert worden, da Hochdieselben es erst
haben hefftien laßen. Ich bin schon gewohnt die Bücher durchzulesen, ehe ich
sie zum Buchbinder schicke, der Format mag seyn, wie er wil. Von einer Frant-
zösischen Übersetzung nehme mir zwar nicht die Freyheit zu urtheilen, jedoch 10
kan nicht anders sagen, als daß ich aus dieser Übersetzung die Meinung des Hn
Eulers so gut verstehe, als aus seiner deutschen Schrifft. Nur wundert mich,
warum H. Formey die Anmerckung hinzugesetzt aus Stiebritzens Wiederle-
gung, daß vis inertia und vis motrix einerley sey und nur verschiedene Nahmen
pro diverso respectu bekomme, da ich dasjenige, was <dahin> hinaus lauffen 15
wollte, in seinem Aufsatze geändert, und fast einerley ist mit der Meinung der
Newtonianer, welche praeter vim inertiae keine andere admittiren wollen.

Im übrigen beziehe mich auf meine beyde vorgehende Schreiben vom vori-
gem und von dem Anfange dieses Jahres, und soviel aus Hn Formey Schreiben,
so hier wieder zurücke kommet, abnehmen kan, siehet er nun wohl selbst ein, 20
daß seine hypothesis das gantze Systema theologiae um wirfft, und die davor

angebrachte Gründe auch wieder die christl. Religion überhaupt können gemis-
braucht werden. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

25 Halle, d. 8 Jan.
1747.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

30 P. S.

Da diesen Brief schon geschrieben, erhalte Euer HochReichsgräfl. Excellenz
Schreiben vom 6 h. Die Person, von der Sie sich erkundigen, ist mir gar wohl
bekandt, und bin ich, ehe sie sich verheyraethe, etliche mahl mit ihr in
Gesellschaft gewesen. Ich antworte auf die Fragen, wie sie mir vorgeleget
35 worden.

1.) Ihr Mann hat ihr nichts verthan. Er war der beste Oeconome, den man
wünschen konnte, und, ob er zwar vor seine Person keine Mittel gehabt, hatte
er doch durch seine gute Haushaltung in seinem Soldaten=Stande biß 8000 thl.
wie man sagte, erspaaret. Hingegen wie ihres Vaters Schwester, die eine alte
40 Jungfer war und sie bey sich hatte, verstorben war, fieng sie an, großer
depensen zu machen. Und da sie heyraethen sollte, wuste sie nicht gnung, wie sie
das Geld verschwenden sollte. Daher auch der Bräutigam ihr einen Strich durch
ihre Rechnung machte, und gegen Abend einmahl zu ihr kam, da er lange Zeit
nicht bey ihr gewesen war, und sogleich den FeldPrediger hohlen und sich mit
45 ihr trauen ließ, wie er sie antraf.

2.) Sie ist zwar gebrechlich, wenn sie aber geschmieret und angekleidet ist,
siehet man es ihr eben nicht viel an. 3. Jch habe bey ihr eben nicht viel Verstand
und gesetztes spüren können, und nichts annehmliches ist auch in ihrem
Umgange. Aus ihrer wenigen Überlegung kan man gleichfals nicht viel
50 vortheilhafftes in diesem Stücke schließen. Wie ihr Mann im Schlesischen
Kriege abwesend war, wollte sie mit Macht schwanger seyn, und wer es
wiederreden wollte, war ihr Feind. Sie ließ das kostbahrste Kinderzeug und
andere Sachen zum Kindbette verfertigen. Endlich aber sahe sie, daß die
Schwangerschaft eine leere Einbildung war. 4. Wie eben im Mann des Krieges
55 halber abwesend war, hat sie auch zum Theil mit durch die praeparatoria auf
das vermeinte Kindbette etliche 1000 thl. Schulden gemacht, womit er schlecht
würde zufrieden gewesen seyn, wenn er nicht in Dreßden an der Blessur
gestorben wäre. Er hat ihr auf das schärfste verboten, da er in Dresden krank
lag, daß sie sich nicht unterstehen sollte, zu ihm zu kommen. Denn sie ist wohl
60 keine Person, die sich unter solchen darf sehen laßen, die an Hoffstädten leben.
Und weil er wuste, wie sie mit dem Gelde umgeheth, hat er, wie man sagt, seinen

Brüdern noch alles bey seinem Leben gegeben, damit man nach seinem Tode nichts bey ihm gefunden hat. Sie wil doch aber von ihm haben, was in Ehepacten mag ausgemacht worden seyn, und hat deswegen einen Proceß angefangen. Und, wo sie noch nicht fort ist, gehet sie dieser wegen doch bald nach Berlin, zu welcher Reise sie schon wieder große Kosten angewandt, auch sogar ihr Mägdchen gantz neu kleiden laßen, die sie zu ihrer Bedienung mit nimmt. Sie artet hierinnen ihrer verstorbenen Mutter nach, die, wie sie starb, ihrem Manne auch 6000 thl. Schulden hinterließ, von denen er nichts wuste: jedoch hat sie es von ihr nicht gelernet, denn sie war noch ein kleines Kind, wie sie starb. Ihre Mutter aber war eine schöne Person, und von einem munterem und aufgewecktem Geiste, die man konnte sehen laßen, wo man wollte: wenn sie nur ihren Staat hätte mäßigen können, und dabey nicht allzu liberal gewesen wäre. Und dieses einige hat die Tochter mit der Mutter gemein, und von einem solchen Eigensinne, wie man ihr zuschreibt, hat man von der Mutter nicht gehöret. Sonsten aber kan man von ihrer Aufführung nichts ungebührliches sagen, wozu sie auch ihre Person nicht recommendiret. 5. Sie muß freylich noch mehr als 30000 thl. haben, denn sonst wäre nicht möglich, daß sie sich so aufführen könnte, weil wo nicht alles, doch das meiste, an immobilibus bestehet, die nicht verschuldet sind. Daß sie Lust sich wieder zu verheyrathen hat, ist nicht zu zweiffeln, aber ihrem Stande nach, den sie durch die erste Ehe, die nicht lange gedauret, erhalten, wird sie sich nicht vergeringern wollen.

NR. 303

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 22. JANUAR 1747

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0347, Bl. 7r–8r.

TEXT

A Mr. le Bar. de Wolff,
à L. ce 22. janv. 47.

Mons.^r

Comme vous avez eu la bonté de m'écrire, il y a quelque tems, une fort belle et longue lettre, au sujet d'un MSC. de Mr. Jerusalem, à l'occasion de la *nécessité de*
5 *la Revelation*, vous ne serez pas fâché apparemment, que je vous communique l'extrait c'y joint d'une lettre, que le Prof. Gottsched reçut, ces jours-passez, du même Ecclesiastique, ou celui-ci repand un peu plus de jour sur son système, qu'il semble tout resolu de soutenir publiquement.

Ce qui a donné occasion à cette nouvelle lettre, c'est que Gottsch. lui aiant
10 écrit sur d'autres matières, lui avoit mandé, entre autres nouvelles litteraires, que je lui avois montré le MSC. susmentionné, et qu'il en avoit trouvé le raisonnement nouveau et curieux, *it.* que nous avons trouvé dans une brochure periodique; qui paroît, de tems en tems, sous les auspices du Dr. Loescher à Dr.; une traduction allemande de la fameuse lettre de Voltaire à *Uranie*, et que, sur les
15 reproches, qu'on en avoit faits à ce Doct.^r, il avoit répondu, que cette traduction s'étoit glissée dans sa brochure, partie par l'indiscretion d'un de ses aides, partie pour occasionner la refutation, qui en paroîtroit dans le tome suivant.

En attendant, et pour revenir à l'Écrit de Ierusalem, je dois ajouter à ce que j'en ai dit, que j'en avois envoié, sans en nommer l'Auteur, une copie à Md. la
20 Duch. de Gotha, l'aïant priée de la communiquer au Sr. Loewe; qui est Surintendant de Gotha, fort bon predicateur, et fort de mes amis; et de lui enjoindre de m'en apprendre son sentiment. La Duchesse s'étant acquitée de cette commission Loewe vient de m'écrire la lettre cy-jointe, selon laquelle il est fort éloigné de l'opinion de Ierusalem, quoique je sois persuadé, qu', à l'exemple de
25 la plupart de ceux, qui se dechainent le plus contre elle; il est principalement

empêché d'accuser juste, par la crainte de se brouiller avec les soi-disants-Orthodoxes.

À cela près, je le crois persuadé, que ce nouveau système; après qu'on l'aura purgé de quelques endroits foibles; pourra devenir assez propre à servir de base à une nouvelle réforme, dont la Rel. Chrétienne | : défigurée, comme elle a été insensiblement, par toutes sortes de raffinemens frivoles, et soi-disant-orthodoxes :| semble avoir grand besoin. Je voudrais seulement, que Vernet à Genève, ou quelque autre savant renommé, se hâtât de répondre à *l'Essai sur la nécessité de la Revelation*, et qu'il y répondit avec emphase, parcequ', à moins de cela, les partisans de cet Essai; s'ils ne sont pas attaqués par des gens de poids; se contenteront d'avoir éblouis le monde par le faux brillant de quelques uns de leurs argumens, sans se soucier de leur donner la conviction, qui paroît encore leur manquer. 30 35

NR. 304

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 25./26. JANUAR 1747

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0347, Bl. 9r–9v.

TEXT

à M^r. le Bar. de Wolff,
à L. ce 25. Jeany. 47.

M.^r

Je viens de recevoir une lettre d'un honnête-homme de mes amis, qui alla d'ici; il y a autour de 15. jours, à Berl., et de-là à Francforth, et que j'avois chargé de sonder les Savans Berlinoïis, au sujet de nos écrits Monadiers. Et comme elle contient plusieurs particularitez et anecdotes assez curieuses, et relatives, non seulement à la controverse Monadiere, mais aussi à d'autres sujets interessans, je ne doute pas, que Vous ne soyez bien aise d'en trouver cy-joint une copie, et j'en ai fait prendre une à la hâte, que je me donne l'honneur de Vous envoyer, en Vous assurant, que je suis constamment tout à Vous p. 5 10

Au même,
le 26. Ianv. 47.

M.^r

15

Après avoir eu l'honneur de Vous écrire par l'ordinaire de ce matin, je doute que Vous Vous attendez à recevoir encore de mes nouvelles par celui de demain. La raison qui me remet si tôt la plume à la main, c'est qu'on vient de m'apporter les deux brochures cy-jointes, dont l'une, qui recommande la Monarchie universelle; sera apparemment bientôt confisquée; vû les veritez odieuses, dont elle est remplie; et dont l'autre contient une ample recension du procès des Monades |: c'est la V.^{me} piece, dont le titre est Prüfung pp :| et, comme je doute, qu'elles Vous soient déjà connues, j'ai cru me devoir háter de Vous les envoyer, en Vous assurant, que je ne cesserai jamais d'être p

20

NR. 305

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 29. JANUAR 1747

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0347, Bl. 43r–44r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz habe nur vorläuffig berichten sollen, daß alle 3 Schreiben nebst den Jnlagen richtig erhalten, und statte davor meinen unterthänigsten Danck ab. Jch muß auf die ersten beyden Schreiben ausführlicher antworten, als sichs in der Eile thun läßet, und sol zum wenigsten die Antwort auf das eine mit morgender Post erfolgen.

10

Den Beweiß, daß die Universal=Monarchie vor die Wohlfahrt von Europa p die größte Glückseeligkeit würcken würde, habe gelesen. Es ist darinnen wohl viel wahres: der Autor aber hätte es mit mehrerer Bescheidenheit und doch mit

besonrem Nachdrucke vorbringen können. Er vergießt aber auch die incommoda einer Universal=Monarchie, die er erst mit den commodis hätte abwiegen sollen, ehe er ihr einen Vorzug vor vielen Staaten hätte einräumen können. Und im Gegentheile hätte er auch die commoda der vielen Staaten erwegen sollen, und diese gegen ihre incommoda halten, damit endlich eine richtige Vergleichung der Universal=Monarchie mit vielen Staaten gründlich hätte angestellt werden können. Hierzu aber würde wohl ein mehreres erfordert, als der Autor in seine Überlegung gezogen. Ich glaube gantz gerne, daß diese Schrift bald wird confisciret werden, indem sich mehr als eine Ursache dazu findet, und daher bin Euer HochReichsgräfl. Excellenz um so viel mehr verbunden, daß Sie mir dieselbe überschicken wollen. Mich dünckt es wär leichter zuerweisen, daß Europa ruhig gnung seyn könnte, wenn nicht die Gedancken Franckreichs von der Universal=Monarchie die Ruhe deßelben stöhreten.

In dem Journal des Hn Prof. Gottscheds habe gesehen, daß des Moro Werck von den versteinten See=Sachen recensiret worden. Ich habe längst gewünscht, daß dieses Buch ins Deutsche übersetzt würde, und wenn nur einen Übersetzer gefunden hätte, wollte schon einen Verleger verschafft haben. Da nun sehe, daß H. Prof. Gottsched mit mir hierinnen gleicher Meinung ist, und in Leipzig, es weder an einem Übersetzer, noch an einem Verleger fehlen kan; so würde er ein gutes Werck stiefften, wenn er vor die Natur=Wißenschafften einen so heilsamen Wunsch in Erfüllung brächte. Ich verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 29 Jan.
1747.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 306

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 17. FEBRUAR 1747

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0347, Bl. 45r–46r.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

- 5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz werden mich entschuldiget halten, daß noch die Antwort auf zwey Schreiben schuldig verblieben, wovon der H. Spener die Ursachen wird mündlich angeführet haben. Verwichenen Sonntag, den ich zu der Vorrede ausgesetzt hatte, bin wieder Vermuthen durch einen Zuspruch gestöhret worden, daß nicht gantz damit fertig werden können. Daher ich erst
10 mit künfftiger Monttags=Post dieselbe überschicken, und nach diesem mich an die rückständige Antwort machen werde. Es ist heute ein Buch unter dem Titul: *Job. Christ. Edelmanns abgenöthigtes Glaubensbekänntnis*, so dieses Jahr in 4^o. herauskommen, mir communiciret worden. Ich weiß nicht, ob Euer Excellenz da-
15 belbe schon gesehen, weil es gar schwer sol zu bekommen seyn. Aus der Vorrede ersehe, daß der Autor es auf seine Kosten drucken laßen, und der Inhalt sonderlich der Anmerkungen, die in den Text mit eingerücktet worden, ist so beschaffen, daß man den öffentlichen Verkauf wohl niergends dulden wird. Ich muß aber gestehen, daß meine Haupt=Antwort auf das Schreiben von der Ewigkeit der Höllen=Straffen eben darauf gehet, wenn ich die Meinung des H.
20 Formey und des Hn Jerusalem als wahr voraus setzen sol, es könne keine andere Religion, als dergleichen stat finden, wozu sich Edelmann bekennet. Und wie ich schon neulich erinnert, unser gantzes Systema Theologiae muß geändert werden, und wird kein ander Christenthum übrig verbleiben, als was *Tyndal so alt als die Welt* erkläret. Da des Edelmanns Glaubens=Bekänntnis in Berlin herum
25 gegangen und daselbst vieler attention erwecket hat, wie mir von dem jenigen referiret worden, der es mir communiciret, und der H. Formeys Meinung gleichfals approbiret; so vermuthe fast, daß er davon zu seiner Schrifft Anlaß

genommen, und nur etwas leidlicher machen wollen. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz 30

Halle, d. 17. Febr.
1747.

gantz unterthänigster und gehor=
samster Diener
Wolff. 35

P. S. Des Hn Formey Schreiben kommet hierbey mit unterthänigstem Danck zurücke. Was auf der letzten Seite von der Neustadt stehet, ist mir ein Rätzel, ingleichen was er von Mr. de Perard schreibet, der mir nicht bekandt ist.

NR. 307

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 19. FEBRUAR 1747

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0347, Bl. 47r–48v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

Euer HochReichsgräfl. Excellenz empfangen hierbey die Vorrede zu des Ierusalem Predigten: ich weiß aber nicht, ob sie nach Dero Geschmack wird gerathen seyn. Da sichs nicht wohl schicket ein größer Thor vor eine Stadt zu bauen, als die Stadt ist; so läbet sich auch in kurtzem nicht viel weitläuffiges ausführen, und ist zugleich darauf zu sehen gewesen, daß man nicht das Kalb ins Auge schlüge. 5 10

Vor die Communication der Antwort des H. Vernet auf den Versuch von der Nothwendigkeit der Offenbahrung sage unterthänigst Danck. Der Autor zeigt zur Genüge, daß er die natürliche Religion vor hinlänglich hält die Seeligkeit zu erlangen, darauf wir als Christen hoffen, und daß er sich in keinen

15 Streit einzulaßen Lust hat, weil er die Einwürffe aus der Vernunfft nicht mit der
 in der Schrifft enthaltenen Lehre zu conciliren weiß. Man hat mir vorlängst
 gesaget, daß die Herren Theologi zu Genff, auch selbst Turretin; welcher nun
 todt ist, wo ich mich recht erinnere; Unitarii wären, und also Christum vor
 keinen Sohn Gottes und einen solchen Heiland der Welt erkannten, wie wir aus
 20 der Schrifft gelehret werden. Alsdann ist leicht zu begreifen, daß Christus
 keine andere Religion als die natürliche einführen wollen. Wir finden aber nach
 diesem, von Seiten der Schrifft, soviele Schwierigkeiten, als diejenigen sind,
 welche man von Seiten der Vernunfft wieder die christliche Religion nach der
 Schrifft anführet. Und ich sehe alsdann nicht, wie wir heraus kommen wollen,
 25 wenn die aus der Vernunfft angeführte Gründe gelten sollen, als daß wir; wie
 Edellmann in seinem Glaubensbekänntniße thut; die Bibel gantz verwerffen
 müßen, das meiste, was von Christo von den Evangelischen erzehlet wird, vor
 Fabeln ausgeben, und, was die Aposteln und unsere Theologi lehren, vor lauter
 Pfaffen=Geschwätz und Betrug ausgeben, folgendes Christum bloß vor einen
 30 bloßen frommen Mann halten, der bloß die natürliche Religion einführen
 wollen. Und eben deswegen habe ich schon neulich geschrieben, wenn ich die
 Gründe sol gelten laßen, die H. Formey und H. Ierusalem anführen, so müste
 ein gantz anderes Systema Theologiae eingeführet werden, als wir haben. Und
 wenn wir nicht Christum selbst, mit dem Autore de tribus impostoribus, vor
 35 einen Betrüger halten wollen, kan ich nicht sehen, wie man ihm anders helffen
 könne, als auf die Weise, wie Edellman thut: wobey doch aber wieder viele
 precaria müßen angenommen werden, selbst was die facta betrifft, wie aus
 deßen Glaubensbekenntnis überflüßig zu ersehen. Übrigens hat H. Vernet gar
 wohl erinnert, daß man den Heyden und Türcken nicht als Heyden und
 40 Türcken, sondern als Leuten, die nach dem Gesetze der Natur leben, diejenige
 Seeligkeit zusprechen muß, welche Christus denen verheischen, die an ihn
 glauben, um das anstößige weg zu nehmen. Zwinglius hat auch Ciceronem,
 Socratem, Platonem, Senecam &c. vor seelig declariret, und ich entsinne mich
 auch von unseren Theologis dergleichen gehöret zu haben, diese aber haben die
 45 Gnade, so durch Christum erworben, auf andere, die nichts von ihm gehöret,
 extendiret, weil Gott zweyerley Wege hat dieselbe den Menschen mitzutheilen,
 den ordentlichen, den die Christen aus der Schrifft gelehret werden, und einen
 außerordentlichen, den er seiner Macht und Weisheit vorbehalten. Und diese
 Meinung scheineth wohl die einige zu seyn, die mit unserem Systemate bestehen
 50 kan, wenn wir nicht die Schrifft, mit Edelmannen gantz verwerffen wollen: in
 welchem Falle es gar keine göttliche Offenbahrung giebt, außer derjenigen, da
 sich Gott durch die Natur und Vernunfft dem Menschen geoffenbahret, und
 also die Nothwendigkeit einer andern Offenbahrung gantz vor sich hinweg
 fället. Jch muß vor dieses mahl schließen, und das weitere, biß auf die noch

schuldige Antwort auf ein vorhergehendes Schreiben verspaaren, weil die Zeit
jetzt nicht ein mehres leidet. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle, d. 19 Febr.
1747.

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 308

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 22. FEBRUAR 1747

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0347, Bl. 51r–52v.

TEXT

A Mr. le Bar. de Wolff
à L. ce 22. fevr. 47

Mons^r.

J'étois sur le point de répondre à votre lettre du 17. d. c.; et de vous mander,
que, n'ayant pu trouver ici la confession de foy du S^r. *Edelmann*, vous me feriez
plaisir, si vous pouviez, et vouliez bien, m'en procurer un exemplaire en vos
cantons; quand j'ai eu l'honneur de recevoir celle du 19., qui m'engage à vous
remercier, avant toutes choses, de la complaisance, que vous avez eue, de
composer une Préface pour la nouvelle Edition, qui va se faire de ma traduction
de quelques sermons de Mr. *Jerusalem*.

Non seulement, cette Préface me plait infiniment: mais je me mettrai aussi
incessamment, à la translater en françois, quoique je sente bien, qu'il me sera
assez difficile d'y bien réussir, vû la quantité d'idées et de veritez instructives,
que vous y avez concentrées, et que j'aurai de la peine à rendre, en aussi peu de
mots, et avec la même énergie, en françois. Je l'essaierai cependant, et je
prendrai la liberté de vous en communiquer la traduction, avant que d'en faire

gémir la presse, afin que vous aiez la bonté de me dire franchement | : comme je vous en prie d'avance : | si j'aurai bien ou mal rencontré votre sens.

Je suis d'ailleurs extrêmement charmé du jugement, que vous portez de la Réponse de Mr. Vernet à l'Auteur de l'*Essai sur la Nécessité de la Revelation*. P'en fis hier la lecture avec M^r. Joecher, qui n'en fut pas moins charmé que moi, et qui me dit, que, selon lui, on ne sauroit en juger plus pertinemment ni plus solidement. Nous fimes cependant encore une autre reflexion, au sujet de Vernet. C'est que nous doutons, qu'il ait fait beaucoup de progrès dans la Philosophie, quoiqu'il affecte de faire usage de cette ancienne distinction Scholastique *inter sensum compositum, et sensum divisum*. Mais enfin, je regarde comme un pauvre philosophe, quiconque identifie tellement la Nécessité et l'Utilité, qu'il en fait, pour ainsi dire, des synonymes.

La réponse, que vous me faites encore espérer à une de mes lettres antérieures, me fera un plaisir infini. En attendant qu'elle arrive, je me donne l'honneur de joindre ici la dernière partie de la brochure periodique, que Mr. Joecher fait publier tous les mois. Jl me l'apporta hier, lui-même, et me pria de vous l'envoyer, parcequ'il y a fait la recension de 3. pièces assez curieuses, mais sur-tout de la nouvelle Théodicée de *Boeldicke*, à qui j'en fais pareillement parvenir un exemplaire par l'ordinaire de ce soir.

Mr. Sp. m'ayant dit, après son dernier retour de Halle, que Mr. votre fils est, de plus en plus, incommodé de l'hypocondrie, ils nous est tombé dans l'esprit, à Md. de Mihlendorff et à moi, qu'il feroit peutêtre bien de prendre nôtre cure. La raison de cette idée est, qu'entre autres bons effets, qu'elle produit, elle ranime et égaie les esprits. Que si vous l'ordonnez, Md. de Mihlend. se fera un très grand plaisir, de lui préparer et fournir la portion d'eau qu'il lui faudra vers l'équinoxe du mois de Sept. qui vient, elle qui prend d'ailleurs ses mesures, pour vous préparer une nouvelle cure, à vous-même, tout comme elle fera aussi pour mon ami Danois, et pour moi, qui m'en trouve si bien, que je ne puis assez m'en louer. Le Danois, qui veut encore s'en servir, conjointement avec un autre de ses amis à Copenh., en a même demandé deux doses, qui lui seront envoyées en tems et lieu. Je suis p

NR. 309

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 1. MÄRZ 1747

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0347, Bl. 55r–56r.

TEXT

à M^r le Bar. de Wolff
à L. ce 1. Mars 1747.

M^r.

En attendant les réponses, que je me flate toujours de recevoir non seulement à ma dernière lettre, qui étoit du 22. d. p., mais aussi à une de mes précédentes, je me donne l'honneur de joindre ici la traduction de votre belle préface. J'ai 5
prevû, que je trouverois difficile de la bien traduire, et l'expérience m'a convaincu, que mon pressentiment étoit juste. Je Vous l'envoie cependant telle que j'en ai pu accoucher et je Vous prie, M^r., de m'apprendre, si je Vous ai bien compris partout, et si je Vous ai rendu aussi intelligible en françois, que Vous 10
l'êtes effectivement en Allemand. Il est trop rare, qu'un traducteur s'exprime avec autant de précision et de force; surtout dans une matiere purement philosophique, que l'Auteur d'un bon Original, et ce n'est pas non plus, à quoi j'ai aspiré en Vous translatant. Je n'ai cherché, que d'attraper, tellement 15
quellement, Votre sens, sans le defigurer. C'est à vous à me dire, jusqu'à quel point j'y ai bien ou mal réussi, et si Vous approuvez, ou non, le petit changement, que j'ai osé <ten>ter de faire dans le tour des deux dernières périodes? Je les rechangerai, comme Vous le souhaiterez, si Vous y trouvez la moindre chose à redire.

J'ajouterai à la susdite copie une toute nouvelle brochure d'un de Vos admirateurs, qui est extrêmement maladif, depuis 2. ans, et qu'on desespere 20
quasi de voir jamais rétabli. J'ai passé une partie de la soirée à la parcourir, et j'avoue, qu'elle m'a paru si bien raisonnée, que j'en ai commandé, pour demain matin, 6. autres exemplaires, dont je me repose de regaler quelques uns de mes amis hors d'icy.

25 Je ne crains pas de Vous déplaire, en Vous regalant quelquefois de ces sortes
de nouveautez et je suis p

Je Vous prie de me renvoyer la traduction susmentionnée, et de noter
hardiment à la marge toutes les remarques, que Vous trouverez necessaire de
30 faire sur ses defauts.

NR. 310

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 5. MÄRZ 1747

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0347, Bl. 68r–69v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

5 Euer HochReichsgräfl. Excellenz empfangen hierbey die Übersetzung der Vor-
rede wieder zurücker. Es sind nur im Anfange einige Stellen, da der Leser einen
unrichtigen Begrif sich machen könnte: ich habe zur Seite meine Gedancken
lateinisch exprimiret, welches sich meines Erachtens leichter französisch wird
geben laßen, als etwan die deutschen Worte geweiß. Es ist mir übrigens ein
10 Vergnügen, daß Euer HochReichsgräfl. Excellenz diese Vorrede approbiren.

Des Edelmanns Glaubens=Bekänntnis weiß ich nicht zu schaffen, indem
wohl kein Buchführer sich damit vermengen wird. Ich habe es nur von einem
Durchreisenden auf ein paar Tage geliehen bekommen. Die geistlichen insge-
sammt sind bey ihm bloß betrügerische Pfaffen, und die gantze so genannte
15 christliche Religion sind nichts als erdichtete Fratzen der Pfaffen. Er verwirfft
alle göttliche Offenbahrung und seine Ausdrückungen wieder die so genannte
geoffenbahrte Wahrheiten sind viel härter und unbescheidener als des Autoris
de tribus impostoribus, wenn er Christum zu einem Betrüger machen wil. Er
vermeinet auch, die Pfaffen hätten mit ihren interessirten Betrügeren und
20 einer erdichteten christlichen Religion, davon Christus kein Stifter seyn wollen,

dazu Anlaß gegeben, daß man ihn zu einem Betrüger machen wollen. Er verneinet, daß es Sünden gäbe, dadurch Gott könne beleidiget werden, und die er mit ewiger Verdammis bestrafen wolle, folgendes daß eine Gnungthuung vor die Sünde und eine Aussöhnung des Menschen nöthig sey. Er verwirfft Teuffel, Hölle und Erbsünde, und macht die Welt ewig, wie Gott. Die gantze Religion bestehe in der Liebe, und diese allein habe Christus gelehret, der weder von einer Iungfrau gebohren worden, noch von Todten auferstanden und gen Himmel gefahren. Nach seiner Meinung hat Christus alle Religionen verworffen, und also nichts weniger, als eine neue aufzurichten im Sinne gehabt. Man siehet wohl, daß er durch die Engelländer zu dergleichen Meinungen gebracht worden, wie er denn auch dieselben, in sonderheit den Toland hin und wieder rühmet. Hieraus können sich Euer HochReichsgräfl. Excellenz leicht einen Begriff von seinem Glauben machen. Man hat mir gesagt, daß in den gelehrten Hamburger=Zeitungen die Herren Theologi öffentlich wären herausgefordert worden darauf zu antworten: allein ich fürchte gar sehr, daß sie gegen diejenigen, welche der Meinung des Edellmanns beypflichten, viel ausrichten werden: denn die Wiederlegung dörrfte nicht so leicht seyn, als es scheint, wenn man seine Sätze bloß erzehlet. Es ist dieser Autor schon vorhin aus einer andern Schrifft bekandt, so er nennet: Moses mit entdecktem Angesichte, davon in einem Leipziger=Journale eine Recension befindlich seyn sol, die vielleicht H. D. Jöcher gemacht, oder ihm wenigstens bekandt seyn wird. Jch habe keines von beyden gesehen, kan aber leicht erachten, daß er Mosen vor nichts beßer als die Stiffter anderer Religionen halten wird, zumahlen da er die Juden Ziegeuner=Volck nennet, welches man unter andern ehrlichen Völckern nicht dulden wollen, sondern vertrieben.

Man hat dieser Tagen sich mit einer Zeitung getragen, daß in Berlin des H. Formey Schrifft sur la necessité de la revelation wäre confisciret worden, weil es atheistische principia in sich hielte, dergleichen man ihm nicht zugetrauet hätte. Mir fällt aber noch schwer die Confiscation zu glauben.

Es wurde mir sehr gerühmet der Tractat: Ursachen des Verfalls der Religion und der einreißenden Freudenckerey, so in Berlin in dem Rüdigerischen Verlag heraus kommen. Ich wurde daher bewogen sie zu lesen. Da aber gleich anfangs fand, daß der Autor viele Schuld auf Lutheri Übersetzung der Bibel wirfft, weil er das Hebraeische und Griechische nicht verstanden, sondern sich nur nach der vulgata gerichtet, so bin des Lesens bald müde worden, und habe es wieder weggelegt. Mich dünckt die Ursachen der Freydenckerey könnte man beßer aus des Edellmanns Glaubens=Bekänntnis herleiten, und aus Tolands und anderer Freydencker in Engelland ihren Schrifften, wenn man auf ihre Gründe acht giebet, warum sie die geoffenbahrte Religion bestreiten. Unterdeßen hat er doch, soviel ich gesehen, der Geistlichkeit auch ihren Schwer aufgestochen, ob

er es gleich nicht so grob wie Edellmann macht, sondern säuberlicher mit ihnen umgehet. Ich kan wegen Kürtze der Zeit vor diesesmahl nicht ein mehreres schreiben. Verharre mit aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

65 Halle. d. 5. Mart.

1747.

gantz unterthänigster
und gehorsamster Diener
Wolff.

70

P. S. Ich hätte bald vergeßen, meinen verbundensten Danck vor das überschickte Tractätl. abzustatten: welches hiermit in bester Form verrichtet haben wil.

NR. 311

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 9. MÄRZ 1747

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0347, Bl. 70r–71r.

TEXT

A Mr. le Bar. de Wolff,
à L. ce 9. Mars. 47.

Mr.

J'ai differé de 24. heures, de vous remercier du renvoi de ma traduction; et des remarques, que vous y avez ajoutées à la marge; parce que j'ai voulu essaïer
5 auparavant de les faire entrer dans le texte françois. Mais j'ai eu beau faire; je n'ai pu en venir à bout, d'une façon capable de me contenter.

C'est pourquoi je prens la liberté de vous envoyer, pour la seconde fois, le même exemplaire, qui a été entre vos mains, vous priant, de voir, si vos notes y sont bien rendues, et si elles ne semblent pas donner un sens un peu trop dif-

ferent de celui de votre minute Allemande, dont je vous envoie pareillement 10
une copie, parce que je présume, que vous n'en aurez point gardée.

Si ce n'étoit pas vous causer trop de peines, je vous prierois, de mettre en 15
latin, à la marge de l'Allemand, toutes les périodes; sur lesquelles vous avez fait
des notes latines, à la marge du françois; et de me renvoyer ensuite, l'un et
l'autre, afin que je sois sûr de ne vous avoir pas fait dire une incongruité, en
vous traduisant.

Que dites-vous de l'extrait, que le D. Joecher a donné, dans ses *Zuverlässige*
Nachrichten, de la nouvelle Theodicée? Il est fort curieux d'apprendre ce que
vous en pensez.

Quelcun m'ayant dit hier, ce que vous me faites l'honneur de me mander; 20
savoir, que l'*essai sur la nécessité de la Revelation* a été confisqué à berl., et que cela
fait grand tort à la Reputacion de notre ami F., qu'on en croit l'Auteur. J'ai au-
tant de peine que vous, à ajouter foy à l'article de la confiscation: Mais je vou-
drois savoir au juste, ce qui en est. Peutêtre que l'accident, qu'on a eu naguères
à Pozd.; et dont on n'est pas encore tout à fait rétablie, à ce qu'on dit; a occa- 25
sionné cette resolution, supposé que la nouvelle soit vraie.

Je suis toujours curieux de voir le traité d'Edelmann. Quelcun m'a promis de
m'en procurer un exemplaire de chez un particulier: Mais il y a apparence, qu'il
n'aura pas encore été en état de me tenir parole.

Quant à l'autre brochure, *von den Ursachen des Verfalls der Rel.*, je l'ai, 30
moi-même, mais je ne l'ai pas encore lu. En attendant Mr. Sp., qui l'a parcouru,
m'a dit, qu'il la croit une pièce assez mediocre. Ce Sp. est allé faire un tour à
Weimar; d'où il me rapportera apparemment demain ou après demain, quelque
nouvelle de Mr. Carpow.

Je suis constamment p 35

NR. 312

WOLFF AN MANTEUFFEL
HALLE, 11. MÄRZ 1747

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0347, Bl. 71c^r–71c^v.

TEXT

Hochgebohrner Reichs=Graffe,
Gnädiger Herr,
Hoher Patron.

5 Ich finde eben nichts, was meinem Sinne nicht gemäß wäre, nachdem Euer
HochReichsgräfl. Excellenz Aenderung angesehen, außer daß gleich auf der
ersten Seite es vielleicht deutlicher nach den beygefügtten Lateinischen Worten
könnte eingerichtet werden.

Der Auszug des H. D. Jöchers aus der neuen Theodicée hat mir, wie alles,
10 was von ihm kommet, sehr wohl gefallen.

Die Confiscation von dem bewusten Tractat wird wohl von dem geistl.
Departement ohne Vorwissen des Königes geschehen seyn, wenn die Sache ihre
Richtigkeit hat, indem daßelbe alles vor sich resolviret, woferne nicht außeror-
dentlich eine Cabinets=Ordre dazu kommet, die gelegentlich von dem, so
15 daran gelegen, extrahiret wird.

Von dem Tractat von den Ursachen des Verfalls der Religion werden Euer
Hochgräfl. Excellenz wohl im Durchlesen keine andere Idée bekommen, als H.
Spener gehabt, und dergleichen auch mir vorkommen, daß ich denselben gleich
wieder weggeleget.

20 Wegen Kürtze der Zeit kan jetzt nicht ein mehreres schreiben. Verharre mit
aller ersinnlichen Submission

Euer HochReichsgräfl. Excellenz

Halle. d. 11 Martii.
1747.

25

gantz unterthänigster und
gehorsamster Diener
Wolff.

NR. 313

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 14. MÄRZ 1747

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0347, Bl. 72r–72v.

TEXT

à M^r. le Bar. de Wolff,
à L. ce 14. Mars 1747.

M^r.

Ces lignes sont pour accuser la reception des Vôtres du 11. d. c., et celle de la double préface, que Vous avez bien voulu me renvoyer, avec quelques éclaircissements, que Vous avez eu la bonté d'y ajouter, et qui m'ont mis en état, 5
d'achever de donner à ma traduction cette clarté, et cette uniformité au véritable sens de Votre Original, qui me sembloient lui manquer. Je Vous suis infiniment obligé de la peine que Vous Vous êtes donnée, et je Vous demande pardon de la liberté, que j'ai prise de Vous les causer.

Je joins icy un exemplaire d'un traité, qui ne m'est connu, que depuis avant- 10
hier. Peut-être Vous l'est-il depuis plus long tems, puisqu'il a été imprimé dès l'année passée. Quoiqu'il en soit, il a été nouveau pour moi, et comme Vous ne m'en avez jamais parlé dans Vos lettres, je suppose qu'il l'est aussi pour Vous, et je Vous prie de me dire, comment Vous trouvez la manière de raisonner de l'Auteur, qui me paroît penser assez consequemment. 15

Je suis, et serai toujours, comme j'ai toujours été p

NR. 314

MANTEUFFEL AN WOLFF
LEIPZIG, 24. MÄRZ 1747

ÜBERLIEFERUNG

UBL, Ms 0347, Bl. 74r–75v.

TEXT

A Mr. le bar. de Wolff,
à L. ce 24. Mars. 47.

Mr.

1.) Je ne sai, si je vous ai mandé en tems et lieu, que j'ai communiqué anonymement à Mr. Ierusalem les remarques, que Vous fites, il y a quelques semaines, sur son sentiment, à l'occasion de *l'essai sur la nécessité de la Revelation*. Et comme
5 je n'en suis pas tout à fait sûr, et que je doute, que vous aiez gardé copie de la belle lettre, où ces remarques étoient contenues, je prens la liberté de joindre ici une copie de l'extrait, que je lui en ai envoié, et où vous remarquerez, s'il v. pl., que j'ai cru devoir supprimer tous les endroits de l'original, par lesquels j'ai cru
10 qu'il eut pu vous deviner. La raison, pourquoi je joins ici cette copie, c'est que Ierusalem; après avoir été empeché, pendant quelque tems, d'y répondre; y a enfin répondu depuis peu. Et comme je suis persuadé, que vous serez curieux de voir, de quelle façon il s'en est acquité, je crois vous faire plaisir, en joignant ici la copie, que j'en ai fait tirer, et que j'ai cru devoir accompagner par la sus-
15 dite, afin de vous aider à vous souvenir d'autant plus facilement de ce que vous m'aviez fait l'honneur de me mander.

2.) J'y ajouterai aussi une copie de la lettre, que Mr. Loewe de Gotha, m'écrivit, presque en même tems, sur le même sujet, puisque j'en ai tout de même communiqué une copie anonyme à Ierusal., et que celui-ci y a pareille-
20 ment répondu vers la fin de son MSC susdit.

Je ne sais, si je me trompe; mais il me semble, que de la manière que Ierusal. s'explique maintenant, son système n'est plus tant contraire, ou éloigné, de celui de la Rel. Chrétienne, qu'il me parut l'être, après la lecture de son premier MSC. Vous saurez mieux que moi, quel jugement plus juste il faut en porter.

3.) Comme vous m'avez parlé, plus d'une fois, dans vos lettres, de la confession de foy d'un nommé *Edelmann*, j'ai tant fait, que l'on m'a enfin apporté la cy-jointe petite brochure, qui porte, à la verité, le même titre, mais qui est accompagnée d'une espèce de refutation, dont vous n'avez pas fait mention dans vos lettres, et qui me fait quasi douter, que ce soit la même, que vous avez vue à Halle. Quoiqu'il en soit, je vous prie de me dire, ce qui en est. 25 30

4.) J'ai d'ailleurs pris la liberté, de vous demander dans une de mes lettres précédentes, si vous ne seriez pas tenté, de faire prendre à M.^r votre fils, la cure, que nous avons prise, vous et moi. Mais comme vous avez apparemment oublié, de répondre à cet article, j'ose vous demander une seconde fois la même chose, parceque nôtre Matrone distillatrice voudroit en être instruite de bonne heure, afin de pouvoir prendre à tems ses arrangemens necessaires, tant par rapport à la quantité des Alembics, qu'elles seroit obligée de faire couler, que principalement par rapport à la quantité d'herbes, dont il lui faudroit arrêter la provision chez les jardiniers. 35

5.) Aiant mis, ces jours passez, la clôtüre à ma cure, je suis bien aise de vous dire, que je m'en trouve, Dieu-merci, parfaitement, et encore mieux, ce me semble, que les autres années. Je souhaite, qu'il en soit de même de vous, et je suis constamment, 40

Mr. p